

Rocambole V

La résurrection de Rocambole III

Ponson du Terrail



BeQ

Ponson du Terrail

Rocamboles V

La résurrection de Rocamboles III

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 909 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

L'héritage mystérieux

Le club des Valets-de-Cœur

Les exploits de Rocamboles

Rocamboles V

La résurrection de Rocamboles III

L'auberge maudite

I

Il y avait trois jours que M. le baron Philippe de Morlux n'avait pas vu son frère Karle. Il y en avait cinq qu'il n'avait eu de nouvelles de son fils Agénor. Le baron était en proie à une vive inquiétude. Cependant, comme toutes les natures faibles qui redoutent le danger et n'osent aller à sa rencontre, il hésitait à envoyer chez le vicomte. Il hésitait plus encore à répondre à sa belle-mère qui n'avait pas vu Agénor, bien que celui-ci fût parti pour Rennes.

Enfin, le matin du quatrième jour, comme M. de Morlux, qui ne pouvait encore quitter son lit, demandait ses journaux, le valet de chambre les lui apporta en disant :

– Si Monsieur le baron veut lire le journal du soir, il y trouvera une chose intéressante, et dont tout le monde parle depuis hier soir dans Paris.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda le baron avec

indifférence.

– C'est une révolte à Saint-Lazare, monsieur.

M. de Morlux tressaillit à ce nom, puis il congédia le valet et, quand ce dernier fut parti, il s'empara du journal et le parcourut avidement. Son frère Karle l'avait trop bien tenu au courant, pour qu'il ne reconnût pas aussitôt dans la fille A..., cette malheureuse enfant de sa race, arrêtée avec des voleuses et jetée en prison. Et le journal disait que la fille A... était morte ! Morte, Antoinette ! c'est-à-dire morte assassinée... et assassinée par les empoisonneurs de sa mère. M. de Morlux avait été toute sa vie, par faiblesse et par égoïsme, l'instrument de cet homme implacable qu'on appelait le vicomte Karle. Toute sa vie il avait subi la volonté et le joug de fer de son frère. Quelquefois, cependant, il avait essayé de se révolter ; quelquefois un sentiment honnête était descendu dans son cœur torturé. Mais un éclat de rire de Karle avait étouffé ce sentiment.

En cet instant, cependant, une figure que vainement, depuis quelques jours, il essayait

d'oublier, et qui était présente à sa pensée sans cesse et jusque dans ses rêves, une figure désespérée, bouleversée par un long remords, sembla se dresser devant lui et lui crier encore :

– Repentez-vous ! repentez-vous !

Cette figure, c'était celle du docteur Vincent, l'instrument de son premier crime. Et M. de Morlux songea à cette pauvre enfant que son fils aimait, et dont il lui avait dit la jeunesse laborieuse et pauvre, la beauté, la vertu... Et il la vit couchée pâle et froide dans sa bière, victime des sanglantes appréhensions de son frère Karle. Et soudain encore, le baron, songeant à son fils, se dit avec effroi :

– Agénor est capable d'en mourir !...

Mais comme il s'abandonnait à ces vagues terreurs que donne le remords, la porte s'ouvrit et livra passage au vicomte Karle. L'aîné des Morlux était calme, souriant, et sa démarche était celle d'un jeune homme.

– Bonjour ; comment vas-tu ? dit-il d'un ton dégagé. Puis, le voyant pâle et défait :

– Mais, qu’as-tu donc ? fit-il.

Le baron lui tendit le journal et son doigt lui montra l’entrefilet qui portait pour titre : *Un drame à Saint-Lazare*.

– Ma parole d’honneur ! dit le vicomte, souriant de plus belle, il n’y a jamais moyen de donner la primeur d’une nouvelle. De quoi diable se mêlent les journaux ?

– Tu le savais donc déjà ?

M. Karle de Morlux regarda son frère d’un air qui semblait dire :

– Mais ce garçon-là est idiot !

Puis il se plongea dans un fauteuil, auprès du lit du baron, tira son étui à cigares et se mit à fumer tranquillement.

– Tu es calme, toi, fit le baron.

– Je ne l’étais pas hier, répondit Karle.

– Ah !

– J’ai même passé une journée que j’appellerai volontiers terrible.

– Tu savais donc ce qui était arrivé ?

– C'est-à-dire que je l'attendais... mais les combinaisons les plus savantes avortent quelquefois, et il n'est instrument si bien trempé qui ne puisse vous casser dans la main.

– Je ne comprends pas, balbutia le baron.

– Tu sais pourtant que j'employais un certain Timoléon.

– Oui.

– Il a failli nous trahir.

– Pour de l'argent ?

– Non, par peur. Figure-toi que cet imbécile s'est imaginé que nous avions des adversaires sérieux, des gens qui avaient juré de sauver Antoinette, un certain Rocambole, forçat évadé... As-tu jamais entendu parler du club des Valets de cœur, toi ?

– Jamais ! dit le baron.

– L'imagination de ce bonhomme est allée grand train. Il voyait Rocambole partout ; il est vrai qu'il y a un point de départ à tout cela.

– Ah !

– N'es-tu pas soigné par un mulâtre que j'ai vu ici ?

– Oui.

– Eh bien ! avant-hier soir, ce mulâtre a passé pour Rocamboles.

Et M. Karle de Morlux raconta complaisamment à son frère, avec beaucoup de tranquillité de cœur, les événements de l'avant-veille et la tentative d'arrestation qui avait eu lieu au Chemin-des-Dames. Le baron écoutait son frère avec un redoublement d'inquiétude.

– Et qui te dit, fit-il enfin, que tout cela n'est point vrai ?

– La logique des faits.

– Explique-toi...

– Ou Rocamboles existe, ou il n'existe pas. Et tu vas voir la conclusion que je tire de cette vérité, à la façon de M. de la Palisse.

– Voyons ? fit le baron, que le calme de son frère Karle rassurait peu à peu.

Karle continua :

– Si Rocambole existe, il est moins fort que le disait Timoléon ; ou bien il ne s'est jamais mêlé de nos affaires. Que voulions-nous ? faire disparaître Antoinette, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! elle est morte... le but est atteint et Rocambole est battu.

– Mais es-tu bien sûr qu'elle soit morte ?

Karle de Morlux se mit à rire.

– Tu crois donc, dit-il, que l'administration d'une prison s'amuse à publier des nouvelles fausses ?

– C'est juste. Et qui donc l'a empoisonnée ?

– C'est Timoléon qui s'en est chargé, moyennant cinquante mille francs que tu lui compteras, à lui ou à celui qui viendra de sa part, car moi je quitte Paris dans une heure.

– Tu pars ? exclama le baron. Et où vas-tu ?

– En Russie.

M. de Morlux s'aperçut alors que son frère était en costume de voyage.

– J'ai ma voiture en bas, dit le vicomte, et je vais prendre le train de Cologne qui part à midi précis.

– Mais que vas-tu donc faire en Russie ?

– En vérité ! mon cher, répondit Karle avec flegme, tu n'as pas une once de mémoire. Antoinette a une sœur.

– Ah ! c'est vrai...

– Qui est institutrice en Russie.

– Agénor me l'a dit.

– À propos d'Agénor, dit le vicomte, je vais te donner de ses nouvelles.

– Tu sais où il est ?

– Parbleu ! il est à Angers, dans un hôtel, au lit, d'un coup d'épée que lui a donné un officier. Oh ! ajouta le vicomte en voyant pâlir son frère, rassure-toi, il n'en mourra pas. Mais il nous laissera tranquilles au moins trois semaines, et il oubliera sa chère Antoinette.

– Mais mon frère, murmura le baron de Morlux, n'est-ce pas assez d'un nouveau

crime !... et n'as-tu donc jamais redouté le châtement ?

– Le châtement est pour les imbéciles qui se laissent prendre, dit le vicomte.

– Frère... frère... j'ai peur...

– Peur de quoi ?

– De Dieu ! fit le baron en levant la main.

Karle haussa les épaules et répondit :

– Et moi, j'ai peur de la guillotine, entends-tu ? Et je prends mes précautions.

– Mais est-ce cette malheureuse enfant morte empoisonnée qui t'eût envoyé à l'échafaud ?

– Peut-être... ne savait-elle pas déjà le nom de sa mère ? est-ce qu'une révélation n'en amène pas une autre ?

M. le baron de Morlux courba la tête. Karle poursuivit :

– Celle qui est en Russie ne sait rien encore...

– Ah !

Du moins, c'est ce que paraît indiquer une

lettre que j'ai fait voler chez Antoinette.

– Et la vieille institutrice ; où est-elle ?

– Toujours à Auteuil. Elle est un peu folle... elle mourra au premier jour.

– Mais puisque l'autre ne sait rien, dit encore le baron.

– Elle saura peut-être un jour.

– Qui sait ? elle ne reviendra sans doute jamais en France.

– C'est ce qui te trompe.

– Ah !

– Je te dirai même qu'elle est en route.

– Alors pourquoi pars-tu ?

– Je vais à sa rencontre, dit Karle de Morlux, avec un sinistre sourire.

– Ah ! dit le baron, nous entasserons donc crimes sur crimes pour conserver cette fortune que nous avons volée ?

– Tu es un niais ! dit le vicomte.

Et il se leva en ajoutant :

– D’ailleurs, de quoi te mêles-tu ? ne me suis-je pas chargé tout seul de toute la besogne ?

Et il fit ses adieux à son frère.

Une heure après, M. Karle de Morlux montait en wagon, et murmurait :

– À Madeleine, maintenant !

II

Maintenant rétrogradons d'une quinzaine de jours, et franchissons un espace considérable. Quittons la France pour la Russie – Paris pour Moscou.

La plaine est neigeuse ; les traîneaux sillonnent les vastes champs de l'Empire russe ; la bise est glacée. Une téléga de poste, attelée de trois chevaux garnis de clochettes, glisse et bondit sur le sol couvert de neige, et se dirige vers Moscou, passant au travers des forêts de sapins à demi ensevelis, changeant de chevaux à chaque relais solitaire et continuant sa course avec une rapidité vertigineuse. Le ciel est sombre, couvert de lourds nuages gris aux flancs chargés de neige. De la neige au ciel, de la neige sur la terre, sur les toits des maisons, sur la coupole dorée des églises, partout !

Dans sa téléga, un homme enveloppé de

fourrures fume silencieusement, tandis que son moujik excite son attelage de la voix et du fouet. Un homme qui touche à la soixantaine, dont les cheveux sont blancs, tandis que sa moustache et ses épais sourcils sont encore noirs, paraît vivement préoccupé. C'est le comte Potenieff, boyard de la Russie méridionale. Le comte était encore dans ses terres, bien que depuis plus d'un mois la comtesse sa femme, M^{lle} Olga, sa fille, accompagnées de M^{lle} Madeleine, jeune Française, eussent regagné Moscou, où d'ordinaire, la famille Potenieff passe l'hiver, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Mon ami,

« Notre fils Yvan sort de chez moi ; il avait une prolongation de congé, et, tandis que vous le supposiez rentré à Saint-Pétersbourg, il était encore à Moscou. Nous avons eu tort de ne pas surveiller cette tête folle plus attentivement. Yvan vient de me déclarer qu'il aimait Madeleine et voulait l'épouser.

« C'est un coup de foudre... Je ne sais que

faire... Venez. »

Cette courte missive a bouleversé le comte de Potenieff. Le comte est ambitieux ; de plus, il n'est plus très riche. Il comptait marier son fils à une riche héritière de Saint-Pétersbourg, la comtesse Vasilika. Cet amour insensé d'Yvan ruine ses espérances.

Et c'est pour cela que le comte accourt à Moscou, semant de l'or pour aller plus vite, et ne s'arrêtant de loin en loin que pour prendre quelque nourriture. La téléga court depuis huit jours sans s'arrêter.

Enfin, vers le soir, comme un pâle rayon du soleil d'hiver glisse entre deux nuages, les coupoles orientales du Kremlin apparaissent dans la brume du couchant. Mais Moscou est loin encore et les chevaux sont épuisés. Heureusement, un dernier relais de poste s'offre à la vue du voyageur. C'est une baraque isolée au milieu de la plaine neigeuse, du toit de laquelle s'échappe un mince filet de fumée. Le moujik s'est mis à siffler d'une façon particulière, puis il

a fait claquer son fouet, puis encore il a fait entendre un cri guttural qui est un véritable signal. Et à tous ces bruits, on s'est ému dans le relais de poste, la porte s'est ouverte vivement, et le maître est sorti pour recevoir le voyageur.

– Des chevaux ! des chevaux ! demande le comte.

Le maître de poste s'incline, donne des ordres, et moins d'un quart d'heure après, un moujik sort de l'écurie avec des chevaux tout harnachés.

– Je paie bien, dit le comte, mais je veux aller vite.

Le moujik s'incline et dit en français :

– J'irai aussi vite que Votre Excellence le voudra.

Mais à cette réponse très simple, le comte tressaille et regarde le moujik. C'est un jeune homme de petite taille, au visage allongé, aux yeux enfoncés sous l'orbite ; à la physionomie cauteleuse et fausse dans son jeu et dans son ensemble.

– Qui es-tu ? demanda le comte.

– Je me nomme Pierre, dit le moujik.

– Tu es russe ?

– Oui, Excellence.

– Comment se fait-il que tu parles français ?

– J’ai été cocher chez le prince Dolgorowki, répond le moujik et il m’a emmené en France.

– Étrange ! étrange ! murmure le comte. Il m’a semblé entendre la voix d’Yvan lui-même, la voix de mon fils.

– Pourquoi t’es-tu fait moujik ? demanda-t-il encore.

– Il faut vivre, répond Pierre.

– Es-tu content de ton sort ?

– Non, Excellence. Je voudrais redevenir cocher de quelque seigneur... mais c’est difficile, sinon impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai commis un crime dans ma jeunesse, et que j’ai été envoyé aux mines de Sibérie.

– Un crime politique ?

– Non, un assassinat.

Le comte tressaille de nouveau, examine attentivement cet homme, et est contraint de s'avouer qu'il a la figure d'un bandit. Tout en répondant aux questions du boyard, le moujik a attelé ses chevaux.

– En route ! en route ! dit le prince, tandis que les chevaux fatigués et le moujik de la poste précédente regagnent l'écurie.

La téléga reprend sa course avec son attelage frais ; le comte est toujours pensif. De temps en temps il interroge le moujik. Et le moujik répond de sa voix pleine et sonore qui a attiré l'attention du comte, tant elle ressemble à la voix de son fils Yvan.

– Que gagnes-tu à ton métier ? lui demanda-t-il.

– Quelques kopecks à peine par jour, Excellence ; je meurs de faim.

– Veux-tu entrer à mon service ?

Les yeux du moujik s'allumèrent, et à son

tour, il regarda le comte avec une scrupuleuse attention. Pourquoi le comte lui a-t-il fait une semblable question ? La télèga court toujours vers Moscou. La nuit vient, la plaine est déserte, mais à l'horizon les lumières de la grande ville s'allument une à une.

Voici les fortifications, voilà le *slobour*, c'est-à-dire le faubourg. Le moujik excite les chevaux, le fouet claque, les clochettes sonnent. Le slobour est traversé comme un rêve ; la télèga entre dans l'enceinte de la ville et gagne l'aristocratique quartier de Beloïgorod.

C'est là qu'est le vieil hôtel du comte Potenieff. Le comte met pied à terre à la poste, glisse trois pièces d'or dans les mains du moujik ébloui, et lui dit :

– Si tu veux entrer à mon service, retiens bien ce que je vais te dire, mon garçon.

– Parlez, Excellence.

– À partir de ce moment, tu es muet.

Le moujik fait un geste d'étonnement.

– Si tu acceptes ce rôle, ta fortune est faite,

continua le comte Potenieff sans vouloir s'expliquer davantage.

Et il se rend en toute hâte auprès de la comtesse qui accourt à sa rencontre. Les deux époux se sont enfermés dans la chambre de la comtesse, et cette dernière raconte à son mari les phases de cette passion ardente que Madeleine, la pauvre orpheline française, la pauvre fille sans nom et sans fortune, a inspirée à leur fils Yvan.

– Ainsi, il veut l'épouser ? dit enfin le comte.

– Il en a la volonté formelle, répondit la comtesse ; et rien, je vous le jure, ne le fera changer de résolution.

– Et Madeleine, l'aime-t-elle ?

– À en mourir.

– C'est sans doute cette intrigante qui a déployé tout l'arsenal de sa coquetterie pour tourner la tête d'Yvan ?

– Oh ! non, dit la comtesse ; Madeleine s'est longtemps défendue.

– Il faut la congédier, reprit brusquement le comte Potenieff.

– Yvan est capable de courir après elle... et elle d'en mourir, fit tristement la comtesse.

Le comte ouvrit la croisée qui donnait sur la cour et se pencha au-dehors. Le moujik Pierre dételait ses chevaux et venait de remiser la télèga sous un hangar. Le comte lui fit un signe et lui cria ensuite :

– Monte !

– Quel est cet homme et que faites-vous ? demanda la comtesse.

– Vous allez voir...

Le moujik monta. Le comte lui dit :

– Tu peux parler devant madame.

– Qu'ordonne Votre Excellence ? répondit le moujik.

La comtesse jeta un cri.

– Ah ! dit-elle, cette voix...

– Vous la reconnaissez ?

– Oui, c'est celle d'Yvan.

Le comte fit un signe affirmatif, puis il

congédia de nouveau le moujik, en lui disant :

– Maintenant, souviens-toi que tu redeviens muet.

– Mais que voulez-vous donc faire de cet homme ? demanda la comtesse.

– Je vous le dirai tout à l’heure. À présent, écoutez-moi... Vous savez l’état de notre fortune.

– Hélas ! dit la comtesse.

– L’émancipation des serfs nous a aux trois quarts ruiné, et il faut relever notre maison. Pour cela, il est absolument nécessaire que notre fils Yvan épouse la comtesse Vasilika.

– Oui, mais il ne le voudra pas...

– Il le voudra, si on lui enlève Madeleine.

– Est-ce possible ?

– Tout est possible, répondit froidement le comte. Seulement, il faut que vous entriez dans mes vues.

– J’ai coutume de vous obéir, répondit la comtesse.

– Un mot encore... Si Madeleine croyait

qu'Yvan ne l'aime pas, consentirait-elle à retourner en France ?

– Oui, répondit la comtesse... si toutefois elle ne mourait pas de chagrin.

– Ceci est son affaire et non la nôtre, répliqua sèchement le comte.

« Et maintenant, ajouta-t-il avec un sourire qui donna le frisson à la comtesse : *À l'œuvre !*

III

Or, la scène que nous venons d'esquisser à grands traits avait eu lieu, on le devine, la veille même du jour où Madeleine devait écrire à sa sœur Antoinette et lui raconter ce grand déchirement de son âme.

Lorsque le comte Potenieff était revenu à Moscou, Madeleine était encore en proie à mille rêves de bonheur et d'avenir. Yvan l'aimait. Il le lui avait dit à genoux ; il lui avait juré qu'il n'épouserait pas la comtesse Vasilika, et qu'il n'aurait d'autre femme qu'elle. Et Yvan lui avait dit vrai : Yvan l'aimait ardemment, et, quand il paraissait certain du consentement de sa famille, il ne croyait pas mentir, car jusque-là, sa famille avait fait de lui son idole. Or, en apprenant l'arrivée de son père, Yvan qui passait une grande partie de ses journées hors de l'hôtel, en compagnie de quelques officiers, ses camarades

du corps des cadets, s'empessa d'accourir.

Le comte le reçut affectueusement. Yvan fit à son père une déclaration identique à celle qu'il avait faite à sa mère. Le comte Potenieff l'écouta sans colère, et se contenta de lui dire avec tristesse :

– Tu nous ruines, en refusant la main de la comtesse Vasilika.

Mais Yvan aimait ; il fut passionné, insinuant, persuasif, et son père parut s'adoucir.

– Eh bien ! lui dit-il enfin, si tu veux que je ne m'oppose pas à ce mariage, il faut que tu me fasses un sacrifice.

– Lequel ? mon père, demanda Yvan avec empressement.

– Il faut que tu me donnes le temps de la réflexion jusqu'à demain.

– Et demain ?... fit Yvan, anxieux.

– D'ici là, j'aurai causé avec Madeleine, et je verrai si elle t'aime réellement.

– Oh ! mon père... pouvez-vous en douter ?

– La condition que je t'impose n'est pas trop dure, ce me semble ?

– Je l'accepte, mon père.

– Et d'ici à demain tu ne diras rien à Madeleine.

– Je tâcherai, mon père, reprit naïvement Yvan.

– S'il en est ainsi, si tu te défies de toi-même à ce point, j'ai un excellent moyen de te venir en aide.

– Que voulez-vous dire ?

– Où est Madeleine ?

– Elle est dans l'appartement de ma sœur.

– C'est bien. Tu vas monter en droski. Oh ! rassure-toi... je ne te renvoie pas à Pétersbourg, mais à deux lieues de Moscou, à la résidence du prince K..., mon vieil ami. Tu pars sur-le-champ, et tu lui vas annoncer mon retour.

– Mais... mon père...

– Le prince te gardera à dîner. Tu ne reviendras certainement que bien avant dans la

nuit ; Madeleine aura quitté le salon depuis longtemps. De cette façon, tu ne la verras que demain matin, et il t'aura été impossible de manquer à la parole que je te demande.

– Soit, répondit Yvan, qui tenait à ménager son père.

Or, le comte Potenieff ayant toujours eu la réputation d'un caractère fantasque, ce caprice n'étonna pas beaucoup son fils, et ce dernier partit sans mot dire un quart d'heure après.

Une heure plus tard, Yvan arrivait chez le prince K..., qui habitait une magnifique résidence aux environs de l'ancienne capitale de toutes les Russies – Moscou la sainte et la vénérée –, Moscou, la ville du vieux parti russe. Le prince K... était un vieux général dont le gouvernement du nouveau czar avait laissé reposer l'épée. Partisan fanatique des vieilles idées et des vieilles mœurs moscovites, le prince K... était un des chefs de ce parti rétrograde qui, dans ces dernières années, avait adopté le grand-duc Constantin pour drapeau, avait combattu de tout son pouvoir les réformes civilisatrices de

l'empereur Alexandre II et était entaché d'opposition systématique.

Le palais du prince K... était un véritable rendez-vous de tous les mécontents. On s'y réunissait chaque soir ; on y parlait politique, on louait le grand-duc, on blâmait l'empereur et on censurait avec amertume, enfin, tous les actes du gouvernement.

Yvan ne songea pas une minute à tout cela en se rendant chez le prince K... Yvan était amoureux et ne songeait qu'à Madeleine, et s'il allait chez le prince, c'était uniquement pour plaire à son père et obtenir son consentement au mariage qu'il projetait. Cependant Yvan était au service et, qui plus est, était officier dans la garde. Aussi lui fit-on bon accueil chez le prince K..., où il y avait une nombreuse réunion.

Le dîner se prolongea. On y tint des propos violents et Yvan, surexcité par la boisson, se laissa aller lui-même à se plaindre du peu d'avancement qu'on avait dans l'armée et d'une foule d'autres choses. Puis, à deux heures du matin, il remonta dans son droski, et reprit la

route de Moscou, oubliant le czar pour ne plus penser qu'à Madeleine. Mais, aux portes de la ville sainte, comme il se nommait à l'officier de garde, un autre personnage d'uniforme différent sortit du poste et vint à lui :

– Vous êtes bien le fils du comte Potenieff ?
lui demanda-t-il.

– Oui, répondit Yvan.

– Lieutenant dans la garde du czar ?

– Précisément, dit le jeune homme étonné.

– Vous revenez de chez le prince K... ?

– Oui. Eh bien ?

– Je suis officier de la haute police et j'ai ordre de vous arrêter.

Yvan se débattit, jura que l'ordre ne pouvait le concerner, mais l'officier de police le lui mit sous les yeux. L'ordre était signé du chef de la police à Moscou. Yvan, qui était un peu gai, se dégrisa tout à fait et prétendit que, si on voulait le conduire chez son père, ce dernier avait assez de crédit pour le tirer de ce mauvais pas. Mais l'officier fut inexorable ; il se réfugia derrière les

ordres qu'il avait reçus, et fit descendre Yvan de son droski, ne voulant point lui permettre d'écrire à son père, et le força à monter dans une voiture qui sert au transport des prisonniers. Puis il y prit place auprès de lui, et la voiture sortit de Moscou et prit le chemin de Pétersbourg. Yvan n'avait pu écrire ni à son père ni à sa chère Madeleine.

L'ordre d'arrestation, on le devine, n'avait été délivré qu'à la prière du comte Potenieff lui-même. Le comte se résignait à une séparation momentanée de son fils, plutôt que de le voir épouser une femme qu'il considérait comme une aventurière.

Maintenant, on devine ce qui se passa le lendemain. La comtesse, après avoir annoncé à Madeleine que son fils Yvan était un égoïste corrompu et qui s'était joué d'elle, la conduisit à la porte de l'appartement que le jeune officier occupait ordinairement à l'hôtel. La porte n'avait ni fente, ni trou de serrure par où l'on pût voir à l'intérieur ; mais elle était assez mince pour qu'on entendît distinctement au travers. Et

Madeleine entendit... Elle entendit un cliquetis d'éperons sonnait sur le plancher, de fourreaux de sabres se heurtant. La compagnie habituelle d'Yvan semblait être réunie chez lui.

C'étaient, Madeleine le crut du moins, les officiers qu'il fréquentait d'ordinaire. On parlait, on riait bruyamment. Alors, Madeleine, plus morte que vive et prêtant l'oreille, entendit une voix qui disait :

– Oui, mes amis, mon père et ma mère sont bien durs avec moi, je vous jure.

Madeleine crut reconnaître la voix d'Yvan, et écouta plus attentivement encore. La voix continua :

– Ils viennent interrompre un joli roman d'amour que je menais à bonne fin.

– Ah ! oui, dit une autre voix, la jolie Française.

– Hélas !

– Ne voulais-tu pas l'épouser ?

– Heu ! heu ! j'y ai pensé un instant, mais me voici raisonnable... Je pars demain matin, et je

suis tout à la blonde comtesse Vasilika.

Ce fut à ces derniers mots que Madeleine, éperdue, tomba dans les bras de la comtesse Potenieff, qui l'emporta évanouie dans sa chambre, ainsi qu'elle l'écrivait le lendemain à sa sœur Antoinette. Or, la voix que Madeleine avait prise pour celle d'Yvan était celle du moujik Pierre, les prétendus officiers étaient les gens du comte, et la malheureuse jeune fille avait été la victime d'une de ces comédies infâmes qui déshonorent une famille quand elle a l'audace de les imaginer.

Mais le comte était intraitable, il fallait que Madeleine partît, dût-elle en mourir. Il fallait que son fils Yvan épousât la comtesse Vasilika, dût-il l'avoir en horreur. Enfin, il ne lui suffisait pas que Madeleine quittât Moscou et la Russie ; il fallait encore que Yvan ne pût jamais retrouver ses traces.

Le surlendemain, encore brisée par la fièvre, presque mourante, Madeleine fut jetée dans une téléga de poste, à côté d'une vieille dame qui ne paraissait occupée que d'un affreux petit chien

qu'elle avait sur ses genoux. À côté du cocher, sur le siège, se trouvait le moujik Pierre, transformé en valet de pied. Le moujik avait levé sur l'adorable visage de Madeleine un de ces regards d'odieuse convoitise qui disait toute la bassesse de son âme et toute la férocité de ses instincts. Le comte Potenieff avait deviné cet homme. Il le prit à part et lui dit :

– Tu la trouves donc belle ?

Le moujik eut un rire atroce. Le comte partagea cet horrible rire et lui dit :

– Je ne suis ni son père ni son tuteur, mais je lui ai fait une dot. Elle emporte vingt mille francs...

Il y eut entre ces deux hommes un regard échangé qui fut un poème d'infamie, et la téléga partit au galop.

IV

La téléga de poste roule depuis huit jours. En Russie, la voiture fermée est inconnue. Tout véhicule est découvert. Et malgré le froid, malgré le vent qui fouette le visage, souvent chargé de cette poussière humide qu'il arrache à la neige, le voyageur continue sa route, les pieds et le corps enveloppés de chaudes fourrures. Madeleine et la vieille dame qui l'accompagne ne se sont arrêtées que pour prendre un peu de repos et de nourriture. Elles ont continué, changeant de moujik et de chevaux à chaque poste, ce voyage à travers les neiges et une nature si triste, que l'homme qui la contemple songe involontairement à la mort. La vieille dame est occupée de son chien ; elle ne pense qu'à lui et ne s'occupe que de lui. Ce chien – un roquet affreux –, engourdi par le froid, repose sur ses genoux, couvert d'un triple édredon de fourrures. Madeleine voyage comme un corps sans âme ;

mais la vieille dame n'y prend garde : elle est tout à son chien que le froid pourrait tuer.

Quelquefois Madeleine ne peut retenir ses larmes, qui descendent lentement et silencieusement le long de ses joues pâlies. Mais la vieille dame ne les voit pas. Quelquefois aussi, le chien pousse un cri plaintif ; et la vieille dame répond par un cri d'angoisse. « Il a froid ! » murmure-t-elle éperdue. Madeleine ne répond pas. Madeleine songe à son cher Yvan qu'elle ne reverra jamais !

Et la téléga glisse toujours sur la neige, emportée par ses trois chevaux garnis de clochettes. Aux plaines désertes succèdent les forêts de pins rabougris ; aux forêts de pins, les solitudes marécageuses. Nulle part un accident de terrain, une colline, une butte. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, la plaine infinie, la plaine blanche, mouchetée çà et là par un noir bouquet de sapins. La téléga court toujours.

Madeleine est loin de Moscou ; voici venir bientôt les frontières de Pologne ; mais après la Pologne, l'Allemagne ; puis après l'Allemagne,

la France ! la France où Madeleine a vécu sa première enfance et sa jeunesse, la France où sont Antoinette et maman Raynaud !... ces deux êtres qui ont tous les droits au cœur et à l'affection de Madeleine. Mais Madeleine songe à peine à elles... Madeleine tourne parfois les yeux en arrière, à mesure que fuit à l'horizon cette terre froide et brumeuse de Moscovie où elle laisse son cher Yvan...

Les moujiks ont succédé aux moujiks, comme les chevaux aux chevaux, et les vastes plaines aux plaines infinies. La vieille dame n'a cessé de trembler pour son petit chien ; Madeleine a à peine prononcé quelques mots, et toujours un même personnage est penché sur le siège de la téléga depuis qu'on a quitté Moscou. C'est Pierre, l'ancien moujik, Pierre, dont la voix ressemble si parfaitement à la voix d'Yvan, que le comte Potenieff, en le donnant à Madeleine comme valet de chambre, lui a affirmé qu'il était muet. En effet, depuis huit jours, Pierre le moujik ne parle que par signes à chaque relais de poste. Mais il regarde Madeleine... Il la regarde avec une froide convoitise et comme un démon qui sait

contempler un ange ! Car Madeleine est belle comme sa sœur Antoinette, quoique d'une beauté différente.

Antoinette est de taille moyenne, un peu rondelette, un peu forte, rieuse à ses heures. Madeleine est grande, un peu pâle, elle a des cheveux d'un blond cuivré et les yeux bleus, un sourire mélancolique. On dirait une vierge pressentant les douleurs de la maternité.

Le moujik Pierre, homme inculte, homme féroce, a fait son profit des atroces paroles échappées au comte Potenieff. Pierre aime l'argent, Pierre a des passions brutales. Madeleine, lui a-t-on dit, emporte vingt mille roubles. Et Madeleine est belle. Pierre veut la femme... Pierre veut l'argent ! Et qui donc l'empêcherait de s'emparer de tout cela ? Est-ce cette vieille femme qui ne pense qu'à son chien ? Non. Mais c'est le moujik qui conduit l'attelage. Le moujik qui peut être un honnête garçon, et qui ne voudra pas s'affilier aux infâmes projets de Pierre. Aussi, depuis huit jours, Pierre cherche-t-il un complice et ne le trouve-t-il pas.

La téléga glisse toujours sur la neige durcie. Enfin, comme le soleil décline à l'horizon, le traîneau s'arrête pour la centième fois peut-être depuis Moscou, devant une maison isolée, au milieu d'une forêt de bouleaux et de pins. C'est un relais de poste. Pendant qu'on change les chevaux, Madeleine, engourdie par le froid, entre un moment dans la maison. La vieille dame la suit. Le chien est exposé devant le poêle rougi. Il grogne de satisfaction. La vieille dame est satisfaite et ne demande pas autre chose. Durant ce temps, Pierre le valet de chambre et le nouveau moujik échangent quelques mots. Ce dernier est une espèce de bête brute, aux cheveux jaunes, aux lèvres épaisses, au rire idiot.

– Veux-tu nous conduire vite ?... demanda Pierre.

– *Trinkgeld* ? répondit le moujik en allemand.

Trinkgeld veut dire « pourboire ».

Et ce mot dans la bouche du moujik signifie : « J'irai aussi vite qu'on voudra, si on me paie bien. »

– Tu es donc allemand ? demanda Pierre.

– Oui, répond le moujik.

Pierre parle l'allemand aussi couramment que le russe ; il sait même quelques mots de français. Mais Madeleine ressort de la maison de poste, et Pierre se tait. Pierre est muet, comme a dit le comte Potenieff. Les chevaux sont attelés, les deux femmes montent en voiture. La vieille dame emmitoufle le roquet, Madeleine songe à reposer, et le moujik siffle bruyamment en faisant claquer son fouet.

La télégéa repart. Le soleil est couché, la nuit approche. Madeleine écrasée de douleur, engourdie par le froid, a fini par fermer les yeux. Pierre se retourne et la voit dormant. Alors il pousse le coude du moujik, et lui dit tout bas :

– Trouverons-nous un village avant la nuit ?

– Non, dit le moujik.

– Une auberge ?

– Oui.

– Est-elle isolée ?

– Il faut faire deux lieues en avant ou en arrière pour trouver une autre habitation.

– Et comment est-elle, cette habitation ?

L'Allemand a un large et béat sourire ; puis il répond :

– Si on a soif, il ne faut pas y descendre.

– Pourquoi ?

– Parce que la bière y est mauvaise. Si on a faim, non plus.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on y trouve rarement à manger.

– Alors, il y a peu de voyageurs ?

– Il n'y en a jamais.

– Et par qui l'auberge est-elle tenue ?

– Par une vieille femme appelée Yvanowitchka.

– Elle est seule ?

– Non, elle a une jeune fille avec elle. Mais elles ne font pas de bonnes affaires. L'auberge a une mauvaise réputation.

– À propos de quoi ?

– Il paraît qu'il s'y est commis un crime jadis.

– Ah ! dit Pierre en tressaillant...

– Un homme a tué une femme... Et Yvanowitchka a laissé faire. Aussi, ajoute l'Allemand, personne ne s'y arrête.

– Et comment s'appelle cette auberge ? demande encore Pierre, le nouveau valet de chambre.

– La maison du *Sava*.

À ce nom, l'ancien moujik retient à peine un nouveau tressaillement. C'est que *Sava*, en russe, est le nom d'un oiseau nocturne qu'on appelle grand duc en France, et dont le cri sinistre est réputé de mauvais augure. Le Russe qui voyage de nuit, traverse une forêt, entend le cri glapissant du sava, rebrousse chemin aussitôt, ni plus ni moins que si un hibou avait traversé la route. Une maison qui ose prendre un sava pour enseigne est une maison maudite. L'Allemand poursuit :

– Voyagez-vous la nuit ?

– Non, dit Pierre, nous nous arrêtons chaque

soir.

– Eh bien ! vous ferez bien de pousser jusqu'à Peterhoff, c'est le relais, du reste ; et il y a un village et une bonne auberge où l'on est si bien que l'on se croirait à Moscou.

– Non, dit Pierre, je n'irai pas jusqu'à Peterhoff.

– Pourquoi ?

– Parce que ma maîtresse est fatiguée, dit le valet d'un ton ironique. Je veux m'arrêter à l'auberge du Sava.

L'Allemand regarde Pierre avec une sorte de stupeur.

– Je te paierai ta course entière, dit Pierre.

– Comme si j'étais allé jusqu'à Peterhoff ?

– Oui.

L'Allemand continue à éclairer sa face rubiconde avec son vrai sourire et murmure :

– Tu es un prince pour la générosité, mon petit père. La téléga court toujours.

– Allons, dit le moujik après un moment de

réflexion, je ne suis pas superstitieux, moi, et je n'ai pas peur qu'il m'arrive du malheur à l'auberge de Sava.

– Ni moi non plus.

– Par conséquent, j'y souperai et j'y coucherai.

– Non, dit Pierre, ni l'un ni l'autre.

– Et pourquoi donc ? Je m'en retournerai tranquillement demain matin au point du jour avec mes chevaux.

– Si tu veux gagner dix roubles, dit Pierre, tu partiras sur-le-champ.

– Dix roubles !

– Oui.

L'Allemand accepte. La téléga continue à dévorer l'espace, et les clochettes tintent bruyamment. Elle traverse une plaine encore, puis une forêt de pins, puis une plaine encore, puis une forêt, et s'arrête... Alors Madeleine sort de son engourdissement, et, ouvrant les yeux, elle voit devant elle une maison d'apparence sinistre, au milieu d'un paysage plus sinistre encore. C'est l'auberge du Sava, la maison qui porte malheur !

V

L'auberge du Sava était située au milieu d'une allée neigeuse fermée de tous côtés par des forêts impénétrables de sapins. C'était une maison à deux étages, construite en bois, peinte en rouge, avec son enseigne se détachant en noir sur un fond blanc. Cette enseigne, comme on le devine, représentait un *grand duc*, c'est-à-dire cet oiseau sinistre dont chaque cri annonce un malheur, auquel les Russes ont donné le nom de Sava. C'était l'heure crépusculaire qui, dans les régions australes, n'a que la durée d'un éclair. Les étoiles ne brillaient point encore au ciel, et cependant il ne faisait plus jour. Mais la clarté indécise que le ciel laissait arriver à la terre, comme une lueur suprême, permit à Madeleine de sortir de sa torpeur, de voir et d'examiner ce site sauvage et cette maison, qui ressemblait à un sépulcre. Pourtant, à travers le papier huilé qui tenait lieu de vitres, on voyait le rouge éclat d'un feu de

sapins, et les strophes avinées d'une chanson cosaque arrivèrent aux oreilles de la jeune fille.

Elle eut un geste d'effroi et un signe à Pierre, le faux muet, qui remplissait auprès d'elle, depuis le départ, les fonctions de valet de chambre. Pierre s'approcha. Le comte Potenieff l'avait donné pour muet à la jeune fille, mais il ne lui avait pas dit qu'il fût sourd.

– Pourquoi restons-nous ici ? demanda-t-elle.

Car Pierre aidait le moujik à dételer les chevaux, et l'exiguïté de la construction attestait que l'auberge n'était pas un relais de poste. Pierre fit un signe qu'il fallait rester.

– Non, non ! dit Madeleine, dont l'effroi augmentait, je veux continuer notre route.

Alors Pierre appela le moujik. Le moujik ôta son bonnet de fourrure, prit un air idiot et respectueux, et dit :

– Pour aller au prochain relais, il faut traverser le grand bois.

– Eh bien, qu'importe ? fit Madeleine.

– Des bois remplis de loups.

Madeleine eut un geste d'impatience.

– Et les chevaux ont peur des loups la nuit, continua le moujik ; et les chevaux ont raison, car les loups leur sautent à la gorge et ils les étranglent, et, lorsqu'ils les ont étranglés, ils étranglent et mangent les gens, hommes ou femmes, qui sont dans le traîneau.

– Vous ne voulez donc pas continuer ?

Et Madeleine regarda le moujik avec anxiété.

– Non, dit-il.

Elle regarda ensuite Pierre. Mais Pierre secoua pareillement la tête. Alors Madeleine se tourna avec un redoublement d'angoisse vers la vieille dame. Mais la vieille dame répondit, en caressant l'horrible roquet :

– Ce pauvre toutou a si froid, que nous ferons tout aussi bien de rester ici.

Alors Madeleine retomba dans son atonie et sa torpeur, et se réfugia tout entière dans le souvenir de son bien-aimé Yvan. Au bruit de la téléga, la porte de l'auberge s'était ouverte en livrant passage à une vieille femme. Madeleine la

regarda, et elle eut plus peur encore. C'était quelque chose de hideux et d'étrange que cette vieille qui ressemblait à une des sorcières de *Macbeth*. Elle avait une chevelure blanche, taillée en brosse et veuve de toute coiffure, les traits anguleux et décharnés, un nez d'oiseau de proie, de petits yeux gris et ronds comme ceux du volatile nocturne qui servait d'enseigne à son auberge, des lèvres minces et plissées qui en s'ouvrant laissaient voir une bouche veuve de ses dents à l'exception de deux incisives jaunes comme de l'ambre et qui ressemblaient aux dents d'un Carnivore. Cette femme regarda la téléga, Madeleine, la vieille dame, le chien, puis le valet Pierre et le moujik d'origine allemande, tout cela avec une curiosité inquiète.

– Que voulez-vous ? dit-elle enfin en langue russe corrompue telle qu'on la parle aux frontières méridionales de l'empire moscovite.

– Les voyageurs, répondit le moujik avec son rire idiot, trouvent qu'il fait froid en route.

– Ah ! ricana la vieille, la bise est glacée en effet.

– Et puis ils ont faim, dit encore le moujik.

– Il n’y a rien à manger chez moi, répliqua la vieille, aussi vrai que je m’appelle Yvanowitchka la sorcière.

Le moujik élargit son rire idiot ; puis il continua :

– Tu trouveras bien du lard rance et des pommes de terre quelque part, et de la bière aigre au besoin.

La vieille se mit à ricaner de plus en plus.

– Il faut avoir bien froid pour ne pas pousser jusque Peterhoff, dit-elle.

Le moujik ne répondit pas.

– Bien froid et bien faim pour s’arrêter à la porte du Sava : l’auberge qui porte malheur, continua-t-elle avec un redoublement d’ironie.

– Cela ne me regarde pas, dit le moujik.

En même temps, il avait dégarni l’un des ses trois chevaux et jeté son harnais sur l’un des deux autres, de façon à pouvoir facilement enfourcher le premier. La vieille dit encore :

– Je n'ai pas d'écurie pour loger les chevaux.

– Peu importe, dit le moujik, je m'en retourne au relais de poste.

– Et ces voyageurs coucheront ici ?

– Oui.

– Comment s'en iront-ils donc demain ; si tu emmènes les chevaux ? Cette fois, le moujik montra Pierre, jusque-là immobile et silencieux.

– Celui-là est le véritable maître. C'est lui qui veut ; obéis !

La vieille regarda Pierre. Pierre lui jeta alors un de ces regards étranges qui dominent certaines créatures viciées. La vieille comprit que cet homme méditait quelque infâme action, et qu'il avait choisi sa maison à elle pour l'accomplir. Elle se mit donc à rire de plus belle, montrant ses deux dents jaunes et déchaussées.

– En ce cas, dit-elle, que les voyageurs soient les bienvenus sous le toit du Sava.

Madeleine, toujours inquiète et agitée de vagues pressentiments, avait assisté à cette conversation du moujik et de l'hôtesse sans la

comprendre. Si on songe qu'en Russie, la noblesse ne parle la langue nationale que très rarement, et lorsqu'elle a affaire à des gens de qualité inférieure, on ne s'étonnera pas que Madeleine, bien qu'elle fût institutrice de M^{lle} Olga Potenieff depuis plus de deux ans, n'eût jamais eu l'occasion d'apprendre le russe.

— Pierre, dit-elle encore, et cette fois d'une voix suppliante, n'y a-t-il donc pas moyen de continuer notre chemin ?

Le faux muet se contenta de hocher la tête. Déjà la vieille dame avait pris son roquet dans ses bras et entré dans l'auberge. Déjà le moujik, à qui Pierre mit de l'argent dans la main, avait sauté sur son troisième cheval, fait entendre le cri guttural familier aux postillons russes et, tournant le dos à l'auberge du Sava, s'éloignait au grand trot.

Et Madeleine était toujours là, à la porte, les pieds dans la neige, le visage fouetté par la bise, et elle n'osait pas entrer dans cette maison d'où sortait une chanson avinée dont elle ne comprenait pas, il est vrai, les paroles, mais qui

devait être quelque horrible refrain de caserne... Pierre la prit alors par le bras et la poussa doucement. Elle ne résista plus et entra. Mais, sur le seuil, elle s'arrêta encore. L'aspect de l'unique salle qui composait ou plutôt simplifiait toute l'auberge, avait quelque chose de sinistre et de repoussant comme le visage de l'horrible vieille qui venait de se montrer. Le foyer était établi sur trois pierres, avec un trou de la toiture pour laisser passer la fumée. Une table unique entourée de grossiers escabeaux, était chargée de pots et de cruches vides. Autour de cette table on voyait trois hommes abrutis par l'ivresse, trois cosaques du régiment irrégulier qui tenait garnison à Peterhoff. Ces hommes buvaient et chantaient : ils tournèrent vers les nouveaux venus le regard sans rayonnement et sans chaleur de ceux que l'eau-de-vie de grain et la bière fermentée deux fois – boisson chérie du peuple russe – ont jetés dans une espèce de monde imaginaire. Sur le feu, une marmite chantait, pleine d'un brouet noir indescriptible. Dans un coin on voyait un lit – grabat misérable que Yvanowitchka, l'affreuse hôtesse, cédait au

voyageur que le hasard lui envoyait. Madeleine, tout émue, courut à la vieille dame et lui dit :

– Madame... madame... nous n'allons pas rester ici au moins ?...

Mais la vieille dame, peu soucieuse des cosaques, qui buvaient et chantaient toujours, s'était accroupie devant le feu et exposait à la flamme le chien qui, en effet, paraissait à demi mort de froid. Elle regarda Madeleine.

– Pourquoi pas ? dit-elle. Ne voyez-vous pas que le froid tue ce pauvre chéri ?

Madeleine tourna son œil suppliant vers Pierre, le valet de chambre. Mais Pierre feignit de ne pas comprendre. Pierre avait échangé par signes une conversation avec la vieille Yvanowitchka. Et Yvanowitchka avait compris sans doute ce que voulait Pierre, car elle s'était adressée aux cosaques :

– Hé, vous autres, dit-elle, avez-vous assez bu, enfin ?

– À boire, répéta l'un d'eux, à boire encore ! L'autre chantait à tue-tête.

– Non, reprit la vieille, il faut payer et vous en aller, j’ai besoin de mon auberge.

– Pour quoi faire ? dit le troisième.

– Pour loger les voyageurs qui viennent d’arriver.

– À boire !

– À boire ! à boire ! répétèrent-ils tous trois.

– Payez-moi d’abord. Il me faut six kopecks.

Les cosaques se mirent à rire, et celui qui chantait répondit :

– Aussi vrai que nous aurons le knout demain, il ne nous reste pas un kopeck.

– Alors, fit la vieille, allez-vous-en !

Et elle eut un tel accent d’autorité, elle regarda ces trois hommes avec des yeux si flamboyants, qu’ils se levèrent et deux d’entre eux gagnèrent la porte. Mais le troisième, après avoir fait trois pas, tomba sur les genoux, puis s’allongea sur le sol et balbutia :

– Je n’irai pas plus loin !

– Il est ivre mort, murmura la vieille

Yvanowitchka en regardant Pierre. Il ne te gênera pas, mon petit père...

Pierre eut un sourire que Madeleine surprit, et soudain les dents de la jeune fille s'entrechoquèrent d'effroi.

VI

Pour la première fois depuis huit jours peut-être, Madeleine semblait revenir tout à fait au sentiment de la vie réelle et à l'instinct du danger. Depuis huit jours, corps privé de son âme, elle avait voyagé machinalement, endormie en un léthargique sommeil de toute son intelligence. La vieille dame, le chien, le moujik, et Pierre le valet de chambre à la livrée du comte Potenieff, tout cela lui avait paru comme autant d'ombres projetées sur le mur désolé de sa vie. Yvan seul était vivant dans son cœur, dans sa pensée, devant ses yeux même, car il lui semblait qu'il était là, auprès d'elle agenouillé et lui disant :

— Tu as fait un horrible rêve, ô ma Madeleine adorée ! Je t'aime toujours et n'aimerai jamais que toi.

Mais voici que tout à coup Madeleine se sentait arrachée à sa torture morale. La téléga

s'arrêtait dans un lieu sinistre ; une volonté dominait tout à coup la volonté de Madeleine, et cette volonté c'était celle d'un valet. Quel était cet homme ? Depuis deux années qu'elle vivait dans Potenieff, Madeleine ne l'avait jamais vu ; elle n'avait jamais entendu dire que le comte eût un serviteur muet ; et voici qu'on lui donnait un homme pour l'accompagner, et voici que cet homme, tout à coup, devenait le maître de la situation, et c'était à lui qu'on obéissait. Alors Madeleine se souvint que durant le trajet, cet homme qui ne parlait pas, mais dont le regard avait une singulière éloquence, s'était pris à fixer les yeux sur elle, et que chaque fois elle avait éprouvé un singulier malaise. Que voulait cet homme ? Un moment, Madeleine avait compté sur l'appui de cette vieille idiote, dont le cœur, l'esprit et l'intelligence étaient tout entiers absorbés par un horrible carlin. Mais elle avait bien vite compris que cette femme ne lui serait d'aucun secours. Elle était seule, par le fait ! seule dans cette maison hideuse, rendez-vous des cosaques échappés à leur régiment, en face d'une hôtesse dont le sinistre visage ne lui présageait

rien de bon... exposée aux brutalités d'un laquais qui semblait maintenant vouloir être le maître. Et Madeleine, à huit cents lieues de son pays, se retrouva soudain française. C'est-à-dire que la jeune fille se souvint que les filles du pays de France ont parfois l'énergie d'un homme, et qu'elles font face au danger avec la bravoure du soldat.

La vieille hôtesse, Yvanowitchka la sorcière, comme elle s'intitulait elle-même, lui adressa la parole en russe et lui dit :

– Que veux-tu manger, belle fille ?

Madeleine fit signe qu'elle ne comprenait pas. Petrowna eut alors recours à un geste expressif et porta la main à sa bouche. Madeleine comprit et répondit négativement.

– As-tu soif ? continua Yvanowitchka en accompagnant ses paroles d'une nouvelle pantomime.

– Non, dit encore Madeleine d'un signe de tête.

Pierre avait pris le cosaque par les pieds et

l'avait traîné dans un coin. Le cosaque n'avait pas fait un mouvement, et les ronflements sonores, qui s'échappaient maintenant de sa poitrine, disaient éloquemment qu'il était ivre mort. Quant aux deux autres, ils s'étaient éloignés, décrivant de nombreux zigzags sur la neige, et leur chanson s'était éteinte dans la direction de Peterhoff.

– Ils ne reviendront pas, avait murmuré la vieille en regardant Pierre. Quand à celui-là...

Et elle montrait le cosaque endormi.

– Quant à celui-là, reprit-elle, tu peux ne pas t'occuper de lui, il ne s'éveillera pas.

Ayant essuyé deux refus de la part de Madeleine, Yvanowitchka ne se découragea pas. Elle lui montra son grabat et sembla lui dire :

– Veux-tu dormir ?

Mais Madeleine prit l'unique escabeau qui eût un dossier et s'assit dessus, auprès du foyer, laissant ainsi comprendre à la vieille hôtesse qu'elle attendrait le jour devant le feu, enveloppée dans sa pelisse.

– Comme tu voudras, fit la vieille.

Et, dès lors, elle ne parut plus s'occuper de Madeleine. La vieille institutrice, toujours affairée auprès de son chien, le caressait, lui parlait, faisant les demandes et les réponses. Ce fut à elle que Yvanowitchka s'adressa. La dame savait quelques mots de russe ; mais jusque-là, elle n'avait pas prêté un seul instant l'oreille à ce qui se disait autour d'elle.

– Petite mère, lui dit Petrowna, veux-tu souper ?

– Je le veux bien, répondit la dame.

– J'ai du lard et des pommes de terre à t'offrir. En veux-tu ?

– Oui, dit encore la vieille dame.

Yvanowitchka débarrassa la table des pots et des cruches vidés par les cosaques. Puis elle étendit une serviette de grosse toile dessus, et sur la serviette elle étala des assiettes, une fourchette et un couteau. Après quoi elle descendit la marmite, qui continuait à bouillir, et elle en retira un morceau de lard. La vieille dame caressait

toujours son chien, et Madeleine, stupéfiée par cette indifférence, la regardait faire. Après avoir servi le lard, Yvanowitchka souleva une espèce de trappe qui recouvrait un trou noir. C'était le cellier de la misérable auberge du Sava. On y descendait par une échelle. Yvanowitchka disparut dans ce trou béant, mais reparut bientôt tenant à la main une cruche de grès qu'elle posa sur la table.

– Voilà de la bonne bière, dit-elle.

En même temps, elle eut encore un regard étrange à l'adresse de Pierre. Et Madeleine surprit ce regard, comme elle avait déjà surpris le premier. Mais la vieille dame, maintenant rassurée sur son chien, s'était mise à table et mangeait avec avidité, ne s'interrompant que pour donner au roquet un morceau de lard, que celui-ci dévorait. Pierre, assis dans un coin, mangeait sur ses genoux. La vieille dame prit la cruche et se versa à boire. Mais, comme elle portait le gobelet à ses lèvres, Madeleine s'approcha vivement, lui arrêta le bras et lui dit :

– Au nom du ciel, madame, ne buvez pas !...

– Et pourquoi donc ? fit-elle étonnée.

– Je ne sais pas... mais... ne buvez pas...

– Je vous crois un peu folle, dit la vieille dame avec un sourire indifférent.

– Non, dit Madeleine, je ne suis pas folle... mais j'ai peur...

– Peur de quoi ?

– Je ne sais.

– C'est votre amour pour le bel Yvan qui vous trouble l'esprit, dit sèchement la dame au chien.

À ce sarcasme, Madeleine pâlit et ne dit plus un mot. Elle alla se rasseoir au coin du feu. La vieille dame but, trouva sa bière excellente et continua fort tranquillement son repas. Madeleine, les yeux à demi fermés, adressait au ciel une fervente prière et suppliait Dieu de la protéger contre le danger mystérieux dont elle avait le pressentiment. Quand Yvanowitchka vit que la vieille dame avait achevé son repas, elle lui dit encore :

– Maintenant, voulez-vous dormir ?

– Je ne demande pas mieux, répondit-elle, mais où ?

– Sur ce lit.

Et Yvanowitchka désignait l'unique grabat qui fût dans l'auberge.

– Quant à toi, mon père, ajouta-t-elle, en s'adressant à Pierre, qui paraissait être rentré dans son rôle servile, si tu veux dormir, suis le conseil que je te donne. En sortant par cette porte et en contournant la maison tu trouveras une étable dans laquelle est une vache avec son veau. L'étable est chaude et pleine de bonne litière.

– C'est bien, dit Pierre d'un signe de tête.

Et il sortit aussitôt. Alors Yvanowitchka fit mine de fermer la porte au verrou et Madeleine se rassura un peu. La vieille dame s'était jetée toute vêtue sur le grabat, et après avoir placé son chien auprès d'elle, elle se couvrit avec sa pelisse et dit à Madeleine :

– Bonne nuit, mon enfant.

L'auberge du Sava avait un étage au-dessus de son rez-de-chaussée, ou plutôt une sorte de

grenier dans lequel on montait par une échelle. C'était là que se réfugiait Petrowna quand, d'aventure, elle céda son lit. La vieille dame ne tarda pas à s'endormir. Yvanowitchka marcha bien quelque temps au-dessus de sa tête, mais Madeleine finit par ne plus l'entendre. Alors la jeune fille, entendant la respiration égale de la vieille dame, persuadée que Yvanowitchka dormait tranquillement, alla voir si la porte était réellement fermée. Le verrou était poussé. Madeleine, un peu rassurée, vint se rasseoir devant le feu, dans lequel elle poussa une brassée de bois mort. Alors elle retomba dans sa prostration et sa pensée, son cœur, tout son être, retournèrent à Yvan.

À Yvan, qu'elle avait cependant entendu disant à ses amis les officiers :

– Tant pis pour Madeleine, j'épouserai la belle comtesse Vasilika.

Mais Madeleine, tout en fuyant Yvan pour jamais, cherchait à le défendre contre elle-même. Yvan était-il bien maître de sa raison, quand il avait prononcé ces horribles paroles ? Yvan

n'était-il pas ivre ?... Car les Russes du meilleur monde, à de certaines heures, oublient les lois de la tempérance, et Madeleine s'en souvenait. Yvan était souvent rentré dans la maison, à des heures avancées de la nuit, un peu ému.

– Non, se disait Madeleine, attachant ses yeux pleins de larmes sur les flammes bleues qui couraient le long des bûches de sapins entassées dans l'âtre, non, je n'aurais pas dû partir sans le voir... Non, il est impossible qu'Yvan ait cessé de m'aimer... Oh ! j'ai été faible... j'ai été lâche...

Et comme elle murmurait ces paroles, un bruit se fit au-dehors. Un bruit de pas sur la neige durcie qui craquait sous les pieds, et les pas s'arrêtèrent à la porte. Madeleine eut un battement de cœur. On frappa. Madeleine sentit tout son sang abandonner ses veines.

Alors, tremblante, éperdue, elle se leva et demanda d'une voix mal assurée :

– Qui est là ?

– Madeleine, c'est moi, répondit-on.

Madeleine jeta un cri – un cri de joie suprême,

d'ivresse infinie.

– Yvan ! dit-elle, c'est Yvan !

Et à demi folle, elle alla ouvrir la porte.

VII

La porte ouverte, Madeleine se trouva face à face avec Pierre le moujik. D'abord, elle s'imagina que celui dont elle avait cru entendre la voix, c'est-à-dire son époux bien-aimé, était derrière cet homme, muet pour elle jusque-là. Et comme elle demeurait sur le seuil, Pierre la poussa à l'intérieur de l'auberge.

– Yvan, où es-tu ? fit-elle.

Mais alors Pierre se mit à rire.

– Je ne suis pourtant point la victime d'une hallucination, murmura-t-elle avec angoisse en plongeant vainement son regard au-dehors. J'ai bien entendu la voix d'Yvan.

– Pardonnez, mademoiselle, répondit Pierre, qui, pour la première fois à ses yeux, ouvrait la bouche, M. Yvan est à Pétersbourg ; c'est un peu loin d'ici...

Madeleine jeta un cri :

– Oh ! cette voix ! dit-elle.

Puis, épouvantée, elle se réfugia dans le fond de la salle, attachant sur cet homme un œil perdu, et semblant se demander si elle n'était pas en proie à quelque horrible rêve.

Mais Pierre ferma la porte et continua d'un ton railleur :

– Vous m'avez donc cru muet ?

Elle jeta un nouveau cri et promena autour d'elle cet œil égaré d'une gazelle tombée dans une fosse creusée par le chasseur, cherchant une issue pour fuir. Mais la salle n'avait qu'une porte et Pierre, après l'avoir fermée, s'était placé devant. L'épouvante de Madeleine fit place soudain à cette énergie désespérée que développent chez les femmes les situations critiques et terribles. Elle se redressa et, à son tour, elle tint un moment ce misérable cloué sous son regard.

– Mais qui donc êtes-vous, fit-elle, vous qui avez la voix d'Yvan ?

– Je suis, balbutia-t-il, un serviteur du comte Potenieff, comme vous avez pu le voir.

– Son fils ! peut-être..., dit-elle, ne pouvant s'expliquer cette ressemblance de voix que par une filiation mystérieuse.

– Je le voudrais, répondit Pierre, mais ce n'est pas... Je suis né en Allemagne, et quand le comte m'a pris à son service, j'étais moujik.

Cet aveu rendit à Madeleine son anxiété, un moment ébranlée par ce doute étrange.

– Que voulez-vous ? dit-elle.

Et son accent glacé et dédaigneux acheva de déconcerter l'ancien moujik.

– Je venais voir... si... vous n'aviez besoin de rien, répondit-il en hésitant.

– Et vous vous êtes permis de m'appeler Madeleine ? Madeleine, tout court ?

Il courba la tête :

– Vous ne vouliez pas ouvrir, dit-il.

Alors elle fut superbe de froide colère et de mépris et, lui indiquant la porte du doigt :

– Sortez ! dit-elle.

Pierre avait été dominé un instant par les airs hautains et la dignité révoltée de la jeune fille. Un instant, cet homme que tourmentaient de féroces instincts, avait courbé la tête sous le regard étincelant de Madeleine ; et lorsqu'elle lui montra la porte, il fit quelques pas en arrière. Mais, s'arrêtant tout à coup et retrouvant son audace, il dit :

– J'aurais pourtant une curieuse révélation à faire à mademoiselle.

Il avait repris le ton humble et servile des serfs russes. Madeleine s'y trompa.

– Que voulez-vous me dire ? fit-elle.

– Je voulais parler à mademoiselle de M. Yvan.

Ce nom fit tout oublier à Madeleine :

– Yvan ! dit-elle, vous avez quelque chose à me dire de la part d'Yvan.

– Relativement à lui, du moins.

– Parlez..., dit-elle.

Et sa voix était redevenue tremblante, et elle levait à son tour sur cet homme un œil inquiet et suppliant. Pierre comprit qu'il avait reconquis du terrain par ce seul nom d'Yvan, et il retrouva soudain toute son audace :

– Oui, mademoiselle, dit-il, c'est à une ressemblance de voix avec M. Yvan que je dois d'être entré au service du comte Potenieff.

Elle se méprit encore, et crut que ce misérable avait eu une pensée sublime.

– Et c'est pour cela, dit-elle, que vous n'osiez parler devant moi ?

– Non, c'est parce que M. le comte me l'avait défendu.

– Ah !

– Il avait trop peur que mademoiselle devinât.

À ces derniers mots un voile se déchira dans le souvenir troublé de Madeleine.

– Deviner ! dit-elle, deviner quoi ? Parlez !... je le veux !...

– Mais dame ! mademoiselle, la chose est bien

simple, c'est ma voix et non celle de M. Yvan que vous avez entendue à travers la porte.

Madeleine jeta un cri.

– Vous ! dit-elle... C'est vous !...

Il fit un signe affirmatif.

– Ainsi donc, c'est vous qui parliez de la comtesse Vasilika ?

– Oui.

– Mais Yvan... où était-il ? demanda Madeleine dont la voix tremblait d'émotion.

– Monsieur le comte l'avait fait arrêter par la police.

– Parlez... achevez... mais parlez vite.

Et son émotion était si grande que Pierre le moujik la crut en son pouvoir.

– Oui, reprit-il, M. le comte a obtenu, la veille au soir, un ordre d'arrestation ; il ne voulait pas que M. Yvan pût s'opposer à notre départ.

Et le moujik osa rire. Madeleine s'écria :

– Mais alors, Yvan m'aime toujours !

Et elle eut un accès de joie délirante, et l'horrible lieu où elle se trouvait lui parut soudain un palais, et dans cet être ignoble qui avait compté la foudroyer par cette odieuse révélation, elle crut voir tout à coup un auxiliaire. Et retrouvant cet accent d'autorité qu'elle avait tout à l'heure :

– Pierre, dit-elle, il faut trouver des chevaux, il faut atteler la téléga.

– Pour quoi faire, mademoiselle ?

– Mais pour partir, dit-elle. Tu ne comprends donc pas, esclave, continua-t-elle, écrasant de nouveau le moujik d'un regard, que ce n'est plus en France que je vais ? que c'est à Pétersbourg ?... qu'il faut que je revoie Yvan... que...

– Mais, mademoiselle, interrompit le moujik qui luttait évidemment en lui-même contre le respect que lui inspirait la jeune fille, les chevaux sont retournés au relais...

– Mais ils doivent revenir !... Eh bien ! Je n'ai pas le temps de les attendre... tu vas aller au relais

à pied.

– Mademoiselle plaisante ?

Et Pierre, redevenu audacieux, eut un rire insolent. Elle se trompa encore ; elle crut que cet homme voulait abuser de sa situation et faire payer cher ses indispensables services.

– Est-ce de l'argent que tu veux ? dit-elle. Tiens !...

Madeleine s'était mise en route avec un costume demi-oriental que les dames russes adoptent volontiers en voyage. Elle avait un pantalon flottant, sur lequel retombait une tunique polonaise à brandebourgs. Lorsqu'elle remontait en téléga, elle s'enveloppait d'une ample pelisse de martre zibeline. Mais cette pelisse, elle l'avait jetée sur une chaise, en s'installant au coin du feu, et Pierre pouvait voir un petit sac de cuir qu'elle portait en bandoulière sur l'épaule gauche ; elle ouvrit le sac, et prit le portefeuille que lui avait, au départ, remis le comte Potenieff, en tira un billet de banque qu'elle jeta au moujik.

– Prends et obéis ! dit-elle.

Mais Pierre ne ramassa point le billet et, continuant à rire, il dit :

– Mademoiselle est trop bonne, en vérité, mais ce n'est pas son argent que je veux.

Il y avait si loin de ce serf à la belle et fière jeune fille qui se savait aimée par Yvan Potenieff, qu'elle ne comprit pas encore.

– Que veux-tu donc ? dit-elle.

Mais Pierre était maintenant tout à fait maître de lui et il dit avec flegme :

– Savez-vous comment se nomme cette auberge ?

– Que m'importe !

– C'est l'auberge du *Sava*, l'oiseau qui porte malheur.

Elle haussa les épaules.

– Après ? dit-elle.

– Nous sommes loin de toute habitation, reprit-il. Aucun voyageur ne passera avant le jour, et nous ne sommes pas encore au milieu de

la nuit.

– Que m’importe ! dit-elle, ne comprenant toujours pas.

– La vieille dame dort profondément. Elle a bu de la bière deux fois fermentée, comme cette brute que vous voyez là. (Et il poussa du pied le cosaque, dont les lèvres s’entrouvrirent pour laisser passer un grognement, mais qui ne s’éveilla pas.) Quand on a bu de la bière fermentée deux fois, on dort bien, allez ! et le canon du Kremlin aurait de la peine à vous éveiller.

– Nous partirons sans elle, dit Madeleine, qui s’obstinait à ne pas comprendre.

– Mais, je ne veux pas partir, moi.

Pierre fit un pas vers Madeleine. Son œil était étincelant de cette fièvre ignoble et brutale qui s’empare des gens sans éducation à de certaines heures. Madeleine, à son tour, recula jusqu’à la table encore chargée des débris du repas de la vieille dame.

– Ah ! dit-elle, tu ne veux pas partir ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Ne le devinez-vous donc pas ?

Et il fit un pas encore.

– Non, dit Madeleine, je ne devine pas...

– Eh bien ! fit-il, je vais vous le dire... je ne veux pas partir, parce que depuis huit jours, mon sang brûle mes veines, parce que mon cœur brise ma poitrine... parce que ma raison s'égaré...

Il fit un dernier pas :

– Parce que nous sommes seuls ici... que vous êtes en mon pouvoir... et que... je vous aime...

Madeleine jeta un cri terrible, et d'un bond, se réfugia derrière la table.

VIII

Cette table, rempart d'une minute, fut comme la ligne de démarcation tracée entre deux armées ennemies avant la bataille. Madeleine et le moujik s'observèrent alors pendant dix secondes, comme doivent se regarder le bourreau et la victime au moment suprême... Le bourreau résolu à tuer... La victime songeant à se défendre... Pierre avait les yeux injectés, la face violette, les lèvres agitées par un tremblement convulsif. Il était horrible à voir. Madeleine, la frêle et blonde jeune fille, était devenue d'une pâleur mortelle. Mais ses yeux presque noirs, tant ils étaient d'un bleu foncé, étincelaient d'indignation, et sa fierté révoltée lui donna, en ce moment, le courage d'un homme.

– Ah ! misérable esclave ! dit-elle.

– Je vous aime !... répéta le moujik, qui voulut s'élancer par-dessus la table.

Mais Madeleine fit un bond en arrière. Elle avait aperçu accroché au mur le sabre du cosaque, espèce de poignard de deux pieds de long sans fourreau, et que les soldats russes portent suspendu à l'arçon de la selle tandis qu'ils manient leur longue lance. Ce fut pour Madeleine l'histoire d'un éclair. Elle s'empara de ce sabre.

– Si tu fais encore un pas, dit-elle, je te tue !

Pierre était sans armes, il était lâche... il eut peur ! Madeleine était effrayante de calme et de résolution. En même temps que Pierre s'arrêtait indécis et n'osait enjamber la table, Madeleine cria :

– À moi ! À moi !

Mais la vieille dame ne sortit pas de son sommeil ; le cosaque se contenta de grogner, étendu qu'il était sur le sol ; et Pierre, dominant un premier mouvement de terreur, s'élança tout à coup sur la jeune fille. Elle leva le bras et frappa. Pierre rugit de douleur, son sang coula ; mais il avança encore. Madeleine frappa une seconde fois. Pierre évita le coup, se jeta à plat ventre, bondit comme un tigre, saisit la jeune fille par le

milieu du corps et la couvrit de son sang. Désormais, il lui était impossible de se servir de la pointe du sabre, mais elle frappa encore du plat et du tranchant sur la tête et les épaules du moujik.

– Je t’aime ! répétait le misérable que son sang aveuglait.

Et il essayait de la renverser. Mais Madeleine luttait et continua à crier :

– À moi ! à moi !...

Ce fut un véritable combat corps à corps qui dura deux minutes. Enfin, Madeleine sentit ses forces la trahir, ses tempes battre, son sang se figer, ses muscles et ses nerfs se détendre, et une dernière fois, d’une voix mourante, elle répéta :

– À moi ! à moi !

Puis elle cessa de frapper et le sabre échappa à sa main. Mais en ce moment, Pierre jeta un cri... Un cri de douleur suprême... un cri d’agonie... Et ses bras, qui enlaçaient la taille de la jeune fille, se distendirent, et il tomba comme une masse sur le sol baigné de son sang. Alors Madeleine, à

demi morte déjà et prête à s'évanouir, vit un autre homme debout devant elle. Cet homme, c'était le cosaque ivre. Le cosaque, qui s'était éveillé, s'était dressé sur ses pieds, et, ramassant son sabre, l'avait enfoncé entre les deux épaules du moujik. En agissant ainsi, le cosaque avait obéi, moins peut-être à une idée généreuse et au désir de sauver la jeune fille, qu'à cet instinct sauvage des gens de sa race que la vue du sang développe subitement. Il avait tué pour tuer. Cependant il était ivre encore et ne tenait pas sur ses jambes. Il regardait tour à tour le moujik qui se roulait sur le sol dans une mare de sang, et Madeleine immobile et semblant se demander si l'horrible rêve qu'elle croyait faire n'allait pas finir... Enfin il eut un rire bruyant, idiot, et murmura quelques paroles inintelligibles. Puis, comme ses jambes refusaient de le soutenir, il se laissa tomber sur la chaise qui était demeurée au coin du feu.

Madeleine paraissait anéantie. Elle aussi regardait tour à tour le moujik moribond qui blasphémait en se roulant dans la mare de sang, et le cosaque, son libérateur, qui attachait sur elle un regard aviné. Mais le regard de cet homme fut

bientôt distrait par un objet qui lui parut plus digne de son attention. Cet objet, c'était la cruche de bière qu'Yvanowitchka avait apportée pour le souper de la vieille dame. La cruche était encore à demi pleine. Le cosaque se leva en titubant, s'en empara, la porta à ses lèvres et but à longs traits. Madeleine était tombée à genoux, remerciait Dieu en murmurant le nom d'Yvan. Mais elle n'avait échappé à un danger que pour en courir un second non moins terrible. L'ivresse développe chez le cosaque deux instincts : la débauche et le vol. Quand celui-ci eut bu, il regarda de nouveau Madeleine. Et Madeleine eut peur de nouveau et elle se réfugia contre le lit sur lequel la vieille dame dormait toujours couchée sur son petit chien qu'elle avait étouffé pendant son sommeil ; le cosaque fit un pas vers elle en murmurant des paroles que Madeleine ne comprenait pas, mais qui certainement traduisaient chez cet homme, à demi sauvage, une féroce admiration.

Madeleine, une fois encore, appela au secours. Yvanowitchka, couchée dans son grenier, n'avait garde de bouger. Le cosaque, chancelant de plus

belle, marcha vers la jeune fille et voulut la prendre par la taille. Alors Madeleine jeta un cri, se dégagea et le repoussa si brusquement qu'il tomba sur les genoux. Le danger avait rendu à Madeleine toute sa présence d'esprit. Elle profita du temps que le cosaque mit à se relever pour s'élançer vers la porte, l'ouvrir et se précipiter au-dehors. Le ciel était noir, la plaine blanche, l'horizon désert. Madeleine se prit à fuir avec l'énergie du désespoir. Le cosaque s'était relevé et courait après elle en poussant des cris de fureur. Mais l'instinct du péril donnait à Madeleine une légèreté de biche traquée par les chiens. Elle courait, courait toujours tout droit devant elle, ses pieds enfonçant dans la neige, et toujours entendant les cris et les pas du cosaque qui essayait de la rejoindre. Deux fois elle se laissa tomber, deux fois elle se releva. Le froid de la nuit avait un moment rendu ses forces au cosaque. Il ne chancelait plus, il courait même assez vite. Mais Madeleine conservait son avance. Si le cosaque la rejoignait, c'était la mort. Et Madeleine courait toujours, à travers cette plaine blanche, et n'apercevait déjà plus le filet

de fumée qui s'échappait du toit de l'auberge du Sava. Le cosaque blasphémait et continuait sa poursuite. Une troisième fois, rencontrant un tronc d'arbre coupé à fleur de terre, elle fit un faux pas et roula sur la neige. Le cosaque gagna du terrain. Madeleine se releva épuisée, mais elle fit un effort suprême et courut encore. Le cosaque gagnait toujours un peu de distance, et enfin il vint un moment où il atteignit la jeune fille et la saisit par les basques de sa polonaise. Alors une lutte corps à corps recommença, lutte dans laquelle Madeleine eût inévitablement succombé, si la bière fermentée deux fois ne fût venue à son secours. Le cosaque se laissa tomber, et Madeleine put se dégager encore. Cette fois l'ivresse, un moment dominée, reprit sa toute-puissance, et le cosaque, étreint par elle, ne se releva plus. Mais Madeleine fuyait toujours. Elle n'entendait plus retentir derrière elle les pas inégaux du cosaque, mais elle marchait, folle de terreur, le corps grelottant, la tête en feu... Elle marchait, marchait toujours, ne sachant où elle allait, mais s'éloignant de cette maison maudite qu'on appelait l'auberge du Sava. Une fois elle

s'arrêta épuisée... Mais s'arrêter, c'était la mort, car le froid des nuits russes tue ceux qu'il a engourdis. Le sentiment de la conservation l'emporta. Elle avait entendu dire au moujik qu'au-delà de la plaine, au-delà des grands bois, il y avait un village nommé Peterhoff. Ce souvenir lui revint ; et Madeleine continua sa route.

Elle marcha ainsi, à travers la nuit, tombant à chaque minute, se relevant et invoquant Dieu. La plaine paraissait s'allonger et l'horizon s'éloigner. Les grands bois avaient l'air de fuir devant elle. Tout à coup elle s'arrêta. Était-ce une vision du délire, était-ce une de ces illusions que donne la fièvre ? Il lui semblait que là-bas, tout là-bas dans le lointain, au bord de la forêt, une lumière se mouvait. Il lui avait semblé qu'un léger bruit traversant l'espace était venu mourir à ses oreilles. Cette lumière, n'était-ce pas le fanal d'une téléga ? Ce bruit, le carillon des clochettes que les chevaux russes secouent en dévorant l'espace ? Madeleine fit quelques pas encore, le cou tendu, l'oreille interrogeant le souffle du vent, l'œil désespérément fixé sur l'horizon...

puis encore quelques pas... Puis ses forces la trahirent, elle tomba sans connaissance, et ferma les yeux en murmurant le nom de sa chère Antoinette et le nom de son Yvan bien-aimé.

IX

Madeleine semble maintenant dormir du sommeil de la mort. Étendue sur la neige, raidie par le froid, elle a la fièvre brûlante qui précède la dernière heure. Ses yeux se sont fermés ; ses lèvres crispées ne laissent plus échapper ni un cri ni une plainte... Et cependant elle est en proie à un délire intérieur, et elle rêve... Comme ces malheureux qui manquent de pain et à qui le sommeil apporte des rêves remplis d'opulence, la malheureuse enfant, dont le cœur est brisé, fait un rêve de bonheur. Le drame d'il y a huit jours, cet horrible drame qui a son départ de Moscou pour dénouement, n'existe pas pour elle. Non, à l'heure où elle songe, Madeleine est heureuse. Elle est heureuse et fière de l'amour d'Yvan. Le rêve a déployé pour elle ses féeries et son décor le plus gracieux. Madeleine est dans ce château de la Russie méridionale où elle a connu Yvan. Le ciel est bleu, la steppe est en fleurs, l'alouette

chante au-dessus des blés mûrs, qui tombent sous la faucille du moissonneur. La varanda, ou salon d'été du château, est ouverte sur les jardins aux bosquets de lauriers-roses. Au-delà des jardins, perdue dans la brume, une chaîne de collines bleue ; au bout des collines, la mer, unie et calme comme un lac. Madeleine est assise sous les touffes de chèvrefeuilles qui grimpent autour des colonnes de marbre et sur les murs de la varanda. M^{lle} Olga Potenieff est près d'elle et lui donne le nom de sœur. Toutes deux, l'œil fixé sur la steppe, suivent du regard un droski attelé à la russe et dont les trois chevaux sont rapides comme le vent du sud. Un homme conduit le droski avec une légèreté de main, une audace et une adresse merveilleuses. C'est Yvan. Et M^{lle} Olga dit à Madeleine :

– Chère belle, comme vous paraissez impatiente de revoir votre cher mari...

Son mari ! Yvan a donc épousé Madeleine ?

Et les deux femmes continuent à suivre du regard le droski qui vole à travers la steppe. Mais à mesure qu'il approche, le ciel se couvre, et de

bleu qu'il était devient noir ; le soleil a disparu, la nuit vient... Elle vient opaque et mystérieuse et Madeleine regarde Olga en frissonnant. La steppe en fleurs se change tout à coup en une plaine de neige, et sur cette plaine le droski continue sa course furieuse. Madeleine pousse un cri, car il lui semble que son cher Yvan n'est plus maître de ses chevaux et qu'il court à une mort certaine. Maintenant, il est tout à fait nuit. Le droski est éclairé par un fanal rouge qui projette au loin sa lumière sur la neige. Mais les chevaux dévorent en vain l'espace ; le droski est loin encore. Soudain, Madeleine jette un nouveau cri. Olga a disparu, et avec elle les murs de la varanda et le palais. Madeleine se retrouve au milieu de cette plaine de neige, à l'horizon de laquelle glisse toujours le droski avec son bruyant attelage et son rouge fanal. Mais le droski est loin encore, et un homme s'est dressé tout auprès de Madeleine. Cet homme, c'est Pierre le moujik. Madeleine se débat dans son affreux sommeil contre le misérable qui ose lui parler d'amour. Alors l'horrible scène de l'auberge du Sava se reproduit fidèlement dans son rêve. Le cosaque a étendu

sanglant sur le sol Pierre le moujik. Mais le danger est toujours le même ; et c'est à présent que la jeune fille épouvantée secoue enfin son léthargique sommeil, rouvre les yeux et revient au sentiment de la réalité.

Le château, la varanda, Olga qui l'appelait ma « sœur » tout cela n'était qu'un rêve. Le réveil, c'est la plaine déserte, la plaine neigeuse au milieu de laquelle elle est tombée épuisée. Madeleine se dresse sur ses genoux et regarde... Au loin, elle aperçoit toujours cette clarté mobile, ce point lumineux qu'elle a pris pour le fanal d'un traîneau. Elle entend même vaguement des clochettes que les chevaux sonnent en courant. Et Madeleine, pleine de courage, se relève pour aller au-devant de cette téléga de poste qui, peut-être, est le salut pour elle. Mais tout à coup, elle s'arrête interdite, anxieuse... Le point lumineux qui s'agitait à l'horizon semble s'être doublé. Plus près, beaucoup plus près, Madeleine aperçoit quelque chose qui brille et ressemble à un charbon ardent tombé sur le sol. Puis une autre clarté s'allume à sa gauche et encore une autre à sa droite. La lumière qui brille au lointain est

claire, celles-là sont mornes et sombres ; mais mobiles comme la première, elles se rapprochent peu à peu. On dirait des étoiles détachées de la voûte du ciel et se jouant sur la neige. Madeleine s'est arrêtée, prise à la gorge par l'angoisse d'une singulière épouvante. Les charbons ardents se multiplient et se rapprochent, formant autour de la jeune fille comme un cercle de feu. Il y en a dix, vingt, trente et de tous les points de l'horizon il en accourt de nouveaux. Est-ce encore une hallucination ? Madeleine, en proie à la fièvre, a-t-elle été replongée dans le monde fantastique des songes ? Non, car là-bas, à l'horizon, le fanal de la télèga grandit, et maintenant le son des clochettes de l'attelage arrive distinct à son oreille. Et Madeleine a bien les yeux ouverts !... Et les tempes baignées d'une sueur glacée, les cheveux hérissés, la jeune fille essaie en vain de compter ces rouges étoiles qui, deux par deux, viennent sur elle et l'entourent. Non, ce n'est pas une hallucination... ce n'est pas un rêve... Et Madeleine qui, tout à l'heure, se remettait en marche et allait à la rencontre de la diligence, Madeleine recule à présent, pas à pas, lentement,

et faisant appel à tout son courage... à tous ses souvenirs... à tous les récits qu'elle a souvent entendus depuis qu'elle est en Russie. Car ce cercle de feu, qui va toujours se rétrécissant autour d'elle, Madeleine l'a reconnu, elle ne peut s'y tromper. C'est une de ces terribles bandes de loups qui désolent les campagnes russes et que la neige fait sortir affamés du fond des bois. Les terribles carnassiers ont flairé une proie, et ils sont accourus de tous les points de l'horizon. Madeleine les voit maintenant par corps, comme disent les chasseurs ; le point lumineux part d'une masse noirâtre qui s'agite sur la neige. Et la téléga est loin encore, malgré le son des clochettes qui devient de plus en plus distinct. Et les loups rétrécissent toujours le cercle... Et cependant aucun d'eux n'ose encore bondir sur la jeune fille. Madeleine a entendu dire que certains paysans russes ont été dévorés pour avoir pris la fuite ; que d'autres ayant fait un faux pas ont été mis en pièces ; mais que celui qui recule lentement, opposant à l'œil sanglant des redoutables carnassiers le rayonnement fascinateur de l'œil humain a pu leur échapper. Et

Madeleine qui, sous sa frêle enveloppe, cache un cœur d'acier, Madeleine se met à reculer lentement, peu à peu... regardant toujours les loups qui la suivent dans l'ombre. Madeleine sait que si elle fait un faux pas, elle est perdue... Aussi marche-t-elle avec précaution, n'osant cependant détourner la tête pour choisir son chemin, car si elle cesse de fasciner les loups, les loups se jetteront sur elle. Tout à coup elle heurte quelque chose de flasque et d'inerte qui gît sur le sol, et elle ne peut réprimer un cri. À ce cri les loups s'arrêtent, un grognement se fait entendre... Et l'objet qu'elle a heurté s'agite sur le sol. Madeleine se détourne et continue à marcher. Elle a compris, elle a deviné, plutôt qu'elle n'a vu. Ce qu'elle a heurté, c'est le cosaque. Le cosaque qui la poursuivait tout à l'heure, et que l'ivresse cloue maintenant sur le sol. Tiré par ce choc de son sommeil, le malheureux veut se lever... Il se dresse sur ses genoux, pousse un horrible blasphème et retombe. Mais aussitôt un hurlement épouvantable se fait entendre et la bande de loups tout entière se jette sur le cosaque, oubliant un moment Madeleine. Madeleine, saisie

d'horreur, s'est arrêtée à dix pas, et entend les cris d'agonie du malheureux dont les os craquent un à un sous la dent des loups. Et Madeleine se dit qu'après le cosaque, son tour viendra. Et, cette fois, l'épouvante a paralysé ses mouvements, et elle n'a plus la force de reculer !

X

Peterhoff est un bourg de deux cents maisons, le plus près de la frontière polonaise. Il n'a qu'une seule rue. La dernière maison du côté de la Pologne est le poste de police. La première, en entrant par la route de Moscou, est un relais de poste. Cette nuit-là, à peu près à l'heure où Madeleine était en butte aux obsessions de Pierre le moujik, une téléga relayait à Peterhoff. Tandis qu'on changeait les chevaux, deux voyageurs étaient restés dans la maison du relais et se chauffaient auprès du poêle. L'un était un homme de cinquante ans, aux cheveux blancs, mais à la tournure encore jeune et dont le regard accusait un reste de virilité énergique. Les membres du club des Asperges, à Paris, eussent reconnu en lui M. le vicomte Karle de Morlux. L'autre était un petit homme sec, maigre, aux traits anguleux, au regard indécis et fuyant. Son costume était celui que portent les bourgeois polonais, c'est-à-dire la

redingote à brandebourgs, le bonnet fourré d'astrakan et les demi-bottes, également garnies de fourrures. Cet homme, ancien valet de chambre de M. de Morlux, était établi depuis quinze ans à Varsovie comme marchand de pelleteries. C'était lui qui, jadis, avait eu pour mission de suivre en Allemagne la malheureuse baronne Miller, et d'organiser contre elle ces tentatives de mort auxquelles elle n'avait échappé que par miracle. Bien qu'il n'eût pas réussi, le vicomte tenait son homme pour habile, intelligent et capable de tout. Aussi l'avait-il largement payé. Hermann s'était retiré d'abord en Allemagne, puis à Varsovie, et là, grâce aux libéralités de son maître et complice, il avait entrepris un commerce qui prospérait, lorsque, un matin, M. de Morlux, descendant d'une chaise de poste, était entré chez lui. Hermann avait eu peine à reconnaître son ancien maître, tant il était vieilli.

– J'ai besoin de toi, lui avait dit le vicomte.

Hermann était marié, il avait des enfants, il était, dit-on, un bon bourgeois ; il avait enfin une

foule de raisons pour ne se plus mêler des affaires de M. Morlux. Mais le vicomte était un de ces hommes qui ne marchandent pas et paient largement.

– J’ai besoin de toi pour huit jours, avait-il dit, et il y a cinquante mille francs au bout.

– Où allons-nous ?

– À Moscou.

– Que faudra-t-il faire pendant ce voyage ?

– Tout, peut-être...

Hermann avait compris, mais l’appât des cinquante mille francs l’avait décidé, et il était parti. Et au moment où nous le trouvons assis auprès du poêle rouge du relais de poste de Peterhoff, il y avait quarante-huit heures qu’il avait quitté Varsovie. Aux questions que lui avait faites M. de Morlux sur la famille Potenieff, Hermann avait répondu :

– Le comte Potenieff a un château, tout près de Peterhoff, dans lequel il ne met jamais les pieds, préférant passer l’été dans ses terres de la Russie méridionale.

La lettre de Madeleine à Antoinette, lettre dans laquelle elle annonçait à sa sœur son retour en France et l'itinéraire qu'elle allait suivre, lettre qui, comme on le sait, était tombée entre les mains de M. de Morlux, indiquait ce château comme une de ses stations, et cet intendant comme la personne qui devait la conduire de Pologne en Allemagne. M. de Morlux avait donc calculé que Madeleine était arrivée au château ou devait y arriver bientôt. Donc, tandis qu'on relayait, Hermann complétait ses renseignements.

– Deux routes, disait-il, mènent au château qui est situé au milieu des bois. L'une est impraticable en hiver ; l'autre est une vaste plaine couverte de neige que nous trouverons en sortant de la forêt qui s'étend jusqu'aux portes de Peterhoff.

Le maître de poste, qui parlait assez bien l'allemand, langue dans laquelle causaient M. de Morlux et son ancien valet de chambre, s'approcha alors et leur dit :

– Excellences, ce n'est pas mon intérêt de vous refuser des chevaux, et cependant je dois

vous donner un bon conseil.

– Quel est-il ? dit M. de Morlux.

– Vous feriez bien d’attendre le jour ici.

– Non, non, dit M. de Morlux, nous sommes pressés, mon brave homme.

– L’hiver est encore plus rude cette année que de coutume, poursuivit le maître de poste, et les loups sont d’une hardiesse excessive.

– Nous avons une demi-douzaine de fusils à deux coups, dit le vicomte.

– Oui ; mais si un des chevaux de votre attelage venait à s’abattre, vous seriez perdus, reprit le maître de poste.

– En avant, répondit le vicomte, nous sommes pressés, très pressés.

Le maître de poste n’insista pas pour retenir les deux voyageurs. Cinq minutes après, le traîneau était attelé de nouveau, et M. de Morlux et Hermann prenaient place à l’intérieur, tandis qu’un moujik, sur un siège plus élevé, faisait entendre ce cri guttural auquel obéissent si bien les chevaux russes. La téléga partit.

– Ce maître de poste est un imbécile, car, à moins que les loups de Russie ne soient d'une race particulière, on sait bien que la lumière leur fait grand-peur.

Hermann secoua la tête et ne répondit pas. Bientôt les dernières maisons de Peterhoff eurent disparu dans l'éloignement et l'obscurité, et le traîneau entra dans le bois. La rouge lueur du fanal faisait envoler des centaines d'oiseaux de nuit, qui poussaient des cris sinistres. Le moujik excitait ses chevaux, et à un moment, s'étant retourné sur son siège, il dit aux voyageurs :

– Les loups ont faim !

M. de Morlux était brave. Il se contenta de répondre au moujik en visitant les batteries des fusils. Mais le moujik lui dit :

– Il ne faut pas tirer, ça vaudrait mieux.

– Mais où diable voit-il des loups ? murmura le vicomte s'adressant à Hermann.

En effet, M. de Morlux avait beau promener son regard tout autour du cercle de lumière projeté par son fanal, il n'apercevait rien.

– Attendez ! attendez ! murmura Hermann.

La téléga volait toujours rapide sur la neige durcie. Bientôt elle eut franchi la forêt et entra dans une plaine de neige, à l'autre extrémité de laquelle était l'auberge du Sava.

– Nous voilà hors du bois, dit M. de Morlux, et pas de loups, ce me semble.

– Attendez, répéta Hermann soucieux.

La téléga continua sa route. Tout à coup le véhicule éprouva une forte secousse et comme un mouvement de recul. Un des chevaux s'était cabré violemment, et les deux autres, se jetant de côté, témoignaient une vive frayeur.

– Les loups ! les loups ! cria le moujik.

M. de Morlux regarda et vit alors des ombres noires qui galopèrent aux deux côtés du traîneau. Il saisit vivement un des fusils. Mais Hermann l'arrêta.

– Ne tirez pas, dit-il, ne tirez pas.

Le moujik enleva ses chevaux d'un vigoureux coup de fouet et la téléga repartit. Pendant une heure, les chevaux frémissants, secouant leur

crinière emmêlée, jetant par les naseaux une vapeur que la lueur du fanal faisait ressembler à des flammes qui galopaient aux deux côtés du traîneau.

– Ne tirez pas ! disait toujours Hermann.

– Ne tirez pas ! répétait le moujik.

Les loups se tenaient à distance, hors de la portée du cercle de lumière qu'ils paraissaient redouter beaucoup. Et M. de Morlux, malgré l'envie qu'il en avait, ne touchait pas aux fusils. Mais il vint un moment où les loups devinrent plus hardis et se rapprochèrent. L'un d'eux osa entrer dans le cercle, et se trouva en pleine lumière. C'était un magnifique animal au poil long et soyeux, et dont la queue en panache balayait fièrement la neige. M. de Morlux se prit à le considérer avec une sorte d'admiration. Puis les instincts du chasseur l'emportèrent, et il s'écria :

– Tant pis pour lui !

En même temps et avant qu'Hermann eût pu l'en empêcher, il épaula et fit feu. Le loup tomba

en hurlant, et se roula dans la neige. Les chevaux hennirent et précipitèrent leur course. Le moujik blasphéma et Hermann dit à M. de Morlux :

– Maintenant il va falloir continuer jusqu'à ce que nous trouvions une maison ou un village.

Et il montrait les loups qui s'étaient jetés sur le loup blessé et le déchiraient tout vivant encore.

XI

Tandis que la téléga du vicomte de Morlux dévorait l'espace, escortée par la bande de loups qui, de temps en temps, s'arrêtait pour dévorer celui qui tombait frappé d'une balle, car Hermann et son ancien maître, une fois la partie commencée, s'étaient mis à faire feu presque sans relâche, Madeleine saisie d'épouvante assistait à la mort du cosaque. La lutte n'avait pas été longue en réalité, mais en apparence elle avait duré un siècle. Le cosaque s'était débattu : il avait essayé de repousser les horribles carnassiers ; il en avait même saisi un à la gorge, et, dans un effort désespéré, il l'avait étranglé. Mais ce n'était qu'un ennemi de moins ; et il y en avait plus de trente. Madeleine l'entendit hurler comme une bête fauve ; mais ses hurlements confus s'éteignirent par degrés ; puis elle ne vit plus qu'une masse informe et sanglante qui pantelait sous la dent des loups. Les os craquèrent

et l'horrible festin commença. Madeleine regardait toujours, clouée au sol par l'épouvante.

Tout à coup, le silence de la nuit, qui n'avait été troublé jusqu'ici que par les cris d'agonie du cosaque et par le bruit lointain des clochettes, qui déjà avait frappé l'oreille de Madeleine, fut brusquement interrompu par un bruit formidable. C'était une série de détonations qui se succédaient avec rapidité, une véritable fusillade. Le fanal rouge de la téléga était maintenant tout proche de Madeleine et, de minute en minute, il disparaissait un moment dans un nuage de fumée. Les loups continuaient paisiblement à dévorer le cosaque et ne s'inquiétaient pas des coups de fusil. Mais qu'était-ce qu'une semblable proie pour tant de gueules affamées ? Madeleine se retrouva bientôt entourée par ceux qui ne trouvaient pas de place au festin. Cependant elle était debout, et la fièvre, l'épouvante donnaient à ses regards une telle animation que les plus hardis, ceux qui s'étaient le plus approchés, n'osaient se jeter sur elle. La téléga arrivait rapidement avec son escorte terrible, qui semait, en courant, la plaine de cadavres. Madeleine jeta

un cri. Un cri si perçant, si aigu qu'il fut entendu de la téléga. Cependant elle passa auprès d'elle comme la foudre, tandis qu'une triple décharge répandait la mort au milieu des loups. Une fois encore Madeleine fut oubliée.

– À moi ! au secours ! cria Madeleine...

Soudain la téléga s'arrêta, fit volte-face, et la jeune fille vit revenir sur elle les trois chevaux épouvantés qui semblaient vomir des flammes par leurs naseaux. Puis un homme se baissa sans quitter le traîneau, étendit les bras, et, semblable à ces écuyers qui, sans abandonner la selle, ramassent un drapeau dans le cirque, il enlaça Madeleine en passant, et la jeta à demi morte dans la téléga, qui reprit sa course fantastique... Madeleine était sauvée ! Mais c'étaient trop d'émotions pour cette frêle organisation et la nature était vaincue enfin. Madeleine poussa un long soupir, ferma les yeux et s'évanouit dans les bras de M. de Morlux. Les loups s'étaient remis en route aux deux côtés du traîneau. Hermann et son maître continuaient à faire feu, sans avoir le temps de donner des soins à la jeune fille

évanouie. Il faut dire, à la louange du vicomte, qu'il avait obéi à un sentiment d'humanité en forçant le moujik terrorisé à revenir sur ses pas pour sauver cette femme inconnue. Et comme les loups devenaient de plus en plus hardis et féroces, et que plusieurs même avaient essayé de mordre les jambes des chevaux, le vicomte et son ancien domestique avaient fort à faire et ni l'un ni l'autre n'avaient même songé à regarder Madeleine. D'ailleurs le fanal projetait sa lueur en avant et laissait la téléga dans l'ombre. M. de Morlux aurait été bien embarrassé de dire si la femme qu'il venait de sauver était jeune ou vieille. Hermann connaissait bien le pays ; il savait que sur la route, au bout de la plaine, on trouverait l'auberge du Sava.

– Encore un quart d'heure, dit-il au vicomte, et nous sommes sauvés.

Les loups tombaient un à un et étaient dévorés par les survivants ; puis l'escorte reprenait sa route et les féroces animaux semblaient se multiplier. Enfin Hermann s'écria :

– Voilà l'auberge ! voilà !

En effet, le toit du Sava apparaissait dans l'éloignement. Mais les loups suivaient toujours.

— Comment nous débarrasser de ces démons à quatre pattes ? murmurait M. de Morlux, qui voyait diminuer ses cartouches et ses provisions de poudre.

Mais Hermann eut une inspiration. Il prit le fanal de la téléga et le jeta au milieu des loups. Les loups ont toujours eu peur du feu. Ils prirent la fuite un moment ; la téléga redoubla de vitesse, et, quelques minutes après, les trois chevaux épuisés s'arrêtaient à la porte du Sava.

L'auberge était remplie de cris déchirants et de lamentations, et il nous faut, pour en expliquer la cause, dire ce qui s'était passé après la fuite de Madeleine, que le cosaque poursuivait. Yvanowitchka, la vieille sorcière, s'était tenue tranquille dans son grenier, tandis que Pierre le moujik s'occupait de mettre en œuvre ses infâmes projets. En dehors de l'intérêt qu'elle trouvait à servir le misérable, la vieille sorcière avait un penchant si prononcé pour le mal, que ce fut avec une sorte de volupté qu'elle se coucha à

plat ventre pour rapprocher son œil d'une fente du plancher et voir ce qui allait se passer. Ce fut avec une joie sauvage qu'elle assista à la lutte que le moujik engagea avec Madeleine. Un moment, quand la jeune fille eut saisi le sabre du cosaque pour se défendre, Yvanowitchka fut tentée de descendre et de venir au secours du moujik. La beauté de Madeleine lui avait fait prendre en haine la jeune fille. Mais elle était lâche et elle n'osa intervenir. Puis, quand le cosaque se fut levé, précisément au moment où Madeleine allait succomber, et que, ramassant le sabre échappé à la main de la jeune fille, il l'avait enfoncé entre les deux épaules du moujik, Yvanowitchka, voyant tomber ce dernier, eut un moment de frayeur qui fut bientôt dominé par la réflexion. Le cosaque n'allait-il pas faire la besogne de Pierre ? L'affreuse vieille l'espéra un moment, et ce fut avec une sorte de désappointement qu'elle vit Madeleine s'élancer au-dehors, pour échapper au cosaque. Alors, Yvanowitchka descendit. Pierre le moujik n'était pas mort, mais il paraissait à l'agonie. La vieille le souleva, l'examina, scruta son œil vitré, et se

dit :

– Il n'en a pas pour une heure.

En même temps, elle aperçut auprès du moujik, sur le sol, le sac de cuir que Madeleine portait en bandoulière et qui s'était détaché pendant la lutte... ce sac qui renfermait de l'or, et la vieille se dit encore :

– Si la jeune fille ne revient pas, si les loups la mangent, je serai riche.

Elle ne pensait déjà plus à la vieille dame. Celle-ci, cependant, s'était éveillée au milieu de tout ce vacarme, mais elle s'était prudemment tenue blottie sous les couvertures, passant sa vieille main ridée sur le dos de son chien immobile comme elle, et qu'elle supposait partager son effroi. Enfin, quand Madeleine et le cosaque furent dehors, quand la vieille dame n'entendit plus de bruit, elle se hasarda à ouvrir les yeux, puis à faire un mouvement. Yvanowitchka, qui déjà fouillait dans le sac, le laissa tomber. Alors la vieille dame s'écria de sa voix chevrotante :

– Oh ! mais tout cela est affreux...

Elle voulut prendre son chien et le sortir de là ; mais le chien était immobile.

– Tom ! appela-t-elle ; Tom !

Tom ne répondit pas. Elle bondit hors du lit, avec la légèreté d'un enfant, prit le chien inerte, le regarda, vit ses yeux fermés, sa langue qui pendait, baveuse, et poussa un cri d'épouvante et d'angoisse. Le chien était mort. Alors elle ne songea plus à personne, ni à Madeleine exposée aux brutalités du cosaque, ni à Pierre qui râlait, ni à la vieille qui s'était hâtée de cacher le sac de cuir. Elle se prit à gémir, à sangloter, à appeler l'affreux roquet des plus doux noms, et ce fut pendant qu'elle remplissait l'auberge de ses cris de douleur, que la téléga s'arrêta à la porte et que M. de Morlux se précipita dans l'auberge, portant Madeleine évanouie.

Décidément, l'auberge du Sava était bien nommée. C'était bien la maison qui porte malheur, car Madeleine n'avait échappé au moujik, au cosaque et à la dent des loups que

pour tomber aux mains de M. de Morlux, son
plus cruel ennemi.

XII

Laissons un moment Madeleine aux mains de M. de Morlux, l'homme qui a juré sa perte, et transportons-nous à quelques lieues de l'auberge du Sava le lendemain de cette nuit terrible dont nous avons raconté les émouvantes péripéties. Studianka est un village fameux dans l'histoire. C'est là que Napoléon a bivouaqué pendant la nuit qui a précédé le passage de la Bérésina. C'est à Studianka que le général Éblé et ses héroïques pontonniers jetèrent ce pont de bateaux gigantesque sur lequel s'engagea l'armée française. Aujourd'hui que de longues années de paix ont passé, Studianka est une petite ville, une bourgade si l'on veut, qui possède un gouverneur militaire et une garnison, car les maisons baignent leurs pieds dans le fleuve, et en font une véritable position stratégique. Studianka n'a qu'une rue. Au milieu de cette rue est une place, et sur la place un monument carré d'un aspect

imposant : c'est à la fois la forteresse, le logis du gouverneur, la caserne et la prison. Le jour du marché, les paysans des environs se réunissent sur cette place et y traitent de leurs affaires. C'est là aussi que s'arrêtent les voyageurs ; sur une face de la forteresse, il y a une auberge, et cette auberge est en même temps le relais de la poste aux chevaux.

Or ce jour-là était un jeudi, et le jeudi est jour de marché. Il était dix heures du matin. Le ciel était pur, et le soleil arrachait des myriades d'étincelles à la neige cristallisée qui couvrait les toits des maisons et le sol des rues. La place était encombrée d'une foule compacte qui se pressait devant la forteresse. Il y avait du monde aux fenêtres, du monde sur le seuil de l'auberge et notamment en cet endroit, deux personnages qui paraissaient étrangers et qui questionnaient les personnes dont ils étaient entourés, car ce mouvement populaire leur paraissait inusité. C'étaient un homme et une femme. La femme parlait correctement le russe, mais l'homme n'en balbutiait que quelques mots, et cela avec un accent allemand des plus prononcés. Ils étaient

arrivés la veille au soir et s'étaient arrêtés à Studianka. C'étaient, on n'en pouvait douter, le mari et la femme, et l'hôtelier de Studianka, curieux comme tous les gens de son métier, avait bientôt su que c'étaient de riches commerçants de la Pologne prussienne qui se rendaient à la grande foire de Moscou. Le mari était un homme de trente-six à trente-huit ans, la femme paraissait avoir la trentaine. Elle était blonde et fort belle, sous son pittoresque costume national. Et comme l'hôtelier s'étonnait de la pureté avec laquelle elle parlait la langue russe, elle s'était mise à rire, en disant :

– Mais je suis russe, moi ; je suis née aux environs de Vilna, et je me suis mariée en Allemagne.

Donc, les deux étrangers s'étonnaient de ce mouvement inaccoutumé qui avait lieu dans l'unique rue et sur la place de Studianka. Les paysans parlaient haut, les bourgeois, à califourchon sur l'entablement de leurs fenêtres, semblaient explorer l'horizon avec une visible impatience ; et, à un certain moment, la porte de

la prison s'étant ouverte, il y eut un hurra de satisfaction parmi la foule. Mais cette satisfaction fut de courte durée, car la porte livra passage seulement à une demi-douzaine de soldats, qui repoussèrent le peuple jusqu'au milieu de la place et rentrèrent ensuite fort tranquillement.

– Mais que va-t-il donc se passer ? demanda la jeune femme à l'hôtelier.

Celui-ci était un petit homme entre deux âges, fort amateur du beau sexe et qui ne laissait jamais échapper une occasion de se montrer aimable.

– Belle dame, répondit-il, c'est qu'on s'attend à une exécution ce matin.

La jeune femme eut un geste d'horreur.

– Eh ! rassurez-vous, reprit le galant chevalier, ce n'est pas d'une exécution capitale qu'il s'agit ; on va simplement appliquer soixante coups de knout à un paysan.

– Et qu'a-t-il donc fait, ce malheureux, pour mériter un tel châtement ?

– Je ne sais pas, dit l'hôtelier avec indifférence, et peut-être bien ne le sait-il pas lui-

même.

Et comme cette réponse paraissait étonner singulièrement la jeune femme, l'hôtelier reprit complaisamment :

– Je vois que, bien que vous soyez russe, vous n'êtes pas très au courant de nos coutumes.

– J'ai quitté mon pays très jeune, dit-elle.

– Vous savez pourtant que le paysan est serf¹ ?

– Sans doute.

– Le seigneur russe peut, à son gré, vendre ses serfs, les punir de peines corporelles, c'est-à-dire d'un certain nombre de coups de fouet ; mais, passé quarante coups, il est obligé de livrer le coupable à la police, qui se charge de la besogne.

Le négociant allemand s'était approché de sa femme et écoutait ce que disait l'hôtelier avec une grande attention.

– Mais les seigneurs russes sont donc bien barbares ? demanda naïvement la jeune femme.

¹ On sait que, depuis l'époque où se passa l'action de ce récit, le servage a été aboli en Russie. (NdA.)

– Eux ! non, au contraire. Quand les paysans sont assez heureux pour que leur propriétaire vive sur ses terres, ils sont bien traités et n'ont besoin de rien. Le grand seigneur russe est humain ; mais, malheureusement, il vit rarement chez lui, préfère voyager ou habiter Moscou, Pétersbourg, Paris, et il laisse la gestion de ses biens à un intendant.

« L'intendant, qui souvent a été serf lui-même, est un homme cruel, âpre à l'argent, et qui accable les paysans de corvées ou de redevances. Or, celui qui a requis la police, pour faire donner à un de ses paysans soixante coups de knout, est un des plus méchants du district.

– Ah ! fit la jeune femme. Et de qui est-il l'intendant ?

– Du comte Potenieff, un seigneur qui habite Moscou et n'est pas venu dans ses terres depuis dix ou quinze ans.

– Et l'intendant, comment l'appelle-t-on ?

– C'est un Tatar, qui a été jadis valet de chambre et qu'on appelle Nicolas Arsoff.

Tandis que l'hôtelier parlait, le tumulte grandissait sur la place et des gens placés aux fenêtres voisines s'écrièrent :

– Les voilà ! les voilà !

– C'est le malheureux condamné, sans doute, dit l'hôtelier.

On entendit les clochettes d'un traîneau dans le lointain, et mêlés au bruit des clochettes, les claquements du fouet du moujik.

– Si vous voulez monter à l'étage supérieur, continua l'officieux hôtelier, et vous mettre sur le balcon, vous verrez mieux.

La jeune femme regarda son mari. Celui-ci fit un signe d'assentiment, et l'hôtelier les conduisit au premier étage, où il y avait, en effet, un petit balcon donnant sur la place. La jeune femme et le négociant se penchèrent alors et aperçurent dans le lointain un traîneau qui arrivait à toute vitesse. Le traîneau renfermait à la fois le juge et le condamné. Le juge, c'était l'intendant qui avait, sans plus donner d'explications, requis l'office du bourreau en envoyant, la veille au soir, un

homme à cheval prévenir les officiers de police. Il était nonchalamment étendu dans le fond du traîneau, couvert de fourrures et de pelisses, et il fumait avec la tranquillité d'un grand seigneur. Le paysan qui allait être fouetté était placé devant lui, les mains liées et les pieds entravés. Quand le traîneau passa sous le balcon, la jeune femme se pencha plus encore pour mieux voir. L'intendant était un homme de quarante-cinq ans, au front déprimé, aux lèvres minces, au visage respirant la bassesse et la cruauté. Le paysan, au contraire, était un beau jeune homme de haute taille, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Il était un peu pâle, mais un fin sourire, le sourire des martyrs, glissait sur ses lèvres. Le traîneau vint s'arrêter devant la prison. Alors deux officiers de police s'approchèrent et intimèrent au malheureux serf l'ordre de descendre, ce que celui-ci fit sur-le-champ mais non sans difficulté, car il était gêné par ses entraves. Devant la porte de la prison était un poteau. Les gens de police dépouillèrent le paysan de ses habits, malgré le froid, et le lièrent à ce poteau. Quelques soldats avaient formé la haie à l'entour et maintenaient les curieux à

distance.

– Mais, où est le bourreau ? demanda la jeune femme à l'hôtelier...

– Il est encore dans la prison.

– Comment cela ?

L'hôtelier sourit.

– Madame, dit-il, dans notre pays, le bourreau n'est point un fonctionnaire payé par le gouvernement, comme partout ailleurs.

– Ah !

– C'est un criminel, un homme condamné aux travaux des mines, et qui préfère le rôle de bourreau dans son pays, à celui de travailleur en Sibérie. Le jour où il a une exécution à faire, deux hommes de police le font sortir, et, pendant une heure, il respire à pleins poumons l'air de la liberté.

– Et il rentre ensuite en prison ?

– Oui.

– Mais qui le paie ?

– Généralement, c'est l'intendant qui a requis

son office. Quelquefois, si le condamné a des parents riches, ils corrompent le bourreau pour qu'il ne renouvelle pas tous les trois coups la mèche de cuir bouilli de son rouet.

L'hôtelier fut interrompu dans son intéressante narration par un nouveau tumulte. La jeune femme regardait avidement la porte de la prison qui venait de s'ouvrir. Et sur le seuil de cette porte, entre deux soldats, apparaissait le bourreau, son terrible fouet à la main.

XIII

Ce criminel à qui était dévolu l'office de bourreau avait un type étrange. C'était un homme de quarante ans, sec, maigre, aux traits anguleux, mais dont la charpente osseuse annonçait la constitution vigoureuse et presque herculéenne. Non point que la force soit nécessaire pour appliquer le knout. Il est des bourreaux qui frappent à tour de bras ; ils sont moins à craindre que d'autres. Donner le knout est une véritable affaire d'adresse. Le knout est un fouet : semblable à celui des postillons qui conduisent à l'allemande. Le manche est très court ; la lanière est très longue et se termine par une mèche de cuir bouilli qui, séché ensuite dans le four, devient dur et tranchant comme la lame d'un rasoir. Cette mèche se ramollit bien vite, et le bourreau la change tous les trois ou quatre coups. Le bourreau habile trace du premier coup une croix sur le dos du patient. Il a la permission de

frapper sur les reins, sur le côté droit, sur les épaules, mais non sur le côté gauche. Un coup frappé à la hauteur du cœur pourrait amener la mort.

Celui que la femme blonde contemplait en ce moment était donc un homme d'environ quarante ans. À le voir sur le seuil de la prison, immobile, les narines dilatées, aspirant l'air à pleins poumons, promenant comme émerveillé un regard d'envie sur la foule, on devinait bien vite que le supplice lui était indifférent, que ce qui excitait en lui cette joie sauvage qui brillait dans ses yeux, c'était cette heure de soleil et de liberté dont il allait jouir. Il n'avait pas même regardé le patient. Ce dernier promenait sur la foule un regard investigateur. On eût dit qu'il cherchait un visage ami au milieu de toutes ces figures avides d'émotions qui venaient se repaître de son supplice. Tout à coup son visage pâle se colora légèrement, ses yeux brûlèrent. Une femme fendait la foule, et, comme elle murmurait à chacun une parole caressante et pleine de prière, on s'écartait pour la laisser passer. Elle arriva ainsi jusqu'aux soldats qui faisaient la haie autour

du poteau. Les soldats la repoussèrent d'abord ; mais elle les supplia tant et tant qu'ils la laissèrent parvenir jusqu'au condamné. C'était une belle jeune fille de vingt ans tout au plus, aux yeux noirs, à la chevelure épaisse et bouclée, d'un châtain clair. Elle se dressa sur la pointe des pieds, et de ses lèvres effleura le front du condamné.

– Je t'aime, dit-elle, et n'aurai d'autre époux que toi.

Le visage du malheureux parut alors transfiguré et il regarda d'un air de défi non le bourreau, mais Nicolas Arsoff, l'intendant cruel qui était entré dans le cercle formé par les soldats.

– Pourquoi laissez-vous approcher cette femme ? dit l'intendant d'un ton brutal.

Puis il alla au bourreau et lui mit une pièce de deux roubles dans la main. Le bourreau salua, et son fouet à la main, fit deux pas vers le condamné. Mais en route il rencontra la jeune fille qui, elle aussi, et sans que l'intendant eût le temps de s'en apercevoir, lui glissa quelque chose dans la main. Puis elle s'éloigna adressant un

dernier regard au condamné, regard de consolation et d'amour s'il en fut ! – et elle se perdit dans la foule. L'intendant dit quelques mots à l'un des officiers de police et s'éloigna. L'officier fit un signe. Alors le bourreau s'approcha tout à fait du condamné et lui dit tout bas :

– Crie bien haut ! mais je ne frapperai pas très fort.

La terrible lanière fendit l'air...

En ce moment la foule fit silence et on eût entendu le vol d'un ramier passant au-dessus d'elle. La lanière siffla, se tordit en l'air, décrivit un cercle et retomba sur les épaules du condamné où elle décrivit un sillon bleuâtre. Le jeune homme poussa un cri. Puis la lanière se leva de nouveau pour retomber et un second cri, puis un troisième se firent entendre. Le supplice commençait.

Au sixième coup, le sang jaillit des épaules déchiquetées du malheureux ; mais il ne cria plus, et le bourreau ne s'arrêta point pour renouveler la mèche de son fouet. Cependant, il avait encore

cinquante-quatre coups à donner. L'intendant avait gagné l'auberge, marchant la tête haute, en homme qui sent son importance et se sait redouté. Il était monté au balcon et s'y était accoudé pour mieux voir le supplice de sa victime. Et ce spectacle avait pour lui un tel attrait, qu'il ne fit pas même attention à la jeune femme et à son mari, qui s'étaient comme lui accoudés au balcon.

Dans la foire, on racontait tout bas l'histoire du condamné. C'était un des paysans du comte Potenieff. Il s'appelait Alexis. La jeune fille que nous avons vue fendre la foule pour arriver jusqu'à lui était sa fiancée. Tous deux devaient se marier, lorsque la barbarie de l'intendant était survenue. Quel était son crime ? L'intendant qui avait droit de haute et basse justice sur les serfs du comte, son maître, l'intendant s'était épris d'amour pour la jeune fille qui avait nom Catherine, et il avait osé le lui dire. Catherine l'avait repoussé avec indignation. Alors l'intendant avait fait le serment de se venger. Et sous le prétexte le plus futile, il avait battu, de sa propre main, Alexis, le fiancé de Catherine.

Alexis avait osé menacer l'intendant de se plaindre au comte Potenieff. L'intendant l'avait condamné à soixante coups de knout pour rébellion. Donc, Nicolas Arsoff assistait à l'exécution en véritable amateur, continuant à fumer avec calme.

Tout à coup, il se retourna et vit la femme du négociant allemand. Celle-ci attachait sur lui un regard étrange, et l'intendant tressaillit sous le poids de ce regard, et un trouble subit se répandit dans tout son être. Cependant l'exécution continuait. Le bourreau avait tenu parole à Catherine ; il n'avait pas renouvelé la mèche de son fouet. Il frappait même avec une certaine modération. Mais le knout n'en poursuivait pas moins son œuvre meurtrière, et les épaules du malheureux Alexis étaient devenues une véritable plaie béante, au moment où le soixantième coup les atteignit. Le pauvre paysan avait étouffé ses cris le plus possible, mais souvent la douleur venait triompher de la force morale. Quand le bourreau cessa de frapper, Alexis s'évanouit. On s'empressa de le délier et de le débarrasser de ses entraves, et il tomba mourant dans les bras de

Catherine. La foule les entourait, muette. Aucun murmure ne s'élevait contre le véritable bourreau, c'est-à-dire contre cet intendant, cause de la peine, qui avait ordonné le supplice. Mais l'intendant ne songeait déjà plus à sa victime et se souciait peu de l'opinion de la foule. L'intendant regardait la jeune femme, et son trouble augmentait. Enfin il s'approcha de l'hôtelier, et lui dit tout bas :

– Qu'est-ce que ces étrangers ?

– Des Allemands.

– Où vont-ils ?

– À la foire de Moscou.

Nicolas Arsoff, depuis vingt ans qu'il vivait au milieu d'une population courbée sous sa volonté sans appel, abrutie par le knout, était tellement habitué à ce que rien ne lui résistât, qu'il dit fort simplement à l'hôtelier les paroles suivantes :

– Fais-moi préparer à déjeuner, et dis à ces étrangers que je leur fais l'honneur de les inviter à ma table.

L'hôtelier s'inclina, mais il était quelque peu

embarrassé en s'approchant de la jeune femme, et il tourna et retourna plusieurs fois son bonnet dans ses mains avant d'oser lui transmettre les paroles de l'intendant. Enfin, l'audacieuse invitation de Nicolas Arsoff sortit de ses lèvres. Mais il était fort peu rassuré et s'attendait à un refus ; car, après tout, ces étrangers n'étaient ni les sujets du czar ni les vassaux du comte Potenieff, et par conséquent, ils n'avaient rien à craindre de Nicolas Arsoff. Aussi fut-il véritablement stupéfait lorsqu'elle lui répondit :

– C'est un grand honneur que nous fait Nicolas Arsoff. Dites-lui que nous sommes heureux et fiers d'accepter.

L'hôtelier rapporta la réponse à Nicolas Arsoff. L'intendant était radieux. Alors la jeune femme s'approcha de lui à son tour et lui dit en langue russe :

– Excellence, nous acceptons mon mari et moi d'autant plus volontiers votre invitation que votre protection ne nous sera pas inutile.

– Ah ! fit Nicolas se rengorgeant.

– Nous nous rendons à Moscou pour des achats importants et nous sommes porteurs d'une somme considérable.

– Vraiment ? fit Nicolas, dont l'instinct de rapine s'éveilla.

– On nous a dit que les routes n'étaient pas sûres.

– C'est vrai.

– Et peut-être que vous pourrez nous faire accompagner. Il est bien entendu, ajouta la jeune femme, que mon mari reconnaîtrait largement un pareil service.

– Pauvres gens ! murmura l'hôtelier qui avait entendu ces dernières paroles ; les grandes routes sont plus sûres pour vous que la maison de ce bandit !

XIV

Plus de six heures après, l'intendant Nicolas Arsoff et ses convives étaient encore à table. La jeune femme riait, coquetait et se prêtait d'assez bonne grâce aux galanteries du Tatar. L'Allemand fumait, enveloppé dans un nuage de fumée, et ne paraissait pas se soucier beaucoup de sa femme. Quant à Nicolas Arsoff, il était ivre et son ivresse était communicative.

– Belle dame, disait-il à la jolie Allemande, la foire de Moscou n'ouvre pas encore, et vous avez bien le temps d'arriver dans la grande ville. Vous ne me refuserez pas de venir passer une huitaine de jours dans mon château ?

Il disait « mon château », comme si le comte Potenieff n'eût pas existé. La jeune femme répondait :

– Si mon mari le veut, je ne demande pas mieux.

L'Allemand tournait la tête, regardait Arsoff d'un air abruti et répondait :

– Ya, mein herr.

Nicolas Arsoff était de plus en plus ivre. Néanmoins il frappa bruyamment du poing sur la table, et l'hôtelier s'empressa d'accourir.

– Holà, dit-il, qu'on prépare les chevaux ! qu'on porte dans la téléga les bagages de ces voyageurs ! Nous allons partir.

Puis il demanda encore à boire, et l'Allemand s'empressa de lui verser un grand verre de kirsch. Arsoff l'avalait d'un trait, se leva en chancelant, voulut prendre la taille de la jeune femme, fit un faux pas et roula sous la table. Alors l'Allemand et sa compagne échangèrent un regard et un sourire. Bientôt après, en proie à l'ivresse la plus absorbante, Nicolas Arsoff ronflait comme l'orgue d'une cathédrale. L'Allemand le poussa du pied sous la table, et, cette fois, murmura en excellent français :

– Tu peux dormir tout à ton aise, triple brute !

L'intendant, quand il était arrivé à Studianka,

portait en bandoulière un sac de cuir qui paraissait contenir son argent et ses papiers. En se mettant à table, il avait ouvert le sac et parcouru négligemment une lettre revêtue de plusieurs timbres et qui paraissait venir de Moscou. Quand l'Allemand l'entendit ronfler, il dit à sa compagne :

– Vite, voyons la lettre !

La jeune femme s'empara du sac qui était accroché à une chaise, l'ouvrit et en tira la lettre en question. L'Allemand la prit, courut à la signature et dit :

– C'est bien du comte Potenieff.

Et il lut. Le comte mandait ceci à son intendant :

« Nicolas Arsoff,

« Tu recevras d'ici à peu de jours une jeune fille française, l'institutrice de ma fille Olga, que je renvoie en France. M^{me} Poupatine, une vieille gouvernante, l'accompagne jusqu'au château. Tu renverras M^{me} Poupatine à Moscou, avec le

traîneau qui les aura amenées toutes deux, et tu conduiras la jeune fille en Allemagne, où tu tâcheras de la confier à quelque famille qui aille en France. Que Dieu te garde !

« Potenieff. »

L'Allemand passa la lettre à la jeune femme, qui dit :

– C'est bien cela, nous avons calculé juste.

– Oui, mais le vicomte est pareillement en route pour le château du comte Potenieff, dit l'Allemand, et il doit être arrivé. Fouille dans le sac.

Parmi d'autres papiers, la jeune femme démêla une lettre revêtue de timbres polonais. Elle la prit, et, comme cette lettre était écrite en russe, elle en fit la traduction :

« Cher seigneur Nicolas Arsoff,

« Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, mais vous ne pouvez m'avoir complètement

oublié.

« C'est votre vieil ami Hermann, de Varsovie, qui vous écrit pour vous annoncer qu'à quarante-huit heures de distance il suit la présente lettre, et qu'il arrivera chez vous en compagnie d'un gentilhomme français, le vicomte de Morlux.

« Le vicomte se rend en Russie pour des affaires de famille et d'intérêt. Il sait votre hospitalité magnifique, et désire faire votre connaissance.

« Je dois vous dire que le vicomte est un gentilhomme vraiment fort riche et des plus généreux. Vous n'aurez pas à vous repentir de l'avoir reçu.

« Hermann. »

– Quelle date porte la lettre Hermann ?
demanda l'Allemand.

– La date du 24.

– C'est aujourd'hui le 30, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et le timbre du dernier bureau de poste, quel est-il ?

– Celui de Studianka.

– À quelle date ?

– À la date du 29.

L'Allemand respira.

– Le vicomte n'est donc pas arrivé encore ? dit-il.

Et en ce moment l'hôtelier rentra dans la salle, et voyant Nicolas Arsoff étendu sous la table il se mit à rire.

– Ne vous étonnez pas de cela, dit-il. Jamais le seigneur Arsoff n'est venu à Studianka sans s'y mettre en pareil état. Nous y sommes habitués, ses gens et moi.

– Ah ! fit l'Allemand.

– Quand les chevaux sont prêts, poursuivit l'hôtelier, on le porte dans la téléga, et, bien qu'il soit ivre mort, on se met en route.

– Eh bien ! demanda la jeune femme, les chevaux sont-ils prêts ?

– Oui, madame.

– Appelez les gens, alors, et faites-le placer dans le traîneau. Nous l’envelopperons de sa pelisse. Est-ce loin, le château où nous allons ?

Malgré la terreur que Nicolas Arsoff inspirait, l’hôtelier eut le courage de son opinion.

– Comment ! dit-il, vous l’accompagnez ?

– Sans doute, puisqu’il nous a invités à l’aller visiter.

– Mais, madame..., balbutia l’hôtelier, ne lui avez-vous pas dit... que... vous aviez... des valeurs considérables sur vous ?

– Oui.

L’hôtelier se gratta l’oreille, tourna et retourna son bonnet dans ses mains, et dit après un moment d’hésitation :

– À votre place, je n’irais pas chez cet homme.

Mais alors l’Allemand, toujours enveloppé dans les nuages de sa pipe eut un de ces sourires qui dénotent la sécurité la plus complète.

– Nous ne craignons absolument rien, dit-il.

L'hôtelier n'hésita plus. Nicolas Arsoff, ivre mort, fut transporté dans la téléga et couché en travers sur la banquette du fond. Le moujik qui conduisait l'attelage ne parut nullement étonné de voir son maître en cet état. En outre, comme le bruit s'était répandu dans l'auberge que le farouche intendant trouvait la jeune étrangère de son goût et lui avait proposé de l'emmener dans les terres du comte Potenieff, le moujik ne témoigna aucune surprise de voir cette dernière, et celui qu'on supposait être son mari, monter dans le traîneau. Cependant l'hôtelier crut devoir donner à l'Allemand un dernier conseil :

– Prenez garde... et Dieu vous garde ! dit-il.

Pour toute réponse, l'Allemand entrouvrit un moment sa pelisse, et l'hôtelier put voir les crosses luisantes de deux pistolets et le manche d'un poignard. Le moujik siffla, et la téléga partit avec la rapidité de l'éclair, son cheval de brancards trottant, les deux autres chevaux de palonnier galopant, selon la mode russe. L'Allemand s'était assis sur le siège à côté du moujik.

– Où est le prochain relais de poste ? lui demanda-t-il après une heure de marche.

– À Peterhoff, répondit le moujik, qui indiqua le village allongé sur la rive droite de la Bérésina. Quand nous serons à Peterhoff, nous prendrons à droite, traverserons un marais gelé et entrerons dans les bois. C'est là que commencent les terres du comte Potenieff.

Comme l'avait dit le moujik, on changea de chevaux à Peterhoff. Là, l'attention de l'Allemand et de sa compagne fut attirée par les traces toutes fraîches d'un traîneau. Il entra dans la maison du relais et questionna le maître de poste. Celui-ci lui répondit :

– C'est un Français qui a passé ici hier soir. Le froid était vif, et je l'ai engagé à coucher à Peterhoff ; mais il a voulu continuer sa route.

– Mais, dit l'Allemand, le sillon du traîneau ne date pas d'hier soir, mais bien de ce matin.

– Attendez... je vais vous expliquer... Ce gentilhomme est donc parti ; en route, de l'autre côté du bois, il a été attaqué par les loups.

– Ah ! fit l'Allemand, qui paraissait s'intéresser beaucoup au récit du maître de poste.

– Il est allé, poursuivit ce dernier, jusqu'à l'auberge du Sava, et il y a passé la nuit.

« Ce matin, il est repassé par ici, parce que, a-t-il dit, il ne voulait pas s'exposer de nouveau, en se rendant chez le comte Potenieff par la voie la plus courte, à être attaqué de nouveau par les loups.

– Ils sont donc bien féroces ? demanda l'Allemand avec flegme.

– Ils ont mangé un cosaque la nuit dernière, et ils allaient dévorer la jeune fille, une Française...

L'Allemand tressaillit à ces mots.

– Quand le gentilhomme est arrivé à son secours, ajouta l'hôtelier ; et, il l'a sauvée... mais elle est comme folle !... elle a passé par ici avec le Français...

– Ah ! dit l'Allemand, qui ne put réprimer une légère émotion.

L'hôtelier, trouvant un auditeur complaisant, raconta alors dans tous ses détails, l'histoire de

Madeleine, qu'il tenait de M. de Morlux, lequel avait repassé par Peterhoff il y avait une heure et se rendait, emmenant la jeune fille, au château du comte Potenieff. L'Allemand remonta alors dans la téléga. Nicolas Arsoff ronflait de plus belle sous un monceau de pelisses et de couvertures. L'Allemand échangea quelques mots en français avec sa compagne ; puis, reprenant sa place à côté du moujik, il se mit à caresser nonchalamment le pommeau d'un de ses pistolets, et lui dit :

– Le traîneau qui nous précède a une heure d'avance, mais il faut absolument le rejoindre.

– C'est difficile, répondit le moujik.

– Dix roubles pour toi si tu le rejoins.

– Et si je ne le puis...

– Alors, dit l'Allemand sans se départir de son flegme, je te casserai la tête.

Et il arma son pistolet... et le moujik épouvanté cingla ses trois chevaux d'un vigoureux coup de fouet.

XV

– En vérité, maître, vous avez eu la main aussi malheureuse que le cœur bien placé, disait, le matin de ce jour-là, l'ancien valet de chambre Hermann à M. le vicomte Karle de Morlux...

Ils étaient en traîneau et retournaient sur Peterhoff. Mais ils emmenaient Madeleine. Madeleine, l'œil brillant de folie, s'était assise à l'arrière de la téléga, promenant autour d'elle un regard égaré, on devinait qu'elle n'avait plus conscience de ce qui s'était passé. Le vicomte et son ancien serviteur parlèrent allemand.

– Ah ! tu trouves que j'ai eu la main malheureuse ? fit M. de Morlux en ricanant.

– Dame ! vous alliez en Russie, pourquoi ?...

– Pour me défaire de la petite, pardine !

– Eh bien ! les loups se fussent chargés de la besogne sans vous.

– C'est assez vrai, ce que tu dis là ; mais aurais-je jamais eu la preuve de sa mort ?

– C'est juste.

– Tandis que maintenant que je l'ai sous la main, je verrai.

Ces quelques mots échangés entre le maître et le serviteur prouvent surabondamment ce qui s'était passé à l'auberge du Sava. Madeleine revenue à elle avait remercié son sauveur avec d'autant plus d'effusion que M. de Morlux lui avait adressé la parole en français. Ensuite le gentilhomme avait les cheveux blancs et savait imprimer à sa physionomie un air vénérable. Madeleine avait vu en lui un protecteur. Le moujik Pierre n'était point mort encore. La vieille hôtesse du Sava le soignait avec une sollicitude maternelle, tant les mauvais instincts sont sympathiques aux mauvais instincts. Elle avait versé dans sa blessure un baume mystérieux dont elle disait merveille, et, penchée sur le grabat du grenier dans lequel on avait transporté le blessé, elle lui disait :

– Vas, tu guériras ! et quand tu seras guéri,

nous verrons...

La dame au chien continuait à se lamenter sur le corps du roquet et ne s'inquiétait pas plus de Madeleine que si la jeune fille n'eût pas existé. Cette dernière avait raconté son histoire à M. de Morlux impassible. M. de Morlux lui avait répondu :

– Je me rends précisément au château du comte Potenieff, et je vous y conduirai, si vous le voulez.

Madeleine avait accepté. Elle était donc montée dans la téléga du vicomte, sans que la vieille dame songeât à la retenir. Elle avait hâte de fuir cette horrible auberge du Sava. Où allait-elle ? peu lui importait ! Les cheveux blancs de M. de Morlux lui inspiraient une confiance aveugle. Mais la raison de Madeleine avait été si fortement ébranlée depuis quelques heures, que le calme qu'elle venait de retrouver devait être de courte durée. Une fois en route, elle fut frappée d'une sorte de prostration morale et physique, qui amena dans son esprit un trouble et un dérangement graduels. Elle parla d'Yvan, puis du

moujik, puis des loups... La téléga repassa à l'endroit même où les féroces carnassiers avaient dévoré le cosaque. Le bonnet du malheureux était tout ce qui restait de lui. Madeleine aperçut cette dépouille, et la folie la reprit.

Ce fut alors que M. de Morlux et Hermann se mirent à causer en langue allemande. Mais ils auraient pu s'exprimer en français devant Madeleine ; elle ne les eût ni entendus ni compris.

– Enfin, disait Hermann, l'essentiel est que nous la tenions : Nicolas Arsoff nous aidera bien à la faire disparaître.

M. de Morlux regardait Madeleine :

– Elle est belle ! bien belle..., murmura-t-il enfin.

– Ma foi ! monsieur le vicomte, dit Hermann avec un mauvais sourire, je n'ai pas de conseil à vous donner, mais...

– Parle donc, fit le vicomte.

– Qu'est-ce que vous voulez ? conserver la fortune de la baronne Miller ?

– Naturellement.

– Deux personnes seules pouvaient vous la disputer : les filles de la baronne.

– Elles seules, dit M. de Morlux.

– L'une est morte...

– Oh ! bien morte, répondit M. de Morlux.

– Reste celle-ci...

Et Hermann regardait Madeleine qui avait toujours les yeux fixés sur cette plaine de neige que le traîneau traversait.

– Eh bien ? fit M. de Morlux.

– Pourquoi ne l'épousez-vous pas ? ajouta Hermann.

Le vicomte tressaillit.

– Et qui te dit que je n'y avais point déjà songé ? répondit M. de Morlux tout rêveur.

À partir de ce moment, le vicomte ne desserra plus les dents jusqu'à Peterhoff où il changea de chevaux, raconta la scène des loups et le danger auquel il avait soustrait la jeune fille, puis se remit en route pour le château du comte

Potenieff.

C'était donc une heure après environ que l'Allemand, sa femme et l'intendant Nicolas Arsoff, ce dernier ivre mort, étaient arrivés au relais de poste de Peterhoff. Le moujik, stimulé par la promesse de dix roubles et plus encore peut-être par la menace de se voir brûler la cervelle, s'était mis à fouetter ses chevaux. Le traîneau ne courait plus, il volait... L'Allemand sauta du siège dans l'intérieur de la téléga et dit à la jeune femme :

– Il faut pourtant secouer cet ivrogne !

Et il prit Nicolas Arsoff par le bras et lui cria :

– Hé ! Excellence !

L'ivrogne ouvrit un œil, le referma et fit entendre une sorte de grognement.

– Aux grands maux, les grands remèdes, dit alors l'Allemand.

Il ouvrit son sac de voyage et en retira un petit flacon qu'il déboucha et passa sous les narines du dormeur. Soudain Nicolas Arsoff s'éveilla et

bondit sur ses pieds ; puis, se frottant les yeux, il regarda ses deux compagnons de voyage. La jeune femme lui sourit. L'Allemand reprit sa figure honnête et niaise. Le flacon que venait de respirer Nicolas Arsoff contenait de l'ammoniaque, et son effet avait été instantané. Nicolas n'était plus ivre.

– Vous le voyez, Excellence, dit la jeune femme, nous avons tenu votre invitation pour sérieuse.

L'intendant leva sur elle un regard ardent de convoitise.

– Vous êtes adorable, dit-il.

Et il eut l'audace de lui prendre la main et de vouloir y mettre un baiser. Mais en ce moment quelque chose de froid s'appuya sur sa tempe. On eût dit un anneau fait avec de la glace. C'était le pistolet de l'Allemand. Nicolas était lâche comme tous ceux qui sont cruels. Il jeta un cri d'épouvante.

– Mon bonhomme, lui dit alors l'Allemand, aussi vrai que je suis ici, si vous vous permettez

avec mademoiselle la moindre familiarité, je vous casse la tête.

Il y avait vingt ans que Nicolas Arsoff jouait le rôle de tyran dans ce pays-là ; vingt ans qu'il n'avait vu autour de lui que des esclaves tremblants. Et voici qu'un homme se dressait, et que l'œil de cet homme le forçait à courber le front. Aussi ne put-il se défendre de cette question naïve :

– Qui donc êtes-vous ?

– Je suis ton maître, dit l'Allemand.

– Mon maître ?... Vous ?

– Oui, un homme à qui tu obéiras...

Le costume que portait l'Allemand était cependant celui d'un bourgeois, et l'Allemand avait remis le pistolet à sa ceinture. Nicolas essaya de payer d'audace :

– Je n'ai pourtant pas d'ordre à recevoir de vous, dit-il.

– Mais tu en as à recevoir de moi, dit tout à coup la jeune femme.

Nicolas tourna les yeux vers elle ; elle lui parut transfigurée. Ce n'était plus cette physionomie douce et mélancolique qui avait éveillé en lui une âpre convoitise. C'était un visage hautain, dédaigneux, dominateur ; et comme un lointain souvenir passa alors dans le cerveau de l'intendant.

– Je suis donc bien changée, ou ta mémoire est bien courte, esclave, dit-elle, que tu ne me reconnais pas !

– Vous... mais... madame, balbutia Nicolas Arsoff.

– Tu n'as pourtant pas toujours été au service du comte Potenieff ? poursuivit-elle.

– C'est vrai.

– Et tu as eu un autre maître...

– Oui, dit-il encore, le baron Sherkoff.

Et comme il prononçait ce nom, il se souvint et s'écria :

– Vous, dit-il, vous, madame la baronne Sherkoff ?

– Oui, esclave !

Il se mit à genoux et balbutia des mots d'excuse. Mais elle reprit :

– Écoute-moi bien, esclave, et apprête-toi à m'obéir.

– Je vous obéirai, balbutia-t-il.

– Un homme, un Français est en route pour ton château.

– Vous savez cela ? fit-il étonné.

– C'est le vicomte de Morlux, et il est accompagné d'un homme que tu connais.

– Oui, Hermann... de Varsovie.

– Tu attends aussi, poursuivit la jeune femme, une demoiselle française ?

– Certainement ; l'institutrice de M^{lle} Olga Potenieff.

– Eh bien ! tous deux sont en route et nous précèdent. Sais-tu ce que veut le gentilhomme ?

– Non.

– Il veut la mort ou le déshonneur de la pauvre

jeune fille, et il a compté sur ton infamie.

Nicolas courba la tête.

– Eh bien, moi, je ne le veux pas, dit-elle, aussi vrai que je me suis appelée la baronne Sherkoff.

– Aussi vrai, ajouta l'Allemand, que je m'appelle *Rocamboles* !...

XVI

Le château du comte Potenieff était une résidence au milieu des bois et des marais qui couvrent cette partie de l'empire moscovite qu'on appelle la Russie noire. Cette résidence, car ce n'était pas un château dans l'acception occidentale du mot, était un vaste bâtiment carré à deux étages, défendu au nord et à l'est par un étang bordé d'ajoncs, au sud par une forêt impénétrable. On n'y arrivait facilement que par une chaussée construite au milieu de l'étang, très profond en de certains endroits, et glacé huit mois de l'année, mais non point d'une façon assez complète pour qu'on osât s'y aventurer en traîneau. Le comte Potenieff, nous l'avons dit, préférait ses terres de la Russie méridionale et ne venait jamais à Lifrou, c'était le nom de ce domaine. Aussi la maison se ressentait-elle de cet abandon du maître.

Nicolas Arsoff, homme paresseux, ivrogne et débauché, prisait peu le confortable intérieur ; il vivait beaucoup au-dehors, toujours en route pour quelque ville voisine ou quelqu'un des villages qui dépendaient, terres et serfs, du domaine de Lifrou. Les paysans qui lui étaient soumis étaient les plus malheureux de tous, à vingt lieues à la ronde, et Nicolas, presque toujours ivre, ne recouvrait son sang-froid et sa raison que lorsqu'il fallait faire payer les taxes et les redevances, ou fournir des soldats au gouvernement. Alors, comme le choix des hommes dépendait de lui, malheur à celui dont il convoitait la fiancée ; malheur à cet autre qui avait reçu le knout en murmurant !...

Donc, le château de Lifrou était peu en état de recevoir de nobles hôtes. M. de Morlux y était arrivé en même temps que les deux Allemands amenés par Nicolas Arsoff. C'est-à-dire que le moujik de ce dernier avait fait merveille et atteint le traîneau du vicomte au moment où il s'engageait sur la chaussée de l'étang. M. de Morlux avait à peine regardé Rocambole et Vanda. Rocambole avait si merveilleusement

L'art des déguisements, il se faisait si bien une tête, comme on dit au théâtre, et changeait si aisément de costume, de manières et l'accent que rien en lui ne rappela au vicomte le major Avatar. Quant à Vanda, M. de Morlux la voyait pour la première fois. Or, quarante-huit heures après leur arrivée à Lifrou, voici quelle était la situation respective de ces divers personnages. Rocamboles, qui se faisait appeler Samuel Beeckmann et se disait toujours négociant allemand, avait repris cette honnête et niaise figure qui avait séduit l'hôtelier de Studianka. Il s'était donné comme grand chasseur, et Nicolas Arsoff lui avait donné pour guide un paysan qui le conduisait dans les forêts environnantes, d'où il revenait chaque soir avec une carnassière pleine. Nicolas Arsoff paraissait faire à la prétendue Allemande une cour fort assidue.

Madeline commençait à se remettre des terribles secousses morales qu'elle avait éprouvées. Folle un moment, elle était bientôt revenue à la raison, grâce aux soins empressés dont elle avait été l'objet de la part de Vanda. Celle-ci s'était établie sa garde-malade, car elle

tenait le lit depuis son arrivée à Lifrou. Elle veillait à ce que toute boisson, tout aliment destinés à la jeune fille lui passassent par les mains. C'était l'ordre exprès de Rocambole. Cependant, comme on va le voir, cette précaution parut bien inutile à Vanda.

Le lendemain de ce jour où les deux traîneaux avaient lutté de vitesse sur la route de Peterhoff à Lifrou, l'honnête négociant sortit de sa chambre son fusil sur l'épaule, et pénétra dans celle où Vanda était auprès de Madeleine. Sur le seuil, il trouva Nicolas Arsoff. Comme il était de bonne heure, l'intendant était à jeun et avait l'esprit libre.

– Esclave, lui dit Rocambole, fais bien attention à mes ordres.

– Oui, maître, balbutia l'intendant.

– Tu vas entrer avec moi dans la chambre de la jeune fille.

– Elle va mieux, dit Nicolas, elle a dormi cette nuit, elle ne parle plus de loups.

– C'est bien. Tu entreras donc avec moi et tu

resteras auprès d'elle tout le temps que M^{me} la baronne, avec qui j'ai à causer, sera absente.

L'intendant s'inclina.

– Tu veilleras, ajouta Rocambole, à ce que le Français n'entre pas.

– Oui, dit Nicolas.

Madeleine, en voyant entrer Rocambole, lui sourit et lui dit :

– Ah ! monsieur, madame est bien bonne pour moi.

– Comment vous trouvez-vous, mademoiselle ?

– Mieux, beaucoup mieux, répondit-elle tristement.

Rocambole fit un signe à Vanda, qui sortit. Tous deux quittèrent l'habitation et s'engagèrent sur la chaussée de l'étang.

– Les murs peuvent avoir des oreilles, dit Rocambole, et il faut jouer serré.

Vanda eut un sourire.

– Mon ami, dit-elle, je crois que M. de Morlux

n'est pas aussi à craindre que vous le pensez.

– Plaît-il ? fit Rocambole.

– Il aime Madeleine.

Rocambole fit un pas en arrière.

– Oh ! si cela était !... fit-il.

– Eh bien !

– L'heure du châtiment de cet homme serait proche.

– Je ne comprends pas, dit Vanda. En quoi cet amour serait-il un châtiment ?

– Femme, dit Rocambole, tu as bien souffert, cependant, et tu devrais deviner que si l'amour s'empare du cœur de ce misérable, il y fera de tels ravages que nous n'aurons pas besoin de le frapper nous-mêmes.

– Vous avez peut-être raison, dit Vanda pensive.

– Mais quoi donc te fait croire ce que tu viens de me dire ? reprit Rocambole.

– Une conversation que j'ai surprise.

– Entre qui ?

– Entre Morlux et cet Hermann, qui est son âme damnée.

– Quand ?

– Hier soir, auprès du poêle – il était tard. Nicolas Arsoff ronflait ivre mort, appuyé sur la table, ses bras lui servant d'oreiller. Je m'étais retirée avec vous, et j'étais montée dans la chambre de Madeleine. La jeune fille dormait. Je descendis pour lui préparer la potion que, deux nuits de suite, je lui ai déjà fait prendre, après son premier sommeil.

« Un bruit de voix m'attira vers la grande salle du rez-de-chaussée où nous avons soupé. Le poêle était rouge, mais la salle était plongée dans une demi-obscurité. Hermann et M. de Morlux causaient. Mes pas étaient si légers qu'ils ne m'entendirent pas entrer et je me tins à une certaine distance sans éveiller leur attention.

« – Monsieur, disait Hermann, il faut pourtant vous décider à prendre un parti.

« M. de Morlux, dont le visage était éclairé par

les reflets du poêle, leva sur son valet de chambre un regard presque hébété.

« – Ah ! dit-il, c'est juste.

« – Je vous ai donné un mauvais conseil, monsieur, je le vois, reprit Hermann.

« – Que veux-tu dire ?

« – Vous trouviez Madeleine belle...

« – Oh ! bien belle !... fit le vicomte avec extase.

« – Et je vous ai dit : Au lieu de la tuer, mieux vaut l'épouser. De cette façon vous ne rendrez pas la fortune.

« – Oui, dit-il, c'est juste ce que tu dis là, mais...

« Et il soupira profondément et retomba dans une sorte de rêverie que Hermann respecta un moment. Je m'étais blottie dans l'angle le plus obscur de la salle et je suspendais mon haleine. Tout à coup le vicomte quitta son siège et se mit à se promener à grands pas autour du poêle.

« – Oui, oui, dit-il avec ironie, ce serait

charmant en vérité... une femme jeune et belle... on en parlerait quelque peu à Paris... et on envierait mon bonheur ; mais ce bonheur ne durerait pas... Est-ce qu'une femme de vingt ans peut aimer un homme de cinquante... surtout quand il a de la neige sur la tête ?... Allons donc.

« – Vous seriez donc jaloux ? fit Hermann.

« – Comme un tigre. Et puis...

« Il s'arrêta indécis.

« – Et puis ? fit encore le valet.

« – Est-ce qu'elle n'aime pas ce Russe, cet Yvan dont elle prononce le nom dans ses rêves délirants ?

« – Bah ! un homme en fait oublier un autre.

« – Non, non, dit M. de Morlux, ce serait folie... Et puis, qui sait ? un jour ou l'autre, elle apprendrait que sa sœur Antoinette...

« Il eut un éclat de rire sardonique et ajouta :

« – Non, dit-il, ce n'est pas pour cela que je suis venu en Russie.

« – Alors, monsieur, reprit Hermann, il faut

vous décider, Nicolas fera ce que nous voudrons...

« Mais, en ce moment, M. de Morlux se laissa retomber sur son siège avec accablement :

« – Je ne me reconnais plus, balbutia-t-il. Le cœur me manque comme à une femme.

– Est-ce là tout ce que tu as entendu ? demanda Rocambole.

– Oui, je suis sortie doucement et je suis remontée auprès de Madeleine.

Rocambole était devenu pensif et murmurait :

– Non, ce n'est pas ici que je veux châtier cet homme. C'est à Paris. Ici, il faut nous borner à protéger Madeleine.

Et Rocambole s'éloigna, enjoignant à Vanda de retourner sur-le-champ auprès de la jeune fille.

XVII

Vanda, la veille au soir, avait quitté trop tôt cet angle obscur de la grande salle, où elle avait surpris la conversation de M. de Morlux et d'Hermann. Elle avait cru tout savoir, et en remontant auprès de Madeleine, elle ne se doutait pas de ce qui allait arriver.

– Dites donc, maître, fit Hermann, que pensez-vous de ces deux Allemands qui sont ici ?

– Je pense, répondit le vicomte, que le mari est un niais et la femme une coquette que l'amour de cette brute qui dort flatte énormément.

– Je ne suis pas de votre avis, moi.

– Pourquoi donc ?

– Et je crois que ces gens-là ne sont pas venus ici par hasard.

– Nicolas dit le contraire, pourtant. Il les a rencontrés à Studianka.

– Mais le moujik qui conduisait le traîneau de Nicolas, dans lequel se trouvaient ces deux étrangers, soutient une tout autre opinion.

– Et que prétend-il ?

– D’abord qu’au relais de poste de Peterhoff l’Allemand s’est enquis avec vivacité de notre passage et a manifesté une assez grande émotion lorsqu’il a appris que nous avions une femme avec nous.

– Vraiment ! fit M. de Morlux, qui fronça imperceptiblement le sourcil.

– Il paraît, continua Hermann, que lorsque le traîneau a quitté Peterhoff, l’intendant était ivre et dormait, absolument comme en ce moment-ci.

– Eh bien ?

– L’Allemand est monté sur le siège à côté du moujik, et lui a dit : « Il faut rejoindre le traîneau dont voici les traces. » C’était du nôtre qu’il parlait.

– Bon ! après ?

– « Si tu les rejoins tu auras dix roubles », a-t-il ajouté. « Sinon je te brûle la cervelle. » Et il lui

appliqua un pistolet sur le front.

– Quel intérêt cet homme pouvait-il donc avoir à nous rejoindre ? murmura M. de Morlux pensif.

– Attendez, reprit Hermann, ce n'est pas tout encore. Comme l'intendant dormait toujours, ils l'ont réveillé en lui passant un flacon sous le nez. L'autre s'est dressé sur ses pieds, tout à fait dégrisé. Le moujik n'a pas bien compris ce qui s'était passé alors. Seulement il a revu les pistolets dont l'Allemand l'avait menacé lui-même, puis il s'est aperçu que le maître Nicolas Arsoff était devenu tout tremblant et se courbait sous le regard de ces deux étrangers.

– Et comment as-tu su tout cela ? demanda M. de Morlux.

– D'une manière bien simple, répondit Hermann. Le moujik avait acheté de l'eau-de-vie de pomme de terre, et comme il a l'ivresse communicative et que je l'ai surpris buvant, il m'a dit :

« – C'est le seigneur allemand qui paie tout cela.

« L'Allemand lui avait, en effet, donné les dix roubles promis. Je l'ai questionné, il m'a répondu.

Hermann fut interrompu par une espèce de grognement qui n'avait rien d'humain en apparence. Cependant ce grognement partait d'une poitrine d'homme, comme purent s'en apercevoir M. de Morlux et son ancien valet de chambre. C'était Nicolas Arsoff qui passait du sommeil bestial à un autre sommeil, celui du rêve.

– Chut ! fit M. de Morlux, écoutons...

Nicolas balbutiait des mots sans suite et s'agitait dans son grand fauteuil de cuir. Un nom vint à ses lèvres.

– Vanda !

Puis de ce corps abruti, de cette bouche hébétée, de cette poitrine rendue sourde par l'usage immodéré des boissons fermentées, s'échappèrent successivement des expressions de colère et de supplication. Nicolas parlait en russe, et M. de Morlux ne comprenait pas cette langue.

– Que dit-il ? demanda le vicomte en se penchant vers Hermann.

Hermann traduisit :

– C'est vrai, disait Nicolas, vous êtes la femme de mon ancien maître, et je suis son esclave...

– Oh ! oh ! interrompit M. de Morlux, serait-ce de l'Allemand qu'il voudrait parler ?

L'ivrogne continua son étrange monologue :

– Esclave !... pour elle, je suis un esclave !... mais le baron est mort, il est mort ruiné... et je suis riche, moi... riche de tout ce que j'ai volé au comte Potenieff. Et puis on m'a affranchi... et je ne suis plus un serf... et si elle voulait m'aimer...

Le poêle rouge projetait ses reflets sur le visage tourmenté de l'intendant. M. de Morlux le vit grimacer un horrible sourire. Puis il continua, rêvant toujours :

– Et si je tuais cet homme qui l'accompagne !... cet homme qui me parle en maître... sous l'œil de qui je me sens frissonner... Comment s'appelle-t-il, cet homme ?... Ah ! ah !

ah !

Nicolas se tut et entra dans son sommeil léthargique.

– Il est évident, dit M. de Morlux, que c'est de l'étrangère qu'il veut parler...

– Et, dit Hermann, il y a du vrai dans cela.

– Comment ?

– Je sais plus de choses encore que le moujik ne m'en a dit.

– Que sais-tu ?

– Quand nous sommes en présence, Nicolas fait à cette femme une cour qui n'est rien moins que respectueuse.

– Eh bien ?

– Mais quand il est seul avec elle, il lui parle avec une soumission et une servilité sans pareilles.

– Es-tu sûr de cela ?

– Je les ai surpris hier, après le déjeuner, et je vous assure que Nicolas avait bien l'attitude d'un esclave devant cette femme.

– Mais... cet homme... qui l'accompagne... et passe ses journées à courir les bois... quel est-il ?

– Monsieur le vicomte, dit Hermann, vous m'avez prouvé, en vous souvenant de moi, que vous faisiez quelque cas de ma perspicacité et de mes talents.

– Sans doute, dit le vicomte.

– J'ai voulu justifier votre opinion. J'ai observé, sans vous faire part de mes observations tout d'abord.

– Eh bien, qu'en résulte-t-il ?

– Que ces gens-là, l'homme à la figure niaise, la femme qui, vis-à-vis de nous, a les manières d'une petite bourgeoise allemande, sont ici dans un but opposé au nôtre.

– En vérité !

– Vous venez pour y perdre Madeleine.

À ce nom, M. de Morlux tressaillit.

– Ils viennent pour la protéger, acheva Hermann ; qui sait si ce ne sont pas des amis de M. Yvan Potenieff, dont elle a été si brusquement

séparée ?

M. de Morlux ne répondit pas. Il se souvenait qu'on avait pareillement voulu sauver Antoinette. Hermann reprit :

– Ensuite, vous croyez peut-être que les cheveux et la barbe de l'Allemand sont d'un blond naturel ?

– Mais, sans doute.

– Vous vous trompez encore, mon maître ; les cheveux et la barbe sont postiches.

– En es-tu sûr ? s'écria M. de Morlux.

Et involontairement il songea à cet homme, dont Timoléon avait eu si grand-peur et qu'il croyait voir à la fois dans le médecin mulâtre et le major russe Avatar. L'ivrogne se trémoussa de nouveau dans son fauteuil.

– Écoutons encore, murmura Hermann.

En effet, Nicolas Arsoff entrouvrit les lèvres et murmura :

– Je ne suis plus, après tout, l'esclave du baron Sherkoff... ou le vôtre... et vous êtes ici en mon

pouvoir... car je suis puissant aujourd'hui, aussi puissant qu'un vrai boyard... Aucune femme ne me résiste... Je fais donner le fouet à quiconque discute mes volontés... Je suis Nicolas Arsoff le terrible, comme on m'appelle... Et s'il me plaisait de faire lier cet homme et de l'envoyer en Sibérie, je le pourrais... Cet homme qu'elle aime... cet homme qui m'appelle esclave... Oh ! si je n'avais pas peur !...

Le visage de Nicolas Arsoff exprimait en effet une terreur superstitieuse.

Il se tut un moment, étreint par le sommeil de plomb qui l'accablait ; mais le rêve reprit son empire.

– Il me fait trembler rien qu'en me regardant, cet homme, continua Nicolas Arsoff. Il m'appelle esclave et je souris. S'il avait un fouet, je tendrais l'épaule... C'est pour lui obéir que je trompe les deux Français.

– Voilà un renseignement précieux à recueillir, murmura M. de Morlux.

– Voyez-vous ? fit Hermann ; m'étais-je

trompé ?

Le dormeur continua :

– Mais comment se nomme-t-il donc, cet homme que la baronne Sherkoff appelle maître ?

– Autre renseignement, se dit le vicomte.

Et il se pencha sur Nicolas Arsoff pour mieux saisir au passage les paroles qui s'échappaient de ses lèvres.

– Un drôle de nom pourtant, murmura le dormeur... un nom comme je n'en ai jamais entendu... Ah ! Ah !

Il fit un soubresaut dans son fauteuil et dit encore :

– Je me souviens !

Hermann regarda son ancien maître. M. de Morlux était pâle et ses cheveux blancs semblaient se hérissier.

– Oui, oui, dit Nicolas, je me souviens... C'est bien cela !... Il s'appelle Rocamboles !

Soudain, M. de Morlux fit un pas en arrière, étouffant un cri d'étonnement et presque de

terreur.

– Rocambole ! répéta-t-il, Rocambole ! Mais c'est donc un démon, cet homme ?...

Et, comme Timoléon, quinze jours auparavant, M. de Morlux eut peur.

XVIII

En Russie, le service de la poste aux chevaux est mieux organisé que celui de la poste aux lettres. Les neiges, qui n'interrompent que rarement le premier, sont quelquefois un sérieux obstacle au second. Le château de Lifrou n'avait pas de service postal régulier avec Studianka. Seulement, quand une lettre arrivait dans le bureau de cette petite ville ou dans celui de Peterhoff, à l'adresse de maître Nicolas Arsoff ou de quelqu'un de ses paysans, le directeur envoyait un moujik dans un traîneau, et le moujik apportait le message. Or, en quittant Paris, M. de Morlux avait recommandé à ses gens de lui expédier ses lettres à Varsovie, poste restante. Arrivé à Varsovie, il avait, sur le conseil de son valet de chambre Hermann, recommandé qu'on lui adressât tout ce qui arrivait pour lui au château de Lifrou, district de Studianka, en Russie.

Après sa conversation avec Hermann et les révélations que l'ivrogne Arsoff avaient faites dans son sommeil, on le devine, le vicomte avait passé une assez mauvaise nuit. Il était sous le même toit que Rocamboles, et Rocamboles n'était pas homme à être venu si loin pour faire un simple voyage d'agrément. Jusqu'au jour, M. de Morlux avait médité, la main sur ses pistolets, qu'il avait glissés sous son traversin. Mais le jour était venu avec un gai rayon de soleil, et M. de Morlux, le visage collé aux vitres de sa fenêtre, avait attendu avec impatience le moment où il apercevrait son ennemi. L'Allemand, c'est-à-dire Rocamboles, était resté, comme nous l'avons déjà dit, chez Madeleine, auprès de laquelle Vanda avait passé la nuit. Puis il était sorti avec Vanda et l'avait emmenée sur la chaussée de l'étang pour causer plus librement en plein air. M. de Morlux l'avait donc vu partir, son fusil sur l'épaule, et il s'était dit :

– Je vais avoir quelques heures devant moi pour réfléchir.

Or, tandis que Rocamboles et Vanda

s'éloignaient, un traîneau entra bruyamment dans la cour de Lifrou. C'était la poste, c'est-à-dire un moujik, qui arrivait porteur de deux lettres. L'une était réexpédiée du bureau de Varsovie au château de Lifrou, à l'adresse de M. le vicomte Karle de Morlux. L'autre était pour Nicolas Arsoff. Un valet se chargea d'apporter la sienne à M. de Morlux. Ce dernier, avant de briser le cachet, se prit à examiner les différents timbres qui couvraient l'enveloppe. La lettre paraissait partir de Liverpool, avoir été expédiée à Paris d'abord, puis en Allemagne. Elle avait une dizaine de jours de date. M. de Morlux reconnut l'écriture de la suscription. C'était celle de Timoléon.

— Ah ! pensa-t-il, le drôle réclame sans doute ses cinquante mille francs.

Et il ouvrit la lettre sans trop de précipitation, croyant en deviner le contenu. La lettre commençait ainsi :

« Monsieur le vicomte,

« Il est probable que nous ne nous reverrons jamais, car je m'embarque dans une heure pour l'Amérique.

« Un de nos anciens agents, honnête, par extraordinaire, s'est présenté chez vous, a été renvoyé chez le baron votre frère, a touché les cinquante mille francs convenus entre nous, et me les a expédiés.

« Cette somme, et quelques économies que j'emporte, va me permettre de vivre dans le Nouveau Monde, à l'abri des persécutions de Rocamboles.

« Car nous avons été battus, monsieur le vicomte, n'en doutez pas.

À ces derniers mots, M. de Morlux laissa échapper une exclamation de surprise. Puis il continua à lire :

« Je ne suis pas sûr de ce que j'avance, mais la conviction remplace la preuve, et je suis convaincu.

« J'ai assisté à l'enterrement d'Antoinette, je l'ai vue inanimée et froide dans sa bière, mais je

crois cependant qu'elle n'est pas morte.

L'émotion qu'éprouva alors M. de Morlux fut si forte que la lettre lui échappa des mains. Cependant, il se remit et poursuivit sa lecture :

« Durant les deux jours qui ont suivi le drame de Saint-Lazare, j'ai été l'esclave de Rocamboles. La vie de ma fille en dépendait. J'ai dû faire réclamer, par son ordre, le corps d'Antoinette et acheter un terrain pour elle. Ce n'est que dans la nuit qui a suivi les funérailles que ma fille m'a été rendue.

« Mais je ne pouvais vous prévenir avant d'avoir quitté la France, comme vous allez voir. Ce gueux de Rocamboles, pour se débarrasser à tout jamais de moi, a provoqué une descente de police dans mon domicile de la rue des Prêtres, et on y a trouvé votre portefeuille vide. C'est donc moi qui suis le voleur. Je vais donc me mettre à l'abri à l'étranger. Mais, avant de partir, je me venge de Rocamboles en vous mettant sur vos gardes.

« Antoinette, plongée en léthargie, a été ensevelie toute vivante. Elle a dû être déterrée

quelques heures plus tard ; j'en suis certain. Quant à votre neveu Agénor, il est à Paris, en relations avec Rocamboles. Enfin, le jour où nous avons fait cerner la maison du Chemin-des-Dames, nous avons été joués comme des enfants. Rocamboles s'est échappé par un tunnel creusé sous la chaussée de la rue et aboutissant au cimetière Montmartre.

« Un dernier mot, monsieur le vicomte. Rocamboles a pour complice et pour compagne une aventurière du nom de Vanda, autrefois baronne de Sherkoff. Cette femme, excessivement dangereuse, née à Vilna, a été longtemps l'objet des recherches de la police russe, qui la soupçonne d'avoir entretenu des relations avec l'insurrection polonaise. Peut-être pourrez-vous vous en débarrasser en vous adressant à l'ambassade moscovite. Tous les renseignements que je vous donne là, et dont vous ferez certainement votre profit, valent bien, j'ose le croire, les cinquante mille francs que j'ai touchés, et que je n'ai pas gagnés, puisque Antoinette n'est pas morte. Sur ce, monsieur le

vicomte, j'ai l'honneur de me dire votre très obéissant

« Timoléon. »

M. de Morlux demeura un moment comme foudroyé par cette lettre. Mais c'était un homme de haute et sauvage énergie que le vicomte Karle, et il redressa bientôt la tête.

– Eh bien, murmura-t-il, à nous deux, Rocamboles.

La lettre reçue par Nicolas Arsoff était de nature bien différente. C'était le gouverneur militaire de Studianka qui écrivait au digne intendant et disait :

« Nicolas Arsoff,

« Il vous est enjoint d'envoyer, sous trois jours, le contingent d'hommes fournis annuellement par les propriétaires à l'armée. Votre contingent, à vous, est de trois hommes.

« Vous aurez soin que ces trois hommes arrivent à Studianka sous bonne escorte. Je vous salue.

« P..

« Gouverneur militaire. »

Nicolas Arsoff était parfaitement dégrisé quand il avait reçu cette lettre. On la lui avait apportée dans la chambre de Madeleine. Mais, comme un quart d'heure après, Vanda revint, l'intendant recouvra sa liberté, sortit et descendit se chauffer au poêle de la grande salle. M. de Morlux, redevenu calme, impassible, s'y trouvait et fumait un cigare.

– Vous avez l'air soucieux, mon maître, dit-il à Nicolas.

– Il y a de quoi, répondit Nicolas avec humeur.

– Que vous arrive-t-il donc ?

– C'est le gouvernement qui me demande trois soldats.

– Ah !

– Je compte bien me débarrasser en sa faveur de ce drôle nommé Alexis que j’ai fait fouetter, il y a deux jours. Ensuite, je trouverai peut-être quelque ivrogne qui, tout compte fait, est une charge pour nous et qu’il vaut mieux donner au czar. Mais il me faut un troisième soldat...

M. de Morlux tressaillit.

– Voulez-vous un bon conseil ? dit-il.

– Oui, fit Nicolas.

– Aimez-vous toujours cette jeune Allemande ?

Nicolas pâlit :

– Pourquoi me demandez-vous cela ? fit-il avec une émotion subite.

– Parce que, dit froidement M. de Morlux, ce serait une belle occasion de vous débarrasser de son mari.

– Oh ! fit Nicolas, dont la figure bestiale prit une soudaine expression de férocité.

Et tous deux se regardèrent alors comme deux démons prêts à signer un pacte infâme et terrible.

XIX

Il y eut, après ces paroles de M. de Morlux, un moment de silence entre Nicolas Arsoff et lui. L'intendant dit enfin :

– Mon cher monsieur, vous voulez me tenter ?...

Il n'était point dépourvu d'une certaine astuce, et il se défiait.

– Je ne cherche à tenter que ceux qui sont susceptibles de céder à la tentation, répondit froidement M. de Morlux. Tu rêves un peu haut, mon maître, ajouta-t-il d'un ton moqueur.

– Que voulez-vous dire ? fit Nicolas.

– Je veux dire que, lorsque tu dors, ton cœur monte facilement jusqu'à tes lèvres et qu'il t'échappe bien des révélations dans ton sommeil.

Nicolas devint inquiet.

– J'ai donc rêvé devant vous ? dit-il.

– Oui.

– Et j’ai dit ?... fit-il avec anxiété.

– Que tu aimais la femme blonde.

Nicolas eut un gros rire.

– Ce n’est pas un mystère, murmura-t-il.

– Pardon, c’en est un ; car tu l’aimes et la crains, car tu lui obéis comme un esclave...

– Vous savez cela ?

– Tu la crains, poursuivit M. de Morlux, parce que c’est la femme de ton ancien maître, qu’elle appartient à l’aristocratie russe... et que tu redoutes sa colère...

– Taisez-vous ! taisez-vous ! murmura Nicolas avec terreur.

– Tu la crains encore, parce que tu redoutes l’homme qui l’accompagne.

– C’est vrai, fit naïvement l’intendant ; il me fait peur...

– Raison de plus pour le faire enrôler dans l’armée du czar.

Mais le calme de M. de Morlux ne rassurait point l'intendant Nicolas Arsoff.

– Les commissaires envoyés par le gouvernement, dit-il, ne s'y tromperont pas...

– Tu crois ?

– Et jamais, continua l'intendant, ils ne voudront prendre pour un paysan de mon domaine cet étranger qui leur dira son nom...

– Tu te trompes.

– Pourquoi ?

– Parce que, au lieu de dire son nom, cet homme a intérêt à le cacher.

– Ah !

– Et il préférera encore être enrôlé comme soldat que laisser constater son identité.

– Est-ce bien vrai, cela ? fit Nicolas Arsoff avec une certaine défiance.

– C'est vrai.

M. de Morlux s'avancait beaucoup peut-être en parlant ainsi, car il était évident que Rocambole ne s'était pas mis en route sans

papiers bien en règle, sous un nom quelconque.

Mais l'essentiel pour lui était d'entraîner Nicolas et de lui faire partager ses vues. Aussi, lui dit-il encore :

– Il te paraît étonnant que cet homme, qui accompagne une femme de la haute aristocratie russe, ait quelque chose à craindre ?

– Dame ! fit naïvement Nicolas Arsoff.

– Tiens ! lis... c'est une lettre de France que j'ai reçue ce matin.

En Russie, le noble d'une certaine éducation ne parle que le français. Par suite, son intendant doit savoir lire et écrire cette langue. Sous ce rapport, Nicolas ne laissait rien à désirer. M. de Morlux suivait, sous ses yeux, le passage de la lettre de Timoléon relatif à Vanda. Timoléon, on s'en souvient, prétendait dans cette lettre que Vanda était accusée de relations avec l'insurrection polonaise. Or, Nicolas Arsoff savait ce que pouvait peser, à un moment donné, une pareille accusation.

– S'il en est ainsi, dit-il avec un éclair de joie

féroce dans ses petits yeux méchants, elle est à moi !...

– Si tu te débarrasses de l'autre, ricana M. de Morlux.

– Puisque vous dites qu'il aimera mieux se laisser massacrer que de dire qui il est.

– Sans doute, mais...

L'attitude de M. de Morlux indiquait une certaine hésitation.

– Eh bien ? dit l'intendant.

– Tu aimes Vanda, reprit le vicomte.

La physionomie bête et stupide de Nicolas exprima une convoitise ardente et bestiale.

– Oh ! fit-il.

– Eh bien ! moi, j'aime la jeune fille malade.

– À votre aise, dit Nicolas avec un rire ignoble.

– Si tu me sers je te servirai, poursuivit M. de Morlux.

– C'est dit, répliqua l'intendant.

– Ensuite, reprit M. de Morlux, il ne faut pas t’imaginer que tu t’empareras sans danger d’un gaillard comme cet homme.

La terreur que Rocamboles avait su inspirer à Nicolas reprit ce dernier :

– J’ai des pistolets, dit-il.

– Et il se défendra comme un lion, ajouta M. de Morlux. Sans compter que s’il soupçonnait une seconde le projet que nous avons, il le déjouerait avec autant de facilité qu’un enfant détruit un château de cartes en soufflant dessus.

Nicolas devint pensif.

– Je sais bien un moyen, dit-il, de le paralyser complètement, au moins pendant quelques heures.

– Quel moyen ? demanda M. de Morlux avec curiosité.

– Écoutez, dit Nicolas. Quand nous voulons nous rendre maîtres d’un paysan révolté, et que nous prévoyons une vigoureuse résistance de sa part, nous mettons tout en œuvre pour glisser dans sa maison une personne qui le trahisse.

– Je ne comprends pas bien, fit M. de Morlux.

– Cette personne, poursuivit Nicolas, mêle alors aux aliments de cet homme une drogue que certainement vous connaissez, et qu'on appelle de l'opium.

M. de Morlux sourit.

– Avec un homme comme Rocambole, dit-il, j'ai peur que ce ne soit un jeu d'enfant.

– L'opium maîtrise tout le monde, répondit Nicolas ; il jette l'homme dans une sorte de stupeur et d'abrutissement qui, selon la dose absorbée, dure plusieurs jours.

– Oui, oui, dit M. de Morlux, je sais cela. Mais le difficile est de lui faire avaler de l'opium. Il n'est pas homme à boire et à manger sans se défier.

– Pour boire et manger, vous avez raison, dit Nicolas : mais fumer...

M. de Morlux tressaillit.

– Vous savez que chaque soir, après dîner, il ouvre son sac de voyage et en tire une demi-douzaine de cigares.

– Oui. Et il les fume ?

– Pas tous, quelquefois... Voyez !

Il y avait sur une table, dans la grande salle du poêle, une coupe en jade blanc que Nicolas désigna. Dans cette coupe étaient encore deux de ces cigares sans pareils, quoi qu'on en dise, que la régie française vend sous le nom de londrès, et qui sont à tous les autres produits de La Havane ce qu'est le vin de Bordeaux à tous les vins d'Espagne ou de Sicile.

– Attendez-moi, dit Nicolas, vous allez voir.

L'intendant sortit de la salle et monta dans ce qu'il appelait son cabinet. Une vaste pièce encombrée de sacs de grains, de fusils, de poires à poudre, d'instruments de pêche et de jardinage, et de quelques meubles boiteux parmi lesquels figurait une sorte de bahut dans lequel l'intendant serrait ses papiers et son argent. Il ouvrit un des tiroirs de ce meuble et y prit un morceau d'opium de la grosseur d'une tête d'épingle, qu'il se mit à pétrir dans ses doigts et allonger comme une aiguille. Puis il rejoignit M. de Morlux. Celui-ci ferma la porte alors et se tint tout auprès, de

façon à pouvoir prévenir l'intendant en temps utile, si Vanda venait à descendre.

– Voyez-vous, dit Nicolas, en prenant un des cigares dans la coupe de jade, si j'introduisais cela dans le bout de cigare qui doit brûler, à la troisième bouffée on s'en apercevrait incontestablement.

En même temps, il prit une épingle et souleva délicatement une des feuilles du cigare.

– C'est par le bout opposé qu'il faut introduire le narcotique, reprit-il ; de telle façon que la fumée s'en imprègne en passant, mais que cependant il ne brûle point.

« L'ivresse qui se communique ainsi est dix fois plus terrible que celle qu'on obtiendrait en fumant tranquillement un morceau d'opium dans une pipe.

– Ah ! fit M. de Morlux étonné.

– C'est l'histoire d'un verre d'absinthe, qui, étendu d'eau, grise bien davantage, ajouta Nicolas Arsoff.

Cette observation arracha un sourire à

M. de Morlux.

– Voilà un ivrogne, pensa-t-il, qui est cependant d'une certaine force sur la théorie des boissons.

Nicolas Arsoff avait si bien allongé le morceau d'opium, qu'il n'avait plus que l'épaisseur d'un fil ; et il le glissa sous la première feuille du cigare avec une si merveilleuse adresse que l'œil le plus exercé, examinant ensuite le cigare, n'aurait pu constater aucune altération dans sa forme et dans sa pureté.

– S'il fume celui-là, dit alors l'intendant, nous pourrons sans danger l'envoyer au gouverneur militaire de Studianka.

XX

Nous avons laissé Rocamboles causant avec Vanda sur la chaussée de l'étang et lui disant ces derniers mots :

– Non, il ne faut pas que cet homme soit puni ici. C'est à Paris que je lui réserve le juste châtement de ses crimes.

Vanda s'en allait à petits pas vers le château, tandis que Rocamboles s'éloignait. Tout à coup, celui-ci s'arrêta et se retourna. Vanda s'était arrêtée aussi. Ils n'étaient guère qu'à cent pas l'un de l'autre, et Rocamboles lui fit un signe. Vanda comprit qu'il avait encore quelque chose à lui dire. Elle revint donc sur ses pas. Rocamboles s'assit sur un tronc d'arbre, posa son fusil auprès de lui et dit à la jeune femme :

– Cela t'étonne, n'est-ce pas, dit-il, que lorsqu'il me serait si facile de me débarrasser de M. de Morlux d'un coup de carabine ou d'un

coup de poignard, je ne le fasse point ?

– En effet.

– Si je le tuais, pourtant, qui nous rendrait la fortune de Madeleine et d'Antoinette ?

– C'est juste ; mais alors, dit Vanda, que sommes-nous venus faire ici ?

– Nous sommes venus sauver Madeleine.

La belle Russe regarda Rocambole d'un air interrogateur.

– Mon ami, dit-elle, il est une chose que je ne comprends pas très bien.

– Parle.

– Comment arracherons-nous Madeleine à cet homme sans le frapper ?

– Écoute... Penses-tu que la jeune fille puisse supporter un nouveau voyage dès demain ?

– Elle est bien faible, répondit Vanda, mais il y a en elle une telle énergie que j'ose croire qu'elle nous suivrait si elle pensait être exposée à de nouveaux dangers.

– Jusqu'à ce jour, reprit Rocambole, elle ne

sait pas qui nous sommes ?

– Non, elle croit que le hasard seul nous a amenés ici.

– Eh bien ! il est temps de parler.

– Mais nous croira-t-elle ?

– Oui, en lui parlant de Milon et en lui montrant la lettre d'Antoinette, sa sœur.

– Quand ?

– Aujourd'hui même, car il faut lui annoncer que nous partons dans la nuit.

– C'est bien, dit Vanda ; mais j'ai encore une objection à faire.

– Laquelle ?

– Chaque soir, cette brute de Nicolas Arsoff est ivre.

– Je le sais.

– Et une fois ivre, c'est un être dont il ne faut rien espérer. Or, M. de Morlux ne doit dormir que d'un œil...

– Toutes mes précautions sont prises.

– Ah !

– Crois-tu donc, fit Rocamboles, avec un sourire, que je m'en vais le matin, depuis deux jours, pour ne rentrer que le soir à la seule fin de tuer des martes zibelines et de me faire une pelisse de renard bleu ?

– Je ne le pense pas, murmura Vanda avec un sourire.

– Tu te souviens du paysan fouetté à Studianka ?

– Oui. Est-ce que tu l'as revu ?

– J'avais besoin d'un homme qui exécrât Nicolas Arsoff et n'eût pas de plus ardent désir que celui de fuir les domaines du comte Potenieff ; je l'ai trouvé en lui.

– Quel rôle jouera-t-il donc ?

– Avec l'or que je lui ai donné, il s'est procuré un traîneau et des chevaux. Cette nuit, un peu après que tout le monde sera couché au château, il se trouvera avec sa femme, car il a épousé Catherine hier devant le pope du village, il se trouvera, dis-je, au bout de cette clairière et nous

attendra.

– Mais comment sortirons-nous du château ? Car, ajouta Vanda, tu le sais, on lâche chaque soir, dans la cour, deux grands molosses qui feraient, si l'on tentait de sortir, un bruit d'enfer.

– J'ai prévu cela. Aussi, n'est-ce point par la cour que nous sortirons.

– Par où donc ?

– Par la fenêtre de Madeleine, qui donne sur la façade opposée à la cour, et par conséquent aux croisées de M. de Morlux.

– Maître, dit Vanda avec admiration, tu prévois tout.

– Allons, ajouta Rocambole, rentre au château et fais-toi reconnaître de Madeleine et soyons prêts à partir cette nuit.

Et il quitta Vanda, son fusil sur l'épaule et sifflotant un air de chasse. Au-delà de l'étang se trouvait une bande de forêt de quelques centaines de mètres de profondeur. Au-delà de la forêt, une plaine au milieu de laquelle se dressait un des villages faisant partie du domaine du comte

Potenieff. Ce fut vers cette misérable agglomération de cahutes que se dirigea Rocamboles. La maison d'Alexis était la première du village. Le paysan et sa jeune femme étaient sur le seuil de leur porte. À la vue de Rocamboles, leur visage, mélancolique, exprima la joie la plus complète. On devinait que cet homme étrange avait déjà exercé sur eux ce mystérieux pouvoir de fascination dont il était doué. Il leur avait donné de l'or, à eux misérables ; il leur avait parlé de liberté, à eux qui étaient esclaves ! Enfin, il leur avait promis de les protéger contre Nicolas Arsoff, dont ils redoutaient la vengeance ; et il avait tenu parole sur ce dernier point, car depuis trois jours, le farouche intendant paraissait les avoir oubliés, et ils avaient pu se marier la veille sans rencontrer d'obstacles.

– Ah ! lui dit Catherine, la belle et hardie paysanne qui avait osé braver l'amour du tyran, nous avons passé une horrible nuit, seigneur.

– Et pourquoi, mes enfants ? demanda Rocamboles en entrant dans la hutte, et après avoir posé son fusil dans un coin, en venant s'asseoir

auprès du poêle.

– Moi, dit Alexis, je n'avais pas peur, car j'étais résolu à tuer le misérable, s'il s'était présenté.

– Vous avez eu tort, Catherine, dit Rocamboles, de douter de moi. L'heure de la liberté approche.

– Je suis prêt à partir, dit Alexis.

– Tu as le traîneau ?

– Et les chevaux, Excellence. Quand partons-nous ?

– Cette nuit.

– Et vous nous emmènerez en France ? demanda Catherine avec joie.

– Oui, mon enfant.

Catherine et Alexis se mirent à genoux devant Rocamboles et lui baisèrent les mains. Puis il leur donna ses dernières instructions. Tous deux devaient être avec le traîneau derrière le château à minuit. Contre l'usage russe, les chevaux n'auraient pas de clochettes. Enfin, Rocamboles glissa dans sa carnassière une longue corde à

nœuds, d'une extrême solidité, qui devait permettre aux trois fugitifs de descendre par la fenêtre de Madeleine. Puis il sortit.

– Il fera une belle nuit pour notre voyage, dit Alexis en le reconduisant vers la porte de la chaumière.

Et il montrait le ciel du doigt. Quelques nuages blancs montaient à l'horizon et obscurcissaient les rayons du soleil.

– Tenez, ajouta le paysan, la nuit sera noire ; ce soir, il n'y aura ni lune ni étoiles ; et il ne fait pas assez froid pour que les loups nous tracassent.

Rocamboles s'en alla, chassa comme de coutume et rentra à Lifrou un peu avant la nuit. M. de Morlux, Hermann et Nicolas Arsoff se chauffaient auprès du poêle. Le faux Allemand avait repris sa physionomie insignifiante et candide qui avait si bien abusé le vicomte. Il échangea quelques mots avec ces trois personnes, parla de la foire de Moscou, qui approchait, et de son projet de quitter le château sous deux jours ; puis il se mit à table, comme de coutume, avec

l'intendant et Vanda, qui avait un moment quitté la jeune malade. Le vicomte Karle de Morlux se montra d'une gaieté toute française. Nicolas Arsoff but comme à l'ordinaire ; et Rocambole ne put soupçonner que sa boisson était abondamment coupée d'eau. Enfin, le souper terminé, M. de Morlux tira un cigare de son étui et l'offrit au faux Allemand. Mais celui-ci refusa :

– Excusez-moi, reprit-il, je préfère les cigares de France que j'ai apportés avec moi.

Et il s'approcha de la coupe de jade vert. En ce moment, Vanda se glissa auprès de lui.

– Eh bien ? demanda Rocambole.

– Elle sait tout.

– Elle partira ?

– Quand nous voudrons.

– C'est bien.

– Est-ce toujours pour cette nuit ?

– Oui.

– Mais comment descendrons-nous par la

fenêtre ?

– Au moyen d'une corde à nœuds, qui est dans ma carnassière. Remonte de bonne heure, moi je reste ici le dernier. J'attends que Morlux soit couché et que l'intendant soit ivre.

En même temps, Rocambole mit la main dans la coupe, y prit un de ses cigares, le porta à ses lèvres et l'alluma avec le papier enflammé que lui tendit Nicolas Arsoff.

XXI

Quelques heures auparavant, Vanda, obéissant aux ordres de Rocambole, était restée dans la chambre de Madeleine. La jeune fille était plus calme ; ses crises nerveuses avaient disparu, et les folles terreurs auxquelles elle avait été en proie s'étaient peu à peu dissipées. Mais restait la douleur profonde ; cette douleur qui veillait muette sur son âme blessée. Madeleine aimait Yvan, et elle en était séparée pour toujours...

Pour elle, jusqu'à cette heure, Vanda n'était autre chose qu'une amie de hasard, une étrangère qui, émue de compassion, s'était intéressée à elle et lui avait prodigué ses soins. Jusque-là, Madeleine ne lui avait parlé ni de sa sœur, ni de sa triste situation, et Vanda s'était tenue sur la réserve. Aussi, la jeune fille fut-elle stupéfaite lorsque Vanda, revenant s'asseoir à son chevet, après avoir poussé le verrou de la porte, lui dit :

– Mademoiselle, savez-vous que j’ai fait six cents lieues tout exprès pour vous ?

– Pourquoi ? exclama la jeune fille.

– Oui, répéta Vanda, pour vous sauver...

– Me sauver ?

– D’un danger plus terrible que tous ceux que vous avez courus jusqu’à présent.

Madeleine regardait Vanda avec un étonnement qui allait grandissant.

– Mais qui donc êtes-vous ? lui dit-elle enfin.

– Je suis une amie de votre sœur Antoinette, répondit Vanda.

Madeleine jeta un cri.

– Antoinette ! dit-elle, vous connaissez Antoinette ?

– C’est elle qui m’envoie.

Et Vanda entrouvrit son corsage et tira de son sein une lettre qu’elle tendit à Madeleine. Celle-ci examina le pli d’un œil avide. La suscription portait :

« Pour ma sœur.

C'était bien l'écriture d'Antoinette. Madeleine l'ouvrit précipitamment et lut :

« Ma bonne Madeleine,

« Cette lettre va à ta rencontre. Où te trouvera-t-elle ? Je ne sais. Mais écoute bien mes paroles. Ceux qui te la remettront sont nos meilleurs amis, et tu peux faire aveuglément tout ce qu'ils te demanderont.

« Écoute encore : j'ai retrouvé Milon. Tu sais ? notre bon vieux Milon.

« Je sais le nom de notre mère. Notre mère a laissé une grande fortune. Cette fortune nous a été volée, et les voleurs ont essayé de m'empoisonner, et ils veulent t'assassiner.

« Un homme, le vicomte de Morlux, a quitté Paris il y a quelques heures. Cet homme, c'est le meurtrier de notre mère ; c'est celui qui a voulu m'empoisonner ; c'est celui qui veut te tuer... »

La lettre échappa aux mains de Madeleine.

– Mon Dieu ! fais-je un rêve ?

– Non, vous ne rêvez pas, dit Vanda. C'est bien la réalité. Cet homme qui vous a sauvée des loups a juré votre mort.

– Ciel ! exclama la jeune fille, dont le regard redevint tout à coup égaré.

– Mais nous sommes arrivés à temps pour vous sauver, nous, dit Vanda.

Madeleine la regarda encore.

– Que peut une femme contre un homme ? dit-elle.

– Vous oubliez *celui* qui est avec moi.

Et elle prononça ce mot avec un certain orgueil. Mais, outre que Madeleine n'avait jamais entendu parler de Rocamboles et ignorait la mystérieuse puissance de cet homme, le faux Allemand s'était fait une figure si niaise, il avait si bien, pour tromper la défiance de M. de Morlux, pris l'attitude d'un homme sans initiative et sans énergie, que Madeleine ne put s'empêcher de regarder Vanda, d'un air de

doute :

– Ah ! oui, dit-elle, votre mari...

Vanda se prit à sourire.

– Vous ne le connaissez pas, dit-elle ; vous ne pouvez le connaître...

– Ah !

– Mais vous le verrez bientôt à l'œuvre. Êtes-vous assez forte pour partir cette nuit ?

– Oh ! sur-le-champ, si vous voulez, murmura Madeleine, qui songeait à sa mère empoisonnée. Mais ce monstre nous laissera-t-il partir ?

– Toutes nos précautions sont prises, dit Vanda. Il a tout prévu, *lui*.

Et elle prononça ce dernier mot avec un accent qui disait toute sa foi dans le génie de Rocamboles. Et comme Madeleine ne paraissait point partager cette conviction :

– Cet homme en qui vous ne croyez pas, dit-elle, a sauvé votre sœur du déshonneur et de la mort ; il a fait sortir Milon du bagne ; il a arrêté dans sa course vertigineuse le couteau de la

guillotine qui allait détacher une tête.

Et Vanda fit à Madeleine un tel portrait de Rocambole, que Madeleine eut foi à son tour.

– Ainsi donc, dit-elle, nous partirons ?

– Cette nuit.

– Et où m’emmèneriez-vous ?

– En France.

Madeleine soupira, et le nom d’Yvan glissa sur ses lèvres.

– Je sais votre histoire, dit Vanda. Vous aimez Yvan Potenieff ?

– Je l’aime à en mourir... et certainement j’en mourrai, répondit-elle avec son sourire navré.

– Non, dit Vanda, vous n’en mourrez pas : car vous épouserez Yvan.

Madeleine se dressa vivement sur son lit.

– Que dites-vous ? dit-elle.

– Vous épouserez Yvan, répéta Vanda avec cet accent de conviction profonde qui avait déjà frappé Madeleine, parce qu’il le veut.

– Mais le père d'Yvan m'a chassée !

– Oui, dit Vanda, mais il a chassé la pauvre fille sans nom, sans fortune. Vous avez un nom maintenant.

– C'est de l'or que veut le père d'Yvan.

– Votre sœur ne vous dit-elle pas que votre mère a laissé une grande fortune ?

– Mais cette fortune a été volée ?

– Oui, par M. de Morlux ; mais il faudra bien qu'il vous la rende. Et comme Vanda parlait ainsi, la sœur d'Antoinette l'écoutait avec une sorte d'extase, et elle lui parlait d'Yvan et lui racontait l'horrible comédie inventée par le comte Potenieff, et que Pierre le moujik lui avait révélée. Ainsi, elle était toujours aimée ; et Yvan résisterait, elle l'espérait du moins, aux obsessions de sa famille qui voulait lui faire épouser la riche héritière. Et elle aurait le temps, elle Madeleine, de dire à Yvan : « Je suis riche, moi aussi ! »

La journée s'écoula au milieu de ces confidences. Le soir vint, et lorsque la cloche du

souper se fit entendre, Vanda quitta Madeleine et descendit dans la grande salle où nous l'avons vue retrouver Rocamboles, M. de Morlux et l'intendant Nicolas Arsoff. On se souvient des quelques mots échangés entre elle et Rocamboles, au moment où celui-ci allumait un cigare.

Vanda rejoignit Madeleine. Mais, auparavant, elle s'arrêta dans l'immense vestibule où Rocamboles avait accroché sa carnassière après un bois de cerf ; et elle s'empara de l'échelle de corde. Les prédictions du paysan Alexis s'étaient réalisées. La nuit était noire. Vanda, après s'être enfermée avec Madeleine, avait fait lever celle-ci et l'avait habillée elle-même. Puis toutes deux, le visage collé aux vitres de la fenêtre, elles avaient interrogé du regard cette vaste plaine de neige au milieu de laquelle devait bientôt apparaître le traîneau libérateur. La soirée s'écoula. Une grande horloge qui était au rez-de-chaussée du château sonna minuit. C'était l'heure indiquée par Rocamboles. Tout à coup, Madeleine poussa vivement le bras de Vanda :

– Voyez, dit-elle.

Et elle lui montrait un point lumineux qui venait de surgir dans le lointain. C'était le fanal du traîneau conduit sans doute par Alexis et sa jeune femme Catherine. Le point lumineux dévorait l'espace ; il approchait, et il vint bientôt s'arrêter derrière un bouquet d'arbres, à cent mètres des murs du château. Rocambole ne remontait pas. Vanda et Madeleine attendirent anxieuses, comme attendait le traîneau. Une heure s'écoula. Le château était devenu silencieux ; et les pas des valets et des paysans qui composaient le nombreux domestique de Nicolas Arsoff s'étaient éteints. Rocambole était toujours dans la grande salle du poêle. Vanda entrouvrit la porte de la chambre. Le corridor était plongé dans l'obscurité. Elle prêta l'oreille... et n'entendit aucun bruit. Alors, inquiète, elle se décida à descendre. Le poêle ne projetait plus qu'une lueur incertaine autour de lui. Cependant, Vanda, qui s'était arrêtée sur le seuil de la grande salle, aperçut auprès du poêle un fauteuil. Et, dans ce fauteuil, Rocambole endormi !... Et l'heure de la fuite était venue, et Rocambole

dormait. Vanda eut un froid au cœur et pressentit
une terrible catastrophe.

XXII

Vanda s'approcha du fauteuil et appela tout bas Rocambole. Mais Rocambole n'ouvrit pas les yeux. Alors elle le secoua fortement et cette fois, il s'éveilla. Mais il ne quitta point son fauteuil et se borna à murmurer :

– Est-ce qu'on ne va pas me laisser dormir ?

– Mon ami, dit Vanda, tu rêves encore, éveille-toi...

– Va-t'en au diable, répondit-il.

Cependant il se leva, puis fit deux ou trois pas en chancelant.

– Bon, dit-il, Galilée avait raison. Ce n'est pas le soleil, c'est la terre qui tourne. Je la sens tourner sous mes pieds...

Et il se mit à rire d'un rire hébété, idiot.

– Miséricorde ! murmura Vanda, il est ivre !

Rocamboles vint se rasseoir ou plutôt se laisser tomber dans le fauteuil. Puis, regardant toujours Vanda de cet œil d'où toute intelligence paraissait désormais bannie :

– Qui es-tu donc, toi ? fit-il, tu es belle, ce me semble... oh ! bien belle... mais je ne t'ai jamais vue...

Vanda jeta un cri.

– Ah ! dit-elle, le malheureux ne me reconnaît pas !

Rocamboles riait d'un rire stupide.

– Idiots ! idiots, tous ces gens là ! disait-il. Ne prétendent-ils pas que je suis Rocamboles... Ah ! ah ! ah ! si vous voulez voir Rocamboles, allez au bagne de Toulon... Il y est... c'est le forçat Cent dix-sept.

Vanda le saisit par le bras.

– Mais malheureux ! s'écria-t-elle, tais-toi !... veux-tu nous perdre ?

Rocamboles continuait à rire. Elle voulut l'entraîner hors de la salle ; mais il la repoussa en disant :

– C’est toi qui as dit que j’étais Rocamboles, misérable femme, va-t’en ! va-t’en !

Et, sous l’empire de cette folie momentanée, il passa subitement de la gaieté à la colère et voulut frapper Vanda.

– Mon ami, disait celle-ci d’une voix suppliante, je t’en prie... reviens à toi...

Mais Rocamboles continuait :

– Je vais vous dire mon histoire, moi, messeigneurs, si vous voulez la savoir... Je suis le major Avatar... J’ai passé à l’armée française, en Crimée, tandis que mon régiment demeurait fidèle à l’empereur et se faisait hacher sur les remparts de Sébastopol...

– Ciel ! murmura Vanda hors d’elle-même, comment faire taire ce fou ?...

Ce mot l’exaspéra. Il se leva de nouveau, trébuchant toujours, et se jeta sur elle. Puis il voulut la prendre à la gorge. Mais, soudain, ses bras tendus retombèrent et il recula en disant :

– Allons donc ! il ferait beau voir le major Avatar tuer une femme.

Et il retomba dans le fauteuil, pleurant comme un enfant.

– Mon Dieu ! murmurait Vanda, et le traîneau qui nous attend... et Madeleine qui est prête !...

Les exclamations de colère de Rocambole avaient fait quelque bruit, et Vanda, consternée, entendait des pas dans l'escalier. M. de Morlux, en costume de nuit, entra le premier, un flambeau à la main.

– Qu'est-ce que tout ce vacarme ? fit-il d'un air qu'il essaya de rendre étonné, mais qui ne trompa point Vanda.

Derrière le vicomte Karle apparurent successivement plusieurs serviteurs et l'ancien valet de chambre Hermann. À la vue de tout ce monde, Rocambole essuya ses larmes et se leva pour la troisième fois. Un moment, Vanda espérait que cette ivresse mystérieuse qui l'étreignait allait se dissiper. Mais Rocambole se mit en fureur, et montrant sa compagne à M. de Morlux :

– Tenez, dit-il, vous voyez cette femme ?

– Mon ami... au nom du ciel !... murmurait Vanda.

– C'est elle qui m'a entraîné à ma perte, continua Rocambole ; aussi vrai que je me nomme le major Avatar. C'est par amour pour elle que j'ai passé à l'ennemi... aussi vrai que je suis indigne de porter désormais un uniforme et des épaulettes !

Et le malheureux dont l'hallucination prenait des proportions étranges, se dépouilla de sa polonoise et la jeta loin de lui. Puis il arracha la fausse barbe qu'il portait et qui était si merveilleusement appliquée, qu'il avait fallu l'œil investigateur d'Hermann pour voir qu'elle était postiche. M. de Morlux fronça le sourcil et Vanda pâlit. Rocambole se débarrassa de tous ses vêtements l'un après l'autre, jurant et vociférant.

Les spectateurs de cette scène étaient muets. Vanda était au supplice. Puis, à l'accès de fureur succéda brusquement une sorte d'atonie, et le malheureux se coucha sur la table, tout de son long, en disant :

– On peut me fusiller... je suis prêt... je sens

que j'ai mérité la mort.

– Il est fou ! dit M. de Morlux.

– Non, dit Vanda, qui terrassa le vicomte d'un regard, il est ivre !...

En ce moment, un nouveau personnage apparut, et, à sa vue, Vanda fit un pas en arrière. C'était Nicolas Arsoff. Contre son habitude, et pour la première fois peut-être depuis vingt ans, Nicolas n'était pas ivre à pareille heure. Il avait l'œil calme et le visage tranquille. Derrière lui, se tenaient une demi-douzaine de gens portant des uniformes. C'étaient des soldats envoyés par le gouverneur militaire de Studianka pour faire payer le contingent d'hommes. Il ne parut faire aucune attention à Vanda, pâle et frémissante ; et se tournant vers le sous-officier qui commandait les soldats :

– Tenez, dit-il, voilà l'homme dont je vous ai parlé.

Et il désignait Rocambole. La fausse barbe était à terre. Nicolas Arsoff continua, tandis que Vanda paraissait frappée de stupeur :

– Cet homme est un serf né sur nos terres. Il s'appelle Grégoire Noloff, et il s'est échappé tout jeune pour aller vivre en Allemagne et faire tort à son seigneur de sa personne et de son travail, car il n'a jamais payé l'obrok¹.

– N'écoutez pas cet homme ! s'écria Vanda. Il ment !...

Rocamboles, dans un état complet de prostration, regardait les soldats, l'intendant et tous les gens qui l'entouraient, avec ce rire stupide qu'ont les fous.

– Oui, misérable, répéta Vanda, qui marcha menaçante vers l'intendant, tu mens !

Nicolas haussa les épaules ; et s'adressant toujours au sous-officier :

– N'écoutez pas cette femme, c'est la complice de ce misérable.

Rocamboles semblait paralysé, et un sourire idiot glissait maintenant sur ses lèvres.

¹ L'obrok est une redevance en argent que le paysan paie à son seigneur, lorsque ce dernier lui accorde la permission de quitter son village pour s'occuper d'une industrie quelconque. (NdA.)

– Il espère se sauver en jouant la folie, continua l'intendant.

Rocamboles s'avança et dit aux soldats :

– Je comprends... vous venez me chercher... pour me fusiller... j'ai mérité mon sort... j'ai passé à l'ennemi... marchons, je suis prêt !...

Et, à demi nu, il vint se placer au milieu d'eux.

– Mais, s'écria Vanda éperdue, ne voyez-vous pas qu'il est fou, ce malheureux ?

– Qui donc a dit que je suis fou ? répondit Rocamboles. Ah ! c'est cette femme... C'est elle qui m'a perdu !... ne l'écoutez pas !...

Vanda eut un accès de fureur superbe. Elle leva la main sur Arsoff.

– Esclave ! fit-elle, si tu ne declares à l'instant la vérité, je te foule aux pieds comme un chien.

L'intendant pâlit et recula. Vanda était effrayante, et sous sa frêle enveloppe, elle avait, comme on s'en souvient, une telle vigueur musculaire, dans son regard un tel éclair que l'intendant se sentit dominé de nouveau.

– À genoux... esclave ! à genoux ! répéta-t-elle, et confesse la vérité. As-tu déjà oublié qui je suis ?

L'accent d'autorité avec lequel elle parlait avait ému tout le monde et les soldats eux-mêmes. Rocamboles seul, en proie à la terrible ivresse de l'opium, continuait à rire et ne comprenait pas. Il y eut un moment où, terrible comme une lionne déchaînée, Vanda tint tous ces hommes terrassés sous son œil de feu. Mais M. de Morlux fut le premier à rompre la fascination. Et s'adressant au sous-officier :

– Monsieur, dit-il, vous êtes soldat et vous devez faire votre devoir. Savez-vous quelle est cette femme qui parle si haut ?

– Je suis la baronne Sherkoff, dit Vanda avec hauteur.

– C'est bien cela, répondit M. de Morlux. La baronne Sherkoff est l'espionne de l'insurrection polonaise, et la police russe la recherche activement.

Vanda jeta un cri d'indignation et d'épouvante

et attachâ sur Rocambole un regard désespéré. Mais Rocambole riait comme un idiot : et, brisée, éperdue, Vanda s'affaissa sur elle-même en se tordant les mains.

XXIII

Le soldat russe est un esclave de la discipline. On commande et il obéit ; il est flegmatique comme un Allemand, et ne recule jamais d'une semelle. Le sous-officier, à qui M. de Morlux venait de dénoncer Vanda comme recherchée par la police russe, lui répondit avec calme :

– Il est possible que ce que vous dites soit vrai ; mais je n'ai pas été envoyé pour cela. Mes chefs m'ont dit de venir ici chercher trois hommes pour le contingent, et non point pour arrêter madame.

Mais M. de Morlux ne se tint pas pour battu.

– Prenez garde ! dit-il, vous jouez gros jeu en parlant ainsi.

Son accent était tellement froid, tellement calme dans sa menace qu'il émut le sous-officier. M. de Morlux continua, voyant son hésitation :

– Je puis vous affirmer qu’il y a une prime de mille roubles pour celui qui arrêtera la baronne Sherkoff.

Ce fut le mot magique.

– Alors, dit le sous-officier, madame va nous suivre à Studianka.

Mais cette combinaison nouvelle ne faisait pas l’affaire de l’intendant Nicolas Arsoff.

– Non pas, non pas, dit-il, cela ne peut se passer ainsi.

Et il regardait tour à tour M. de Morlux, impassible, le sous-officier qui paraissait hésitant, et Vanda qui venait de se relever. Cette dernière s’était réfugiée dans un angle de la salle comme une bête fauve s’accule dans le fond de sa tanière. Quant à Rocambole, il était toujours dans le même état de stupeur et d’imbécillité.

– Non, répéta Nicolas Arsoff, cela ne peut se passer ainsi. Si madame est signalée à la police et que la police donne une prime de mille roubles, cette prime m’appartient au moins par moitié.

– C’est juste, dit le sous-officier, nous

partagerons.

– Par conséquent, reprit Nicolas, jusqu'à ce que la prime ait été payée, madame doit rester *ici*.

– C'est juste encore, répéta le militaire.

– J'en réponds, ajouta Nicolas.

Vanda regardait Rocambole et voyait la partie perdue. Celui-ci disait :

– Eh bien ! partons... j'ai hâte d'en finir... puisqu'on doit me fusiller... qu'on se dépêche !...

Et il riait et pleurait en même temps. Une dernière fois, Vanda s'approcha de lui. Elle n'avait plus rien à cacher, pas même le vrai nom de Rocambole, et ce nom, elle le lui donna, espérant ainsi le faire revenir à lui. Mais il répondit avec colère :

– Puisque je vous dis que je ne suis pas Rocambole ! Je suis le major Avatar !...

Et il se plaça de nouveau entre les soldats et dit :

– Marchons !

Vanda avait un moment perdu la tête ; mais c'était une femme d'énergie, et bientôt elle retrouva dans cette situation désespérée une lueur de présence d'esprit. Au lieu de songer à se faire arrêter, à la seule fin de suivre Rocambole, car elle sentait bien que cette étrange ivresse à laquelle il était en proie finirait par se dissiper, elle songea à Madeleine. À Madeleine, qu'il ne fallait pas laisser au pouvoir de M. de Morlux, et qu'elle devait encore chercher à protéger, elle toute seule, contre tant d'ennemis. Elle avait une si grande foi dans la force et l'intelligence du *maître*, qu'elle ne doutait pas un seul instant que, revenu à lui, il ne parvînt à s'échapper des mains des soldats.

Le visage de M. de Morlux exprimait une satisfaction féroce. Vanda échangea avec lui un regard de feu, puis elle cessa de le voir et ne s'occupa plus que de Rocambole.

— Avec tout cela, dit le sous-officier dont le peu d'intelligence était mis à la torture par toutes ces explications ; avec tout cela, je n'ai qu'un homme sur trois ; où sont les deux autres ?

– Le second est enfermé dans la chambre du four, répondit Nicolas, qui faisait allusion à un moujik qu’il avait fait venir dans la journée et retenu pour le livrer à l’autorité militaire. Quant au troisième, on est allé le chercher au village.

Mais l’intendant n’eut pas le temps d’achever et de dire le nom de cette troisième victime de sa férocité.

Deux hommes, deux valets de l’intendant, entrèrent dans la salle, traînant un troisième personnage qu’ils avaient garrotté. C’était Alexis, le mari de Catherine.

– Nous n’avons pas eu besoin d’aller jusqu’au village, dit l’un d’eux. Nous avons trouvé le drôle dans un traîneau, à cent pas du château. Et il était temps, car lui et sa femme prenaient la fuite.

Vanda regarda Alexis d’un œil suppliant en lui montrant Rocambole. Puis elle lui dit en langue russe :

– Veille au maître !

Alexis regardait Rocambole avec une profonde stupeur, car Rocambole paraissait

complètement fou.

– Allons-nous-en ! dit alors le sous-officier. Seulement, prends bien garde, Nicolas Arsoff, de laisser échapper cette dame. Non seulement tu perdrais ta part des mille roubles, mais le gouvernement militaire pourrait t’incriminer.

– Sois tranquille, répondit l’intendant.

– Je réponds de cette femme, ajouta M. de Morlux.

Vanda se taisait. Elle sentait bien qu’elle avait désormais besoin de tout son calme et de tout son courage. La folie de Rocambole continuait.

– Marche ! répétait-il.

Et les soldats l’emmenèrent et Vanda le vit s’éloigner et ne jeta pas un cri. Elle était désormais seule, pour protéger Madeleine contre M. de Morlux, seule pour se défendre contre les brutalités de Nicolas Arsoff. Quelques minutes après, le traîneau, acheté par Alexis pour le compte de Rocambole, servait à transporter ce dernier et ses deux compagnons d’infortune à Studianka.

Et Vanda était toujours en présence de M. de Morlux, qui riait et lui disait :

– Je crois, ma belle dame, que cette fois vous êtes complètement battue, n'est-ce pas ?

Vanda ne répondit pas. M. de Morlux fit un pas vers elle et ajouta :

– Voulez-vous transiger ?

Elle leva sur lui un regard de mépris.

– Que voulez-vous ? dit-elle.

– Je vous offre votre liberté.

– À quelle condition ?

– À la condition que vous ne vous mêliez plus de mes affaires.

Elle l'écrasa de son regard hautain ; puis, reculant pas à pas, elle sortit de la salle lentement et comme si elle eût voulu protéger sa retraite. Puis, une fois dans le corridor, elle s'élança en courant dans l'escalier et monta rapidement à la chambre de Madeleine. En route, elle s'était emparée du fusil de chasse dont s'était servi

Rocamboles et qui se trouvait accroché auprès de la carnassière. Mais M. de Morlux ne s'était point donné la peine de la poursuivre. Nicolas avait accompagné le sous-officier, et n'avait voulu quitter les soldats que lorsqu'il avait vu les trois prisonniers entassés dans le traîneau et le traîneau sortir de la cour.

Vanda entra donc comme une tempête dans la chambre de Madeleine. Madeleine, à demi morte de frayeur, avait entendu tout le vacarme qui s'était fait dans le château, et elle avait deviné que quelque nouveau malheur fondait sur elle. Aussi, en voyant entrer Vanda, jeta-t-elle un cri :

– Sauvez-moi !

– Sauvons-nous plutôt, répondit Vanda, car nous sommes perdues toutes deux.

Elle tenait le fusil à la main et ajouta :

– J'ai bien la mort de deux hommes là avant qu'on arrive jusqu'à vous... mais après...

Elle ferma la porte au verrou et entassa derrière tout ce qu'elle put trouver de meubles transportables ; puis elle dit encore :

– M. de Morlux veut s’emparer de vous, morte ou vivante.

– Tuez-moi ! dit Madeleine.

– Non, je veux vous sauver. Ce misérable intendant s’est épris pour moi d’une passion féroce et bestiale.

– Mon Dieu !

– Et nous sommes en leur pouvoir... Il faut fuir...

– Mais *lui*... mais cet homme qui devait nous sauver...

– Perdu !... idiot !... ivre fou !... répondit Vanda.

Tout en répondant vivement à ces questions de la jeune fille, Vanda avait ouvert la fenêtre, attaché la corde à nœuds à l’entablement. Et regardant Madeleine :

– Je ne sais pas où nous irons... Peut-être ne fuyons-nous d’ici que pour devenir la proie des loups ou mourir de froid et de faim... Mais cela vaut mieux encore que de tomber au pouvoir de ces bandits !

Elle passa le fusil en bandoulière ; puis, enlaçant Madeleine dans ses bras :

– Ne craignez rien, dit-elle, je suis forte !...

Elle monta résolument sur l’entablement de la croisée, et, tandis qu’elle saisissait la corde à nœuds d’une main, elle passa son autre bras autour de la taille de Madeleine, répétant :

– Fuyons !...

XXIV

La nuit était noire. On n'entendait maintenant d'autre bruit que les gémissements du vent sous lequel les arbres se courbaient en craquant. Cependant, avant de descendre, Vanda hésita un moment. Il lui avait semblé qu'au bas de la fenêtre, sur la neige, il y avait un point noir. Mais comme cet objet était immobile, elle le prit pour un de ces arbres nains dont abonde la végétation russe.

– À la garde de Dieu ! murmura-t-elle.

Et elle commença à descendre. Madeleine se tenait cramponnée à elle et avait passé ses deux bras autour de son cou. Vanda descendit lentement, ne lâchant un des nœuds que lorsque ses genoux en tenaient un autre étroitement embrassé. Mais tout à coup elle s'arrêta. Elle s'arrêta la sueur au front, l'angoisse à la gorge.

– Madame... madame..., murmura Madeleine,

qu'y a-t-il ?

– Silence ! répondit Vanda.

Comme elle était déjà à moitié de la corde à nœuds, elle avait vu ce point noir, qui tout d'abord avait frappé son attention, s'agiter et prendre forme humaine. Puis à quelques pas de distance, une autre forme noire qui se rapprochait de la première. Et Vanda comprit que la retraite lui était coupée. Alors, avec son indomptable énergie, la Russe, cessant de descendre, se mit à remonter.

Le poids de Madeleine était lourd, surtout quand la descente se changeait en ascension ; mais Vanda avait des muscles d'acier. Elle eut la force de remonter. Et pendant cette périlleuse ascension, elle disait à Madeleine :

– Ne vous étonnez pas... ne criez pas... nous allons tomber en leur pouvoir.

Vanda devinait que M. de Morlux avait éventé son projet de fuite et placé des sentinelles sous sa croisée. Elles atteignirent l'entablement de la croisée ; Madeleine s'y cramponna, cessant

d'êtreindre Vanda, et elle remonta dans sa chambre. Quant à Vanda, elle s'était assise, à bout de forces, sur l'entablement, l'œil fixé sur les deux points noirs qui avaient repris leur immobilité. Une fois là, elle se prit à réfléchir. Elle avait toujours en bandoulière le fusil de Rocamboles ; un fusil à deux coups chargé de deux balles.

– Madame, lui dit Madeleine tout bas, pourquoi sommes-nous remontées... Ne voulez-vous donc plus fuir ?

– Regardez... ne voyez-vous pas deux hommes là-bas ?

– Oui, fit Madeleine frissonnante.

– Peut-être *est-il* l'un des deux ? reprit Vanda.

Et elle porta la crosse du fusil à son épaule.

– Que faites-vous ? dit vivement Madeleine.

– Je tâche de vous débarrasser de votre ennemi, répondit froidement Vanda.

Madeleine sentit les pulsations de son cœur s'arrêter. Elle entendit un bruit sec... Le bruit des chiens de fusil que Vanda armait successivement.

Puis un éclair, puis une détonation, et, en même temps qu'elle, un cri de douleur. En même temps, le point noir qui avait été *atteint* se roula sur la neige... et l'autre prit la fuite. Un blasphème monta jusqu'à Vanda. Un blasphème en langue russe...

– Je me suis trompée, pensa-t-elle. Morlux aurait crié en français.

Et elle suivit, l'œil sur le point de mire, l'autre forme noire, qui s'éloignait en courant. Le coup partit. La forme noire tomba, se releva, tomba encore et se releva de plus belle.

– Trop loin ! murmura Vanda.

Puis elle sauta dans la chambre et vint à Madeleine :

– Mon enfant, lui dit-elle, ces hommes qui étaient en bas nous sont une preuve que notre projet de fuite était connu.

Il s'agit maintenant de nous défendre ici et de soutenir un siège jusqu'au jour.

Qui sait ? peut-être *son* ivresse – elle faisait allusion à Rocamboles – s'est-elle dissipée, peut-

être vient-il à notre secours...

Des pas retentissaient maintenant dans les corridors, en même temps que les cris d'agonie de l'homme blessé, sous la fenêtre.

– Mais comment résisterons-nous ? demanda Madeleine.

– Comme nous pourrons.

Et elle se replaça devant la porte.

– Nous n'avons plus d'armes, dit Madeleine.

En effet, Vanda ne s'était point emparée de la carnassière en prenant le fusil, et elle n'avait par conséquent pas de quoi le recharger. Mais elle ouvrit son corsage et en retira un poignard.

– Voilà ! dit-elle. On n'arrivera jusqu'à vous que lorsque ce poignard sera brisé et moi morte.

On frappait à la porte :

– Ouvrez ! criait une voix au-dehors.

Vanda reconnut la voix de M. de Morlux.

Une autre voix vociférait :

– Ah ! on me tue mes paysans ! Nous allons

bien voir.

C'était la voix de Nicolas Arsoff. Comme la porte résistait, on se mit à la battre en brèche. Le verrou fut arraché de sa gâche, la porte céda ; mais derrière la porte, on s'en souvient, Vanda avait entassé des meubles. La porte était bien entrouverte, mais pas assez pour livrer passage au corps d'un homme. La chambre était plongée dans l'obscurité. Le corridor, au contraire, était éclairé, car Nicolas Arsoff tenait une lampe à la main. Auprès de M. de Morlux étaient trois ou quatre valets, esclaves dociles de l'intendant. Nicolas Arsoff se tenait prudemment à distance ; il préférait que M. de Morlux entrât le premier. Vanda s'était placée devant Madeleine, son poignard à la main, et derrière la porte qui allait finir par s'ouvrir toute grande. Tandis que M. de Morlux et ses gens, qui se trouvaient dans le corridor, ne pouvaient voir ce qui se passait dans la chambre, Vanda, au contraire, grâce à la lanterne que tenait l'intendant, apercevait fort distinctement M. de Morlux. Et Vanda était prête à fondre sur lui. Enfin un dernier effort des deux valets fut couronné de succès.

La pyramide de meubles entassée derrière la porte se renversa et la porte s'ouvrit toute grande. M. de Morlux entra. Soudain Vanda se ramassa sur elle-même comme un tigre, bondit et tomba comme la foudre sur M. de Morlux, le frappant de son poignard. Mais, au même instant aussi, Vanda fut saisie par-derrière par deux bras robustes, qui l'enlacèrent, l'étreignirent et la renversèrent sur le sol. Ce n'était pas M. de Morlux, c'était Hermann. Hermann qui s'était servi de la corde à nœuds, que Vanda avait eu l'imprudence de ne point retirer et qui, tandis qu'on faisait le siège de la chambre par la porte, était entré par la fenêtre.

– Ce n'est pas une femme, c'est un démon ! hurlait M. de Morlux, ivre de fureur.

Le poignard de Vanda l'avait atteint coup sur coup au bras et à l'épaule, et son sang coulait. Mais Vanda était maintenant réduite à l'impuissance, et Hermann la tenait immobile sous son genou. Alors Nicolas Arsoff se risqua à entrer. Un de ses valets s'était emparé de Madeleine, ivre de terreur, et M. de Morlux aidait

Hermann à garrotter Vanda avec la corde à nœuds. Ce qui se passa alors fut horrible. Vanda se débattait avec fureur, et M. de Morlux l'arrosait de son sang. Nicolas, sa lanterne à la main, éclairait l'opération. Madeleine essayait de s'arracher des bras des deux moujiks et poussait des cris affreux. Enfin les misérables l'emportèrent. Vanda fut réduite à l'impuissance et repoussée dans un coin de la chambre comme une chose inerte. M. de Morlux regarda Nicolas Arsoff.

– J'espère, dit-il, que lorsque je serai parti, tu me vengeras ?

Et il prit Madeleine dans ses bras et l'emporta sur ses épaules, laissant l'intendant s'approcher de Vanda avec une joie féroce. Madeleine avait jeté un cri suprême et fermé les yeux. Il y avait dans la cour du château une téléga toute prête. M. de Morlux y jeta Madeleine évanouie, la couvrit d'une fourrure, s'assit à côté d'elle, tandis qu'Hermann montait à côté du moujik. Celui-ci siffla, fit claquer son fouet, les chevaux prirent le galop et la téléga sortit du château. Madeleine

était désormais au pouvoir de M. de Morlux. Quant à Vanda, les pieds et les mains liés, couchée sur le dos, elle avait entendu les clochettes de la téléga qui s'éloignait, emportant Madeleine, et elle voyait s'approcher d'elle, l'écume de la rage à la bouche, cette bête fauve qui répondait au nom de Nicolas Arsoff. Et pendant ce temps-là, les soldats emmenaient Rocamboles frappé de folie.

Tout était perdu !...

XXV

Suivons maintenant M. de Morlux. C'était trop d'émotion et de terreur pour Madeleine. La jeune fille avait fermé les yeux et s'était évanouie. Le froid de la nuit, au lieu de la ranimer, acheva de l'engourdir. La téléga glissait sur la neige avec la rapidité d'une mouette effleurant les vagues de la mer. Les chevaux, ferrés à glace, secouaient leurs clochettes, et le moujik à qui M. de Morlux avait promis une forte récompense si on arrivait à Studianka avant le jour, ne cessait de les exciter de la voix et du fouet.

Au bout d'une heure de cette course insensée, Hermann, qui, on se le rappelle, s'était assis à côté du moujik, se retourna. M. de Morlux avait attiré sur ses genoux la tête pâle de Madeleine, qui paraissait en proie déjà au sommeil de la mort. Le fanal de la téléga était à double face, et

il éclairait à la fois l'intérieur du traîneau et la route que l'on parcourait. Hermann vit M. de Morlux contempler avec un sombre enthousiasme cette femme dont il avait juré la perte et pour laquelle cependant il s'était épris d'une passion féroce. Et un sourire vint aux lèvres du valet, et il dit à son maître d'un ton moqueur :

– Vous l'aimez donc bien ?

M. de Morlux ne répondit pas.

– À présent, continua Hermann, elle est à vous, à vous tout entière... Ne vous gênez pas, mon maître.

M. de Morlux regarda Hermann à son tour :

– J'y songe encore, dit-il.

– À quoi ?

– À l'épouser.

– Vous avez tort, mon maître.

– Pourquoi ?

– Pour deux raisons.

– Ah ! fit M. de Morlux d'une voix étranglée.

Quelles sont-elles, tes deux raisons ?

– La première, c'est qu'Antoinette n'est pas morte.

M. de Morlux fit un brusque mouvement qui déplaça la tête de Madeleine, et la jeune fille évanouie glissa de nouveau au fond du traîneau.

– Et la seconde ? demanda-t-il.

– Elle aime Yvan Potenieff.

– Que m'importe ! s'écria-t-il brusquement.

– Voulez-vous une troisième raison ?

– Parle.

– Eh bien ! puisque Madeleine voulait fuir avec cette endiablée femme blonde, c'est que cette dernière lui avait dit qui vous êtes, c'est-à-dire le meurtrier de sa mère, l'assassin maladroit de sa sœur !...

M. de Morlux ne put retenir un cri sourd.

– Et elle vous méprise et vous hait, continua froidement Hermann, et quand elle rouvrira les yeux, elle jettera un cri d'horreur en vous voyant.

– Oh ! l'enfer ! murmura M. de Morlux avec

rage.

– Maître, reprit Hermann avec un calme glacé, voulez-vous un bon conseil ?

– J’écoute.

– Nous ne sommes pas à plus de soixante lieues de la frontière prussienne.

– Eh bien ?

– En deux jours de marche et en semant l’or, nous l’aurons atteinte et l’autorité russe n’aura plus de pouvoir sur nous.

– Après ? fit M. de Morlux.

– Évitons Studianka, dirigeons-nous sur la Prusse et gagnons Berlin. Là, nous ne sommes plus qu’à trois jours de Paris.

– Je ne comprends pas, dit M. de Morlux.

– Écoutez encore, poursuivit Hermann, et tâchez de résumer vos souvenirs.

– Voyons ?

– Qu’êtes-vous venu faire en Russie ? Vous débarrasser de cette jeune fille, comme vous aviez cru vous débarrasser de sa sœur, n’est-ce

pas ?

– Oui.

– Eh bien ! le moment est venu.

– Mais comment ? Par quel crime ?... demanda

M. de Morlux, qui eut un subit tremblement dans la voix.

– Je vous le dirai tout à l’heure, continua Hermann. Vous vous êtes défait de cet homme, qui, paraît-il, a été assez ingénieux pour vous tenir en échec et vous battre à Paris – Rocamboles !

– Oh ! dit M. de Morlux, j’espère ne jamais plus le trouver sur mon chemin.

– Peut-être...

– Le gouvernement russe ne rend pas ses soldats, dit M. de Morlux, et il ne s’inquiète pas de leur provenance.

– Soit, dit Hermann, admettons-le un moment. Rocamboles, revenu de cette folie opiacée, qui ne durera après tout que quelques heures, aura beau protester et se débattre, on lui rira au nez.

– Bien certainement.

– Il comparaitra vainement devant l'autorité supérieure, invoquant sa qualité d'étranger. Le témoignage de l'intendant Arsoff suffira.

– D'autant plus facilement, poursuit M. de Morlux, que Rocamboles a trop d'intérêt à cacher son passé pour oser s'adresser au consulat français.

– C'est fort bien, dit Hermann ; mais un homme qui s'est évadé du bague désertera, l'envoyât-on au Caucase, aussi facilement que vous buvez un verre d'eau, et dans trois semaines ou dans trois mois, vous le reverrez à Paris, et tant pis pour vous si vous n'avez pas fait votre besogne.

– Que veux-tu dire ?

– Si vous n'avez pas renvoyé au cimetière M^{lle} Antoinette que Rocamboles en avait fait sortir.

– Et Madeleine ? demanda M. de Morlux avec émotion, que veux-tu donc en faire ?

– Tout à l'heure, je vous le dirai, répondit

Hermann qui interrogeait maintenant l'horizon du regard.

Le terrible froid du Nord, un peu radouci dans la soirée, avait repris toute son intensité. Dans le lointain, la plaine blanche était bornée par une ligne sombre. C'étaient les grands bois que M. de Morlux avait traversés quatre jours auparavant.

– Mais parle donc ! répéta celui-ci s'adressant encore à Hermann.

– Attendez ! répondit Hermann.

La téléga continuait à voler sur la neige, et la ligne noire grandissait.

– Tout à l'heure, reprit Hermann, vous allez voir s'allumer les étoiles.

– Mais, dit M. de Morlux, qui leva les yeux vers le ciel maintenant dépouillé de tout nuage, il y a longtemps qu'elles brillent.

– Ce n'est pas de celles-là que je veux parler.

– Desquelles donc ?

– De ces étoiles mobiles qui nous entouraient

l'autre nuit d'un cercle de feu.

– Des loups ?

– Oui.

– Eh bien ! fit M. de Morlux, qui tressaillit de nouveau et sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

– Attendez... attendez..., railla Hermann.

Tout à coup les chevaux pointèrent les oreilles, et celui du milieu, le cheval de brancard, comme on dit, se cabra.

– Les loups ! cria le moujik.

Et il fit siffler son fouet. Les chevaux repartirent en donnant des marques d'épouvante et les naseaux ouverts. Une bouffée de vent leur avait apporté l'odeur de leurs terribles ennemis.

– Mais parle donc ! dit M. de Morlux avec une sorte d'angoisse.

– Tout à l'heure, dit Hermann.

Et il regarda Madeleine. Madeleine gisait, toujours inanimée, au fond du traîneau, et M. de Morlux n'osait plus fixer les yeux sur sa

belle tête décolorée. Tout à coup encore les étoiles, comme disait Hermann, s'enflammèrent dans la nuit, et des masses noires bondirent silencieuses aux deux côtés du traîneau : c'étaient les loups !

– Maître, dit alors Hermann, quand on a fait une faute, il faut la réparer à tout prix...

– Que veux-tu dire ? fit le vicomte frissonnant.

– Vous avez, il y a quelques jours, arraché Madeleine aux loups... il faut la leur rendre.

– Tais-toi, malheureux ! tais-toi ! murmura M. de Morlux.

– Dans une heure, il n'en restera pas trace, poursuivit Hermann, qui sauta à l'intérieur du traîneau pour saisir Madeleine à bras-le-corps.

– Arrête, misérable ! fit M. de Morlux.

– Voulez-vous donc toujours l'épouser ? ricana Hermann. Elle vous hait... et vous méprise !...

– Oh !

– Allons, mon maître, dit le misérable, une

lueur de raison...

Et il souleva Madeleine.

– Non, non, dit M. de Morlux d'une voix étranglée, cette mort serait horrible... je préfère la tuer avant.

Et il posa le canon de l'un de ses pistolets sur la tempe de Madeleine endormie...

XXVI

Déjà le doigt de M. de Morlux s'appuyait sur la détente. Le coup allait partir et la balle brisant la tempe eût fait un cadavre de cette belle jeune fille qui avait à peine vingt ans. Un miracle seul pouvait sauver Madeleine, et ce miracle, Dieu le fit... Madeleine rouvrit les yeux. Et M. de Morlux épouvanté laissa tomber l'arme meurtrière au fond du traîneau. Ses cheveux venaient de se hérissier et un tremblement convulsif parcourait tout son corps. Il est des gens qui reviennent à eux après un évanouissement plus ou moins long, avec le cerveau troublé, l'esprit chargé de vapeurs et qui ont peine à se souvenir... Il en est d'autres qui lient instantanément le moment où ils ont fermé les yeux à celui où ils les rouvrent et dont la mémoire revient nette et précise avec une foudroyante rapidité. Madeleine était de ceux-là. Elle vit M. de Morlux et elle le reconnut. Elle se sentit emportée par la télégé, et elle comprit

qu'on l'enlevait... Et joignant les mains, elle s'écria :

– Monsieur, n'aurez-vous pas pitié de moi ?

Cette voix suppliante acheva de bouleverser M. de Morlux, qui se prit à balbutier. Hermann, sur le siège du moujik, murmurait avec colère :

– Voilà mon maître qui va faire des bêtises.

Madeleine continua avec une admirable présence d'esprit et une voix si caressante, que M. de Morlux en fut tout bouleversé.

– Je sais qui vous êtes, monsieur. Vous êtes le frère de notre mère... et vous voulez ma mort et celle de ma sœur...

M. de Morlux, sombre et farouche, ne répondit pas.

– Vous voulez notre mort, continua Madeleine, parce que vous avez peur d'être obligé de nous rendre notre fortune...

– Taisez-vous ! fit-il brusquement.

Mais elle poursuivit :

– Eh bien ! je vous jure que si vous avez pitié

de moi et de nous, que si vous renoncez à vos infâmes projets, nous n'invoquerons jamais, ni ma sœur, ni moi, le souvenir de notre mère et le nom qu'elle nous a laissé. Nous continuerons à être de pauvres filles vivant de leur travail, obscurément, honnêtement...

M. de Morlux interrompt brusquement Madeleine :

– Voulez-vous m'épouser ? dit-il.

Elle poussa un cri d'horreur et le regarda avec épouvante.

Mais lui, entraîné par cette passion fatale qui bouillonnait dans ses veines et, en dépit du froid glacial de la nuit, rendait sa tête brûlante, il poursuivit avec un accent sauvage :

– Vous serez ma femme !... je le veux !...

– Jamais ! dit-elle en se réfugiant sur l'autre banquette de la téléga, jamais !

– Par ainsi, continua-t-il avec égarement, je vous rendrai cette fortune qui...

Mais elle l'interrompt :

– Oh ! dit-elle, mais vous êtes tout couvert du sang de ma mère !...

Il eut un rire féroce et étouffa une exclamation de rage.

– Tuez-moi plutôt ! ajouta-t-elle.

– Allons ! mon maître, cria Hermann, une minute de courage... Ne voyez-vous pas que les loups ont faim !

En effet, les terribles animaux continuaient à bondir aux deux côtés de la téléga. M. de Morlux avait ressaisi ses pistolets. Mais le cœur lui manqua. Et il voulut enlacer Madeleine dans ses bras ; mais elle le repoussa avec indignation.

– Mais tue-moi donc, assassin ! dit-elle.

– Eh bien ! soit, dit-il.

Et se jetant sur elle, il voulut la prendre à la gorge et l'étrangler. Mais Hermann, se retournant de nouveau :

– Il est trop tard ou trop tôt maintenant, dit-il, voici le relais de poste !

En effet, une maison isolée se dressait au

milieu de la plaine neigeuse, et un filet de fumée montait au-dessus du toit. Les loups, qui ont toujours une extrême prudence, cessèrent d'accompagner la téléga et se tinrent à une distance respectueuse. Madeleine avait fait le sacrifice de sa vie et gardait maintenant un morne silence. Le moujik, du plus loin qu'il avait aperçu le relais, s'était mis à siffler. Le bruit des clochettes avait fait le reste : le maître de poste était prévenu, et, quand la téléga de M. de Morlux arriva, il y avait trois chevaux frais à la porte et un autre moujik ; les postillons, en Russie, changeant comme les chevaux, à chaque poste. Hermann se pencha vers son maître et lui dit à l'oreille :

– Il faut pourtant vous décider, monsieur, que voulez-vous faire ?

– Je veux qu'elle soit ma femme ou ma maîtresse ! répondit M. de Morlux d'une voix impérative.

Hermann haussa les épaules et se tut. Les chevaux frais furent attelés ; le nouveau moujik monta sur le siège. Madeleine, agenouillée dans

le traîneau, semblait recommander son âme à Dieu, et murmurait tout bas les noms de sa sœur et de son Yvan bien-aimé. Sombre et farouche, M. de Morlux tenait toujours ses pistolets à la main, se demandant s'il n'en finirait pas de suite. Mais la beauté de Madeleine, égide puissante, jetait un tel trouble dans son âme avilie qu'il hésitait toujours. La téléga avait repris la course. Hermann regardait le nouveau moujik. Mais il était difficile de voir quel était cet homme au juste, car son corps disparaissait sous une immense pelisse, et son visage était couvert d'un bonnet d'astrakan qui lui descendait sur les yeux. Cependant Hermann voulut engager la conversation.

– N'as-tu pas vu passer des soldats conduisant en traîneau des paysans qui ont la *coloda*¹ aux

¹ La coloda est une espèce de cangue chinoise dont l'usage remonte au temps de l'invasion des Tartares-Mogols en Russie.

La coloda remplace la chaîne que l'on rive aux pieds des malfaiteurs pour leur ôter la possibilité de s'évader tout en leur laissant la faculté de marcher. Ce sont deux pièces de bois très épaisses et échancrées, qui, lorsqu'elles sont solidement réunies par de fortes chevilles, forment deux trous au milieu desquels se trouve enchâssé le bas des jambes du prisonnier.

pieds ?

Le moujik ne répondit pas. Hermann lui parla français, allemand, russe. Le moujik siffla ses chevaux, fit claquer son fouet et ne parut faire aucune attention à Hermann. Celui-ci se retourna de nouveau. M. de Morlux, livide de rage, contemplait Madeleine agenouillée, et tourmentait la crosse de ses pistolets. À cent mètres de la maison de poste, les loups avaient rejoint la téléga, et les chevaux frissonnants, épouvantés de ce terrible voisinage, précipitaient leur course avec une rapidité vertigineuse. Hermann dit encore à son maître :

– Voyons, monsieur, il faut en finir...

Quand les condamnés n'inspirent aucune crainte à leurs conducteurs, on leur met une coloda à une seule jambe : cela leur allège le poids de ce lourd morceau de bois qui, bien que leurs jambes soient entourées de chiffons, finit toujours par mettre la chair à vif pendant un si long voyage. L'usage de la coloda est moins dispendieux que celui des chaînes ; avec une hache, on a vite fabriqué une coloda, tandis que le gouvernement serait entraîné dans de fortes dépenses s'il fallait fournir des chaînes à tous les condamnés à la déportation en Sibérie, d'autant plus que ces chaînes ne rentreraient jamais dans les magasins. (Lestrelin, *Les Paysans russes*.) [NdA.] A paru chez Dentu en 1861.

– Je l’aime ! répéta M. de Morlux avec un accent égaré.

Les loups, avec leurs yeux sanglants, décrivaient un cercle de feu autour de la téléga. Hermann et M. de Morlux parlaient allemand. Madeleine devinait qu’il était question d’elle entre le maître et le valet, mais elle ne comprenait pas ce qu’ils disaient.

– Maître, murmurait Hermann, méfions-nous du moujik. Pas de bruit, pas de coups de pistolet ; mais prenez-la à bras-le-corps et jetez-la hors du traîneau... les loups feront le reste.

– Tais-toi ! ne me tente pas ! disait M. de Morlux.

– Voulez-vous donc arriver à Peterhoff ou à Studianka ? Là, elle se réclamera du premier soldat qu’elle trouvera...

– Oh ! fit M. de Morlux avec rage, il faut qu’elle soit à moi...

– Maître, maître, les loups ont faim ! ricana Hermann.

M. de Morlux eut le vertige et ses yeux

s'injectèrent. Il se précipita sur Madeleine, et la saisit par le milieu du corps... Madeleine jeta un cri et se cramponna à la banquette du traîneau.

– Les loups ont faim ! répéta Hermann.

Mais soudain, au cri de Madeleine, un autre cri répondit : un cri terrible, un cri d'agonie... C'était le moujik qui, saisissant Hermann à la gorge, l'avait précipité du siège sur la neige. Et M. de Morlux, abandonnant Madeleine qui se débattait avec l'énergie du désespoir, vit un groupe informe qui se roulait sur la neige, les loups et leur victime Hermann qui criait comme avait crié le cosaque, et dont les loups se disputaient le corps lambeau par lambeau, en poussant de féroces hurlements.

XXVII

Nous avons laissé Rocambole en proie à l'ivresse étrange que procure l'opium, et jeté, les mains liées derrière le dos, sur le traîneau qui emportait les soldats et les prisonniers. Nous nous servons de ce mot de prisonnier parce que tout paysan russe livré par son seigneur au service militaire, n'obéissant jamais de bonne grâce, est presque toujours emmené de force et garrotté. Le froid éteignit chez Rocambole cette surexcitation nerveuse qui s'était traduite, comme on l'a vu, par des paroles incohérentes.

Les soldats chantaient, Alexis pleurait, car on l'avait séparé de sa jeune femme au moment même où il touchait à la liberté, et le troisième paysan livré par Nicolas Arsoff était absorbé par cette ivresse bestiale que procure au serf russe l'eau-de-vie de grain. Les hallucinations du

haschis¹ se calment presque instantanément, surtout chez les natures nerveuses. Le froid qui saisit Rocambole opéra sur lui une révolution après l'avoir un moment plongé dans une espèce de sommeil. Il s'était endormi ivre et fou ; il rouvrit les yeux comme il avait l'habitude de les rouvrir, c'est-à-dire avec le calme de son esprit et le merveilleux sang-froid qui, jusque-là, ne l'avait jamais abandonné. Il eut bien un moment d'indécision et d'étonnement ; rattachant son réveil à ses derniers souvenirs, il se rappela s'être assis dans un fauteuil de cuir, auprès du poêle, dans la grande salle du château. Maintenant la téléga de poste l'entraînait en pleine nuit, et dans cette téléga il y avait dix ou douze hommes qui parlaient, riaient, chantaient ou pleuraient. Quels étaient ces hommes ? Comment se trouvait-il parmi eux ? Malgré sa perspicacité ordinaire, il était impossible à Rocambole de le deviner. Où allaient-ils ? Pourquoi lui avait-on attaché les mains ? Mystère encore ! La téléga était un traîneau grossier, construit différemment de ceux qui sont employés par les voyageurs de

¹ C'était de l'opium dans les pages précédentes !

distinction. Il était muni d'une caisse reposant sur l'essieu de derrière, assez semblable à nos charrettes françaises. C'était dans cette partie du véhicule que les trois prisonniers, solidement liés, avaient été entassés, tandis que le sous-officier et les soldats, assis sur le devant, entouraient le moujik conducteur. Dans cette téléga, le fanal n'était pas à deux faces ; par conséquent Rocambole et ses deux compagnons d'infortune étaient plongés dans l'obscurité et ne pouvaient se voir.

Alexis continuait à pleurer. S'il eût parlé, certainement Rocambole l'eût reconnu à sa voix. Rocambole, dans le cours de son orageuse existence, s'était trouvé dans bien d'autres situations ; et quand un homme a, comme lui, passé six années au bagne, il a acquis un merveilleux instinct de prudence qui ne se dément jamais. La première chose que fait un homme ordinaire devenu prisonnier pendant le sommeil de l'ivresse, c'est, en revenant à lui, de crier et de se débattre. Mais Rocambole n'était pas un homme ordinaire. Rien en lui ne trahit ce retour instantané à la raison. Seulement, son œil

de lynx perça les ténèbres et sa haute intelligence se livra à un travail de reconstruction des faits qui avaient dû se passer.

De temps en temps, pendant la course rapide du traîneau, un soldat allumait sa pipe, se servant pour cela d'un bout de corde goudronnée qu'il mettait en contact avec le fanal. Cette opération jetait pendant dix secondes de rapides reflets sur les visages et les uniformes, et Rocambole put se convaincre sur-le-champ qu'il était au pouvoir des soldats. Mais qu'avait-il fait pour cela ? Peu à peu ses souvenirs revinrent en foule. Au moment où sa raison l'avait abandonné, il venait de préparer sa fuite et celle de Vanda et de Madeleine, et il n'attendait plus que le moment où Nicolas Arsoff et M. de Morlux remonteraient chez eux. Que s'était-il passé depuis ? Tout ce que Rocambole put se rappeler, c'est qu'il lui avait semblé que la fumée de son cigare le poussait au sommeil. Un moment il avait voulu le jeter. Avec un pareil jalon, Rocambole devait se reconnaître bien vite. Le cigare – il n'en douta plus dès lors – renfermait un narcotique, et, tandis qu'il s'apprêtait à battre M. de Morlux, c'était

M. de Morlux qui l'avait battu.

Ce qui s'était passé ensuite lui importait peu désormais. Tout ce qu'il devinait, tout ce dont il avait maintenant la conviction, c'est que Madeleine et Vanda étaient sans doute au pouvoir de M. de Morlux. Et Rocambolesentit son cœur battre à outrance et ses cheveux se hérissier. Cependant la promesse de partager la prime de mille roubles pour la capture de la femme accusée d'espionnage avait mis le sous-officier en belle humeur, et cette belle humeur s'était augmentée sensiblement au départ du château, car M. de Morlux lui avait mis un billet de vingt roubles dans la main.

Il y avait une heure que la télèga courait. Le sous-officier dit au moujik :

– Tes chevaux sont bons, camarade. Ils ne regarderont pas à faire un petit détour, n'est-ce pas ?

Rocambolesentit ces paroles.

– Où voulez-vous donc aller ? demanda le moujik.

– Nous pourrions faire un crochet vers le nord-ouest.

Le moujik se mit à rire :

– J’entends, dit-il, vous voulez aller boire un coup à l’auberge du Sava ?

– Justement.

– Aurai-je ma part ?

– Sans doute.

– En route donc ! dit le moujik qui venait d’atteindre un de ces poteaux indicateurs qui, dans les vastes plaines neigeuses de Russie, sont les seuls indices du chemin à suivre.

Et la téléga remonta vers le nord-ouest. Rocambole savait assez de russe pour ne pas perdre un mot de cette conversation. En outre, on avait assez parlé depuis quatre jours de l’auberge du Sava pour qu’il sût qu’elle n’était qu’à quelques verstes du château du comte Potenieff. Et Rocambole, toujours muet, immobile, l’oreille tendue, écouta encore la conversation du sous-officier et des soldats. Tout en écoutant il se disait :

– Pour peu que ces hommes s’arrêtent et boivent, je trouverai bien un moyen de leur échapper.

Alexis pleurait et se lamentait. Rocamboles, qui avait les mains et les pieds liés et ne pouvait par conséquent se lever ou se traîner, exécuta alors sur lui-même un singulier mouvement de rotation et se mit à rouler comme un bâton qu’on pousserait du pied sur une pente. Cette manœuvre lui permit de se trouver tout auprès d’Alexis, qu’il ne pouvait distinguer, mais qu’il avait fini par reconnaître, car le paysan, dans ses lamentations, avait plusieurs fois laissé échapper le nom de Catherine, et il l’appela tout bas par son nom. Alexis tressaille et cesse de pleurer. Rocamboles se hissa jusqu’à son oreille, y colla ses lèvres et dit :

– C’est moi... le maître... j’ai toute ma raison...

– Vrai ? dit le paysan.

– Oui, mais parle... que s’est-il passé ?

– Vous avez été fou.

– Ah !

– Fou et furieux. Vous ne reconnaissiez plus personne.

Alors Alexis raconta ce qu'il savait, c'est-à-dire qu'il s'était trouvé au rendez-vous donné par Rocamboles, mais qu'il avait attendu vainement pendant plus d'une heure ; qu'au bout de ce temps, il avait été entouré subitement par les gens de Nicolas Arsoff et traîné par eux au château, où il avait trouvé Rocamboles en ce singulier état de surexcitation et de folie. Alexis ne négligea aucun détail. Il parla de l'audace de Nicolas Arsoff livrant Rocamboles comme un paysan qui s'était soustrait à l'obrock, il raconta le désespoir de Vanda et la joie de ce Français qui paraissait être l'ami de l'intendant. Enfin il répéta à Rocamboles les dernières paroles de Vanda :

– Veille sur ton maître !

Et Rocamboles, qui croyait en Vanda comme en lui-même, se dit :

– Si je puis échapper à ces hommes d'ici à quelques heures, peut-être rien n'est-il encore désespéré.

La téléga courait vers l'auberge du Sava avec une rapidité que le gosier altéré du moujik semblait précipiter. Enfin, la maison maudite apparut dans le lointain. Elle était silencieuse et morne, et aucun filet de fumée ne sortait du toit ; aucun jet de lumière ne passait au travers de la porte ou des volets.

– Hé ! la sorcière ! cria le moujik en arrêtant son attelage fumant devant le seuil.

Il fit claquer son fouet et appela.

Le sous-officier sauta à terre, et avec la crosse de son fusil ébranla la porte.

Après tout ce bruit, la fenêtre du grenier où couchait Yvanowitchka s'ouvrit et la vieille cria :

– Que me veut-on ?

– Nous voulons boire.

– Passez votre chemin, je n'ai plus de bière.

– Tu auras de l'eau-de-vie ?

– Je n'en ai plus.

– Même pour deux roubles ?

– Vrai ? paierez-vous ? dit la vieille hôtesse

qui se méfiait des soldats.

– Oui, et d’avance.

Elle se décida à venir ouvrir.

Les soldats sautèrent en bas de la téléga, et l’un d’eux dit au sous-officier :

– Ces pauvres gens doivent être morts de froid ; il faudrait les faire mettre près du poêle, tandis que nous boirons.

– Bah ! dit le sous-officier, ils sont tranquilles : autant les laisser dans le traîneau.

Rocamboles avait de nouveau collé ses lèvres à l’oreille d’Alexis.

– Avec quoi as-tu les mains liées ? dit-il.

– Avec des cordes.

– Tâche de te coucher sur le ventre et d’approcher tes poignets de mes dents, dit Rocamboles.

XXVIII

Les soldats et le moujik étaient entrés dans l'auberge et avaient rallumé le poêle, dans lequel il n'y avait plus que des cendres chaudes. Puis ils avaient allumé les torches de résine qui, chez le paysan russe, remplacent ordinairement la chandelle. Alors ils avaient pu voir un homme couché sur le poêle, au-dessus duquel était un lit — le lit que la vieille hôtesse cédait ordinairement au voyageur qui s'aventurait chez elle. Pierre avait survécu à sa blessure. Yvanowska, attirée vers lui par cette mystérieuse sympathie du crime que le crime attire, l'avait soigné comme son enfant, et était parvenue à le sauver. Pierre était malade encore, mais il était probable que dans quelques jours il serait sur pied. Quand les soldats furent entrés, la vieille leur dit :

— Je ne voulais pas ouvrir d'abord, parce que je craignais que vous ne fussiez des cosaques du

régiment de Peterhoff.

– Non, dit le sous-officier, qui se nommait Gogloff ; nous appartenons au corps d’infanterie de la garnison de Studianka.

– De quel pays venez-vous donc ?

– Nous sommes allés sur les domaines de Potenieff chercher trois hommes pour le contingent.

À ce nom de Potenieff, Pierre le moujik, qui sommeillait en proie à la fièvre, se redressa et ouvrit les yeux :

– Qui parle de Potenieff ? fit-il. C’est moi... N’ai-je pas la voix d’Yvan ?... Si ma voix est celle d’Yvan, Yvan et moi c’est la même chose...

– Ne faites pas attention, dit la vieille, c’est un pauvre garçon qui a la fièvre.

– Que lui est-il arrivé ? demanda Gogloff.

– Il s’est battu avec un cosaque.

– Pour un pot de bière ?

– Non, pour une femme.

– Et c’est le cosaque qui a enlevé la femme ?

– Non, ni l'un ni l'autre...

– Madeleine ! hurlait Pierre le moujik, qui écumait sous ses couvertures de peaux de loup, je t'aime... et il faudra bien...

Gogloff tourna le dos au poêle et par conséquent à Pierre le moujik, dont il n'entendit pas les dernières paroles. Puis, la vieille alla chercher de la bière et de l'eau-de-vie, et s'empara avidement d'un papier grasseyé représentant un rouble, que le sous-officier jeta sur la table. Après la bière vint l'eau-de-vie, puis on retourna à la bière. À un certain moment, un des soldats sortit pour voir si les trois prisonniers se tenaient tranquilles. Celui qui était ivre dormait réellement, les deux autres, c'est-à-dire Alexis et Rocambole, feignaient de dormir. Le soldat rejoignit ses compagnons, qui, tout en buvant, avaient entonné un refrain de caserne.

Alors Rocambole reprit sa besogne. La corde qui entourait les mains du paysan russe était épaisse et toute neuve. Mais Rocambole avait de bonnes dents, et il la scia tant et si bien, avec une patience inouïe, qu'elle finit par se briser. Alors

les mains d'Alexis furent libres.

Pour avoir plus chaud, les soldats avaient fermé la porte, se souciant fort peu de leurs prisonniers. D'ailleurs l'isolement de l'auberge du Sava, le froid glacial de la nuit et le voisinage des loups étaient tout autant de garanties de sécurité pour eux. Quel homme aurait essayé de fuir, alors même qu'il n'eût pas été solidement garrotté ?

– Vite ! dit Rocambole, si tu veux revoir Catherine, nous n'avons pas un moment à perdre. Tes mains sont libres, délivre-moi à ton tour.

Alexis ne se le fit pas répéter : il se meurtrit les mains et fit saigner ses ongles ; mais il délivra la corde qui détenait captifs les bras de Rocambole. Le reste fut un jeu pour ce dernier. Il se débarrassa de la *coloda* qui lui meurtrissait les jambes avec autant de dextérité qu'en pouvait mettre à cette besogne un homme qui avait brisé sa chaîne de forçat comme un fétu de paille. Puis quand il fut tout à fait libre, il rendit le même service à Alexis. Celui-ci avait bien compris que Rocambole n'était plus fou, et de nouveau il avait

en lui une foi aveugle. Il crut que Rocambole et lui allaient sauter en bas de la téléga et prendre la fuite à travers champs. Mais Rocambole lui dit :

– Ne bouge pas !

Puis il sauta sur le siège du traîneau, prit les rênes qui se trouvaient entortillées après le fouet et siffla en homme qui a l'habitude de conduire un attelage.

– Que faites-vous, maître ? demanda Alexis stupéfait.

– Tu le vois, répondit Rocambole.

Et les chevaux partirent en secouant leurs clochettes. Au bruit, les soldats, à moitié ivres déjà, s'élançèrent au-dehors. Mais ils demeurèrent pétrifiés à la vue du traîneau qui fuyait.

– Je n'aime pas à aller à pied, dit Rocambole en riant.

Et il cingla les chevaux de vigoureux coup de fouet. Cependant Rocambole ne riait que du bout des dents. Rocambole était tourmenté, et l'angoisse l'avait saisi à la gorge. Il songeait à

Vanda ; il songeait plus encore peut-être à Madeleine. Pourquoi ? Il n'aurait pu le dire lui-même.

– Où allons-nous, maître ? demanda Alexis.

– Au château, pardieu !

– Mais vous voulez donc retomber au pouvoir de Nicolas ?

– Non, c'est lui qui tombera en mon pouvoir.

– Dieu vous entende, maître !

– Et les deux femmes que nous avons laissées... et Catherine ?...

– C'est juste, dit le serf.

On se souvient que Rocamboles, dans son accès de folie, s'était dépouillé de ses vêtements. Mais, au moment de le faire monter dans le traîneau, un des soldats avait eu pitié de lui et lui avait remplacé sa polonaise sur les épaules, se doutant peu que cet acte d'humanité allait servir le fugitif. En effet, dans l'une des poches de la polonaise était le portefeuille du faux Allemand. En Russie, le numéraire est si rare qu'on paie à peu près partout et toujours en papier. Le

portefeuille de Rocamboïe était gonflé de petits billets de huit, dix et vingt roubles. Aussi, quand Alexis lui dit :

– Maître, les chevaux sont las, ils ne nous ramèneront jamais à Lifrou.

Rocamboïe, caressant de la main le cuir grenu de son portefeuille, répondit :

– Nous en trouverons de frais à la poste de Peterhoff.

Peterhoff n'était pas à plus de huit verstes de distance. C'était un trajet d'une heure. À la lisière du bois, on devait retrouver le poteau qui indiquait la bifurcation entre les deux routes : celle qui venait de Peterhoff et conduisait à l'auberge du Sava et celle qui se dirigeait vers le château du comte Potenieff. Rocamboïe possédait à un haut degré ce qu'on appelle la mémoire locale. D'ailleurs, en enfant du pays qu'il était, Alexis ne se fût pas trompé de chemin. Tout en stimulant l'ardeur des chevaux, de la voix et du geste, Rocamboïe réfléchissait. Depuis un mois qu'il se mesurait avec M. de Morlux, il avait pu juger qu'il avait dans cet homme un adversaire

digne de lui. Et Rocambole, en se disant cela, ressemblait au joueur d'échecs consommé qui calcule approximativement la marche du jeu d'un adversaire habile. Or, Rocambole se disait :

– De deux choses l'une, ou M. de Morlux est aux prises avec Vanda, et je la connais, ma tigresse, elle se fera tuer pour défendre Madeleine, et alors Madeleine n'est pas encore au pouvoir de son ennemi. Ou Vanda a succombé, et M. de Morlux prendra la fuite en emmenant Madeleine. Dans le premier cas j'aurai le temps d'arriver. Dans le second, je rencontrerai M. de Morlux sur le chemin de Peterhoff.

Le raisonnement était logique, comme on va le voir.

Au bout d'une heure, les bois étaient traversés et le traîneau s'arrêtait devant la maison de poste qui précède le relais de Peterhoff. Le maître de poste accourut. Rocambole lui jeta une poignée de billets :

- Des chevaux ! dit-il, il me faut des chevaux.
- Impossible ! répondit le maître de poste.

- Pourquoi ?
- Ceux que j'ai à l'écurie sont retenus.
- Pour qui ?
- Pour un étranger qui va passer.
- Quand ?
- D'un moment à l'autre.
- D'où vient-il ?
- De chez le comte Potenieff.

Rocamboles tressaillit.

- Et comment sais-tu cela ? demanda-t-il.

Le maître de poste indiqua du doigt un homme chaussé de grandes bottes fourrées, enveloppé d'une peau de loup, qui s'était endormi sur le poêle.

– C'est le courrier de Nicolas Arsoff, dit-il. Voici une heure qu'il est arrivé pour retenir les chevaux.

– Eh bien ! dit Rocamboles, je vais ranger mon traîneau sous le hangar, tu mettras mes chevaux à l'écurie, et quand ils seront reposés, je repartirai.

Le maître de poste ne vit aucun inconvénient à l'exécution de ce programme. Le traîneau fut rangé sous le hangar, et on y laissa dedans le paysan ivre qui dormait toujours. Puis on mit les chevaux à l'écurie. L'écurie était un autre hangar un peu mieux clos que le premier, mais malpropre, et dans lequel les chevaux étaient en liberté.

– Voulez-vous dormir sur le poêle ? demanda le maître de poste.

– Non, dit Rocambole, nous resterons auprès de nos chevaux, mon compagnon et moi.

Et il désignait Alexis. Celui-ci, qui avait vu tout à l'heure Rocambole impatient de retourner à Lifrou, ne comprenait plus maintenant le flegme britannique qui s'était emparé de lui. Le maître de poste leur donna une lanterne et leur dit :

– Puisque vous voulez rester auprès de vos chevaux, faites un trou dans la paille, vous y dormirez bien.

Puis il leur souhaita le bonsoir, rentra dans la maison de poste et en ferma la porte. Alors

Rocamboles pénétra dans l'écurie.

– Maintenant, dit-il, nous sommes chez nous.

– Maître, demanda Alexis, que voulez-vous donc faire ?

Rocamboles lui montra le postillon qui devait partir avec les chevaux retenus et qui, couché sur une botte de foin, dormait d'un lourd sommeil :

– Tu vas le savoir, dit-il.

XXIX

Le moujik dormait, comme dorment les gens de sa profession. Vous souvient-il du bon temps des diligences qui entraient dans les villes de province, le soir, au bruit joyeux du cornet à piston ? Et ce gros conducteur au visage réjoui et rubicond qui, au troisième relais, était devenu votre meilleur ami et dont vous étanchiez la soif à chaque poste, quand vous aviez l'honneur de voyager avec lui, c'est-à-dire d'avoir une place de banquette ? Quand la nuit venait, le conducteur tirait sa casquette sur ses yeux, s'enfonçait dans un coin de la banquette et ronflait deux minutes après. Le canon du Palais-Royal ne l'eût point éveillé. Mais tout à coup la diligence arrivait au relais.

Soudain le conducteur s'arrêtait, dégringolait du haut de l'impériale, aidait à atteler les chevaux, remontait et se rendormait jusqu'au

relais suivant, tout cela avec la régularité inflexible d'un chronomètre. Eh bien ! le postillon russe est comme le conducteur français, seulement, ce n'est pas l'heure qui l'éveille, c'est le cri particulier, sorte de roucoulement, que pousse le moujik en arrivant au relais de poste. Ce cri, pour le dormeur, domine tous les cris et tous les bruits, on eût tiré auprès de lui un coup de pistolet qu'il n'eût pas ouvert les yeux. Mais le cri retentit, le postillon est sur pied. Les chevaux sont garnis, il est botté : il est couvert de sa pelisse en fourrure commune.

Soudain il se dresse sur ses deux pieds, abandonne la botte de foin qui lui sert de lit, et cinq minutes après ses chevaux sont hors de l'écurie, et il est prêt à partir. Mais tant que le cri guttural n'est point venu frapper son oreille, le postillon dort. Rocambole regardait celui-là. Il s'approcha de lui et le secoua. Le moujik se contenta de grogner sans ouvrir les yeux et se retourna sur sa botte de foin. Rocambole se pencha alors sur lui et lui siffla dans l'oreille ce cri guttural dont nous parlions tout à l'heure.

Soudain le moujik se dressa sur ses pieds, ouvrit les yeux et voulut se précipiter vers la porte. Mais Rocambole le prit à la gorge, et cela avec une telle vigueur que le moujik en tira la langue d'un demi-pied.

– Si tu dis un mot, je te tue ! dit Rocambole en langue russe.

Et il le renversa sous lui. Le moujik stupéfait roulait des yeux hors de leur orbite, considérant ces deux inconnus qui paraissaient vouloir lui faire un mauvais parti. Rocambole ajouta :

– Nous ne voulons ni te faire du mal, ni te voler, au contraire, je te donnerai dix roubles, si tu veux m'obéir.

Le rouble est, pour le paysan russe, un mot magique. La physionomie épouvantée du moujik se rasséra tout à coup.

– Que faut-il faire pour cela ? dit-il.

– Il faut m'obéir.

Le moujik, que Rocambole avait cessé de serrer à la gorge, se releva et continua à regarder les deux inconnus avec étonnement. Il crut

pourtant un moment que c'étaient là les deux voyageurs qu'il attendait, et il leur dit :

– Nos chevaux sont garnis, je suis prêt.

– Non, dit Rocambole, ce n'est pas ce que nous voulons.

– Que voulez-vous donc de moi ?

– Trois choses. Tes bottes, d'abord.

L'étonnement du moujik redoubla.

– Ton fouet et ta polonaise, ensuite.

– Vous voulez conduire mes chevaux ?

– Oui.

– Et... moi... que ferai-je ?

– Tu te recoucheras et tu dormiras jusqu'au jour.

– Mais... Excellence..., balbutia le moujik, qui voyait bien qu'il avait affaire dans Rocambole à un homme d'un rang plus élevé que celui de la classe des serfs, je perdrai ma place.

– Je t'indemniserai...

Et Rocambole tira son portefeuille et montra

des roubles. Le moujik s'inclina.

– Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, Excellence, dit-il avec soumission.

Et il ôta de bonne grâce ses bottes fourrées, son *vitchoura* de fourrure commune et son bonnet d'astrakan. Rocambolev chaussa les bottes, endossa la pelisse et enfonça le bonnet sur ses yeux.

– Tiens, fit naïvement Alexis, qui ne comprenait pas ce que voulait faire le maître, mais qui avait trop de respect pour oser le lui demander de nouveau, on dirait un vrai moujik.

Comme il faisait cette réflexion, le bruit lointain des clochettes, les claquements du fouet, le cri guttural du postillon annoncèrent l'approche du traîneau attendu.

Rocambolev sortit les chevaux de l'écurie et dit à Alexis :

– Tu peux m'attendre ici... Je ne sais pas quand je reviendrai ; mais ce sera bientôt, sois tranquille !...

Maintenant, on sait ce qui était arrivé. Le nouveau moujik, qui avait succédé au moujik parti de Lifrou, et auprès duquel Hermann, sans défiance, s'était assis, c'était Rocambole. Rocambole n'avait cessé de veiller sur Madeleine, tout en conduisant son attelage. Et ce n'avait été qu'au moment où, sur les conseils du valet de chambre, M. de Morlux perdu, saisi de vertige, s'apprêtait à jeter la jeune fille hors du traîneau, que le faux moujik comprit que le moment était venu d'en finir.

— Certes, murmura-t-il, jamais la peine du talion n'aura été mieux appliquée.

Et il avait pris Hermann par le milieu du corps et l'avait jeté aux loups. En même temps, rapide comme l'éclair, laissant les chevaux livrés à eux-mêmes et se contentant d'accrocher les guides à un anneau fixé dans le siège, il sauta dans l'intérieur du traîneau. La panthère qui bondit du haut d'un rocher sur sa proie n'est pas plus foudroyante. M. de Morlux épouvanté sentit les mains de fer de Rocambole s'arrondir comme un étai autour de son cou. En même temps, celui-ci

dit à Madeleine :

– Ne craignez rien. Vous êtes sauvée !...

Un siècle passa pour M. de Morlux dans cette minute, un siècle d'épouvante et d'agonie. Le faux moujik avait jeté son bonnet, et sa tête toute nue apparaissait au vicomte.

– Me reconnais-tu ? disait-il.

– Rocambole ! murmura M. de Morlux avec terreur.

Rocambole lui arracha ses pistolets, et le vicomte ne songea pas même à se défendre. Madeleine, folle de terreur tout à l'heure, croyait maintenant voir le ciel s'entrouvrir. Elle aussi, elle avait reconnu Rocambole, c'est-à-dire son sauveur, comme il avait été le sauveur d'Antoinette. Dans l'éloignement, on entendait toujours les cris désespérés d'Hermann. Mais ces cris allaient s'affaiblissant peu à peu et on devinait que le malheureux était à l'agonie.

– Vicomte Karle de Morlux, dit alors Rocambole, vous avez commis bien des crimes ; mais Dieu peut vous pardonner, si vous vous

repentez, et je vous engage à le faire, car vous allez mourir.

Le vicomte eut peur ; il joignit les mains.

– Grâce !

Et ses yeux suppliants invoquèrent Madeleine.

– Grâce ! murmura la jeune fille en regardant Rocambole.

Celui-ci avait à la main les pistolets arrachés à M. de Morlux.

– Grâce ! répéta-t-elle, croyant que Rocambole allait faire feu.

– Mademoiselle, dit Rocambole, croyez-vous donc avoir le droit de faire grâce à l'assassin de votre mère ?

Madeline étouffa un cri et se tut. M. de Morlux était livide.

– Voulez-vous me faire grâce ? dit-il, je vous rendrai tout !

– Non, dit Rocambole, je veux que ton châtiment soit terrible, misérable !

Il regarda derrière le traîneau et vit cette gerbe

d'étoiles sombres qui se rapprochait de nouveau. C'étaient les loups qui avaient dévoré Hermann qui revenaient à la charge. En même temps, il saisit M. de Morlux comme il avait saisi Hermann, par le milieu du corps, l'éleva au-dessus de sa tête et l'y tint suspendu un moment. Madeleine jeta un cri suprême et ferma les yeux, dominée qu'elle était par l'épouvante. Rocambole avait précipité M. de Morlux hors du traîneau. En même temps et comme le vicomte se relevait tout meurtri de sa chute, il lui cria :

– Je veux que tu aies le moyen de te défendre !

Et il lui jeta ses pistolets. Les chevaux, livrés à eux-mêmes, avaient continué leur course furieuse. Rocambole ne voulut pas se retourner ; il ne voulut pas voir M. de Morlux périr comme Hermann sous la dent des loups. Et, sautant de nouveau sur le siège, il reprit les guides et le fouet.

– À Lifrou ! maintenant, à Lifrou ! dit-il.

Et le traîneau, habilement dirigé, tourna sur lui-même. Madeleine, à demi morte de frayeur, entendit un nom qui sortait de la bouche de

Rocamboles, et elle s'écria :

– Oui ! à Lifrou ! et ne perdez pas une minute, monsieur.

– Vanda ? qu'est devenue Vanda ? demanda Rocamboles avec angoisse.

– Quand ces deux misérables m'ont emportée, répondit Madeleine, ils l'avaient renversée et garrottée...

– Et Arsoff ?

– Allons à Lifrou ! répéta Madeleine. Allons vite.

Rocamboles comprit.

Son fouet siffla avec furie, ses chevaux dévorèrent l'espace... Peu après, Madeleine et lui entendirent un coup de feu dans l'éloignement, puis un second...

C'était M. de Morlux qui tirait sur les loups.

– Voici la justice de Dieu qui commence ! murmura Rocamboles.

Et il continua à fouetter ses chevaux.

XXX

Qu'étais devenue Vanda ? Nous avons laissé la courageuse femme garrottée, réduite à l'impuissance et rejetée dans un coin de la chambre de Madeleine comme une chose inerte, au moment où M. de Morlux et son âme damnée, Hermann, emportaient la jeune fille évanouie. Vanda était désormais au pouvoir de Nicolas Arsoff. Ce dernier, bête stupide et féroce, s'était jeté sur sa victime, l'écume à la bouche, l'œil brillant. Mais cet œil rencontra le regard de Vanda. Vanda garrottée, Vanda réduite à l'impuissance, était demeurée forte par le regard. À moitié de sa course de bête fauve, Arsoff s'arrêta. Le regard de Vanda le brûlait. Cependant il fit un effort sur lui-même et se remit en marche. Mais alors, elle joignit la voix au regard :

– Esclave, dit-elle, tu n'as pas même le

courage de ton infamie. Tu veux être aimé d'une femme noble et tu as si peur que le ciel ne tombe sur la tête et ne t'écrase que tu laisses cette femme enchaînée. Tu es un homme, pourtant ! et je ne suis qu'une femme... Lâche ! Lâche ! dit-elle.

Ces paroles produisirent l'effet que Vanda en attendait. Arsoff s'arrêta, plus indécis que jamais.

– Que crains-tu ? poursuivit Vanda. Le seul homme qui pouvait me défendre n'est plus ici. Tu es le maître de ce château, et chacun s'y courbe sous ta volonté. As-tu peur que j'essaie de fuir ? ferme cette porte. Tu sais bien que si j'appelais à mon aide, ce serait peine perdue... Tous ces hommes qui te redoutent riraient de mon effroi, en bons courtisans qu'ils sont.

– Ah ! tu railles ! murmura Arsoff, dont les yeux s'injectaient comme ceux d'un taureau qu'on lâche dans l'arène.

– Non, répondit Vanda : je ne songe pas à moi. C'est à toi que je pense, à toi qui es un niais... et qui vas mettre le feu à ta maison.

Il ne comprit pas, mais il n'avança point. Vanda poursuivit de cette voix railleuse, au timbre métallique, qui avait si souvent déjà produit sur l'intendant une vive inquiétude :

– Délie-moi seulement les jambes, que je puisse me tenir debout. N'as-tu pas honte, esclave, de vouloir être aimé par une créature réduite à l'état où je suis ?

Le poignard de Vanda gisait encore sur le sol. L'intendant s'en empara.

– Après cela, dit-il, je veux bien faire ce que tu me demandes, car si tu tentes de m'échapper, je te tuerai.

Et il coupa les liens qui attachaient les jambes de la jeune femme. Vanda se redressa, et, comme ses bras étaient toujours liés derrière le dos, elle s'appuya contre le mur, tenant toujours fixés sur Nicolas Arsoff ses deux yeux étincelants qui étaient désormais sa seule arme. Celui-ci la contemplait avec une joie sombre mêlée cependant d'une vague épouvante.

– Esclave, reprit-elle, tu m'aimes donc bien ?

Et sa voix, hautaine et dédaigneuse jusque-là, eut une inflexion caressante qui remua tout à coup la bête fauve dans tout son être.

– Oh ! si je vous aime ? fit-il d'une voix sourde.

– Et si je t'aimais une heure... me tuerais-tu ?...

Il fit un pas en arrière et la regarda avec une sorte d'égarement...

– Oui, répéta-t-elle, si, moi, la femme de race, la veuve de ton ancien maître... j'oubliais une heure que tu es un vil esclave.

– Oh ! taisez-vous ! dit-il, taisez-vous !...

– Je veux que tu m'écoutes, au contraire, dit-elle avec un accent d'autorité qui reprenait sur Arsoff tout son empire. Je veux te dire mon histoire...

– Votre... histoire ?...

Et il continuait à la regarder avec stupeur ; et lui, qui tenait un poignard, se reprenait à trembler devant cette femme qui avait les mains liées !...

Elle se tenait debout contre le mur, la tête haute, dans l'attitude du dompteur qui fascine du regard une bête féroce.

– Crois-tu donc, esclave, reprit-elle, que si j'étais encore la baronne Sherkoff, la grande dame russe, tu m'aurais vu venir ici, à la suite d'un étranger à qui j'obéissais comme tu m'obéissais jadis ?

– Qu'êtes-vous donc devenue ? demanda-t-il.

Vanda eut un de ces sourires à ébranler l'austérité d'un anachorète.

– Tu veux savoir qui je suis devenue, fit-elle ; tu veux le savoir ?

– Oui... je le veux..., balbutia-t-il, en proie à un vertige étrange.

– Avant de le dire, reprit-elle, je veux savoir ce que tu es toi-même. Ton maître, le comte Potenieff, est pauvre, n'est-ce pas ?

Il eut un rire cynique.

– Je ne sais pas, dit-il.

– À seigneur pauvre, intendant riche !

continua-t-elle. Parle, es-tu riche ?

– Peut-être...

– Si tu veux combler l'abîme qui existe entre la femme libre et l'esclave, il faut que tu jettes dessus un pont...

– Un pont d'or ? fit-il.

– Oui...

Et dans ce mot qu'accompagna un autre sourire, il y eut un poème. Nicolas, ébloui, baissa la tête et sentit ses genoux fléchir.

– Mais délie-moi donc les mains ! dit-elle.

Elle n'ordonnait plus, elle priait ; et sa prière avait de mystérieuses et caressantes promesses. Avec le poignard, la bête fauve domptée coupa la corde qui attachait les bras de Vanda. Chose horrible ! ces bras rendus à la liberté s'appuyèrent avec une mollesse perfide sur les deux épaules de Nicolas Arsoff.

– Imbécile ! dit-elle en riant, est-il besoin de cordes et de poignard pour être aimé ?...

Nicolas chancela de nouveau et tout son sang

afflua vers son cœur.

– À genoux, esclave ! répéta-t-elle.

Mais ce n'était plus de sa voix impérieuse et hautaine qu'elle prononçait ces paroles ; c'était avec une raillerie charmante. Ce n'était plus une reine offensée foulant un audacieux aux pieds : c'était la fille d'Ève enchaînant à son char cet ours du Nord qui aurait pu l'étouffer d'une seule étreinte. Et Nicolas Arsoff se mit à genoux et il osa effleurer de ses lèvres la main de Vanda. La lanterne que l'intendant avait apportée éclairait seule cette scène. Vanda laissa un moment la bête fauve à ses pieds ; puis, la relevant d'un geste :

– Debout ! dit-elle, et causons.

Il la regarda avec une admiration mélangée de respect.

– Tu es donc riche ? fit-elle.

– Très riche, répondit-il avec orgueil.

– Je veux te rendre pauvre, moi...

Il eut un gros rire.

– C'est difficile, dit-il.

– Alors, fit-elle en l’enveloppant des magnétiques effluves de son regard, tue-moi... cela vaut mieux...

Et elle lui souriait à anéantir le peu de raison qui lui restait.

– Où est ton or ? reprit-elle.

– Il est caché... oh ! bien caché...

– Je veux savoir où...

Mais l’avarice et la cupidité de l’intendant reprirent le dessus.

– Non... c’est impossible, dit-il... Je vous donnerai ce que vous voudrez... mais...

– Mais, dit-elle en l’interrompant d’un geste hautain, je veux que tu sois toujours esclave... et, puisque tu as un château et une armée de laquais, il faut que tu m’obéisses ici.

Le regard et le sourire de Vanda enivraient Nicolas Arsoff mieux que n’aurait pu le faire cette abominable eau-de-vie dont il usait chaque soir avec si peu de modération. La bête fauve était dominée et écrasée, réduite à l’impuissance.

– Je veux une fête à l’heure même ! ordonna Vanda : je veux souper, cette nuit, à l’éclat des lustres ; je veux boire de ton meilleur vin, esclave, et je veux que tu forces tous les gens qui t’obéissent à se prosterner à mes pieds. Je suis la reine de cette maison désormais ! Et, de nouveau, elle appuya un de ses bras nus sur le cou du taureau de l’intendant. Cette fois la folie gagna Nicolas Arsoff. Sa voix de stentor retentit à travers les corridors du château et ses ordres se succédèrent, comme ceux d’un général au moment d’une bataille.

Il était alors deux heures du matin. À trois heures, la volonté capricieuse de Vanda, naguère garrottée et sous une menace de mort, à présent, maîtresse absolue, cette volonté, disons-nous, avait improvisé une fête nocturne ; et elle était à table, en tête à tête avec l’intendant, tandis que deux jeunes couples de paysans, nouvellement mariés, dansaient au son du théorbe, l’instrument favori du peuple russe. Et les serviteurs du farouche intendant se disaient :

– Maintenant qu’il est amoureux, peut-être

sera-t-il moins méchant. Deux heures plus tard, l'intendant était ivre. Alors Vanda renvoya les paysans, le joueur de théorbe et les valets :

– Maintenant, dit-elle à l'intendant, où est ton or ? Mais il se défendit encore :

– Oh ! non, dit-il, non...

Il avait laissé sur la table ce poignard qu'avait rougi le sang de M. de Morlux. Vanda allongea la main et s'en empara.

– Où est ton or ? répéta-t-elle.

Il crut qu'elle voulait le tuer, et il se dégrisa un moment. Puis, se levant en trébuchant, il tourna la table pour aller vers elle.

Mais elle recula, le poignard levé et répétant :

– Où est ton or ?

XXXI

Un souvenir traversa l'esprit de Nicolas Arsoff comme il s'avançait vers Vanda avec l'intention de la désarmer. Il se rappela que trois heures auparavant elle s'était jetée sur M. de Morlux avec la souplesse et la foudroyante rapidité d'une tigresse, et que M. de Morlux n'avait dû son salut qu'à un hasard. Or Nicolas Arsoff avait bu et, quand il avait bu, le digne intendant n'était pas solide sur ses jambes... Il s'arrêta donc en chemin et se remit à rire de ce gros rire hébété qu'il avait dans l'ivresse.

– Je crois, balbutia-t-il, que vous vous moquez de moi.

– Non, répondit-elle, seulement, je veux savoir où est le trésor.

– Pour le prendre ?

– Peut-être...

– Non, non, répéta-t-il ; je vous donnerai ce que vous voudrez, mais...

– Mais je veux savoir où tu enfermes ton trésor...

Et elle se mit à lui sourire comme elle souriait quand elle voulait séduire. Nicolas fit un pas encore. Mais le poignard tiré le fit hésiter à aller plus loin.

– Oh ! je vous aime, balbutia-t-il, je vous aime...

– Alors, dit-elle en lui souriant toujours, pourquoi ne veux-tu pas me montrer ton or ?

– Mais je vous en donnerai...

– Je veux me faire ma part moi-même.

– Ah ! fit-il avec étonnement, vous ne prendrez donc pas tout ?

– Non.

Sa voix était nette et son expression de franchise si grande que l'ivrogne en fut frappé. Vanda poursuivit :

– Je veux savoir où tu mets ton or, pour voir si

tu es un homme ingénieux.

Son gros rire reparut.

– Il est bien caché, dit-il.

– Ah !

– Et on chercherait partout, même dans la lune, avant de savoir où il est, fit-il avec un sentiment d'orgueil.

En parlant ainsi, Nicolas Arsoff ignorait une chose, c'est que, quatre jours auparavant, tandis que le faux Allemand et sa compagne le ramenaient ivre mort de Studianka, il avait beaucoup jasé dans son sommeil, à ce point que Rocambole avait dit à Vanda :

– C'est vraiment dommage que je ne sois plus le Rocambole d'autrefois. Voilà une bien belle occasion de s'approprier le bien d'autrui.

Donc, Vanda savait parfaitement ce qu'elle demandait avec tant d'insistance. Cependant Nicolas Arsoff hésitant encore :

– Mais, lui dit-elle, s'armant de son plus beau rire tentateur, si tu as tant d'or que cela, comment veux-tu que je l'emporte ?

– J'en ai de quoi remplir une téléga ! répondit-il.

– Montre-le-moi !

Et dans ces trois mots, elle sut mettre cet indicible accent de cupidité qui n'appartient qu'aux femmes vénales. L'ivrogne avait été longtemps partagé entre deux sentiments tout à fait opposés, la vanité et la prudence. La vanité le poussait à montrer la cachette pour faire admirer à Vanda les ressources de son imagination. La prudence lui commandait de garder son secret pour lui seul. La vanité l'emporta.

– Eh bien ! fit-il, je vais vous le dire...

– Ah ! enfin...

– Mais vous m'aimerez, n'est-ce pas ?

Et il fit encore un pas vers elle.

– Oui, quand j'aurai vu ton or. Où est-il ?

– Il n'est pas dans le château.

– Vraiment ? où est-il donc ?

– Dans le jardin.

– Enterré ?

– Non... mieux que cela.

– Allons ! fit-elle en appuyant sa main gauche sur l'épaule de l'intendant, qui frissonna à ce contact.

– Mais c'est en plein air, dit-il encore.

– Qu'importe !

– Et il gèle si fort...

– Je m'envelopperai dans une bonne pelisse.

Sur ces mots, Vanda frappa le timbre d'argent qui se trouvait sur la table, et deux valets entrèrent.

– Canailles ! leur dit Nicolas Arsoff, donnez-moi mes fourrures les plus chaudes et jetez sur les épaules de madame, qui est maintenant votre reine et maîtresse, cette pelisse de renard bleu que le marchand de Peterhoff m'a engagée pour vingt mille roubles.

On s'empressa d'obéir à Nicolas Arsoff. Enveloppée dans la riche fourrure qu'on venait de lui apporter, Vanda s'appuya au bras de l'intendant avec un perfide abandon.

– Je crois que je deviens fou ! murmura celui-ci, qui se sentait transporté dans le monde des rêves.

– Allons voir ton or, répéta Vanda.

Nicolas, toujours trébuchant, s'aventura dans les corridors du château. Vanda le soutenait. Il arriva ainsi à une porte qui donnait sur le jardin et dont il avait la clé parmi le trousseau qui pendait toujours à sa ceinture. La nuit était glaciale, le ciel d'une pureté étincelante. La neige qui couvrait la terre avait acquis sous les pieds la dureté du diamant. Le froid dégrisa un peu Nicolas Arsoff. Une fois encore, il hésita à livrer son secret. Mais Vanda s'appuyait sur lui avec une telle nonchalance que son hésitation subit le dernier assaut et fut vaincue. Alors la prudence fit place à la vanité, et il tint à justifier le mot *ingénieux* tombé des lèvres de Vanda.

– Maîtresse, disait-il en marchant, crois-tu donc qu'un esclave n'a pas l'esprit d'un homme libre ? Ni le comte Potenieff, mon maître, ni le czar n'auraient eu l'idée que j'ai eue.

– En vérité ! fit Vanda d'un ton railleur.

Il étendit la main vers un monument de forme bizarre, à coupole dorée, qui se trouvait au bout du jardin.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

– Ce sont les bains du château ; il y a là une étuve pour l'hiver et un bassin de marbre pour l'été.

– Et c'est là qu'est ton argent ?

– Peut-être...

Il faisait un clair de lune admirable, et la réverbération de la neige achevait de compléter l'illusion. On se serait cru en plein jour. À mesure qu'ils approchaient, Vanda feignait une curiosité plus vive. Ils arrivèrent enfin à l'endroit désigné par Nicolas Arsoff. Alors Vanda vit tout auprès du monument à coupole dorée un bassin profond de quinze pieds. On eût dit une aiguière au-dessous d'un pot à eau.

– C'est là ! dit Arsoff.

Vanda se plaça sur le bord et ne vit rien. Le bassin était complètement vide.

– Esclave, dit-elle, te moques-tu de moi ?

– Non, maîtresse, dit Arsoff. Laissez-moi vous expliquer...

– Parle.

– Ne voyez-vous pas, au milieu, un point noir ?

– Oui.

– C'est un anneau. En le soulevant, on amène une dalle.

– Bon !

– Et cette dalle recouvre une sorte de caveau de huit pieds de profondeur et de six de large.

– Et... c'est là...

– C'est là que j'ai entassé de l'or et des billets à tourner la tête au comte Potenieff !

– Et à moi, dit Vanda, qui jeta à l'intendant une œillade assassine.

Nicolas eut le vertige et voulut embrasser Vanda ; mais elle le repoussa doucement, en disant :

– Non, je veux savoir...

En même temps elle lui montrait en souriant la lame de son poignard, pour lequel Nicolas avait le plus grand respect.

– Mais, reprit-elle, je ne trouve pas cela très ingénieux, moi !

– Et pourquoi donc ?

– J'aimerais mieux un bon coffre bien solide dans un caveau aux murs épais fermés par une porte de fer.

– La nature me donne mieux que cela ! dit Nicolas Arsoff. Regardez... Ce bassin est profond...

– Oui.

– Il est en marbre et ses parois n'offrent aucune aspérité.

– C'est vrai.

– Si un homme, un voleur, par exemple, y descendait, il n'en pourrait sortir qu'à l'aide d'une échelle.

– Ce qui n'est pas difficile à se procurer, dit Vanda.

– Attendez, reprit l’intendant ; mais le bassin n’est jamais vide... si ce n’est trois jours par an, et pendant ces trois jours je fais bonne garde.

– Explique-toi.

– Hier les paysans ont payé l’obrock et leurs autres redevances. Demain, si la nuit est sombre, j’apporterai tout ce qu’ils m’ont donné, et je le réunirai à ce qu’il y a déjà là-bas.

– Et puis ?

– Et puis, voyez-vous ce robinet ?

– Oui.

– C’est celui de la chaudière de l’étuve qui est pleine d’eau tiède. J’ouvrirai ce robinet...

– Et tu rempliras le bassin ?

– Oui. Et une heure après, le froid aura fait son office, et il y aura par-dessus mon trésor vingt pieds de glace qui vaudront mieux que toutes les portes de fer du monde.

Vanda eut un sourire, que Nicolas Arsoff prit pour de l’admiration.

– Tu es un homme de génie, dit-elle, mais tu

dois te souvenir de tes promesses ?

– Sans doute, balbutia-t-il.

– Tu m’as promis de l’or !...

– Oui.

– Il me le faut avant qu’il te prenne fantaisie d’inonder ton bassin.

– Tout ? demanda-t-il avec une crainte naïve, mais de plus en plus fasciné.

– Non, dit-elle, je m’en rapporte à ta générosité. Mais, comment descendras-tu ? Tu n’as pas d’échelle...

– Oh ! attendez, fit-il.

Et il déroula une corde qu’il avait autour des reins, comme la plupart des serfs russes, et il en fixa une extrémité au robinet de l’étuve. Alors les yeux de Vanda brillèrent d’une flamme étrange.

XXXII

L'intendant se dépouilla alors de sa pelisse qui aurait pu le gêner dans ses mouvements, et saisissant la corde d'une main, il se laissa glisser au fond du bassin. Mais à peine s'était-il baissé pour passer sa main dans cet anneau de fer qui devait lui permettre de soulever la dalle sous laquelle se trouvait son trésor, qu'un jet d'eau lui tomba sur la tête. Il se releva vivement et fut comme aveuglé. Vanda avait ouvert le robinet de l'étuve et l'eau coulait de l'épaisseur d'une cuisse d'homme. Cette eau était presque tiède. Arsoff ne comprit pas tout d'abord ; il crut que c'était en tirant sur la corde qui lui avait servi à descendre dans le bassin, qu'il avait lui-même ouvert le robinet. Aussi cria-t-il à Vanda, qui se trouvait debout et immobile sur le bord :

– Fermez le robinet !

Mais Vanda ne bougea point. L'eau tombait

sur la tête de l'intendant, qui se réfugia à l'autre extrémité du bassin.

– Fermez ! fermez ! répéta-t-il.

– Imbécile ! répondit Vanda, qui eut alors un rire strident.

Arsoff s'élança vers le bout de la corde qui pendait et voulut s'en servir pour remonter. Vanda ne parut point s'y opposer. Il se cramponna à la corde et commença à monter, malgré la trombe d'eau qui lui tombait sur la tête et l'aveuglait, car la corde, étant fixée au robinet, le plaçait par conséquent sous le jet. Vanda, immobile et calme, riait toujours. Arsoff, complètement dégrisé, avait retrouvé sa force et son énergie, et il s'élevait peu à peu, serrant la corde avec ses mains et ses genoux. Il n'était plus qu'à quelques pieds du bord, et déjà une de ses mains, abandonnant la corde, allait s'accrocher à la tablette de marbre, lorsqu'il retomba lourdement au fond du bassin. Vanda, avec son poignard, dont elle ne s'était point séparée, avait coupé la corde. L'intendant jeta un cri de rage, auquel répondit un nouvel éclat de rire de Vanda.

– Esclave, dit-elle, tu ne feras plus fouetter personne ; tu ne voleras plus ton maître le comte Potenieff ; tu n’oseras plus parler d’amour à une femme libre comme moi !... Si tu sais une prière, dis-la ; si tu crois en Dieu, demande-lui pardon, car tu vas mourir, et le lieu où tu es est ton tombeau...

– À moi ! au secours ! hurlait Nicolas Arsoff bondissant dans sa fosse de marbre comme une bête fauve prise au piège.

– On ne t’entendra pas ! répondit Vanda ; et si ces gens t’entendaient, s’ils osaient approcher, je n’aurais qu’un signe à leur faire pour les éloigner. Ne leur as-tu pas dit que j’étais reine et maîtresse désormais ?...

L’eau montait toujours et le bassin s’emplissait.

– Ah ! misérable femme ! cria-t-il éperdu, tu veux donc me noyer ? Elle lui répondit par ce rire étincelant et moqueur qui était son arrêt de mort.

– Non, dit-elle ; l’asphyxie serait trop douce pour toi !... tu ne serais pas assez châtié !...

Et, enveloppée dans sa pelisse pour résister de son mieux à ce froid terrible de la nuit moscovite, qui endort avant de tuer, elle attendit, les yeux fixés sur l'intendant, autour duquel l'eau montait peu à peu. La première qui avait coulé était presque tiède ; celle qui lui succéda était froide, puis elle devint glacée. Nicolas Arsoff jetait des cris terribles ; il priait et suppliait après avoir blasphémé ; puis, après avoir supplié, il blasphémait de nouveau. Le bassin s'emplissait lentement. D'abord Arsoff avait eu de l'eau jusqu'à la cheville ; puis jusqu'au ventre, puis elle couvrit la ceinture.

– Femme ! cria Arsoff, ferme le robinet, et tout ce que je possède de trésors est à toi !

– Esclave, répondit-elle, si du vivant du baron Sherkoff tu avais osé lever les yeux sur moi, je t'aurais fait mourir sous le fouet.

– Grâce ! madame ! grâce ! maîtresse !... disait-il en joignant les mains. Fermez le robinet !... au nom de Dieu, au nom des saints...

Et sa voix tremblait et ses dents s'entrechoquaient avec furie, car l'eau était de

plus en plus froide... Et l'eau montait toujours. Enfin, elle arriva jusqu'aux épaules du malheureux et lui entoura le cou comme un cercle d'acier.

– Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires ! dit alors Vanda avec un éclat de voix railleuse.

Et elle ferma le robinet. L'eau cessa de couler, mais la tête seule du malheureux était dehors. Un moment il se crut sauvé ; un moment, il crut qu'elle avait eu pitié.

– La corde ! lui cria-t-il, jetez-moi une corde... Appelez au secours... on viendra...

Il se souvenait que la corde était retombée avec lui au fond du bassin, et il l'apercevait flottant à la surface, tout près de lui. Vanda riait et ne bougeait pas.

– Ah ! s'écriait l'intendant, cette eau me glace !... à moi !... au secours !... Faites-moi retirer de là, madame...

– Tu es fou ! répondit-elle.

Et elle se mit à faire le tour du bassin pour se réchauffer un peu par la marche.

Nicolas Arsoff commençait à comprendre le terrible genre de mort que la vindicative Vanda lui réservait.

– Il est quatre heures du matin, lui cria-t-elle encore, c'est le moment de la nuit où il gèle le plus fort.

Et, en effet, Nicolas Arsoff sentit que l'eau s'épaississait autour de lui... Et sa gorge, saisie par le froid, ne livra plus passage qu'à des sons inarticulés. Puis ces sons allèrent s'affaiblissant. Vanda continuait à se promener autour du bassin, faisant bonne garde, comme le dragon à l'entour de la caverne où gît un trésor. Elle grelottait dans sa pelisse de renard bleu, la fourrure la plus chaude que l'on trouve en Russie, cependant ; mais la haine lui donnait la force et le courage de lutter contre le froid. Arsoff ne criait plus. Il roulait un œil stupide autour de lui, et Vanda comprit bientôt qu'une agonie terrible commençait pour lui. Et sa montre à la main, comptant les minutes qui s'écoulaient, elle continua sa promenade, hautaine et farouche comme la divinité de la vengeance !

Et tandis que Vanda infligeait à Nicolas Arsoff ce terrible supplice, une téléga courait à toute vitesse vers le château de Lifrou. La nuit s'était écoulée, le jour était venu et le soleil étincelait à la cime des arbres couverts de neige. Rocambole fouettait ses chevaux avec rage, avec furie, et répétait sans cesse ce nom :

– Vanda ! Vanda !...

Madeleine, épuisée, vaincue par les émotions et le froid de cette nuit horrible, s'était endormie de nouveau dans le fond du traîneau de poste. Alexis, le paysan russe, que Rocambole avait repris avec lui en repassant devant le relais, avait amoncelé sur elle tout ce qu'il y avait de couvertures et de fourrures dans le véhicule. Enfin la téléga s'avança sur la chaussée de l'étang et quelques minutes après, les chevaux s'arrêtèrent devant la cour du château. Rocambole s'élança de son siège en criant :

– Vanda ? où est Vanda ?

Un moujik, qui parlait français, le regarda

d'un air idiot et lui répondit :

– C'est la maîtresse à présent !...

Et Rocambole vit accourir à lui les gens du château. Les uns riaient, les autres étaient ivres.. Mais tous paraissaient en proie à une joie extravagante. Et, comme Rocambole continuait à demander où était Vanda, ils le conduisirent dans le jardin, d'où elle n'avait pas bougé de la nuit. Et Rocambole vit la jeune femme debout au bord du bassin, assistant aux derniers moments de son esclave, qui avait osé lui parler d'amour. Le bassin, maintenant, était complètement gelé, et, du milieu d'un bloc de glace, sortait la tête livide de M. Nicolas Arsoff. L'intendant respirait encore ; mais la glace commençait à se resserrer, lui formant autour du corps une carapace qui allait finir par l'étouffer... Et les gens du château avaient surpris Vanda assistant à l'accomplissement de sa vengeance ; et, au lieu de délivrer leur maître, ils avaient applaudi à son châtement. Vanda n'avait rien vu, rien entendu... Elle attachait maintenant un regard fixe et béant sur cette tête violacée que les ombres de la mort

commençaient à estomper, dont les yeux étaient sans rayons, et dont les lèvres remuaient sans livrer passage à aucun son. Et ce ne fut que lorsque ses yeux se fermèrent, lorsque ses lèvres devinrent immobiles et rigides, lorsque, enfin, Nicolas Arsoff fut mort, qu'elle se retourna... Alors elle vit Rocambole, grave et silencieux, auprès d'elle. Et elle jeta un cri.

– Et Madeleine ? demanda-t-elle.

– Sauvée, répondit Rocambole.

– Ah ! je le savais bien ! murmura-t-elle en se laissant tomber dans ses bras.

– En France, répondit Rocambole, en France, maintenant !...

XXXIII

Avant de suivre Rocamboles et Vanda, qui ramenaient Madeleine en France, il nous faut revenir à un personnage de cette histoire que nous avons quelque peu perdu de vue. Nous voulons parler d'Yvan Potenieff, que nous avons laissé revenant de chez le prince X... et arrêté aux portes de Moscou par ordre du chef de la police. En Russie, on ne discute pas. Depuis le plus humble des serfs jusqu'au plus grand seigneur, chacun obéit. Yvan, qui ne pouvait soupçonner son père d'avoir provoqué son arrestation, après avoir vainement demandé qu'il lui fût permis de le faire prévenir, se résigna à monter dans le traîneau qui devait le conduire à Saint-Pétersbourg.

La route lui parut longue ; elle dura plusieurs jours qui lui semblèrent des siècles. Chaque verste nouvelle qu'il franchissait ne le séparait-

elle pas de sa chère Madeleine ?... Au fond, Yvan n'était pas très inquiet sur son propre sort. Il avait beaucoup d'amis dans le corps des cadets, et l'on y connaissait ses opinions. Yvan était sincèrement attaché à l'empereur, qui représentait les idées nouvelles, et il n'était nullement enthousiaste du vieux parti russe. Seulement, dans un pays où la police tient le rôle principal, il était tout naturel que les autorités de Moscou se fussent effarouchées de voir un officier de la garde assister aux réunions du prince X..., qui faisait ouvertement de l'opposition. Yvan comprenait tout cela si parfaitement qu'il se disait en route :

« Je n'aurai qu'à écrire à l'empereur pour obtenir ma grâce et une prolongation de congé. Je repartirai alors sur-le-champ pour Moscou, et il faudra bien que mon honoré père, qui est cause de toute ma mésaventure, répare ses torts en me donnant tout de suite ma chère Madeleine. »

Et, à partir du moment où il eut fait cette réflexion, Yvan devint plus calme et considéra son arrestation comme un événement sans

importance. L'officier de police qui l'accompagnait lui avait permis, dès le lendemain du premier jour de voyage, d'écrire à son père. Il avait usé de cette permission, dans une maison de poste, tandis qu'on relayait, et il avait glissé dans sa lettre une lettre pour Madeleine.

« Toutes affaires cessantes, mon cher père [disait-il en terminant sa lettre], venez à Pétersbourg. Si l'empereur devait être abusé par quelque rapport de police, vous seriez là pour me défendre. »

Enfin, le matin du cinquième jour, l'officier prisonnier fit son entrée dans la capitale de toutes les Russies et fut conduit dans ce qu'on appelle *l'île de Saint-Pétersbourg*, à la forteresse hexagone qui sert de prison militaire. Le gouverneur parcourut rapidement le rapport que lui remit l'officier de police qui avait opéré l'arrestation d'Yvan et l'avait accompagné. Puis il dit à Yvan :

– Vous êtes mon hôte jusqu'à nouvel ordre ; mais je me plais à croire que votre situation n'a rien de grave.

Les Potenieff, s'ils ne sont plus riches, jouissent néanmoins d'une grande considération, due à leur ancienneté de race et aux services militaires qu'ils ont toujours rendus de père en fils. Yvan fut logé dans une chambre à part et on lui donna un soldat pour le servir. Le soir, le gouverneur de la prison l'invita à dîner. Ces égards lui semblèrent de bon augure. Il demanda la permission d'écrire à l'empereur, et cette permission lui fut accordée.

Le lendemain, il attendit toute la journée sa mise en liberté ; mais aucun ordre ne fut transmis au gouverneur de la prison. Deux jours s'écoulèrent, et Yvan ne vit rien venir. Il était convaincu pourtant que l'empereur n'avait rien à refuser au comte Potenieff, et il calculait que son père avait dû faire diligence et accourir en toute hâte à Saint-Pétersbourg. Yvan se trompait. Les jours succédaient aux jours et Yvan était toujours prisonnier. Seulement, comme on lui avait permis d'écrire, il s'en servait à cœur joie et rédigeait un véritable journal à l'adresse de sa chère Madeleine. Après les jours vinrent les semaines. Le gouverneur se montrait toujours charmant

pour Yvan Potenieff, mais il ne parlait pas de le remettre en liberté. C'était un vieil officier, ce gouverneur, qui avait quelque répugnance à exercer ce métier de geôlier, et qui parfois en témoignait hautement sa mauvaise humeur. Un jour que, pour la centième fois peut-être, Yvan se plaignait avec amertume de la rigueur avec laquelle on le traitait et du peu d'égards qu'on avait sans doute pour son père le comte Potenieff, le gouverneur haussa les épaules :

– Vous croyez donc, fit-il, que votre père s'occupe de vous ?

– Dame ! répondit Yvan, peut-il en être autrement ?

– Peut-être.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? fit Yvan avec étonnement.

– Mon jeune ami, dit le gouverneur, vous plaî-t-il de causer dix minutes avec moi ?

– Parlez, monsieur.

– Pourquoi vous a-t-on arrêté ?

– Parce que je revenais de chez le prince K...,

où l'on s'occupe de politique.

– Et pourquoi étiez-vous allé chez le prince K... ?

– C'est un vieil ami de ma famille. Mon père m'avait chargé de lui porter ses compliments.

Un sourire vint aux lèvres du gouverneur.

– Écoutez donc, reprit-il. Croyez-vous que si la police de Moscou vous avait jugé dangereux et qu'elle eût admis que vous partagiez toutes les idées émises chez le prince K... elle se serait donné la peine de vous envoyer à Pétersbourg ?

– Qu'aurait-elle donc fait de moi ?

– On vous eût mis au cachot, à Moscou même.

– Bon !

– Et la première chaîne allant en Sibérie vous eût pris au passage.

Yvan ne put se défendre d'un léger frisson.

– Au lieu de cela, poursuivit le gouverneur, on vous a amené ici, où vous êtes fort bien traité.

– J'en conviens.

– Où rien ne vous manque.

– Sauf la permission d’aller me promener sur la perspective Newski, fit Yvan en riant.

– Si vous voulez me donner votre parole que vous rentrerez tous les soirs, vous pourrez sortir tous les jours, dit le gouverneur.

– Il se pourrait ! exclama Yvan stupéfait.

– Oui, mais à trois conditions, cependant.

– Voyons !

– La première est que vous ne cherchiez pas à pénétrer au palais et ne demanderez aucune audience, soit au directeur général de la police, soit à tout autre fonctionnaire.

– Je vous le promets, répondit Yvan.

– La seconde, c’est que vous n’écrivez pas à l’empereur ; car, dit le gouverneur en riant, il faut bien que je vous dise la vérité : j’avais ordre d’intercepter votre lettre, et l’empereur ne l’a point reçue par conséquent.

– Mais, monsieur, s’écria Yvan, s’il en est ainsi...

– Choisissez, fit froidement le gouverneur : ou rester dans votre chambre, ou avoir la permission d'aller vous promener chaque jour.

– Soit, murmura Yvan, je n'écrirai pas.

– Il y a une troisième condition, dit le gouverneur.

– J'écoute.

– Si vous rencontrez des gens de votre connaissance, vous ne leur direz pas que vous êtes prisonnier.

– Monsieur, s'écria Yvan, tout ceci ressemble singulièrement à une énigme.

– Dont vous devriez déjà avoir trouvé le mot, dit le gouverneur.

– Je ne comprends pas...

– Cherchez ; le mot est un nom de femme...

Et le gouverneur tourna sur ses talons et laissa Yvan en proie à un redoublement de surprise. Une heure après, le soldat qu'on lui avait donné comme valet de chambre lui apporta, de la part du gouverneur, un portefeuille auquel était joint

un billet. Le portefeuille contenait une certaine somme. Le billet indiquait que cet argent provenait d'une lettre de crédit expédiée par le comte Potenieff.

– Mon père est à Pétersbourg ! s'écria Yvan.

Et il s'habilla à la hâte. Il était alors midi, le soleil brillait, le temps était superbe et la perspective devait être encombrée d'équipages. Le gouverneur ne s'était point moqué d'Yvan. À tous les guichets, on le salua et le laissa passer. Une fois hors de la prison, il se jeta dans un droski et dit au *stanwitsch*, c'est-à-dire au cocher :

– Mène-moi au pont des Chanteurs.

C'était auprès de ce pont, dans la maison Kalougine, que le comte Potenieff avait coutume de descendre quand il venait à Pétersbourg. Yvan ne devinait pas encore, en dépit des demi-révélations du gouverneur, que c'était son père qui l'avait fait arrêter. Au pont des Chanteurs, le jeune officier apprit qu'on n'avait pas entendu parler du comte Potenieff. Alors les paroles du gouverneur lui revinrent en

mémoire :

« Le mot de l'énigme est un nom de femme. »

Et ce nom jaillit tout à coup des lèvres d'Yvan :

– Vasilika !

Yvan n'accusait pas encore son père, mais il accusait cette belle comtesse Vasilika, qui s'était éprise de lui et qui le voulait épouser. C'était elle, bien certainement, qui avait provoqué son arrestation pour l'arracher à Madeleine. Et Yvan fut pris d'une colère folle contre cette femme, et il cria au stanwitsch :

– Conduis-moi à Vybourg !

Vybourg est le quartier bâti sur la rive droite de la Nève. C'était là que logeait la belle comtesse Vasilika Wasserrenoff, la riche héritière que le vieux Potenieff convoitait pour son fils. Moins d'une heure après, le droski s'arrêtait devant le portique de marbre rouge de l'hôtel Wasserrenoff, et Yvan en descendait pâle de colère et de rage.

– À nous deux, comtesse Vasilika, murmurait-il.

XXXIV

La comtesse Vasilika Wasserrenoff était veuve. C'était une femme de vingt-six ans, fort belle, blanche comme un lis et blonde comme un épi mûr. Elle était grande, et son œil noir plein de feu, son nez hardi, sa lèvre dédaigneuse annonçaient un caractère fortement trempé, uni à une vigoureuse constitution physique. La comtesse Vasilika possédait une immense fortune ; elle était maîtresse absolue de sa main, et si elle avait songé à épouser Potenieff, c'est que celui-ci, l'hiver précédent, avant qu'il ne vît Madeleine, avait fait à la belle veuve une cour assidue. Et puis les Potenieff et les Wasserrenoff étaient cousins, et, en acceptant la main d'Yvan, la comtesse savait qu'elle relevait une maison tombée. Pendant les cinq mois qu'il avait passés loin de Pétersbourg, Yvan avait écrit plusieurs lettres à la comtesse. Les premières étaient brûlantes, les dernières un peu tièdes. Mais

Vasilika se croyait aimée, et elle avait répondu naguère au comte Potenieff qu'elle était prête à épouser Yvan. Ce dernier entra donc comme un fou chez la comtesse. L'intendant de cette dernière vint à sa rencontre et lui dit :

– Madame est un peu souffrante, et monsieur vient la voir de bien bonne heure.

– Je veux la voir sur-le-champ, dit Yvan en bousculant l'intendant.

Et il passa sur une demi-douzaine de laquais en grande livrée. La comtesse était nonchalamment étendue sur un sofa recouvert d'une peau de tigre, au fond d'une serre chaude remplie de lauriers-roses et de camélias. Tandis que la neige couvrait les terrasses de son palais de marbre, la comtesse semblait vivre au milieu des fleurs et de la végétation de l'Orient. À la vue d'Yvan, elle se souleva avec nonchalance et lui tendit la main.

– Ah ! c'est vous ? dit-elle.

Et elle le voulut attirer auprès d'elle sur le sofa. Mais Yvan était fort pâle, et son visage

trahissait une violente irritation.

– D’où venez-vous ? de Moscou ? dit la comtesse. Quand êtes-vous arrivé ?

Cette question permit à Yvan, qui demeura debout, d’exhaler toute sa colère.

– Vous le savez aussi bien que moi, comtesse, dit-il.

Elle le regarda avec un étonnement qui aurait dû le convaincre. Mais il était si fort aveuglé par la fureur qu’il continua sur un ton d’emportement et de menace :

– Je suis prisonnier depuis dix jours, grâce à vous et sur votre ordre.

– Prisonnier ! fit-elle au comble de l’étonnement.

– J’ai été arrêté à Moscou il y a quinze jours.

– Mais pourquoi ?

Il eut un rire plein de dédain et de raillerie.

– Vous le demandez ? fit-il.

– Mais, sans doute...

Il frappa du pied avec colère.

– Les femmes, s'écria-t-il, sont perfides et fausses !

Ces mots comblèrent la mesure. La comtesse Vasilika se leva comme une reine offensée et lui montra la porte :

– Sortez ! dit-elle.

Yvan comprit qu'il était allé trop loin et il balbutia quelques excuses ; mais la comtesse répéta son geste et lui tourna le dos. Alors la colère d'Yvan reprit le dessus et il osa demeurer dans le boudoir.

– Je ne sortirai pas, dit-il, que je ne me sois expliqué avec vous, comtesse.

Elle leva sur lui un regard glacé.

– De quelle explication s'agit-il ? dit-elle.

– Je veux savoir pourquoi vous m'avez fait arrêter ?

– Moi ?

– Oui, vous ; car c'est par votre ordre...

Il était si bouleversé en parlant ainsi que la comtesse eut l'esprit traversé par un soupçon. Elle se demanda si Yvan n'était pas devenu fou.

– Voyons ! reprit-elle avec douceur, ce n'est pas à moi, mais à vous qu'il faut demander des explications. Vous avez été arrêté, dites-vous ?

– Oui.

– À Moscou, il y a quinze jours ?

– C'est bien cela.

– Sous quel prétexte ?

– Ah ! fit Yvan avec amertume, le mot *prétexte* est juste. Sous prétexte de politique.

– Mais, mon cher cousin, dit la comtesse, je n'ai rien de commun avec le ministre de la Police.

– Mais vous avez des relations avec mon père ?

– Sans doute... puisque... autrefois... il avait été question d'un mariage entre nous...

Yvan perdit toute mesure.

– Eh bien ! dit-il, ma cousine, c'est précisément parce que je ne veux plus de ce mariage...

Mais la comtesse Vasilika n'était pas femme à supporter une pareille injure. Elle courut à un cordon de sonnette et le secoua violemment. Son intendant et deux moujiks parurent.

– Reconduisez M. Potenieff, leur dit-elle.

Puis elle recula jusqu'au mur, poussa une porte et disparut, laissant Yvan pétrifié. La colère du jeune officier tomba alors comme par enchantement. Il prit son chapeau et sa pelisse des mains de l'intendant et sortit brusquement. Son droski l'attendait.

– À la citadelle ! dit-il au cocher.

En route, Yvan se demanda si réellement la comtesse n'avait pas dit vrai. Son attitude calme, puis son étonnement et enfin son indignation n'étaient-ils pas autant de preuves de son innocence ? Il rentra à la prison et fit demander une audience au gouverneur. Mais le gouverneur était sorti. Alors Yvan prit une plume et écrivit à

la comtesse Vasilika :

« Madame,

« Pardonnez-moi ; vous avez raison, je crois que je suis un peu fou. Mais je vais tâcher de m'expliquer en quelques mots. J'ai recherché l'honneur de votre alliance ; j'ai cru être entraîné par mon cœur : ma tête seule était en cause.

« Je suis en proie à une passion vraie, profonde, éternelle. J'ai cru que vous aviez voulu vous venger. Encore une fois, pardonnez-moi. »

Et Yvan prenait pour confident la comtesse Vasilika et lui racontait tout son amour pour Madeleine, la suppliant d'obtenir sa mise en liberté.

Puis, cette lettre écrite, il la fit sur-le-champ porter à son adresse.

Moins d'une heure après, la comtesse avait répondu ; et sa réponse était conçue en ces termes :

« Mon cher cousin,

« J'aurais persisté à vous croire fou, si des lettres que je reçois de Moscou ne me confirmaient la vérité de vos paroles.

« Ainsi, je tiens pour très véridique l'histoire de M^{lle} Madeleine, et je crois à toutes les perfections dont vous la dotez. Hâtez-vous donc, mon cher cousin, de rejoindre un pareil trésor. Et pour cela, suivez mon conseil ; ce n'est pas à Moscou qu'il faut aller. Madeleine n'y est plus.

« Votre aimable père, qui tenait tant à restaurer ses domaines avec la dot que je vous eusse apportée, a cru indispensable de la renvoyer en France. C'est donc en France que vous devez aller.

« Vous savez, mon cher cousin, que je suis bonne parente, et que je me suis toujours empressée de me rendre utile à ma famille. Comme je suppose que mon cousin le comte Potenieff n'est pas d'humeur à vous ouvrir un crédit sur quelque banquier d'Allemagne, je me

permets de joindre à ma lettre, à titre de prêt : d'abord un bon de vingt mille roubles sur la banque de Saint-Pétersbourg, ensuite une lettre de crédit sur M. de Rothschild, banquier à Paris, et je forme des vœux pour votre bonheur et celui de M^{lle} Madeleine.

« Votre affectionnée cousine,

« Vasilika Wasserrenoff.

« *P.-S.* Ah ! j'oubliais que vous êtes prisonnier sur parole. J'écris à un de mes frères, qui est aide de camp de l'empereur.

« J'ai tout lieu de croire que votre mise en liberté aura lieu immédiatement. »

Yvan, fou de joie, aurait voulu se jeter aux genoux de la comtesse Vasilika et lui baiser les mains. Mais la lettre avait un deuxième post-scriptum :

« À propos, je quitte Pétersbourg tout à

l'heure. Je vais faire un petit voyage dans mes terres. »

– Cette femme est un ange ! murmura Yvan.

Le soir, à huit heures, le gouverneur le fit appeler :

– Monsieur, lui dit-il, j'ai l'ordre de vous mettre en liberté, mais à la condition que vous quitterez Pétersbourg cette nuit même. Le ministre de la Police m'a, en outre, fait remettre un passeport pour vous. Vous pouvez voyager pendant deux ans.

– Bonne Vasilika ! murmura Yvan transporté.

Quelques minutes après, il quittait la forteresse. Un droski de voyage était devant la porte. Un homme enveloppé de fourrures, qui se tenait auprès, salua Yvan et vint à lui.

– Monsieur, lui dit-il en français, je suis le valet de chambre de la comtesse Vasilika. J'ai voyagé, je parle toutes les langues européennes, et la comtesse a pensé que je pourrais être utile à monsieur, s'il veut bien me prendre à son service

et accepter le traîneau que voilà, et qui est un petit souvenir qu'elle prie monsieur d'accepter.

– Si je l'accepte ! s'écria Yvan, et toi avec !...

Le valet eut un sourire mystérieux et Yvan monta dans le droski, ne se doutant pas que la vengeance de l'implacable Vasilika Wasserrenoff allait voyager avec lui.

XXXV

Yvan a voyagé nuit et jour, n'ayant d'autre compagnon de voyage que le valet de chambre de la comtesse Vasilika. Cet homme, Italien d'origine, ne s'est pas vanté. Il parle à peu près couramment toutes les langues européennes. Il a voyagé partout ; il sait par avance qu'en tel pays on trouve des moyens de transport difficiles ou des hôtelleries commodes et des hôtes empressés. Yvan veut voyager vite. Yvan est pressé. Il a accepté sans trop de façon le portefeuille et la lettre de crédit de l'opulente comtesse Vasilika et il sème les roubles sur son chemin, tant il a hâte d'arriver. D'ailleurs, le passeport dont il est muni ne le rassure qu'à moitié. Si le comte Potenieff est instruit de sa fuite, il obtiendra peut-être l'autorisation de le faire arrêter aux frontières. Yvan est du reste un assez joyeux compagnon, il boit bien, mange avec appétit et fume de très bons cigares qu'il a trouvés dans le droski. C'est

une attention de la comtesse Vasilika. Le valet de chambre, qui se nomme Beruto, est un beau parleur ; il sait mille anecdotes, il raconte au jeune officier une foule d'histoires qui abrègent singulièrement les ennuis du chemin. Car les routes sont à peu près les mêmes partout, en Russie. De grandes plaines neigeuses ; des forêts de pins et de bouleaux ; un village de loin en loin ; une maison de poste isolée. Tout cela finit et recommence, puis cesse avec une désespérante monotonie.

Au bout de huit jours Yvan est arrivé précisément au milieu de cette province où son père a de vastes domaines, hélas ! grevés de nombreuses hypothèques. La route de Pétersbourg est celle de Moscou à Varsovie, et Yvan Potenieff fait un léger détour à la seule fin d'aller rançonner un peu l'intendant Nicolas Arsoff au château de Lifrou. Si le paysan russe tremble devant l'intendant, celui-ci tremble plus encore devant son seigneur. Or Yvan, sur les conseils de Beruto, qui est un homme ingénieux, s'est dit :

– Ce gueux de Nicolas Arsoff doit avoir de l'argent plein ses coffres. Je vais le rançonner en passant ; c'est l'affaire d'une heure.

Et c'est pour cela que le traîneau d'Yvan s'est arrêté au relais de poste de Peterhoff pour y prendre des chevaux frais. Là, il abandonnera un moment la grand-route de Varsovie et fera une pointe vers Lifrou. Pendant qu'on dételle, Yvan entre dans la maison de poste et s'assied auprès du poêle. Ordinairement la maison de poste est déserte. À part le maître et sa famille, et le voyageur qui reste un moment, en attendant que les chevaux soient prêts, il n'y a personne.

Et cependant, ce jour-là elle est pleine de monde.

Il y a des bourgeois de Peterhoff avec leur polonaise à brandebourgs et leur bonnet pointu fourré d'astrakan, des soldats appartenant au régiment de cosaques irréguliers, et des moujiks, et un postillon autour de qui l'on fait cercle, et qui pérore avec une grande vivacité. Cet homme parle, et son auditoire se suspend à ses lèvres. Cependant le peuple russe, comme toutes les

nations asservies, a un fonds de scepticisme et d'indifférence qui l'empêche d'être curieux. Il n'a pas les ardeurs méridionales, il ne se passionne pas, il est à peu près indifférent à l'enthousiasme. Le récit du stanwitsch, c'est-à-dire du postillon, est donc bien émouvant ? Yvan s'est approché, et il écoute comme tout le monde. Le stanwitsch n'est pas un homme de la poste impériale. Il ne porte pas la veste à retroussis jaunes sur un fond vert. C'est un postillon particulier, qui porte la livrée d'un grand seigneur terrien du voisinage, le prince Maropoulof. Le prince Maropoulof est un des plus riches propriétaires de la province. Auprès de la sienne, les fortunes environnantes ne sont plus que des pauvretés. Il a cent mille paysans ; il possède des mines d'argent au pied des monts Ourals ; il lève, au besoin, tout un régiment à ses frais.

Le prince Maropoulof est un homme d'à peine trente ans, chasseur passionné. Il accompagnait jadis l'empereur Alexandre quand celui-ci n'était que czarowitz, à la chasse à l'ours. Mais dans cette partie de la Russie qu'il habite, il n'y a pas d'ours. Seulement, comme on a pu le voir, les

loux y abondent, et c'est un plaisir sans égal pour le prince de quitter, au coucher du soleil, quand la nuit s'annonce glacée, son château des bords de la Bérésina et de remonter vers le nord, c'est-à-dire dans la direction de Moscou, avec six ou huit amis venus de Pétersbourg, dans un traîneau attelé de sauvages et vaillants chevaux de l'Ukraine. Le postillon lance ses chevaux à toute vitesse en poussant des cris. Un valet du prince qui se tient à l'arrière du traîneau tire les oreilles à un chevreau qui brame... Le traîneau vole sur la neige comme une mouette sur l'Océan. Aux cris du chevreau les loups accourent. Alors le prince et ses compagnons font feu sans relâche, et l'on court ainsi jusqu'au jour, laissant derrière le traîneau de nombreux cadavres. Au jour, quand le soleil vient resplendir sur la neige, les loups survivants ont regagné les profondeurs des forêts. Alors, le bouillant attelage tourne bride, et le traîneau recueille un à un les cadavres échappés à la voracité de la bande, et dont la fourrure, dépouille opime, jonchera bientôt les vastes salles du château, où le prince Maropoulof passe une grande partie de

la saison d'hiver. Or, c'est une chasse semblable que raconte le postillon du prince, debout sur le poêle, au milieu de la maison de poste.

Mais les exploits cynégétiques du prince sont tellement connus dans la contrée qu'un récit de ce genre n'intéresserait pas à un si haut degré, s'il ne s'y mêlait un fait extraordinaire. Laissons parler le stanwitsch :

– C'était avant-hier soir, dit-il, le prince ordonna d'atteler le traîneau de chasse. Il avait chez lui quatre amis de Pétersbourg, sous-officiers aux gardes. À cinq heures, un peu avant le coucher du soleil, le prince et ces messieurs étaient en voiture. On avait placé dans le traîneau deux chevreaux et une douzaine de fusils. Deux moujiks avaient pour mission, l'un de faire crier les chevreaux, l'autre de recharger les armes, qui toutes, du reste, se chargent par la culasse. On partit. Les chevaux pleins d'ardeur dévoraient l'espace. Le poids des guides me brisait les bras. À la nuit close, nous entrâmes dans une forêt de sapins. Les chevaux hennirent ; les loups accoururent. Le prince et ses compagnons firent

feu. Les loups tués servirent de pâture aux autres, et le traîneau poursuivit sa course. Pendant une heure, ce fut un véritable carnage. Les loups augmentaient, comme s'ils fussent sortis de dessous terre. À la forêt succéda une vaste plaine. Mais les loups suivirent le traîneau. La nuit était claire, la lune brillait au ciel. Le prince et ses compagnons tiraient toujours, et nos chevaux, ivres de peur, précipitaient leur course avec une furie sans égale. Tout à coup dans le lointain, nous vîmes briller un éclair ; puis une détonation se fit entendre.

« – Oh ! oh ! dit le prince, qui donc se permet de chasser le même jour que moi ? »

« Et par ordre, je fouettai mes chevaux qui déjà allaient plus vite que le vent. Au premier éclair, un autre succéda ; puis une seconde détonation à la première. Nous avons fait un rude chemin en quelques minutes, et nous nous trouvions maintenant tout près de l'endroit où les deux éclairs avaient brillé. Le prince jeta un cri :

« – Fouette ! fouette ! dit-il ; un homme en péril !... »

« En effet, au milieu de la neige, au clair de lune, on voyait une trentaine de loups qui dévoraient les cadavres de deux de leurs compagnons, et, à dix pas de distance, un homme immobile, les pistolets déchargés à la main. Comme le traîneau arrivait sur eux, les loups achevaient leur proie. Deux d'entre eux, les plus hardis, abandonnèrent les débris du festin et se ruèrent sur l'homme. Nous n'étions plus qu'à cent mètres ! Nous entendîmes des cris, puis un hurlement de douleur et l'un des loups tomba et se roula sur la neige. L'homme lui avait sans doute fracassé le crâne d'un coup de crosse de pistolet. Mais l'autre lui sauta à la gorge. Ce fut alors que le prince Maropoulof épaula. Une balle siffla et frappa le groupe du loup et de l'homme. Tous deux tombèrent. L'homme se releva seul. La balle n'avait frappé que le loup. Mais les autres loups arrivèrent à leur tour, et l'homme fut entouré, bousculé et roulé de nouveau sur le sol. Heureusement, le prince me fit passer ventre à terre sur ce groupe informe. Vingt coups de fusil se succédèrent ; un nuage de fumée enveloppa le traîneau, les loups et l'homme. Puis le nuage se

dissipa.

« L'homme était debout, une fois encore... Sanglant, mutilé, fou de rage et de douleur, il est vrai, mais il était debout !... Et le prince lui jeta une corde à laquelle il se cramponna et on le hissa dans le traîneau qui continua sa course. Seulement l'homme était fou, ajouta le postillon.

– Et quel était cet homme ? demanda alors Yvan, qui avait écouté attentivement le récit du postillon.

– Je ne sais pas, dit celui-ci : tout ce que je sais, c'est qu'il parle français.

– Eh bien ! moi, je sais qui c'est, dit le maître de poste qui s'approcha en ce moment.

XXXVI

Yvan regarda le maître de poste avec curiosité.

– Oui, reprit celui-ci, je sais quel est cet homme, c'est un Français, un noble, qui voyageait avec un Allemand. Ils ont passé ici, il y a six jours, allant au château de Lifrou.

– Lifrou ! exclama Yvan.

– Oui, le château du comte Potenieff. Le connaissez-vous, Excellence ?

– C'est moi, dit simplement Yvan ; ou plutôt, c'est mon père.

Le maître de poste entraîna le jeune homme dans un coin de la salle. Comme on écoutait toujours le stanwitsch, personne ne fit attention à cette manœuvre.

– Comment ! monsieur, dit-il, vous êtes le fils du comte Potenieff ?

– Sans doute.

– Et vous vous rendez à Lifrou ?

– Naturellement.

– Alors, vous savez sans doute la nouvelle...

– Quelle nouvelle ? demanda Yvan étonné.

– Ce qui s'est passé à Lifrou.

– Mais quoi donc ?

– Votre intendant est mort.

– Nicolas Arsoff ?

– Oui.

– Ah ! fit Yvan avec cette indifférence de l'homme libre qui fait peu de cas de l'esclave. Et de quoi est-il mort ?

– Il a été gelé dans la glace, par la femme blonde.

– Qu'est-ce que vous chantez là ? demanda Yvan à qui ce genre de mort paraissait peu compréhensible, et de quelle femme parlez-vous ?

– Oh ! je ne parle pas de la jolie demoiselle qu'avait enlevée le Français... mais de l'autre...

Yvan stupéfait regardait le maître de poste.

– Monsieur, reprit celui-ci, je vais vous dire ce que je sais, et ce qui est le bruit du pays depuis hier matin.

– Voyons ? fit Yvan, à qui la pensée que l'une de ces femmes blondes, dont on venait de lui parler, pouvait être sa chère Madeleine ne vint même pas.

– Je commence par le commencement, reprit le maître de poste. Il y a six jours, à la nuit tombante, le Français dont je vous parlais a passé ici, m'a demandé des chevaux. Malgré le froid, il a voulu partir.

« En route, il a été assailli par les loups et a tiré sur eux comme fait le prince Maropoulof, puis, de l'autre côté du bois, il a sauvé une jeune fille qui allait être dévorée, une jeune fille belle comme les anges, une Française aussi, paraît-il...

– Blonde ! Française ! exclama Yvan.

– Oui, monsieur.

– Sais-tu son nom ?

– Je crois bien que le Français l'appelait

Madeleine.

Yvan jeta un cri.

– Elle venait de Moscou, continua le maître de poste, et s'était arrêtée à l'auberge du Sava. Là, il paraît que le valet de chambre qui l'accompagnait a voulu la voler d'abord, et ensuite se montra avec elle d'une brutalité révoltante.

À ces derniers mots, Yvan devint pâle comme un mort.

– Après ? après ? fit-il d'une voix brève et sifflante.

– Alors, la jeune fille s'était enfuie... et, fort heureusement pour elle, comme elle tombait épuisée, au milieu de la nuit, dans une grande plaine couverte de neige, le Français était arrivé pour la sauver.

« Ils repassèrent ici le lendemain tous les trois, c'est-à-dire le Français, l'Allemand et la jeune fille, et ils allèrent au château de Lifrou.

Ces derniers mots enlevaient à Yvan son dernier doute. La jeune fille dont il était question était bien Madeleine, que son père, le comte

Potenieff, avait adressée sans doute à Nicolas Arsoff pour qu'il la fît conduire en Allemagne.

– Après, après ? fit-il, avec une anxiété croissante.

Le maître de poste continua :

– Une heure après que le Français eut passé ici et nous eut raconté comment il avait sauvé cette jeune fille, votre intendant, Nicolas Arsoff, passa à son tour.

« Il venait de Studianka où il était allé faire fouetter un paysan, et il ramenait avec lui un homme et une femme, un Allemand, qui, disait-il, allait à la foire de Moscou.

– Après ? répéta Yvan.

– La femme de l'Allemand, qui était blonde, lui plaisait beaucoup, paraît-il, car maître Nicolas Arsoff la dévorait des yeux.

« Ma foi ! ajouta le maître de poste, je ne sais pas trop ce qui s'est passé à Lifrou depuis cinq jours ; mais l'Allemand, la femme blonde et la demoiselle ont passé ici hier matin, se dirigeant vers la frontière prussienne et une heure après

leur départ, un paysan de Lifrou est entré ici et a raconté que la femme blonde avait précipité votre intendant dans un bassin où il est mort gelé. Les gens de justice sont partis à cette nouvelle, et Lifrou doit être envahi par eux.

– Mais elle, la jeune fille ? demanda Yvan, se souciant fort peu de Nicolas Arsoff et de sa fin tragique.

– Je vous l’ai dit, elle a passé hier matin, avec l’Allemand et sa femme. Elle n’avait plus peur... elle souriait même...

– Ah ! fit Yvan soulagé.

– Ma foi, monsieur, dit le maître de poste, puisque vous allez à Lifrou, et vous avez raison, car tout doit y être bouleversé, vous ferez bien de vous détourner d’une verste ou de deux.

– Pourquoi ?

– Et d’aller jusqu’à l’auberge du Sava ; là, vous saurez la vérité plus au juste, d’autant mieux que le moujik s’y trouve encore.

– Quel moujik ? demanda Yvan.

– Celui qui voulait abuser de la jeune fille.

– Le misérable ! murmura Yvan dont les yeux étincelaient.

En ce moment, l’Italien Beruto entra dans la maison de poste :

– Les chevaux sont prêts, dit-il.

Mais Yvan hésitait...

Maintenant, il n’en doutait plus, la jeune fille qui avait passé la veille au matin se dirigeant vers la Prusse, et par conséquent vers la France, était bien Madeleine, Madeleine après qui il courait... Que lui importait tout le reste, c’est-à-dire la mort de Nicolas Arsoff, et ce qui avait dû s’ensuivre ? C’était l’affaire de son père, le comte Potenieff, et non la sienne. Mais il est un sentiment qui germe vigoureusement dans un cœur russe, la vengeance ! Or, Yvan se sentit frémir par tout le corps à la pensée qu’il y avait eu un homme assez hardi pour oser lever un regard coupable sur Madeleine. Quel était cet homme que l’on qualifiait tour à tour de valet de chambre et de moujik ? Un autre soupçon traversa l’esprit d’Yvan.

– Qui sait ? se dit-il, mon père est peut-être complice de toutes ces infamies ?

Et il fut pris alors d'un ardent désir de voir l'infâme qui avait violenté Madeleine et de le faire périr sous le bâton.

– Et tu dis que cet homme est à l'auberge du Sava ? dit-il au maître de poste.

– Oui, monsieur.

Yvan n'en voulait pas savoir davantage. Il se jeta dans le traîneau et commanda au postillon de marcher un train d'enfer. Deux heures après, la téléga d'Yvan s'arrêtait à la porte du Sava. Animée et pleine de bruit l'avant-veille, l'auberge maudite était redevenue morne et solitaire. Cependant il s'y trouvait trois personnes encore : la vieille dame, qui continuait toujours à pleurer son chien, et ne savait plus comment continuer son chemin, soit pour aller à Lifrou, soit pour revenir à Moscou ; Pierre le moujik, que les soins de la vieille hôtesse avaient ramené à la vie, et qui, ce jour-là, s'était levé et assis sur le poêle, comme un véritable convalescent. Enfin Yvanowitchka, la vieille sorcière, l'hôtesse de

l'auberge qui porte malheur. Yvan entra comme un ouragan. Il vit un homme aux traits pâlis, à l'air souffrant, qui le regarda avec étonnement. Alors même que cet homme eût été vêtu comme un paysan russe ordinaire, Yvan l'aurait reconnu. Mais il ne pouvait douter une minute que ce ne fût l'homme qu'il cherchait, car la veste du valet de chambre était verte et jaune, et à la livrée de Potenieff, par conséquent. Yvan lui sauta à la gorge.

– Misérable ! dit-il, qu'as-tu fait de Madeleine ?

Pierre pâlit.

– Je vais te tuer ! reprit Yvan ; mais auparavant, il faut que tu saches qui je suis. Je m'appelle Yvan Potenieff !

Pierre n'avait jamais vu l'homme dont il avait la voix. Il jeta un cri et tomba à genoux. Puis, joignant les mains :

– Ne me tuez pas, dit-il, je n'ai fait qu'obéir à votre père.

Ces mots produisirent sur Yvan une réaction

violente ; sa colère tomba. Il regarda cet homme, qui se soutenait à peine tant il était faible encore.

– Parle, dit-il, je veux savoir...

Beruto était entré dans l'auberge, et s'était arrêté stupéfait à deux pas du poêle en entendant Pierre le moujik parler. Yvan seul ne s'était pas aperçu de cette étrange ressemblance de voix.

XXXVII

Il est nécessaire, avant d'aller plus loin, de donner quelques éclaircissements sur cet étrange récit fait par un stanwitsch du prince Maropoulof dans le relais de poste de Peterhoff. Il est parfaitement vrai que le grand seigneur russe, chasseur de loups passionné, fût parti, l'avant-veille au soir, de son château dans un traîneau de chasse, et en compagnie de quatre de ses amis. Il était vrai encore que, quelques heures plus tard, il eût sauvé la vie à un homme qui allait périr sous la dent des loups ; et, en ceci, la version du stanwitsch était d'une scrupuleuse exactitude. Le sauvetage du Français au moyen d'une corde qu'on lui avait jetée était vrai encore. Mais là où sans doute l'imagination du postillon avait pris part au récit, c'était lorsqu'il avait prétendu que l'homme ainsi miraculeusement sauvé était devenu fou.

Cet homme, on l'a deviné, n'était autre que M. de Morlux. En lui jetant ses pistolets, Rocamboles avait voulu lui laisser un moyen, non de se sauver, mais de reculer l'heure d'une mort épouvantable. Il n'avait pas voulu que cet homme, traduit aux grandes assises de la Providence, le fût sans avoir un moyen de défense, et, en s'éloignant, Rocamboles s'était dit :

– Si cet homme venait à survivre, c'est que la main vengeresse de Dieu trouverait le châtement trop doux et le réserverait à celui que je lui ai préparé en France pour le cas où il reviendrait jamais.

M. de Morlux avait donc été hissé dans le traîneau qui avait continué sa course folle. Les dangers d'une pareille chasse sont incalculables. Tant que le traîneau marche, les loups n'osent pas attaquer les chevaux, et ils dévorent impitoyablement tous ceux de leurs compagnons qui tombent sous le feu des chasseurs. Mais l'odeur du carnage attire de nouvelles recrues ; la bande, au lieu de diminuer, s'augmente de minute en minute... Et malheur alors si un cheval venait à

s'abattre : les autres seraient pris à la gorge et le traîneau envahi. Si nombreux que fussent les chasseurs, ils seraient anéantis en moins d'une heure. La vie des chasseurs dépend donc toute entière de la solidité des chevaux et de l'habileté du postillon qui devine les fondrières cachées sous la neige, et les évite adroitement. Or donc, on avait sauvé M. de Morlux ; mais on n'avait guère eu le temps de s'occuper de lui. Il fallait faire feu sans relâche. D'ailleurs, M. de Morlux justifiait un peu par son attitude et son air hébété l'opinion que devait émettre plus tard le stanwitsch, c'est-à-dire qu'il était fou. Ses vêtements déchirés, ensanglantés, car il avait été mordu au bras et à la main, et son sang coulait ; son visage, tout à tour pâle comme le marbre ou d'un rouge violacé, ses yeux égarés, tout, jusqu'à ses cheveux blancs taillés en brosse, contribuait à lui donner un aspect étrange. Un des amis du prince fit le premier sérieusement attention à lui. Cependant, l'ami du prince lui cria en russe :

– Qui es-tu ?

M. de Morlux répondit :

– Français !

Puis il s'affaissa épuisé, anéanti, brisé de fatigue et d'émotion, dans le fond du traîneau. La fusillade continuait. Mais déjà la lune avait disparu et les étoiles pâlissaient au ciel. Une bande blanchâtre avait remplacé cette ligne sombre qui formait l'horizon. C'était le jour qui venait. On avait fait beaucoup de chemin, depuis la veille au soir, et les rives de la Bérésina et le château du prince Maropoulof étaient loin. Avec le premier rayon de soleil, comme on sortait d'une forêt, les loups disparurent. En même temps, on arrivait à un relais de poste. Les chevaux étaient harassés. On les laissa au relais avec le postillon, qui eut ordre de s'en retourner tranquillement le lendemain. Puis le prince dit à ses compagnons :

– Nous ne sommes plus qu'à six verstes du château de mon ami le comte Kourof, le meilleur vivant de toute la contrée. Si vous voulez, nous irons lui demander à déjeuner.

– Bravo ! adopté ! répondit-on.

Mais celui qui avait déjà adressé la parole à

M. de Morlux dit alors :

– Il me semble, messieurs, que nous devrions bien nous occuper un peu de ce pauvre diable que nous avons empêché d’être croqué.

– Il dort, répondit le prince.

En effet, couché au fond du traîneau, M. de Morlux était aussi immobile que si la mort l’eût frappé. Le soleil l’éclairait tout entier, et le prince ne put s’empêcher de dire :

– Voilà une drôle de physionomie. Qui cela peut-il être ?

– Un Français, dit celui qui lui avait adressé la parole.

– Et un homme de distinction, dit un autre. Les loups ont fait des loques de ses vêtements, mais on voit ce qu’ils étaient auparavant.

– Tiens ! dit un troisième, il a encore son sac de voyage en bandoulière. En effet, M. de Morlux avait eu l’étrange bonheur de conserver sa sacoche, et, par conséquent, son portefeuille gonflé de roubles. En outre, il avait au doigt un fort beau solitaire que le prince

remarqu.

– Nous avons trouvé un gentilhomme, ou tout au moins un gentleman, dit le prince Maropoulof, ceci est incontestable.

– Mais comment se trouvait-il là ? fit un autre.

– Voilà un mystère qu'il nous expliquera à son réveil, si toutefois il n'a pas perdu la raison.

– Moi, reprit un des chasseurs, je me figure qu'il sera tombé de traîneau en dormant.

– C'est la seule chose admissible, répondit le prince.

M. de Morlux fit un léger mouvement, mais il ne rouvrit pas les yeux. On avait jeté sur lui plusieurs pelisses pour le garantir du froid le plus possible.

– Il l'a échappé belle ! ajouta l'un des chasseurs.

Puis on ne s'occupa plus de lui, et les cinq jeunes gens se prirent à causer de Pétersbourg et des plaisirs de l'hiver.

Cependant, M. de Morlux ne dormait plus ; il

n'avait même jamais dormi. Son égarement, sa folie, à la suite des émotions terribles et de l'épouvante suprême qu'il avait éprouvées, avait été de courte durée. Cet homme, qui était admirablement trempé, avait une énergie sans égale et une logique inflexible. Il avait vu la mort de face, et la mort n'avait pas voulu de lui. Il était sauvé ! Dès lors sa raison revenait, son esprit retrouvait son calme et sa lucidité, et, s'il fermait les yeux et feignait de dormir, c'était pour réfléchir tout à son aise et analyser les événements avec une rigoureuse attention.

Le premier nom qui fût sorti de ses lèvres, si ses lèvres eussent remué, eût été infailliblement celui de Rocambole. Mais l'image de son terrible ennemi, de cet homme dont il avait d'abord nié l'existence, en se moquant des terreurs de Timoléon, s'était représentée à lui telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois, M. de Morlux n'avait pas besoin de faire de grands efforts d'imagination pour deviner ce qui s'était passé et allait se passer encore. Libre, maître de Madeleine, Rocambole avait dû retourner à Lifrou, sauver Vanda s'il en était temps encore ;

et il était bien certain qu'à cette heure, tandis que lui, M. de Morlux, s'en allait vers le nord, couché dans le traîneau du prince Maropoulof, son libérateur, Madeleine était en route pour la France. Madeleine lui échappait. Mais le vicomte Karle de Morlux avait bientôt pris son parti des situations extrêmes qui, pour lui, n'étaient jamais désespérées.

– Au milieu de mon désastre, pensait-il, il me reste un avantage. Rocamboles me croit mort. Il ne s'agit plus, pour moi, que de retourner en France et de recommencer la lutte.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, le prince Maropoulof et ses compagnons causaient.

– Messieurs, disait le prince, le comte Kourof est un des hommes les plus amusants que je connaisse. Il a beaucoup voyagé ; il a longtemps habité Paris. Il s'entoure volontiers d'artistes et d'écrivains, et sa conversation est des plus attachantes ; et avec cela, une humeur charmante, un véritable caractère français...

– Pardon, mon cher prince, dit un des chasseurs, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu

le comte ?

– Un peu plus de six mois.

– Eh bien, vous le trouverez changé.

– Bah ! qu'a-t-il donc ?

– Il est triste et d'humeur maussade ; il voit maintenant la vie tout en noir.

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'il est amoureux.

– De qui ?

– D'une femme qui ne veut pas de lui, la comtesse Vasilika.

– La belle M^{me} Wasserrenoff ?

– Justement.

– Ah ! oui, dit le prince, elle doit épouser le pauvre Yvan Potenieff. N'est-ce pas son cousin ?

– Oui.

– Pauvre Yvan ! répéta le prince, il aura du mal à dompter cette cavale du désert, qu'on nomme la comtesse Vasilika.

– Il n'a pas le poignet assez solide pour cela,

dit un autre.

Au nom d'Yvan, M. de Morlux avait tressailli et dressé l'oreille.

Il se prit à écouter attentivement.

XXXVIII

Le prince Maropoulof continua :

– Vraiment ! ce pauvre Kourof est en cet état ?

– Hélas ! oui.

– Mais alors nous avons eu grand tort de prendre le chemin qui mène chez lui.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce qu'il doit être d'une misanthropie sans égale.

– Raison de plus pour qu'il nous accueille à bras ouverts. La solitude doit lui peser singulièrement.

M. de Morlux fit alors un mouvement.

– Ah ! dit le prince, voici notre homme qui s'éveille.

En effet, M. de Morlux ouvrit les yeux.

Puis il feignit de porter autour de lui un regard

étonné, et il murmura :

– Où suis-je ?

– Monsieur, lui répondit le prince, vous êtes en lieu sûr, et hors de la dent des loups.

À ces mots, M. de Morlux se dressa vivement et se trouva debout. Il sut jouer la pâleur, l'effroi, l'émotion.

– Ah ! dit-il, je crois me souvenir...

– Vous l'avez échappé belle, dit le prince.

Et il salua M. de Morlux comme s'il l'eût rencontré dans un salon de Paris ou de Pétersbourg. Celui-ci rendit le salut et dit :

– Messieurs, avant de vous remercier, car je vous dois la vie, permettez-moi de vous dire qui je suis. Je m'appelle le vicomte Karle de Morlux, gentilhomme français.

Le prince et ses amis s'inclinèrent et répondirent en déclinant à leur tour leurs noms et leurs titres. La présentation avait lieu dans toutes les règles.

– Souffrez-vous beaucoup, monsieur le

vicomte ? demanda le prince, faisant allusion aux morsures que M. de Morlux avaient reçues au bras et à la main.

Le vicomte secoua négativement la tête.

– Ce sont, dit-il, de véritables égratignures ; mais j’aurais été certainement étranglé et mis en pièces sans l’épaisseur de mes vêtements et de ma cravate.

– Mais, monsieur, dit alors le prince, y aurait-il la moindre indiscretion à vous demander comment vous vous trouviez là seul et à pareille heure ?

Tandis qu’il feignait de dormir, M. de Morlux avait préparé sa réponse.

– Messieurs, dit-il, je revenais de Moscou, où j’ai réglé diverses affaires d’intérêt. J’étais en télèga avec mon valet de chambre. Je me suis endormi. Tout à coup, j’ai été réveillé par des cris et un mouvement de vitesse extrême imprimé au traîneau. J’ai cru que nous courions à quelque précipice et que les chevaux s’étaient emportés. J’ai vivement sauté hors du traîneau, sans que

mon valet de chambre, assis à côté du postillon, s'en aperçût. Les cris de ce dernier et l'épouvante des chevaux provenaient d'une bande de loups au milieu de laquelle je suis tombé, pendant que le traîneau continuait sa course.

Cette explication était si vraisemblable que personne ne songea à la révoquer en doute. Au bout d'une heure, M. de Morlux avait si bien déployé toutes les ressources de son esprit et mis en lumière son éducation parfaite, que le prince Maropoulof lui disait :

– Mon cher vicomte, avant de reprendre la route de Varsovie et de retourner en France, vous me permettrez bien de vous emmener passer huit jours dans mon château, n'est-ce pas ?

M. de Morlux s'inclina.

– En attendant, dit le prince, nous allons demander à déjeuner au comte Kourof, mon ami, dont vous devez apercevoir l'habitation là-bas dans le lointain, au milieu d'un bouquet d'arbres.

Le prince étendit la main vers le nord-ouest, et M. de Morlux aperçut en effet une vaste

construction aux murailles toutes blanches. Une heure après, le traîneau du prince entra bruyamment dans la cour du château du comte Kourof. Ce dernier accourait à la rencontre de ses hôtes. Celui des amis du prince qui avait affirmé que le comte était réduit au plus violent désespoir eut un geste d'étonnement en le voyant. Le comte était un beau jeune homme, au visage souriant, au regard plein de feu, et rien en lui n'annonçait la moindre tristesse. Il s'empressa de recevoir le prince et ses amis, et peu d'instant après les chasseurs et le châtelain étaient réunis autour de la table du déjeuner.

– Comte, dit alors le prince Maropoulof, permets-moi de te faire mes compliments.

– À propos de quoi ?

– Je vois que tu es guéri et je t'en félicite.

– Guéri ? fit le comte avec étonnement.

– Oui, de ce mal d'amour qui te rongait...

– Ah ! vous savez cela ? fit le comte en riant.

– Certainement.

– Eh bien ! si je ne suis pas complètement

guéri, je suis du moins en voie de guérison.

– Tu n'aimes plus la comtesse Vasilika ?

– Au contraire, je l'adore...

– Mais... alors...

– Et il est probable que je l'épouserai dans deux mois...

– Et Yvan ?

– Ce pauvre Yvan Potenieff ? fit le comte en riant.

– Eh bien ?

M. de Morlux, à qui on avait donné des habits et que le comte Kourof avait placé à sa droite, redevint attentif. Le comte poursuivit :

– Mes bons amis, celui qui se vante de connaître la femme n'est qu'un sot.

– C'est mon avis, dit le prince en riant.

– L'été dernier, la comtesse Vasilika m'a réduit au désespoir. Elle haussait les épaules en m'entendant soupirer ; elle me riait au nez, si une larme de rage brillait dans mes yeux.

« – Si je me tuais, lui dis-je un jour, que feriez-vous ?

« – Mais rien, me répondit-elle, avec un calme féroce. N'allez-vous pas vouloir que j'en prenne une migraine ?

« J'étais parti de Pétersbourg, la mort au cœur, et j'étais venu m'enterrer ici, songeant à me tuer parfois. Il y a deux jours, une lettre m'arriva...

– Une lettre de la comtesse ?

– Oui, le soleil après la tempête.

En parlant ainsi, le comte Kourof, qui étouffait dans son bonheur comme une plante agreste dans une serre, ouvrit sa redingote et prit sur son cœur une lettre qu'il avait couverte de baisers pendant deux jours et dont les caractères étaient à demi effacés :

– Je vais vous la lire, dit-il.

Tout le monde devint attentif, et M. de Morlux plus que les autres. La lettre de la comtesse Vasilika était ainsi conçue :

« Mon cher comte.

« Vous m'avez peut-être mal jugée ; dans ce cas-là, tant pis pour vous. Si vous espérez encore, tant mieux pour vous et tant mieux pour moi, car je vous aime et vous accorderai ma main au printemps, si vous êtes de ce monde et ne vous êtes pas déjà tué de désespoir.

« Laissez-moi vous dire, mon ami, que je n'ai jamais aimé Yvan Potenieff ; mais que j'avais promis solennellement à un mourant de devenir sa femme. Dans cet aveu, vous trouverez le secret de mes rigueurs.

« Je suis aujourd'hui délivrée de ma promesse. Yvan Potenieff est fou. La folie du pauvre garçon consiste à parler d'une jeune fille française appelée Madeleine et qu'il veut absolument épouser.

« Or, mon ami, la vérité vraie, c'est que cette jeune fille n'a jamais existé que dans son imagination malade ; Yvan part pour Paris où il va chercher cet être aussi impalpable qu'invisible. Mon valet de chambre l'accompagnera et veillera sur lui.

« Je l'ai promis à ce pauvre père Potenieff, qui est au désespoir.

« Yvan n'est pas un fou. C'est un monomane. À part cette Madeleine, qui n'a jamais existé, et la persuasion où il est qu'on l'a retenu prisonnier à Pétersbourg, dans la citadelle, à la seule fin de le forcer à m'épouser, il est, pour tout le reste, fort calme et fort raisonnable.

« Si vous m'aimez toujours, cher comte, venez donc passer un mois d'hiver à Paris. Je pars ce soir, par la voie de mer. Vous me trouverez installée rue de la Pépinière, chez le comte et le comtesse Artoff.

« À vous mille fois.

« Vasilika Wasserrenoff. »

– Eh bien ! messieurs, dit le comte, qu'en pensez-vous ?

– Je pense, dit le prince Maropoulof, que si Yvan Potenieff n'était pas devenu fou, tu n'aurais jamais reçu cette lettre, mon bon ami.

– C'est fort possible, dit le comte avec un

sourire mélancolique.

– Et tu vas à Paris ?

– Je pars après-demain.

– Mais comment ce pauvre Yvan a-t-il pu devenir fou ?

– Je n'en sais rien.

– Moi, je crois le savoir, dit un des amis du prince.

– Ah !

– Yvan buvait beaucoup d'absinthe.

– Vraiment !

– Ensuite, il était amoureux fou de la comtesse, et comme elle n'est pas précisément tendre, tout en lui promettant de l'épouser, elle devait le malmener très souvent.

– C'est ce qui t'arrivera, mon ami.

– Oh ! moi, dit le comte Kourof, j'aime assez le rôle d'esclave vis-à-vis d'une femme. Il est bien plus facile d'obéir que de commander.

Tandis que ces messieurs causaient,

M. de Morlux se disait :

– À quelque chose malheur est bon ! Si Rocambole ne m'avait pas jeté en bas du traîneau, je ne saurais pas qu'Yvan Potenieff court après Madeleine, et que la belle comtesse Vasilika a un intérêt quelconque à le faire passer pour fou. Voilà un auxiliaire que l'enfer m'envoie !

Et l'espoir revint au cœur de M. de Morlux.

XXXIX

Nous avons laissé Yvan à l'auberge du Sava, disant à Pierre le moujik :

– Fais-moi ta confession, car tu vas mourir !

Pierre était lâche. Il lui avait suffi de regarder Yvan pour deviner le sort qui l'attendait. En effet, Yvan était pâle et tout son corps était agité de ce frémissement nerveux que les gens du Nord ont désigné sous le nom pittoresque de *colère blanche*.

– Je veux tout savoir, répéta Yvan en fixant sur le moujik un regard étincelant comme une lame d'épée au soleil.

Et il prit un pistolet à sa ceinture et le posa sur la table.

– Maître ! répéta le moujik tout tremblant, c'est votre père qui a tout fait.

– Mon père !...

– Oui.

– Esclave, dit Yvan, explique-toi, je le veux !

Malgré ces paroles impérieuses, sa voix s'était radoucie, et le moujik espéra un moment qu'il aurait la vie sauve s'il avouait tout. Le valet de chambre Beruto était entré dans la salle d'auberge, et il assistait, impassible et muet, à cette étrange scène. Alors le moujik raconta tout. Il ne passa sous silence aucun détail, même le plus insignifiant. Il narra comment, quinze jours auparavant, le comte Potenieff, se dirigeant sur Moscou en toute hâte, avait été frappé du son de sa voix. Et en effet, bien qu'il soit fort difficile à soi-même d'être juge en pareille matière, Yvan s'avoua que le moujik avait un organe identique au sien. L'arrivée à Moscou, l'ordre qu'il avait reçu, lui Pierre, de jouer le rôle de muet, tout, jusqu'à l'infâme comédie à laquelle il s'était prêté de bonne grâce, il n'oublia rien. Yvan, pâle et l'œil en feu, écoutait. Il avait croisé ses bras sur sa poitrine, et l'on eût dit un juge suprême prêt à rendre une sentence de mort. Quand il en fut à raconter le départ de Moscou et le voyage,

le moujik s'exprima ainsi :

– Le comte votre père ne voulait pas que vous revissiez jamais M^{lle} Madeleine, et si, contre son attente, vous deviez la revoir, il voulait qu'elle fût tombée si bas que désormais il vous fût impossible d'en faire votre femme.

– Après ? dit froidement Yvan.

– Alors, comme je la trouvais belle...

– Misérable ! hurla Yvan.

– Votre Excellence, dit humblement le moujik, ne m'a-t-elle pas ordonné de parler ?...

– C'est juste, continue.

Et Yvan attendit.

– Votre père, continua le moujik, me dit, au moment où nous partions : « Elle a vingt mille francs dans son sac de voyage... c'est une jolie dot. »

– Après ? après ? répéta Yvan.

– Dame ! reprit le moujik, je ne vaudrais pas mieux qu'un autre homme, moi, et quand nous sommes arrivés ici...

– Eh bien ?

– Le postillon qui nous a conduits s’est laissé corrompre et il s’en est allé... la femme qui tient l’auberge a promis de faire ce que je voudrais...

Yvan interrompit brusquement Pierre le moujik :

– Et cette vieille sorcière ? dit-il.

Il montrait du doigt la vieille dame qui continuait à se lamenter sur la mort de son affreux chien.

– Elle, dit le moujik avec dédain, elle ne s’occupait que de son chien.

– Ah !

– J’ai fait ce que j’ai voulu, j’ai tenté du moins, poursuivit Pierre, qui essaya et parvint, pour un moment, à détourner la colère d’Yvan et à la faire tomber sur la vieille dame de compagnie.

– Mais, dit Yvan, Madeleine s’est débattue ?

– Oh ! oui.

– Elle a crié ?

– Je crois bien et elle s’est défendue vaillamment, allez ! Voyez en quel état je suis...

Et Pierre montrait les blessures que Madeleine lui avait faites avec le sabre du cosaque.

– Et cette femme ?...

– Cette femme était couchée là, et elle n’a pas bougé.

La colère d’Yvan éclata comme une tempête. Il saisit la vieille dame par le bras et la jeta rudement à genoux.

– Est-ce vrai, cela ? dit-il, est-ce vrai ce que dit cet homme ?

Elle répondit par une espèce de gémissement et leva sur Yvan un œil égaré.

– Femme, dit le jeune homme, vous êtes plus coupable que cet homme, vous ! et il est juste que vous soyez punie la première.

Il tira sa montre qui marquait quatre heures de l’après-midi. Il n’y avait plus qu’une heure de jour. Le traîneau était resté attelé à la porte de l’auberge et le postillon était sur son siège.

– Beruto ! appela Yvan.

Le valet de chambre s’approcha. Yvan prit le bras de la vieille dame, qui jeta un cri, et l’enleva comme une plume. Puis il la porta dans le traîneau où il la jeta toute pantelante.

– Beruto ! continua Yvan, écoute bien mes ordres, et, si tu veux rester à mon service, exécute-les. On avait confié Madeleine à cette femme, et cette femme a abandonné Madeleine ; il faut qu’elle soit châtiée. Tu vas monter dans le traîneau, le postillon continuera sa route vers Moscou. Lorsque vous serez dans la forêt, à la nuit, tu feras arrêter et tu déposeras cette femme à terre. Elle y mourra de froid et de faim, à moins que les loups n’en fassent leur pâture.

La vieille dame jetait des cris horribles.

– Obéis-moi, Beruto, ordonna Yvan.

Et le traîneau partit. Alors le fils du comte Potenieff rentra dans l’auberge et s’assit tranquillement auprès du poêle. Pierre le moujik, épouvanté, n’osait prononcer une parole ni faire un mouvement. Un moment il se crut sauvé, car

Yvan ne paraissait plus songer à lui. Le jeune officier avait allumé sa large pipe et il fumait tranquillement. Une heure s'écoula ; le jour baissait de plus en plus, et le soleil s'était couché derrière les sapins qui formaient l'horizon. Yvan fumait toujours, et Pierre le moujik ne bougeait. Tout à coup, on entendit dans l'éloignement le bruit des clochettes de la téléga. C'était Beruto qui revenait. Yvan se mit sur le seuil de la porte et attendit. Beruto avait sans doute exécuté les ordres de son nouveau maître, car la vieille dame n'était plus dans le traîneau. Alors Yvan regarda le moujik. Et son regard fut si terrible, que le misérable comprit que son heure était venue.

– Fais ta prière, lui dit Yvan.

– Mais... seigneur...

– Fait ta prière ! répéta Yvan.

Il prit les pistolets qui étaient sur la table et les arma. Pierre se mit à genoux.

– Grâce ! maître, grâce, balbutia-t-il.

– Non ! pas de grâce pour toi ! répéta Yvan.

Et, tirant sa montre de nouveau :

– Je te donne dix minutes pour faire ta prière.

Le moujik avait joint les mains et regardait avec une épouvante vertigineuse Yvan qui examinait froidement les amorces de ses pistolets. Mais, en ce moment, un nouveau bruit de clochettes se fit entendre. Pierre eut un de ces espoirs suprêmes comme en ont les condamnés qui marchent à l'échafaud. Ce bruit, c'était celui d'un traîneau. D'un traîneau qui avançait rapidement et qui, peut-être, s'arrêterait à la porte du Sava. À ce bruit, Yvan fronça le sourcil et sortit de nouveau sur le pas de la porte, mais sans abandonner ses pistolets, et répétant :

– Fais ta prière ! tu n'as plus que sept minutes.

Le moujik eut l'air de prier : mais le cou tendu, il écoutait le bruit des clochettes qui devenait de plus en plus distinct. C'était en effet un traîneau plein de monde qui arrivait à toute vitesse : le traîneau du prince Maropoulof. Le prince reconnut Yvan :

– Potenieff ! s'écria-t-il.

Et il sauta en bas du traîneau.

– Ah ! c'est vous, prince, dit Yvan. Passez votre chemin, je vous prie.

– Comme vous êtes pâle ! dit le prince ; et pourquoi ce front sinistre ? Pourquoi ces armes que vous avez à la main ?

Et il entra dans l'auberge, suivi de deux de ses amis qui étaient comme lui sortis du traîneau. Yvan montra le moujik.

– Vous voyez cet homme ? dit-il.

– Oui.

– Il va mourir.

– Pourquoi ?

– Pour expier un grand crime.

– Et ce crime, demanda le prince, quel est-il ?

Yvan répondit d'une voix de tonnerre :

– Il a outragé une jeune fille que j'aime et qu'on appelle Madeleine.

À ce nom, le prince Maropoulof et ses amis échangèrent un sourire d'incrédulité et de compassion. Un sourire qui signifiait : « Le

comte Kourof disait vrai, ce pauvre Yvan est bien
réellement fou ! »

XL

*Le prince Maropoulof,
au comte Kourof, à Paris*

Mon cher ami,

Comme je ne doute pas que tu ne te rendes à Paris par les voies rapides, et que, il y a trois jours, en te quittant avec mes amis et le gentilhomme français dont nous avons fait tort à messieurs les loups, nous t'avons laissé fermant tes malles, tu penses bien que je me dispense d'adresser ma lettre ailleurs.

Elle arrivera encore à Paris après toi, car il faut bien te l'avouer, la cavale du désert, chantée par le poète arabe, l'éclair qui brille dans la nuit, le vent qui passe dans les nuées grises sont moins légers en leur course que l'homme qui galope après la femme aimée.

J'espère que voilà un pathos qui justifie suffisamment notre amour de la langue française, à nous autres barbares.

Maintenant, sais-tu pourquoi je t'écris ? Ce n'est pas pour te remercier de ton hospitalité tout à fait écossaise, mais pour te donner des nouvelles de ton malheureux rival.

Je parle de ce pauvre Yvan. Je vois d'ici ton geste d'étonnement, à ce nom, car tu ne peux vraiment pas supposer que j'aie vu Yvan Potenieff. Cela est vrai cependant. Écoute. Nous sommes partis de chez toi, il y a trois jours, à onze heures du matin, après nous être reposés la veille de nos fatigues cynégétiques. Cinq heures après nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Peterhoff. Comme nous filions avec cette rapidité que tu connais et qui est ma seule manière de voyager dans notre belle et froide Russie, nous apercevons un traîneau devant nous. Au bout d'un quart d'heure nous l'avons rejoint. Le traîneau est vide, mais il y a à côté du stanwitsch un homme que Koloukine, notre ami, reconnaît.

– Tiens ! dit-il, c'est le valet de chambre de la

comtesse Vasilika. C'est Beruto !

En entendant prononcer son nom, Beruto se retourne et reconnaît Koloukine, qu'il salue respectueusement.

– Où vas-tu ? d'où viens-tu ?

Telles sont les questions qu'on adresse à l'Italien.

– Messieurs, nous répond-il au moment où mon traîneau et le sien sont rangés sur la même ligne, vous voyez un homme bien malheureux.

– Que t'arrive-t-il donc ? demanda Koloukine, la comtesse t'a-t-elle renvoyé ?

– Non ; mais elle m'a cédé à un maître qui fait mon désespoir.

– Bah !

– Je suis maintenant au service d'un fou.

À ces derniers mots, nous nous rappelons le passage de la lettre de la comtesse que tu nous as lue, et dans lequel elle t'apprend qu'elle a chargé son valet de chambre d'accompagner ce pauvre Yvan.

– Oui, messieurs, reprend Beruto, j’ai affaire à un fou, comme vous allez voir.

Alors il nous raconte exactement ce que t’a écrit la comtesse. Yvan Potenieff est amoureux d’une femme qui n’existe pas, qui n’a jamais existé, et qu’il a baptisée, lui, du nom de Madeleine. Depuis huit jours qu’ils sont partis de Pétersbourg, nous dit Beruto, Yvan demande des nouvelles de Madeleine. Dans chaque femme qu’il rencontre il croit voir Madeleine. Madeleine partout et toujours ! Jusque-là, le mal n’est pas grand, mais voici ce que nous raconte Beruto.

– Il y a deux heures, nous nous sommes arrêtés à trois verstes d’ici, dans une auberge isolée qui s’appelle l’auberge du Sava. Mon nouveau maître avait froid et il avait soif. Il entre. Auprès du poêle se trouvent une vieille dame et un moujik. M. Potenieff les regarde et s’écrie :

– Voilà ceux qui ont trahi Madeleine !

La vieille dame et le moujik se regardent avec étonnement. Mais la colère d’Yvan augmente. Il prend la vieille dame à bras-le-corps et la porte dans le traîneau en m’ordonnant de l’aller

exposer au milieu des bois, afin qu'elle serve de souper aux loups.

– Et tu as obéi ?

– Dame ! à peu près, répond Beruto en riant ; c'est-à-dire que j'ai conduit la vieille dame jusqu'à un village qui est là sur la gauche, de l'autre côté de ce petit bois, et je lui ai donné dix roubles pour la dédommager.

– Mais ce n'est pas tout, messieurs, ajouta le pauvre diable.

– Qu'est-ce encore ?

– Je crains bien que, pendant que je feignais d'exécuter les ordres de ce maniaque, il n'ait tué le malheureux moujik.

Alors, mon cher ami, mes compagnons et moi nous nous sommes consultés. Quand il s'agit de la vie d'un homme, fût-ce celle d'un moujik, la chose vaut la peine de réfléchir. Il a été convenu que Beruto repartirait le premier et arriverait à l'auberge du Sava quelques minutes avant nous ; que si le moujik vivait encore, il tâcherait de faire patienter Yvan sous divers prétextes, jusqu'à ce

que nous arrivassions à notre tour.

Et il a été fait ainsi. Beruto s'est remis en route, et nous l'avons suivi à quelques minutes de distance. Il était temps ! Quand nous sommes arrivés, nous avons trouvé Yvan l'œil en feu, pâle, les cheveux en désordre, un pistolet de chaque main. Devant lui, le pauvre diable de moujik, accusé d'avoir outragé Madeleine, était à genoux et finissait sa prière. Yvan allait le tuer... Tu comprends, mon cher comte, que nous avons désarmé ce fou. Il s'est emporté d'abord en nous disant qu'il avait le droit de punir un homme qui lui appartenait. Heureusement Koloukine, qui est un garçon de ressources, a eu l'idée la plus ingénieuse de la terre, comme tu vas voir. Yvan nous avait raconté – ce qui est, comme tu le vois, le fond de sa folie – comme quoi son père s'opposait à son mariage avec Madeleine et comment il avait chargé la vieille dame et le moujik de le débarrasser de la jeune fille. Tout cela avait une apparence de vraisemblance telle que si Beruto ne nous avait pas regardés en souriant, nous eussions cru Yvan sur parole.

Or voici le dialogue qui s'est établi entre Koloukine et Yvan. Je le transcris fidèlement.

– Ainsi, mon cher Yvan, c'est ton père qui ne veut pas que tu épouses Madeleine ?

– C'est lui.

– C'est lui aussi qui a donné l'ordre à cet homme de faire ce qu'il a fait ?

– Oui.

– Tout cela est parfaitement clair.

– N'est-ce pas, reprend Yvan, que cet homme est coupable ?

– Sans doute.

– Et il a mérité la mort ?

– Deux fois plutôt qu'une.

Mais comme Yvan reprenait ses pistolets, Koloukine lui arrêta le bras.

– Seulement, dit-il, écoute-moi bien.

– Parle...

– Si tu tues cet homme, tu te privas d'un témoin.

– Ah !

– Sans doute. Tu veux retrouver Madeleine ?

– Oui.

– Tu veux l'épouser ?

– Certainement.

– Or, pour cela, il te faut le consentement de ton père.

– Ou de l'empereur, s'écria Yvan, invoquant le vieil usage russe qui veut qu'en certains cas, l'autorité du czar soit substituée à celle du père de famille.

– Raison de plus pour ne pas tuer cet homme.

– Mais pourquoi ?

– Parce que lorsque tu auras retrouvé Madeleine, tu retourneras à Pétersbourg et tu la présenteras au czar, en lui racontant l'odieuse conduite de ton père, appuyée par la déclaration du moujik.

Ce raisonnement produisit sur notre fou un revirement.

– Tu as parfaitement raison, dit-il.

C'est comme cela que Koloukine a sauvé la vie au malheureux moujik, qui était à demi mort de peur déjà, et qui, depuis lors, n'a pas encore retrouvé l'usage de la parole. Maintenant tu devines le reste : nous avons ramené Yvan chez moi. J'ai pu le garder deux jours, mais le troisième, il voulut partir. Heureusement, je lui ai donné un compagnon de route qui aidera Beruto à veiller sur lui. Ce compagnon, tu le devines, n'est autre que notre gentilhomme français, ce vieillard encore vert qui répond au nom de Morlux.

Par une de ces bizarreries que la folie seule peut expliquer, Yvan l'a pris en grande amitié, et il a en lui une confiance extrême. De plus, il a pardonné au moujik son crime imaginaire et il l'a attaché à sa personne. Or donc, ce matin, M. de Morlux, Beruto et le moujik sont partis pour Varsovie, escortant ce pauvre Yvan, qui n'est fou que lorsqu'il parle de Madeleine. M. de Morlux connaît à Paris un médecin aliéniste qui fait des cures merveilleuses. Il espère faire guérir Yvan.

J'ai pensé, mon cher comte, que tous ces détails t'amuseraient, ainsi que la blonde Vasilika, dont tu vas être l'heureux esclave – une femme comme elle n'a pas de mari – et je te les envoie en te serrant cordialement les mains.

Prince Maropoulof.

C'était de la meilleure foi du monde que le jeune prince russe avait écrit cette lettre. Comme on le voit, M. de Morlux triomphait une fois encore !

XLI

Ainsi que le prince Maropoulof l'a écrit à son ami le comte Kourof, M. de Morlux voyage en compagnie d'Yvan. Le jeune officier, qui ne peut se douter qu'on le veuille faire passer pour fou, continue à entretenir le vicomte de son amour pour Madeleine. Leur traîneau court sans relâche. Il a traversé la Bérésina, il a franchi la frontière de la Russie proprement dite. Maintenant, le voici en Pologne, et le matin du troisième jour, il entre à Varsovie. M. de Morlux, qui ne peut restituer Hermann à sa femme et à ses enfants, et n'a cependant nulle envie d'aller leur conter que Rocamboles l'a jeté aux loups comme un quartier de porc ou de chevreau, M. de Morlux se dispenserait bien, au besoin, de s'arrêter à Varsovie. Cependant, il espère trouver des lettres de France à la poste, et il y court, laissant Yvan dans un hôtel.

En effet, deux lettres attendent M. de Morlux dans les bureaux. L'une est de son frère. L'autre lui arrache un tressaillement, car il a reconnu l'écriture de Timoléon. Or, Timoléon lui a écrit qu'il s'embarquait pour l'Amérique, et pourtant cette lettre est timbrée de Paris.

Néanmoins, M. de Morlux domine sa curiosité, et il ouvre tout d'abord la lettre de son frère. Cette lettre est ainsi conçue :

« Mon cher Karle,

« Je vous écris à Varsovie, et cependant quelque chose me dit que vous êtes à Paris. Me trompé-je ? je n'en sais rien ; mais l'épouvante s'est emparée de moi de nouveau.

« Karle, mon frère, à mesure que les jours s'écoulent, le remords pénètre plus avant dans mon cœur ; s'il en est temps encore, arrêtons-nous.

— Mais qu'a-t-il donc encore, cet imbécile ? murmura le vicomte Karle, interrompant sa

lecture. Avec les années, Philippe est devenu un véritable trembleur...

Et il continua :

« Vous n'êtes pas père, Karle, et il y a des douleurs infinies que vous ne pouvez pas comprendre. Karle, je souffre mille morts, car je sais que mon fils est à Paris et qu'il me fuit. C'est justice ! N'avons-nous pas détruit son bonheur ? Il aimait Antoinette Miller, la fille de notre malheureuse sœur. Et vous avez tué Antoinette ! Du moins vous me l'avez dit...

« Et cependant un doute étrange m'étreint ; un doute qui achève de m'épouvanter. Antoinette est-elle bien morte ? Les gens qui vous ont vendu si cher un repos que je ne partage pas, moi, ne vous ont-ils pas trompés ? Écoutez. Voici un mois que vous êtes parti. Il y a donc plus d'un mois qu'Antoinette est morte. Or, après votre départ, je me suis attendu, jour et nuit, à toute heure, à voir arriver Agénor, à le voir entrer chez moi comme une tempête et à voir éclater son désespoir. Il était à Angers, me disiez-vous,

blessé d'un coup d'épée qui le retiendrait forcément loin de Paris pendant quelques jours. Il n'en était rien. Agénor est revenu à Paris le jour même de votre départ. Ce n'est point de ma part une supposition, c'est une certitude, comme vous allez voir. Je boite encore, mais je puis sortir et monter en voiture. Tous les jours, vers midi, je me fais conduire au soleil, soit aux Champs-Élysées, soit sur les boulevards. Il y a huit jours, ma calèche a été prise dans un embarras de voitures. L'écheveau était embrouillé ; il nous a fallu un bon quart d'heure pour nous dégager.

« Tout à coup mon regard a rencontré un autre regard qui partait du fond d'un fiacre. J'ai reçu au cœur comme une décharge électrique.

« C'était Agénor. J'ai appelé, j'ai crié... Mais les voitures se sont croisées de nouveau, et il m'a été impossible, malgré les ordres donnés à mes gens, de retrouver le fiacre dans lequel était mon fils.

« Alors j'ai cru qu'il arrivait et que je le verrais le soir même. Je suis rentré en toute hâte ; mais Agénor n'est point venu, ni ce jour-là, ni les

jours suivants... Et cependant il est à Paris !

« À notre dernière entrevue, il a été pourtant rempli de tendresse pour moi... Et il me sait malade... Et il ne vient pas ! Je ne l'ai entrevu que l'espace d'une minute, et cependant il m'a semblé qu'il n'avait pas le visage consterné d'un homme qui a perdu pour toujours la femme qu'il aime. Quel est ce mystère ? J'ai vainement essayé de l'approfondir et n'ai rien pu apprendre, si ce n'est qu'Agénor est à Paris depuis un mois. Son valet de chambre demeure rue de Surène et le voit presque tous les jours. Agénor vient en fiacre chercher ses lettres, puis il s'en retourne ; personne ne sait où il va. Pourquoi n'est-il point venu ? Ce silence, ce soin qu'il met à se cacher achèvent de jeter le trouble et l'épouvante dans mon cœur.

« Frère, ma lettre vous rejoint en Russie. Si vous n'avez pas encore mis à exécution vos infâmes projets, arrêtez-vous... repentons-nous... peut-être en est-il temps encore ? Mais il me semble que la main de Dieu pèse déjà sur nous, et que quelque épouvantable châtement nous est

réservé. Mes nuits sont peuplées de fantômes. Je crois revoir notre sœur. Je crois toujours entendre les paroles du Dr Vincent et voir son front dévasté. Écoutez, mon frère, peut-être pourrions-nous réparer encore une partie du mal que nous avons fait. Si vous épousiez cette jeune fille dont vous avez juré la perte ?... »

À ces dernières lignes de la lettre de M. Philippe de Morlux, Karle tressaillit et pâlit. Puis il froissa la lettre avec colère.

– J’y ai pensé avant toi, murmura-t-il. Malheureusement ce prince Yvan...

Et M. de Morlux songe avec rage à ce naïf Yvan Potenieff, qui l’a pris en grande amitié et le fait confident de son amour pour Madeleine.

– Ce Philippe est idiot, murmura enfin M. de Morlux, et je vois bien qu’on ne peut plus compter sur lui. Voilà ce que l’amour paternel fait d’un homme qui jadis ne reculait devant rien.

Et, tout en haussant les épaules, le vicomte ouvrit la seconde lettre :

À Monsieur le vicomte Karle de Morlux.

Poste restante. Varsovie. Pologne.

« Monsieur,

« Tandis que vous partiez pour la Pologne, qui est la grand-route de Russie ; tandis que vous alliez à la recherche de M^{lle} Madeleine Miller, votre serviteur allait s'embarquer pour l'Amérique.

« J'emportais mes économies et vos cinquante mille francs. J'emmenais avec moi ma fille, mon seul, mon unique, mon véritable trésor. Si je n'avais pas eu une fille, ce gremlin de Rocambole ne nous aurait pas joués par-dessous la jambe. Heureusement, j'avais laissé à Paris des agents qui avaient pour mission de le surveiller. Si je vous disais que vos intérêts seuls me guidaient vous ne me croiriez pas. Aussi me bornerai-je à vous dire que l'instinct de la vengeance m'a poussé.

« Le matin du jour où j'allais m'embarquer,

J'ai reçu de Paris le télégramme suivant :
« Rocamboles a quitté Paris et la France ; il court,
sur les traces de M. de Morlux. »

« J'ai cédé à la tentation. Au lieu de m'embarquer, j'ai mis ma fille en lieu sûr et je suis parti. C'est-à-dire que j'ai passé le détroit et que vingt-quatre heures après j'étais à Paris. Rocamboles n'est pas un mince adversaire. Il est fort possible que vous ne lisiez jamais ma lettre et que notre terrible ennemi se défasse de vous à l'étranger. Mais il est possible aussi que vous parveniez à lui échapper. Et alors, écoutez : votre neveu, M. Agénor de Morlux, et M^{lle} Antoinette Miller vivaient fort heureux et attendaient le retour de Rocamboles et l'arrivée de M^{lle} Madeleine pour s'épouser. J'ai jeté quelque amertume dans la coupe de miel où ils trempaient leurs lèvres, et Antoinette est à nous une fois encore. Je ne veux pas vous en dire davantage ni vous laisser la joie de la surprise. Quoi qu'il en soit, si vous revenez à Paris, veuillez vous faire conduire sans retard rue de Londres, n° 2, où on vous en dira plus long. Vous demanderez à voir M. Guépin, homme d'affaires.

« Je suis avec respect, monsieur le vicomte,

« Votre tout dévoué,

« Timoléon. »

Après la lecture de cette lettre, M. de Morlux demeura un moment comme abasourdi.

– J’ai peur de rêver, murmura-t-il enfin. Puis il la relut une seconde fois :

– Non, non, dit-il, c’est bien vrai... Timoléon n’est pas homme à être revenu à Paris pour rien, et s’il me l’écrit, c’est qu’Antoinette est de nouveau en notre pouvoir !

« À Paris, donc ! à Paris sur-le-champ !

Une heure après, M. de Morlux avait quitté Varsovie. Yvan l’accompagnait toujours.

La maison de fous

I

Il est nécessaire, pour comprendre les événements qui vont suivre, de savoir dans quelles conditions Rocamboles et Vanda, allant au secours de Madeleine, avaient quitté Paris. M. de Morlux était parti ; son frère, déjà bourrelé par le remords – Rocamboles le savait –, n'agissait qu'avec répugnance et sous l'influence fatale qu'il exerçait sur lui. Timoléon, sous le coup d'un mandat d'amener, avait dû quitter Paris et la France.

Antoinette ne courait donc aucun danger sérieux. Cependant Rocamboles n'avait pas cru pouvoir quitter Paris sans prendre les précautions les plus minutieuses. Quand la jeune fille fut revenue à elle et sortie de son long et léthargique sommeil, Rocamboles envoya chercher une voiture par Milon. Cette voiture, du reste, arrêtée d'avance, attendait depuis longtemps dans

l'avenue de Saint-Ouen. On y transporta Antoinette, trop faible encore pour pouvoir marcher. C'était un fiacre à quatre places. En se serrant, on y pouvait tenir six. Vanda et la belle Marton s'assirent auprès de la jeune fille. Milon monta à côté du cocher. Rocambole et Agénor se placèrent sur la banquette du devant, au rebours, comme on dit. Et le fiacre partit. Où allait-il ? C'était Milon qui guidait le cocher par ses indications. Le fiacre prit le boulevard extérieur, gagna la barrière de l'Étoile et descendit à Auteuil par l'avenue de Saint-Cloud. Agénor et Antoinette se tenaient les mains et ne se préoccupaient pas de la route qu'on leur faisait suivre. N'étaient-ils pas réunis ? Enfin, le fiacre s'arrêta. Agénor mit alors sa tête à la portière et vit une petite maison isolée au milieu d'un grand jardin, dans une rue déserte ou à peu près. Les premières lueurs de l'aube glissaient dans le ciel, et Rocambole, tirant sa montre, dit en souriant :

– Nous avons l'air de gens qui reviennent de soirée.

– Est-ce ici que nous demeurons ? demanda

Agénor.

– Oui.

Le jeune homme prit Antoinette dans ses bras, sauta lestement à terre et traversa le jardin, précédé par Rocamboles. La maison n'était, à vrai dire, qu'un petit pavillon d'un seul étage, élevé au-dessus d'un rez-de-chaussée. Rocamboles en avait les clés. Cependant un petit filet de fumée montait au-dessus du toit, et la tiède atmosphère du vestibule apprit à Agénor que la maison était habitée. En effet, une porte s'ouvrit aussitôt après la porte d'entrée, et, dans un rayon de lumière, Antoinette aperçut la bonne mère Philippe qui jeta un cri en la voyant. Antoinette glissa des bras d'Agénor et eut la force de se tenir debout et de marcher. Au bout du vestibule, il y avait un petit salon, et, dans ce salon, M^{me} Raynaud.

– Maman ! s'écria Antoinette, qui s'arracha aux naïfs embrassements de la mère Philippe, pour sauter au cou de la vieille institutrice.

La bonne dame serra Antoinette sur son cœur et éclata en sanglots.

– Ah ! murmura-t-elle, je croyais que je mourrais sans te revoir. Si tu savais ce que j'ai souffert...

– Madame, reprit Rocamboles qui s'était arrêté respectueusement sur le seuil, hier encore vous étiez prisonnière et séparée de votre fille adoptive, aujourd'hui vous voilà réunies, et, je l'espère bien, rien ne vous séparera désormais.

Comment M^{me} Raynaud était-elle là ? C'est ce qu'elle expliqua en quelques mots à Antoinette. Elle était demeurée pendant huit jours prisonnière, sous la garde du jardinier de M. de Morlux.

À toutes ses questions, cet homme opposait un silence absolu.

Où était-elle ? chez qui ? Pourquoi ne la réunissait-on pas à sa chère Antoinette ?

Elle n'avait rien pu savoir. Les croisées de la chambre où on l'avait conduite étaient cadenassées, la porte fermée au verrou. Mais cette nuit-là même, à neuf heures du soir environ, tandis qu'elle se lamentait, en proie à la plus vive

inquiétude sur le sort d'Antoinette, et cherchant vainement la cause de sa propre captivité, la fenêtre avait été brisée ; deux hommes étaient entrés dans la chambre et lui avaient dit, en la prenant dans leurs bras :

– Ne criez pas, nous venons vous sauver !

À demi morte de frayeur, M^{me} Raynaud avait été enlevée par ces deux inconnus, jetée dans un fiacre et emmenée dans cette maison où l'attendait la mère Philippe, qui l'avait rassurée sur-le-champ. Or, tandis qu'Antoinette s'abandonnait à de tendres embrassements avec M^{me} Raynaud, Rocambole avait pris à part Agénor de Morlux.

– Monsieur, lui dit-il alors, vous savez nos conventions ?

– Oui, monsieur, répondit Agénor en baissant la tête.

– Je ne vous ai rendu Antoinette qu'à la condition que vous m'obéiriez.

– Je suis prêt, dit simplement Agénor.

– Écoutez-moi bien, continua Rocambole,

vous savez que mademoiselle a une sœur ?

Agénor fit un signe de tête affirmatif.

– Madeleine, continua Rocambole, court les mêmes dangers qu’a courus Antoinette.

Agénor tressaillit.

– Vous pensez bien, reprit le *maître* avec ironie, que votre oncle qui croit Antoinette morte ne s’en tiendra pas là. C’est à Madeleine, à présent.

– Mais je la défendrai, moi ! s’écria le jeune homme.

– Ce n’est pas vous, c’est moi.

– Pourquoi ?

– Vous devez m’obéir, répéta Rocambole.

– C’est vrai.

– Je vous ai promis de respecter votre nom ; je vous ai promis de pardonner à votre père, ou plutôt de faire que les deux pauvres jeunes filles lui pardonnent par amour pour vous. Mais vous m’avez, en échange, abandonné le vicomte Karle de Morlux.

Agénor courba la tête et se tut.

– Or, continua Rocambole, savez-vous où il est, votre oncle ?

– Non.

– Il est sur la grande route de Russie.

– Dites-vous vrai ?

– Il quitte Paris, persuadé qu'Antoinette est morte ; il va au-devant de Madeleine... Vous comprenez pourquoi ?

Et Rocambole eut un sourire sinistre. Puis il poursuivit en posant sa main sur le bras d'Agénor :

– Vous aimez Antoinette et Antoinette vous aime. Mais vous êtes réunis en vain : tant que votre oncle sera de ce monde ou n'aura pas été mis dans l'impossibilité absolue de nuire, votre bonheur ressemblera à un de ces châteaux de cartes que renverse le souffle d'un enfant.

Agénor regardait Rocambole et la parole grave et pour ainsi dire prophétique de celui-ci pénétrait lentement dans son cœur.

– Votre oncle, reprit Rocambole, est donc parti. Mais il a des agents dévoués, des misérables comme lui qui vont s’attacher à vos pas et chercheront à pénétrer le mystère de votre existence. Malheur à vous, malheur à nous tous, si Antoinette n’est pas morte pour le monde entier. Je vous ai amenés ici l’un et l’autre, parce que votre oncle s’étant servi de la maison d’Auteuil pour tendre un piège à M^{me} Raynaud, Auteuil est le dernier endroit du monde où il songerait à vous chercher. Cependant, il ne faut pas, tant que je serai absent...

– Comment, interrompit Agénor, vous aussi vous partez ?

– Oui. Je vais en Russie. Comprenez-vous ?

– Défendre Madeleine, murmura Agénor.

– Tant que je serai absent, poursuivit Rocambole, Antoinette ne doit pas sortir.

– Je vous le promets.

– Vous ne devez pas voir votre père.

– Je ne le verrai pas, dit Agénor, que le nom seul de son père épouvantait maintenant.

« Et... Madeleine ?... ajouta-t-il en tremblant.

– J’espère bien la sauver, répondit Rocambole avec cet accent de conviction profonde qu’il savait faire passer de son cœur et de son esprit dans l’esprit et le cœur des autres.

Deux heures plus tard, Rocambole et Vanda montaient en chemin de fer. Ils allaient suivre M. Karle de Morlux à vingt-quatre heures de distance. Milon les avait accompagnés jusqu’à la gare.

– Souviens-toi de mes ordres, lui dit le maître.

– Je n’oublie rien, répondit Milon.

– Veille jour et nuit, comme un chien fidèle, comme un dragon.

– Je veillerai.

Et Rocambole était parti, emportant cette promesse.

Maintenant, on sait ce qui s’était passé en Russie, et comment Rocambole et Vanda avaient sauvé Madeleine. Or, un mois, jour pour jour après leur départ, Rocambole et Vanda revenaient à Paris où ils ramenaient la sœur d’Antoinette. À

Cologne, où le train s'arrête quelques minutes, Rocambole expédia une dépêche à Milon :

« Nous arrivons à quatre heures du matin, demain. Sois à la gare du Nord. »

Or, à quatre heures du matin, les gens qui viennent attendre les voyageurs sont rares. En descendant de wagon, Rocambole chercha Milon des yeux, sous la gare d'abord, puis dans les salles d'attente, puis au-dehors... Milon n'y était pas. Et de vagues et sinistres pressentiments assaillirent alors Rocambole.

II

Donc, Rocambole et Vanda arrivaient à Paris, ramenant Madeleine, et croyant trouver Milon à la gare. Mais Milon n'y était pas. L'inquiétude de Rocambole, quelque soin qu'il prît pour la dissimuler, n'échappa point à Vanda. Cependant, Milon pouvait être en retard, et pour tromper son angoisse, Rocambole mit une certaine lenteur à réclamer ses bagages, espérant ainsi donner à son vieux compagnon le temps d'arriver. Mais Milon ne vint pas, et le train était cependant arrivé depuis trois quarts d'heure. Alors Rocambole, qui ne voulait pas effrayer Madeleine, dit tout bas à Vanda :

– Il est arrivé un malheur.

Vanda tressaillit.

– Milon est mort ou il est prisonnier. C'est impossible autrement. Madeleine songeait à sa chère Antoinette qu'elle allait revoir, et ne devina

point entre ses deux compagnons de voyage un échange de paroles sinistres.

– Écoute, dit Rocamboles, il ne faut pas s'exposer à aller à Auteuil avec cette jeune fille.

– Mais... où la conduire ?

– Villa Saïd, chez nous, c'est-à-dire chez le major Avatar. C'est un lieu d'asile impénétrable, et la police ne viendra pas nous y chercher.

– Mais, dit Vanda, nous lui avons promis de la conduire, aussitôt arrivée, auprès d'Antoinette ; et elle y compte...

– Je n'avais pas prévu cette absence incompréhensible de Milon. Au reste, il n'y a pas trois quarts d'heure de voiture, aller et retour, de la villa Saïd à Auteuil.

Et Rocamboles, s'adressant à Madeleine, lui dit :

– Mademoiselle, je dois vous avouer maintenant que lorsque nous avons quitté Paris, madame et moi, pour aller à votre recherche, nous avons laissé votre sœur dans une anxiété mortelle. Elle avait été très malade ; elle doit être

souffrante encore, et, par conséquent, je crains pour elle l'émotion violente qu'elle éprouverait en vous revoyant, si elle n'y était préparée.

– Eh bien ? dit Madeleine inquiète.

– Je vais vous conduire chez moi et vous laisserai en compagnie de madame, poursuivit-il en montrant Vanda... Puis, je me hâterai de courir à Auteuil, et je préviendrai votre sœur de votre retour.

– Comme tout cela sera long ! murmura Madeleine.

– Moins que vous le croyez, dit Rocambole. Je vous la ramènerai au besoin.

Les bagages des trois voyageurs avaient été chargés sur un de ces petits omnibus attelés de deux poneys bas-bretons qui font un service d'enfer dans les rues de Paris. Rocambole qui, en quittant la Pologne et en entrant en Prusse où il avait pris les chemins de fer, était redevenu le major Avatar, personnage russe d'importance, y fit monter les deux femmes et prit place auprès d'elles... Trois quarts d'heure après, l'omnibus

rentrait dans la villa Saïd. C'était là, comme on s'en souvient, qu'à son arrivée à Paris le major Avatar et celle qui passait pour sa femme étaient descendus dans un petit hôtel confortablement meublé. En leur absence, ils avaient laissé une femme de chambre et un domestique. Ce dernier n'était autre que Noël, dit Cocorico. Noël accourut ouvrir. Rocambole le regarda et s'aperçut qu'il était fort pâle.

– Qu'as-tu donc ? lui dit-il.

– Je ne sais pas ce que Milon est devenu, répondit Noël.

Rocambole s'attendait sans doute à cette nouvelle, car il poussa brusquement Noël dans un petit salon, à droite du vestibule, s'y enferma avec lui et dit :

– Parle ! que sais-tu ?

– Rien... Il y a huit jours que Milon n'est venu...

Or, il est nécessaire d'expliquer que Rocambole, qui avait installé à la maison d'Auteuil pour garder Antoinette, le fidèle Milon,

avait jugé inutile d'indiquer à Noël, au Bonnet vert et à Jean le Boucher l'endroit où se trouvait cette maison. Seulement, Milon avait ordre de venir tous les jours à la villa Saïd voir si le maître ne lui avait pas écrit. Pour Noël, comme pour Milon, comme pour les autres, les volontés de Rocambole étaient indiscutables.

Le maître n'avait pas voulu qu'un autre que Milon connût la retraite de M^{lle} Antoinette Miller. Cela suffisait. Milon n'aurait pas dit, la tête sur le billot, où était la maison. Noël aurait coupé sa langue avec ses dents et l'aurait avalée plutôt que de le demander. Or, Rocambole, pendant son voyage, avait écrit trois fois à Milon, une première fois de Berlin, une seconde fois de Vilna, une troisième de Varsovie. La dernière de ses lettres était antérieure à sa première rencontre avec Madeleine. Depuis, les événements qui s'étaient succédé avec une rapidité fiévreuse ne lui avaient pas permis d'écrire. La dernière fois que Milon était venu, il avait dit à Noël :

– Je suis bien inquiet, j'ai grand-peur que le maître n'ait pas retrouvé ma chère Madeleine. Je

reviendrais demain, et tous les jours, jusqu'à ce que nous ayons une lettre.

Mais le lendemain il n'était pas revenu, et, depuis huit jours, Noël l'attendait vainement. Il avait cependant été partout où Milon pouvait aller, chez le Boucher, chez Rigolo, et à la gargote où le Bonnet vert prenait ses repas. Nulle part on n'avait vu Milon. Noël, qui avait jadis fait partie du club des Valets de cœur, était cependant homme à trouver, comme on dit, une aiguille dans une botte de foin. C'est-à-dire que s'il avait voulu chercher dans Paris et aux environs la maison où Rocambole avait caché Antoinette, et que, par conséquent, Milon habitait, il l'aurait trouvée en moins de trois jours. Mais Rocambole ne l'avait pas autorisé à cette recherche, et Noël n'avait pas bougé. Le maître avait écouté sans mot dire tous les renseignements que lui avait donnés Noël, lequel lui avait représenté le télégramme envoyé de Cologne et que, par conséquent, Milon n'avait point reçu. Tandis que Noël parlait, on déchargeait les malles, et Vanda, qui partageait l'inquiétude de Rocambole et voulait à tout prix la dissimuler à Madeleine,

conduisait celle-ci au premier étage de la maison et l'installait dans sa propre chambre. Rocambole disait à Noël :

– Peut-être Milon est-il malade...

– Peut-être est-il mort, répondit Noël.

– Mais de quoi ?

– Vous savez, il avait un cou de taureau et le visage très rouge. Un coup de sang est si vite venu...

Rocambole fronça le sourcil.

– Je crains un malheur plus grand encore, dit-il.

– Quoi donc ? fit Noël en tressaillant.

Mais Rocambole ne s'expliqua pas. Il était alors six heures du matin et le jour commençait à poindre. Rocambole quitta Noël, monta auprès de Madeleine et lui dit :

– Je vais voir votre sœur.

– Et vous la ramènerez ? s'écria la jeune fille avec joie.

– À moins qu'elle ne soit trop souffrante

encore, et dans ce cas je viendrai vous chercher.

Rocamboles monta dans le petit omnibus qui était demeuré à la porte, et dit au cocher :

– Conduisez-moi à Auteuil et marchez rondement, je suis pressé. En même temps, pour stimuler son zèle, il lui mit vingt francs dans la main. L'omnibus passa devant la grille du bois de Boulogne en traversant l'avenue de l'Impératrice, et s'engagea dans le chemin de ronde des fortifications. Vingt minutes après, il arrivait à Auteuil, rue de la Fontaine, et s'arrêtait à la grille de ce pavillon où Rocamboles avait laissé Antoinette et Agénor. Rocamboles descendit de voiture et sonna. Le jardinier, qui n'était autre que le père Philippe, accourut. Rocamboles respira en voyant le père Philippe.

– Milon, où est Milon ? demanda-t-il.

Au bruit de la sonnette, une fenêtre s'était ouverte au premier étage du pavillon, encadrant une tête d'homme. C'était Agénor.

– J'ai eu une fausse alerte, se dit Rocamboles. Tout va bien. Et il répéta la question.

– Où est Milon ?

– Mais, monsieur, répondit le père Philippe avec émotion, vous le savez mieux que nous.

Rocamboles pâlit.

– Voici huit jours qu’il est parti... pour vous rejoindre...

– Moi !...

– Avec M^{lle} Antoinette.

Rocamboles fit un pas en arrière. En ce moment, Agénor accourut.

– Ah ! dit-il avec émotion, vous me la ramenez.

– Mais qui donc ?...

– Mais... elle... Antoinette !...

– Vous êtes fou !

Et Rocamboles devint livide. Puis il saisit vivement le bras du jeune homme et lui dit :

– Mais parlez, parlez donc !... Que s’est-il passé ?

Agénor, frappé de stupeur, le regardait et ne

comprenait pas.

– Parlez ! répéta Rocambole d'une voix rauque, où est Milon ?

– Parti.

– Antoinette ?

– Partie avec lui.

– Mais quand ? mais pour où ?

– Pour Cologne, où vous leur donniez rendez-vous, et où, disiez-vous dans votre dépêche, vous étiez retenu par l'indisposition de Madeleine, dit le père Philippe.

Agénor avait ouvert son paletot et tiré de sa poche un télégramme portant ces mots :

« Cologne, midi et demi.

« Milon partira avec Antoinette, ce soir, train de dix heures.

« Retenus à Cologne, Madeleine malade.

« Autrement, tout sauvé.

« Major Avatar. »

La dépêche était vieille de huit jours. Rocambole poussa un cri et tournoya sur lui-même comme un arbre déraciné par le feu céleste.

– Je n'ai pas écrit ce télégramme ! dit-il.

III

Il y eut entre ces trois hommes un moment de stupeur, de folie et de vertige. Rocambole lui-même, l'homme fort par excellence, et qui opposait d'ordinaire un front calme à l'orage, Rocambole se fit mentalement les deux raisonnements suivants : évidemment, d'abord, Antoinette était tombée une seconde fois au pouvoir de ses ennemis. Mais ces ennemis, quels étaient-ils ? Était-ce le père d'Agénor ou M. Karle de Morlux ? Était-ce Timoléon ? M. Karle de Morlux était mort, c'était chose à peu près certaine pour Rocambole. Le baron Philippe de Morlux, homme sans initiative, et qui n'avait jamais agi que sous l'influence diabolique de son frère, était-il bien homme à faire disparaître Antoinette ? Restait Timoléon... Mais Timoléon n'avait pu revenir en France sans courir le risque d'être arrêté. Et puis, Timoléon était-il homme à se mesurer de nouveau avec

Rocamboles ? Ce dernier, en se posant ces diverses questions en présence du père Philippe consterné et d'Agénor qui se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve – ce dernier, disons-nous, examinait le télégramme. Les timbres étaient authentiques. La dépêche avait bien été expédiée de Cologne. Agénor et le père Philippe regardaient Rocamboles, muet et sombre, comme l'accusé regarde le juge qui va prononcer une sentence. Mais Rocamboles se taisait. Enfin Agénor eut une explosion de douleur !

– Ah ! dit-il, Antoinette est morte !

– Je ne sais pas..., dit Rocamboles.

Et comme un frisson parcourait tout le corps d'Agénor et que ses genoux pliaient, Rocamboles se redressa tout à coup :

– La bataille est engagée de nouveau, dit-il ; et il faut vaincre ! c'est-à-dire qu'il faut retrouver Antoinette et Milon.

Agénor eut alors en lui une foi profonde et vivace.

– Oh ! s'écria-t-il, vous les retrouverez, j'en

suis sûr !

Rocamboles avait reçu le coup de foudre, et il n'était pas tombé. Dès lors, il retrouvait sa froide énergie, son intelligence merveilleuse et le calme qui ne l'abandonnait jamais complètement.

— Monsieur, dit-il à Agénor, je veux savoir exactement, minutieusement, tout ce qui s'est passé.

En présence de ce sang-froid, Agénor retrouva le sien.

— Il y a aujourd'hui huit jours, dit-il, nous étions à table, et sept heures venaient de sonner. Nous entendons la cloche de la grille, le père Philippe court ouvrir, et, un peu étonnés, nous voyons entrer et traverser le jardin, un employé du télégraphe. La dépêche était pour M. Bordoni, comme on appelle Milon maintenant. Il la lut et la passa à Antoinette. Antoinette se leva tout émue et dit :

« — Partons !

« Je voulais partir aussi, je ne voulais pas abandonner ma chère Antoinette, mais Milon me

dit :

« – Vous avez promis d’obéir au maître. Si le maître voulait que vous fussiez du voyage, il l’aurait écrit.

« J’ai insisté ; mais Milon n’a pas voulu.

« Alors Antoinette, toute bouleversée de savoir sa sœur malade, m’a promis de m’écrire de Cologne, dans trois jours.

– Et elle ne vous a pas écrit ?

– Mais si, répondit Agénor.

Et il tendit une lettre à Rocambole.

L’adresse, le corps de la lettre, tout cela paraissait être l’écriture d’Antoinette. Agénor s’y était trompé. Mais Rocambole ne s’y trompa point, lui.

– Tonnerre ! exclama-t-il, je sais d’où part le coup maintenant.

– Mais cette lettre n’est donc pas d’Antoinette ? s’écria Agénor de Morlux.

– Non.

Et Agénor relisait ce message, qui n’avait que

quelques lignes et était ainsi conçu :

« Mon bien-aimé,

« Nous sommes arrivés à Cologne ce matin, Milon et moi. Quelques minutes après, j'étais dans les bras de ma chère Madeleine. La pauvre enfant a tant souffert que sa santé est sensiblement altérée. Le *maître* a dû s'arrêter à Cologne pour lui laisser prendre quelques jours de repos. Cependant ma vue lui a fait un bien infini, et j'espère que dans trois ou quatre jours nous pourrons nous mettre en route pour Paris. »

Suivait une demi-page de tendresse et d'effusion à l'adresse d'Agénor. Rocambole reprit cette lettre et l'examina de nouveau attentivement.

– Monsieur, dit-il enfin, je vous répète que cette lettre n'est pas d'Antoinette Miller ; c'est l'œuvre d'un habile faussaire, et ce faussaire, je le connais.

Un nom étrangla Agénor en traversant sa

gorge et vint mourir sur ses lèvres :

– Mon oncle...

– Non, dit Rocambole.

– Qui donc ?

– Un misérable que j'ai épargné et qui se venge. Timoléon ! Mais rien n'est perdu... pas même Antoinette...

Et serrant le bras du jeune homme :

– Écoutez-moi bien, dit-il.

– Parlez...

– Vous allez monter en voiture.

– Bien.

– Vous allez courir chez votre père.

– Après ? fit Agénor en pâlisant.

– Et vous lui direz simplement ces mots : Mon père, si d'ici à demain, je n'ai pas retrouvé Antoinette, je me brûlerai la cervelle.

– J'y vais, dit Agénor.

– Attendez encore, reprit Rocambole, et écoutez-moi. Antoinette n'a dû être l'objet

d'aucune violence, j'en suis sûr.

– Ah ! fit Agénor, dont la voix tremblait, qui vous le prouve, mon Dieu ?

– Elle est prisonnière quelque part... Voilà tout... Et je vais vous dire ce qui me le fait supposer.

– J'écoute, murmura Agénor anxieux.

– Timoléon, que je croyais avoir chassé de Paris à tout jamais, y est revenu en mon absence, et il a mis cette absence à profit. Il vous a tendu un piège grossier, à vous et à Milon, et vous y êtes tombés. Milon est en son pouvoir, Antoinette aussi.

– Mais, interrompit Agénor, qui vous a dit que Milon n'a pas été arrêté ?

– Par qui ?

– Par la police, comme forçat évadé.

– Pour cela, dit Rocambole, il faudrait que Timoléon l'eût dénoncé, et Timoléon est lui-même l'objet des recherches de la justice. Mais, ajouta Rocambole, voici ce qui a dû arriver. Mais, d'abord, une explication encore.

– Que voulez-vous savoir ? demanda Agénor.

– Avez-vous accompagné Antoinette en chemin de fer ?

– Non, dit Agénor, Milon ne l'a pas voulu.

– C'est bien. Voici donc, reprit Rocambole, ce qui a dû arriver. Milon et Antoinette sont prisonniers de Timoléon et de sa bande.

– Mais où ?

– Dans un coin quelconque de Paris. Seulement, rassurez-vous ; je retourne Paris comme un gant, et il n'a pas de secrets ni de mystères pour moi quand je le veux bien.

– Mais quel intérêt a-t-il, cet homme, à les garder prisonniers ?

– Il attend le retour de votre oncle.

– Ah !

– Et alors il lui vendra Antoinette, morte ou vive, selon son désir, au poids de l'or.

– Je comprends, fit Agénor frissonnant.

– Seulement, dit Rocambole, rassurez-vous ; votre oncle n'est pas encore de retour. Quant à

votre père, il est possible que Timoléon l'ait averti de la capture et alors...

– Alors..., s'écria Agénor, il faudra bien que mon père me le rende !

– Allez ! dit Rocambole.

Il donna une poignée de main au jeune homme et remonta dans son petit omnibus.

– Villa Saïd ! cria-t-il au cocher.

L'omnibus partit au grand trot de ses deux poneys et traversa le bois de Boulogne avec la rapidité du *mailcoach*. Pendant le trajet, Rocambole murmurait avec un accent de sombre ironie qui dénotait chez lui une violente colère :

– Tu as mal fait de revenir à Paris, maître Timoléon, et de te mêler de nouveau de mes affaires. Cette fois, je ne te ferai pas grâce !

Le véhicule qui portait Rocambole entra, au bout de vingt minutes dans la villa Saïd. Rocambole était si préoccupé qu'il ne fit aucune attention à un fiacre qui franchit la grille avant lui. Mais au moment où l'omnibus s'arrêtait devant la porte du petit hôtel, le fiacre s'arrêta

aussi. Trois hommes en descendirent. Rocambole les vit et se sentit pâlir. On n'a pas vécu vingt ans de l'étrange vie qu'il avait menée pour ne pas reconnaître sous leurs habits bourgeois un officier de paix et deux agents de police. L'officier de paix s'approcha de lui :

– Monsieur le major Avatar ? dit-il.

– C'est moi, répondit Rocambole un peu ému.

L'officier fit un signe et les deux agents se placèrent auprès de Rocambole.

– Monsieur, reprit l'officier de paix, je suis porteur d'un mandat d'arrestation décerné contre vous.

Rocambole sourit et répondit avec calme :

– Je sais ce que c'est. Le mandat a été décerné à la requête de l'ambassadeur russe. Je suis accusé de me mêler un peu trop de politique et comme j'arrive de Varsovie ce matin...

– Vous vous trompez, monsieur, dit l'officier de paix.

– De quoi peut-on m'accuser alors ? demanda Rocambole que son calme n'abandonna pas.

– D’être un forçat évadé du bagne de Toulon, où il était inscrit sous le numéro *Cent dix-sept*, répondit l’officier de paix, et de vous appeler, non pas le major Avatar, mais *Rocamboles*.

IV

Rocamboles ne sourcilla pas.

– Monsieur, dit-il à l'officier de paix, on ne discute pas avec un homme porteur d'un mandat de dépôt. Je vous prouverais, clair comme le jour, que vous vous trompez que vous n'en seriez pas moins obligé de me conduire à la Conciergerie. Par conséquent, je ne perdrai pas un temps utile à des inutilités. Seulement, j'ai une grâce à vous demander, et vous ne me la refuserez pas.

– C'est selon, dit l'officier de paix, un peu déconcerté par le calme de Rocamboles.

– Soyez tranquille, lui répondit celui-ci, ce que je vais vous demander est fort simple. Je ne veux ni rentrer chez moi, ni prendre mes papiers, ni tenter aucune espèce d'évasion. Je veux vous prier seulement de me laisser embrasser ma femme, là, sur le seuil de ma porte.

Et avant que l'un des deux agents, qui s'étaient placés à ses côtés, eût pu l'en empêcher, Rocambole tira deux fois la sonnette de la porte du petit hôtel. Les deux coups de sonnette avaient sans doute une signification, car ce ne fut pas la porte, mais une fenêtre du premier étage qui s'ouvrit. À cette fenêtre se montra Vanda. Vanda devina tout d'un coup d'œil.

– Viens m'embrasser, lui cria Rocambole.

Et en même temps il ajouta en russe :

– Nous sommes joués. Je vais aller en prison. Antoinette disparue. Toi seule peux tout sauver. Rapporte-moi pilule brune.

En France, un agent de police qui saurait le russe serait considéré comme un être merveilleux. Ni l'officier de paix, ni ses deux hommes ne comprirent donc un mot de cette phrase rapide que venait de débiter Rocambole. D'un autre côté, le major Avatar était si calme, si tranquille, et son attitude respirait une dignité si parfaite, que l'officier de paix hésita à l'emmener avant que Vanda fût descendue. Celle-ci accourut et se jeta dans ses bras.

– Mon enfant, dit alors le major Avatar, la persécution s’acharne après moi. On m’accuse à présent d’être un forçat évadé.

– Il faut s’attendre à tout, dit Vanda en souriant.

Et elle l’embrassa de nouveau.

– Monsieur, dit alors l’officier de paix, hâtons-nous.

Vanda le salua, donna une poignée de main au major et s’éloigna, mais non sans avoir échangé un éloquent coup d’œil avec lui. Les agents firent monter Rocambole dans le fiacre. Il n’opposa aucune résistance.

– À la Conciergerie ! dit l’officier de paix.

À cette heure matinale, la villa Saïd est à peu près déserte. Il n’y eut guère qu’un cocher qui lavait sa voiture dans une cour voisine et le portier de la villa qui eurent connaissance de l’arrestation. En passant devant la loge de ce dernier, Rocambole dit tout haut :

– L’empereur de Russie est bien bon de me faire un pareil honneur.

Le portier entendit et dut faire cette réflexion qu'on arrêtait le major pour affaire de politique. C'était tout ce que voulait Rocambole. Mais l'officier de paix, après que le fiacre eut franchi la grille, crut devoir protester.

– Vous êtes tout à fait dans l'erreur, dit-il.

– Mais non pas, monsieur, répondit Rocambole.

Le fiacre montait au petit trot l'avenue de l'Impératrice.

– Je vous assure, reprit l'officier de paix, que vous êtes désigné comme un forçat évadé.

– Oui, vous m'avez déjà dit cela. Le forçat qu'à vos yeux je représente a même un singulier nom. Comment avez-vous dit ?

– Rocambole.

– Le nom est joli, fit-il avec indifférence, mais, monsieur, continua le major Avatar avec calme, il faut bien vous dire que la police française ne peut pas ouvertement prêter main-forte à la police russe, et que, pour arrêter un sujet du czar, il faut un prétexte.

– Monsieur, dit l’officier de paix avec indignation, je dois vous imposer silence. Ce que vous dites là est une absurde calomnie, la police française ne se mêle point des affaires du czar.

– Alors, pourquoi m’arrête-t-on ?

– C’est ce que vous expliquera le juge d’instruction devant lequel je vais vous conduire.

– Vous verrez si je me trompe, ajouta Rocambole, toujours parfaitement calme.

Et, à partir de ce moment, il ne souffla plus un mot et se laissa même mettre la *ficelle* de bonne grâce. On appelle ainsi un fil de laiton qui prend la main droite et dont le gendarme ou l’agent de police qui conduit le prisonnier tient un des bouts. Si celui-ci essayait de se dégager, il aurait littéralement la main coupée. La *ficelle* est une *menotte* polie, et on l’applique généralement aux accusés qui ont une mise à peu près décente et que le cynisme du crime n’a point encore raidis contre la honte. Mais si les lèvres de Rocambole ne remuaient plus, son esprit dévorant d’activité allait son train. Rocambole envisageait sa situation nouvelle sous toutes ses faces. Être

arrêté n'était rien. Un homme qui était sorti du bague de Toulon, avec quatre forçats pour escorte, pouvait bien ne pas se préoccuper outre mesure des murs et des cachots de la Conciergerie. Rocambole ne pensait donc pas à lui... Mais à Milon. À Milon et à ces deux pauvres jeunes filles qui, une fois encore, allaient se trouver sans protection. Vanda était une femme intelligente, audacieuse, pleine d'énergie, Rocambole le savait. Mais Vanda pourrait-elle soutenir la lutte toute seule ? Noël lui obéissait, et l'ancien forgeron, libre du bague, était-ce assez de Noël ? Oui, si M. de Morlux avait péri en Russie et si l'on n'avait plus à lutter contre Timoléon. Non, si par miracle M. de Morlux avait échappé à une mort presque certaine et s'il revenait en France. Et Rocambole se disait encore :

– On s'évade du bague, on s'évade d'une maison centrale, mais on ne s'évade pas de la Conciergerie, où l'on ne fait que passer et où l'on n'a pas le temps de préparer une fuite. Or c'est aujourd'hui samedi, peut-être ne m'interrogera-t-on pas ce matin ? Peut-être le juge d'instruction

ne me fera-t-il comparaître devant lui qu'après-demain lundi. C'est bien du temps de perdu. Et pendant ce temps-là, les autres ont besoin de moi.

Et sous son air calme, Rocambole était au supplice. Le fiacre mit une heure à faire le trajet de la villa Saïd à la Conciergerie. Au moment où il s'engouffrait sous la voûte sombre de l'ancien palais de saint Louis, un homme était tranquillement assis sur le parapet du quai, comme un badaud parisien qui regarde des imbéciles pêchant à la ligne ; mais cet homme détourna vivement la tête et plongea dans le fiacre un regard ardent. Un regard que croisa le regard de Rocambole. Et Rocambole tressaillit. Il venait de reconnaître Timoléon. Alors Rocambole comprit ce qui avait dû se passer. Il n'est pas rare qu'un homme que la police recherche demande un sauf-conduit en promettant de faire des révélations importantes. Timoléon avait dû écrire ceci au chef de la Sûreté :

« Si on veut me laisser en liberté, je livrerai Rocambole. »

– Le drôle est plus fort que je ne pensais, murmura Rocambole.

Et il enveloppa Timoléon d'un de ces regards de haine qui promettent une vengeance terrible. Arrivé au greffe, Rocambole dit :

– Je me nomme le major Avatar, et n'ai rien de commun avec l'homme dont il est question dans le mandat de dépôt ; j'espère que je vais être interrogé sur-le-champ, et qu'il me sera permis de me faire réclamer par mes amis.

– Je ne le crois pas, répondit le greffier.

– Par exemple !

– Et voici pourquoi, reprit le fonctionnaire. Vous ne serez pas interrogé aujourd'hui.

– Ah !

– On doit vous confronter avec un homme qui vous a connu au bagne de Toulon.

Rocambole se prit à sourire avec dédain.

– Après ? fit-il.

– Un homme qui a même été votre compagnon de chaîne.

Cette fois, Rocambole eut besoin de toute sa froide énergie pour ne pas laisser échapper un geste d'étonnement et pour ne point pâlir. Ce compagnon de chaîne, n'était-ce pas Milon ?

– Mais, dit-il, pourquoi ne me confronte-t-on pas tout de suite avec lui ?

– C'est impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que cet homme a été arrêté à la gare de Valenciennes au moment où il s'apprêtait à passer la frontière, et qu'on le dirige sur Paris de brigade en brigade.

– Et il n'est pas encore arrivé ?

– Non.

– Et, fit Rocambole avec calme, quand arrivera-t-il ?

– Dans deux ou trois jours.

– C'est bien, répondit-il.

Et il se laissa conduire dans le cachot des prisonniers qu'on met au secret. Alors, quand il fut seul, son calme tomba, et il prit sa tête à deux

mains et murmura avec désespoir :

– Milon est un imbécile... s'il est arrêté, tout est perdu !

V

Rocamboles avait deviné juste en se disant que Timoléon avait dû racheter sa liberté, provisoirement du moins, en offrant de le livrer, lui Rocamboles. Voici ce qui s'était passé. Timoléon était un bandit sans foi ni loi. Semblable au chien qui mord la main qui le flatte, il n'avait su aucun gré à Rocamboles de lui avoir rendu sa fille. Sa haine pour l'ancien chef des Valets de cœur s'était décuplée, au contraire, au souvenir des angoisses qu'il avait endurées pendant trois jours. La peur, qui l'avait maîtrisé d'abord, avait puissamment réagi sur lui, et s'était changée en fureur. Il avait été joué par Rocamboles, joué et roulé comme un enfant. Les gens qui, après avoir été voleurs, se sont faits agents de la police, ont un orgueil semblable à celui d'un grand général. Ils ne pardonnent pas un échec. Et Timoléon, au moment de s'embarquer et de quitter l'Europe, avait eu

comme un regret poignant de partir sans être vengé. Tandis qu'il faisait à Liverpool ses derniers préparatifs, un homme à lui présentait à Paris la traite de cinquante mille francs souscrite par M. de Morlux, apprenait que le vicomte Karle avait pris la route d'Allemagne, que Rocambole courait après lui. Deux heures plus tard, Timoléon recevait un télégramme ainsi conçu :

« Morlux parti. Argent touché. Rocambole quitté Paris. »

Cette dernière nouvelle opéra une révolution complète dans les idées et les résolutions de Timoléon. Pendant son séjour à Liverpool, il avait fait connaissance avec une famille irlandaise aux mœurs patriarcales, pauvre comme tous ceux qui sont nés dans la verte Érin, et ne dédaignant pas, au besoin, de faire un petit bénéfice. Timoléon confia sa fille à ces braves gens en leur payant d'avance une pension assez large ; mais, au lieu de s'embarquer, il prit le chemin de fer et revint à Douvres. Là, il engagea, par le télégraphe, une correspondance avec le chef de la Sûreté, à Paris. Le résultat de cette

correspondance fut que Timoléon reçut l'autorisation de venir à Paris sans y être arrêté, à la condition qu'il livrerait Rocamboles dans le délai d'un mois. Quarante-huit heures plus tard, l'ancien agent de police descendait rue de Londres, chez M. et M^{lle} Guépin. Qu'étaient-ce que ces gens-là ? M. Guépin était un homme d'environ soixante ans, aux moustaches taillées en brosse à dents, aux cheveux droits et courts, toujours boutonné jusqu'au menton et portant à sa boutonnière un ruban de fantaisie que l'homme le plus versé dans les chancelleries de l'Europe aurait eu toutes les peines du monde à classer. M. Guépin jouait le rôle de colonel dans les tables d'hôte de Montmartre et des Batignolles, où il conduisait chaque soir M^{lle} Guépin, sa fille. Celle-ci était une belle brune piquante, aux allures masculines, au ton hardi et délibéré. De quoi vivaient-ils ? C'était un mystère, bien que le colonel, c'était ainsi qu'on le nommait, prétendît avoir une retraite de deux mille francs. Seulement, on ne l'avait jamais rencontré allant émarger un trimestre. M^{lle} Guépin donnait des leçons de piano, recevait chez elle

beaucoup de messieurs, et dans la rue de Londres on prétendait qu'il se faisait chez elle des baccaras monstrueux. Ce fut donc chez ce couple bizarre que Timoléon descendit. En voyage il s'était un peu métamorphosé, s'était fait des favoris roux, des cheveux roux, un teint d'Anglais et un accent tout à fait britannique. M. et M^{lle} Guépin ne le reconnurent pas facilement. Cependant ils le reconnurent.

– Vous allez me garder chez vous, leur dit Timoléon ; il y a une jolie petite affaire à manigancer.

Le colonel et sa fille n'avaient jamais refusé une jolie affaire. Dès le soir, Timoléon se mit en campagne. Il avait tout un plan dans la tête. Pour retrouver la trace de Rocambole, il fallait retrouver celle des gens qu'il avait servis, c'est-à-dire celle d'Agénor de Morlux et de sa chère Antoinette. Car, bien qu'il n'en eût pas la preuve matérielle, Timoléon était certain qu'Antoinette avait été sauvée. Il l'écrivit à M. Karle de Morlux. Le lendemain, vêtu en facteur des Messageries, il se présenta rue de Surène, au

domicile de M. Agénor. Il avait sous le bras un gros sac d'argent et un registre. Cette ruse grossière, inventée par les gardes du commerce, n'a jamais manqué son effet. Le concierge, à qui Agénor avait donné une consigne sévère et qui répondait invariablement à tout visiteur que M. le baron était à Rennes, chez sa grand-mère, s'empressa de dire au prétendu facteur :

– M. le baron sort d'ici ; il est à la campagne ; et peut-être que pour prendre ses lettres il reviendra demain matin entre huit et neuf heures.

Timoléon attendit au lendemain, vit arriver Agénor en fiacre et demeura assis sur un crochet de commissionnaire, au coin de la rue, tant qu'Agénor fut dans la maison. Puis quand le jeune homme remonta en voiture, leste comme un chat, Timoléon se cramponna derrière le fiacre, ainsi qu'eût pu le faire un gamin et se laissa traîner. Une heure plus tard, il savait *de visu* qu'Antoinette n'était pas morte et qu'elle habitait Auteuil sous la protection et la vigilance de Milon. Alors il imagina ce télégramme auquel Antoinette et son vieux serviteur devaient se

laisser prendre. Un de ses agents partit pour Cologne, et télégraphia sa dépêche qui parvint au pavillon d'Auteuil à huit heures du soir. Timoléon, vêtu en cocher, était, peu après, à la grille du pavillon avec un fiacre à quatre places, garni d'une galerie pour les bagages. Milon n'était pas perspicace, et il était facile, pour peu qu'on *fit sa figure*, de ne pas être reconnu de lui. Il ne soupçonna point, en montant dans le fiacre, qu'il avait affaire à l'ennemi mortel de celui qu'il appelait le *maître*, à Timoléon que, cependant, il avait vu plusieurs fois. Le fiacre partit et prit la route du chemin de fer du Nord. Antoinette avait fait à la hâte une charmante toilette de voyage. Milon était vêtu comme un bon bourgeois, ou plutôt d'une manière d'intendant. Il appelait Antoinette mademoiselle, et lui témoignait un respect empressé qui désignait suffisamment le vieux serviteur. Timoléon entra dans la cour de la gare, et tandis que les facteurs déchargeaient la caisse d'Antoinette et la valise de Milon, il échangea un rapide coup d'œil avec un homme et une femme qui descendaient d'une voiture de place. C'étaient le *colonel* Guépin et sa fille. Le

colonel fumait un cigare, mais il l'avait laissé éteindre. Il alla droit à Milon, qui fumait pareillement, et il lui demanda du feu.

– Partez-vous pour Cologne ? lui dit-il.

– Oui, répondit Milon.

– Avec cette demoiselle ?

Et il montrait Antoinette.

– Oui, dit encore Milon, qui se laissa prendre à l'*air militaire* du colonel.

Celui-ci donnait toujours le bras à sa fille.

Il alla prendre les billets, en même temps que Milon et dit encore :

– Tâchons d'avoir un compartiment réservé ; si nous prenions un coupé ?

– Comme vous voudrez, répondit Milon, qui pensait que le voyage paraîtrait plus agréable à sa chère petite Antoinette.

Le colonel retint un coupé. Il avait le bras long, ce diable d'homme. Il avait fait la connaissance d'un sous-chef de gare à la table d'hôte de M^{me} Paquita, sur le boulevard des

Batignolles. Aussi fit-il demander ce fonctionnaire, qui s'empressa d'accourir, salua avec un tendre sourire accompagné d'un tendre soupir la belle M^{lle} Guépin, et se fit un véritable plaisir de conduire les deux hommes, le colonel et Milon, sur la gare, avant l'ouverture des portes de la salle d'attente. Quelques minutes après le train partait, emportant dans le même coupé Milon et le colonel, M^{lle} Guépin, qui répondait au nom romain de Cornélie, et Antoinette, qui pensait à la fois à Agénor qu'elle quittait, à Madeleine qu'elle allait revoir.

Pendant ce temps, Timoléon courait à la préfecture de police.

– Ah ! vous voilà, lui dit le chef de la Sûreté. Eh bien ?

– Je ne tiens pas encore Rocambole, mais je tiens un de ses complices.

– Lequel ?

– Son compagnon de chaîne au bagne de Toulon.

– Milon ?

– Justement.

– Où est-il ?

– Dans le train express qui vient de partir pour Cologne.

Et sur les indications minutieuses de Timoléon le télégramme suivant fut expédié au commissaire de police de la gare de Valenciennes :

« Arrêtez un homme – suivait le signalement exact –, voyageant en coupé, en compagnie d'une jeune fille, d'un ancien colonel et d'une autre jeune personne. Cet homme a un passeport au nom de Baldoni. C'est un forçat évadé appelé Milon. Écrouez-le à Valenciennes et attendez de nouveaux ordres. »

VI

Antoinette était peu communicative, comme la plupart des gens qui ont souffert, et elle se liait difficilement. Néanmoins la perspective de douze heures de wagon adoucit les humeurs les moins sociables, et l'on cause volontiers pour peu qu'on en ait le prétexte et l'occasion. C'est ce qui arriva à Antoinette. *Mademoiselle* Guépin était peut-être un peu masculine, un peu hardie pour une personne de son sexe ; mais elle causait bien et avec aisance. Elle savait un peu de tout, et elle avait ce vernis que donne la fréquentation des hommes riches. Ces soirées de jeu qu'elle donnait chez elle n'avaient pas été inutiles à son éducation. À Creil, première station de l'express allemand, on échangea quelques mots pendant les cinq minutes d'arrêt. Milon causait familièrement déjà avec le colonel. Celui-ci avait deux vêtements, un pardessus orné de ce ruban énigmatique qui eût fait le désespoir des

chancelleries, et une redingote dont la boutonnière était ornée d'une rosette multicolore, mais dans laquelle le rouge dominait. Au reste, un domestique en livrée, fourni sans doute par Timoléon pour la circonstance, avait, à la gare de Paris, en lui remettant son châte de voyage et son sac de nuit, appelé l'habitué de la table d'hôte de M^{lle} Paquita, *monsieur le colonel*. Il n'en fallait pas tant pour éblouir Milon. Antoinette elle-même se laissa prendre à la rosette.

Et puis à eux quatre ils occupaient le coupé. À minuit on était à Valenciennes. Le train s'arrêta dix minutes.

– Demain matin nous serons à Cologne, dit le colonel.

Antoinette eut un battement de cœur ; elle songea à Madeleine. La portière s'ouvrit, un employé se présenta :

– Y a-t-il parmi ces messieurs, dit-il, un voyageur du nom de Baldoni ?

– C'est moi, dit naïvement Milon.

– Veuillez descendre...

– Pourquoi donc ? demanda Milon étonné.

– Veuillez entrer chez le chef de gare, dit l'employé qui montrait sur le quai une porte ouverte.

Milon descendit sans défiance et dit :

– C'est peut-être à cause des bagages.

Mais Antoinette eut un pressentiment funeste.

– Je vais avec toi, dit-elle.

Et elle descendit à son tour. Le colonel et sa fille échangèrent un coup d'œil. Puis, le premier dit à Antoinette qui s'élançait, légère, hors du wagon :

– Nous vous accompagnons, mademoiselle.

Milon avait une si grande foi dans Rocamboles, il se croyait si bien libéré du bagnes depuis que le maître avait voulu qu'il en sortît, qu'il n'eut pas même un soupçon. Il s'imagina même un moment qu'on allait lui communiquer une dépêche de Rocamboles, lui écrivant à Valenciennes de ne pas aller plus loin et de rebrousser chemin sur Paris. Dans le bureau du chef de gare, il vit deux gendarmes et un homme

vêtu de noir qui était ceint d'une écharpe tricolore. Alors seulement il eut peur et se retourna vers Antoinette. Mais Antoinette le suivait, et le sourire de la jeune fille était pour lui comme un rayonnement protecteur. L'employé qui l'avait fait descendre du wagon le poussa dans le bureau du chef de gare. En même temps, un des gendarmes fit un pas vers la porte, comme s'il eût voulu fermer la retraite à Milon dans le cas où celui-ci aurait voulu fuir. Le commissaire de police se leva et regarda Milon. Cette fois, Milon pâlit.

– Comment vous appelez-vous ? demanda le magistrat.

– Joseph Baldoni, répondit Milon avec hésitation.

– Votre profession ?

– Valet de chambre au service de mademoiselle, dit-il humblement.

Antoinette, toute pâle, était entrée dans le bureau du chef de gare. M. et M^{lle} Guépin l'avaient suivie. Les gendarmes les avaient

laissés passer tous trois ; mais après qu'ils eurent franchi le seuil du bureau, ils fermèrent la porte. Antoinette était trop bouleversée pour prendre garde à cette manœuvre inquiétante. Elle ne regardait, elle ne voyait que Milon qui était devenu tout pâle, en écoutant les questions du commissaire de police. Celui-ci reprit :

– Êtes-vous bien sûr de vous nommer Joseph Baldoni ?

– Sans doute, balbutia Milon.

– Ne seriez-vous pas, au contraire, un certain François Milon ?

Milon tressaillit et devina pourquoi on l'interrogeait.

– Je n'ai jamais porté ce nom-là, balbutia-t-il.

– Je le souhaite pour vous, dit le commissaire.

Antoinette, blanche comme une statue, et dont le cœur avait cessé de battre, eut alors un moment d'espoir. Mais cet espoir s'évanouit lorsque le magistrat eut ajouté :

– Je désire, monsieur, que l'autorité se soit trompée et que vous n'ayez rien de commun avec

un nommé François Milon, condamné à dix ans de travaux forcés, évadé depuis huit mois du bagne de Toulon.

– Ce n'est pas moi, balbutia Milon.

– C'est ce que vous prouverez à Paris.

Antoinette frissonna.

– En attendant, je vous arrête, acheva le commissaire de police.

Antoinette jeta un cri et chancela. M^{lle} Guépin s'empressa de la soutenir dans ses bras.

– Mon enfant !... ma fille !... ma maîtresse adorée !... murmura Milon anéanti, en voyant la jeune fille près de s'évanouir.

Le commissaire de police, s'adressant alors à Antoinette, lui dit :

– Quant à vous, mademoiselle, je n'ai aucun ordre vous concernant, et vous êtes libre de continuer votre voyage.

Puis il fit signe aux gendarmes qui s'emparèrent de Milon. Milon ressemblait à un chêne déraciné par la foudre. Il y eut un moment

déchirant entre Antoinette et lui. La jeune fille se jeta à son cou au moment où les gendarmes l'emmenaient. Elle le tint longtemps embrassé, l'appelant son ami et son père. Milon pleurait à chaudes larmes. Mais ni Antoinette ni lui ne protestaient plus. Antoinette ne savait pas mentir ; et si on lui avait dit : « Jurez-nous que cet homme n'est pas François Milon », elle eût baissé la tête et n'eût pas répondu. Pendant cette scène déchirante des adieux, car le commissaire de police avait annoncé que Milon allait être conduit à la prison de Valenciennes, on entendit un coup de sifflet. C'était le train qui partait, laissant Antoinette et M. et M^{lle} Guépin qui s'empressaient autour de la jeune fille et lui témoignaient toute leur sympathie.

– Mille tonnerres ! exclama le colonel d'un ton bourru en s'adressant au commissaire, tandis qu'on emmenait Milon, êtes-vous bien sûr, monsieur, de ne vous être pas trompé ?

– Je n'ai fait qu'exécuter les ordres qui m'ont été transmis par le télégraphe, répondit le magistrat.

M. Guépin se tourna vers Antoinette :

– Mademoiselle, dit-il, je ne suis pas autrement pressé de continuer mon voyage, et ni ma fille ni moi ne vous abandonnerons ainsi toute seule. Je suis le colonel Guépin, j'ai le bras long, très long même, ajouta-t-il avec emphase. Retournons à Paris, je vous promets de faire rechercher le brave homme en quelques heures.

Antoinette regarda cet homme qui lui parlait avec tant d'assurance, et elle le crut sur parole.

– Vous feriez cela ! exclama-t-elle.

– Sans doute.

– Oh ! vous êtes ma Providence, dit-elle.

Le colonel et sa fille avaient entraîné Antoinette hors du bureau, sous la gare. Antoinette pleurait et s'appuyait, brisée de douleur, sur le bras de M^{lle} Guépin.

– Le train de Cologne à Paris va passer, dit le colonel. Nous serons à Paris à quatre heures du matin, et je vous assure qu'avant midi j'aurai obtenu la mise en liberté de ce pauvre homme.

Comme le prétendu colonel parlait ainsi, on

entendit dans le lointain le sifflet du train de Cologne.

– Je vais prendre les billets, dit-il.

Antoinette songeait à sa sœur, malade à Cologne, à Milon, qui allait coucher en prison ; à Agénor qui était loin de se douter des angoisses qu'elle éprouvait. Agénor ! Si Agénor n'eût été à Paris, peut-être eût-elle hésité à revenir sur ses pas, en dépit des belles promesses du colonel Guépin. Mais Agénor ne se joindrait-il pas à ce dernier pour sauver Milon ? Et Antoinette n'hésita pas. Et elle monta dans le train qui partait pour Paris en compagnie de cette fille d'aventures et de ce colonel de table d'hôte qui étaient les véritables provocateurs de l'arrestation du malheureux Milon.

VII

– Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne pour moi, murmurait Antoinette, quatre heures après, en serrant avec effusion les mains de M^{lle} Guépin.

Elle avait les yeux pleins de larmes ; mais son cœur débordait d'espoir. Le colonel parlait avec un rare aplomb de ses hautes influences. Les ministères s'ouvraient devant lui ; les ministres l'appelaient « cher ami ». M^{lle} Guépin avait émis sur-le-champ cette opinion :

– Papa, tu feras bien, en arrivant, de courir chez le garde des Sceaux. Comment Antoinette se serait-elle refusée de croire au pouvoir de gens si connus ? Et puis, il y avait pour elle un fait matériel qui lui enlevait toute défiance et tout soupçon. Cet excellent colonel, parti de Paris pour Cologne, ne revenait-il pas à Paris tout exprès pour elle ? Antoinette avait été expansive.

Elle avait raconté l'histoire de Milon, avoué qu'il était bien réellement forçat évadé, mais forçat innocent, condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis. Et elle avait parlé de son enfance à elle, Antoinette, et de l'affection qu'elle avait gardée à son vieux serviteur. Cet excellent colonel, qui ne doutait de rien, avait dit alors :

– Raison de plus, s'il en est ainsi, pour obtenir sa liberté immédiate. Seulement, jusqu'à ce que son jugement ait été révisé, ce qui ne peut manquer, je vous le promets, mademoiselle, peut-être lui sera-t-il interdit de quitter Paris...

Comment, avec de telles paroles, ne pas gagner la confiance absolue de la naïve Antoinette ? Le colonel avait fait plus encore. À la gare de Creil, il s'était chargé d'une dépêche à expédier à Cologne. Antoinette écrivait à sa sœur :

« Retard de vingt-quatre heures. Bien portante. J'arriverai demain. »

La dépêche était adressée à M. le major Avatar, à Cologne, hôtel de Dresde. Aussi on comprend maintenant l'effusion d'Antoinette,

comme le train entrant dans la gare de Paris. Le colonel lui dit alors :

– Nous habitons tout près d’ici, ma fille et moi. Voulez-vous nous permettre de vous conduire chez nous ?

Antoinette songea bien un moment à refuser et à courir à Auteuil où Agénor était resté sans doute ; mais le colonel insista, en disant qu’il n’allait que prendre le temps de changer d’habits et qu’il s’en irait tout de suite au ministère. Elle monta dans la voiture de place que le colonel fit avancer. Elle entendit le colonel, qui était monté à côté du cocher, lui dire :

– Rue de Bellefond, numéro 21.

De quoi aurait-elle eu peur ? D’ailleurs, elle songeait au pauvre Milon, qui, à cette heure, était en prison, et versait sans doute de grosses larmes. Dix minutes après, la voiture de place s’arrêtait devant le numéro 21. La rue de Bellefond est une rue solitaire entre deux rues bruyantes et passantes : la rue de Rochechouart et celle du Faubourg-Poissonnière. Derrière ses maisons d’apparence chétive et vieillotte s’étendent de

vastes jardins, dans lesquels on trouve encore de grands arbres. Le numéro 21 était une de ces maisons-là. On entrait par une porte bâtarde ouvrant sur un vestibule au bout duquel était une petite cour pavée. Au-delà de la cour, une claire-voie ; au-delà de la claire-voie, un jardin. Au fond du jardin, à demi caché par une touffe d'arbres, un pavillon. Antoinette put voir tout cela vaguement, car il n'était pas jour encore. Le colonel avait sonné, la porte s'était ouverte et le concierge n'avait rien demandé. M^{lle} Guépin avait poussé la claire-voie, puis elle avait pris Antoinette par la main.

– Nous habitons le pavillon qui est au fond du jardin.

Elle avait une clé et la mit dans la serrure, tandis que le colonel demeurait en arrière pour payer le cocher. Antoinette se trouva alors au seuil d'un vestibule d'où s'échappait une odeur de moisi. Le pavillon n'avait pas l'air d'être habité ordinairement. Cependant, au bruit que la porte avait fait en s'ouvrant, un autre bruit avait répondu. Un bruit de pas à l'étage supérieur.

– C’est ma femme de chambre qui se lève, dit M^{lle} Guépin. En effet, Antoinette entendit une voix qui disait :

– Qui donc est là ?

– Moi, répondit la belle brune.

Les pas s’arrêtèrent et ne descendirent point l’escalier. M^{lle} Guépin poussa une porte au fond du vestibule et dit à Antoinette :

– Tenez, mademoiselle, entrez là, c’est la chambre de feu ma mère. Je vais vous faire allumer du feu.

En même temps elle s’était procuré de la lumière en allumant un bougeoir qui se trouvait sur une table dans le vestibule. Elle posa ce bougeoir sur la cheminée et Antoinette sans défiance entra derrière elle. La pièce où elle pénétrait était une petite chambre dont les murs étaient recouverts d’étoffe perse à ramages sombres, le mobilier assez chétif et le sol carrelé de ce gros carreau rouge destiné à recevoir l’encaustique. Antoinette éprouva un sentiment de malaise indéfinissable et subit en entrant dans

cette chambre. Mais M^{lle} Guépin se hâta de lui dire :

– Depuis la mort de ma mère, on entre rarement ici.

Il y avait du feu tout prêt dans la cheminée. M^{lle} Guépin mit une allumette dessous, et comme il commençait à flamber, elle dit à Antoinette :

– Vous devriez prendre quelques minutes de repos. Mon père va se mettre en campagne tout de suite.

« Il est cinq heures ; avant huit heures, il aura déjà du nouveau à nous apprendre. Vous devez être brisée, essayez de dormir une heure ou deux, ajouta-t-elle.

Et avant qu'Antoinette eût répondu, elle se retira.

Alors, le sentiment pénible qui s'était emparé d'Antoinette en entrant dans cette chambre, la reprit. Pourquoi ? Il lui eût été impossible de le dire. La chambre n'avait qu'une croisée dont les grands rideaux étaient rigoureusement tirés. Antoinette étouffait : elle avait besoin d'air. Elle

tira les rideaux pour ouvrir la fenêtre et laisser arriver l'air du jardin jusqu'à elle. Mais, ô surprise ! la fenêtre n'existait plus ; on l'avait murée. Les rideaux ne recouvraient plus que l'embrasure. Antoinette recula stupéfaite ; puis, éprouvant un redoublement d'anxiété, elle courut à la porte et voulut l'ouvrir. La porte était fermée.

– Mademoiselle ! mademoiselle ! appela-t-elle.

M^{lle} Guépin ne répondit pas. Alors la peur s'empara d'Antoinette d'autant plus facilement qu'elle s'aperçut que la perse des murs recouvrait un épais capiton de laine destiné à étouffer tous les bruits et à ne rien laisser parvenir au-dehors.

Et la peur d'Antoinette était si grande qu'elle se mit à crier :

– À moi ! au secours !

D'abord, on ne répondit pas. Sa voix ne rencontrait pas d'écho dans une chambre sans croisée, et dont les murs et le plafond étaient couverts d'un épais matelas. Cependant elle répéta :

– À moi ! au secours !

Et elle eut un moment de honte, car une clé tourna dans la serrure. Elle crut que c'était M^{lle} Guépin qui allait entrer et se montrer tout étonnée de son épouvante. Mais soudain elle recula, l'œil hagard, saisie à la gorge par une indescriptible horreur. Une femme était sur le seuil, un flambeau de cuivre à la main, qui la regardait et disait en ricanant :

– Puisque tu es sainte, voilà une belle occasion de faire un miracle, hein ?

Dans cette femme, Antoinette, éperdue, avait reconnu Madeleine la Chivotte, sa persécutrice à Saint-Lazare, celle qui avait tenté de l'empoisonner... Madeleine riait de son mauvais rire et disait :

– Tu peux crier, ma bichette, les murs sont ici comme dans *La Tour de Nesle* qu'on jouait à la Porte-Saint-Martin¹.

Et elle déclama :

– Ces murs étouffent les cris, éteignent les

¹ Pièce d'Alexandre Dumas.

sanglots...

– Absorbent l'agôoonie !... dit une autre voix derrière l'affreuse Chivotte.

Et Antoinette tomba à genoux et murmura :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

La voix qui venait de terminer la phrase de la Chivotte était une voix d'homme. Et cet homme, qui apparut à son tour sur le seuil, c'était Polyte ! Polyte le voleur, Polyte, l'être ignoble et dégradé qui avait osé parler d'amour à Antoinette et la faire passer pour sa maîtresse...

– Cette fois, murmura la Chivotte, si tu nous échappes, ma petite, tu auras de la chance.

Le faux colonel et sa fille avaient disparu.

VIII

Laissons Antoinette au fond du jardin de la rue de Bellefond, dans le pavillon où elle est gardée par ces êtres indignes, la Chivotte et Polyte, et revenons à Vanda. Vanda était bien la femme que Rocambole avait devinée. Énergique, patiente, intelligente. Un corps de séraphin, une âme d'acier. Quand elle s'était mise à la croisée et avait vu Rocambole avec l'officier de paix et les deux agents, elle avait tout deviné, tout compris avant qu'il parlât. Alors elle était descendue, disant à Madeleine :

– Attendez-moi, je reviens !

Dans la pièce voisine, qui était le cabinet de Rocambole, était une boîte qui renfermait une demi-douzaine de pilules, brunes, grosses comme la tête d'une épingle et dures comme le diamant. Quel était leur pouvoir ? Vanda ne le savait pas au juste ; mais un jour Rocambole lui avait dit :

– Si jamais je suis arrêté, tâche, par tous les moyens possibles, de me faire parvenir une de ces pilules. Le reste me regarde !

– Est-ce du poison ? avait-elle demandé.

– Oui et non. Mais on pourrait l’avaler sans danger. Il faut près de six heures pour qu’il se dissolve.

C’est pourquoi Vanda avait pris une de ces petites boules et l’avait placée dans le coin de sa bouche. Puis tandis qu’elle embrassait Rocamboles, la pilule avait fait son chemin. Vanda n’avait témoigné ni faiblesse, ni désespoir.

Elle avait embrassé Rocamboles presque en riant, en femme qui croit que la politique est le seul mobile de cette arrestation sans gravité. Puis, tandis que les agents emmenaient Rocamboles, Vanda, rentrant dans le petit hôtel, s’était dit :

– Rocamboles arrêté, Antoinette disparue avec Milon, moi seule pour tout sauver !

Telles étaient les paroles du maître !

Avant d’ouvrir la porte de cette chambre dans laquelle l’attendait Madeleine, Vanda avait déjà

organisé tout un plan de conduite.

– Mon enfant, dit-elle à la jeune fille en fermant la porte et venant s’asseoir auprès d’elle, écoutez-moi...

– Comme vous êtes pâle ! murmura Madeleine émue.

Vanda poursuivit :

– Vous avez échappé à la brutalité de Pierre le moujik, à la dent meurtrière des loups, aux infâmes desseins de M. de Morlux...

– Eh bien ? fit Madeleine anxieuse.

– Tout cela n’est rien encore.

Madeleine se leva. Elle était devenue pâle comme Vanda ; mais elle se tint droite, néanmoins, et son œil bleu eut des flammes.

– Voilà comme je vous aime ! dit Vanda. Vous êtes une vraie femme forte.

– Qu’est-ce encore ? demanda Madeleine dont la voix se raffermir.

– C’est un coup de foudre, répondit froidement Vanda.

– Antoinette ?

– Je ne sais pas.

– Milon ?...

– Je ne sais pas non plus.

– *Lui...*

Et Madeleine prononça ce mot avec un accent qui disait toute la foi qu'elle avait dans cet homme étrange qu'on appelait Rocamboles.

– Arrêté ! prisonnier ! répondit Vanda.

Madeleine jeta un cri. Mais Vanda lui prit la main.

– Je suis là, moi, dit-elle.

– Ma sœur ! où est-elle ? répéta Madeleine.

– Je la sauverai ! répondit la Russe.

En ce moment, Noël entra. L'ancien valet de cœur était tout bouleversé.

– Ils ont arrêté le maître, ils l'ont emmené, dit-il.

Vanda l'écrasa d'un regard hautain.

– Et tu as peur ? dit-elle, peur pour toi ?

Mais Noël était un chien fidèle.

– Ah ! maîtresse, dit-il, pouvez-vous parler ainsi ?

– C'est moi qui commande maintenant, dit-elle.

– J'obéirai.

Et Noël s'inclina. Vanda lui montra Madeleine.

– Emmène-la.

– Rue Serpente ?

– Oui.

– Pourquoi ne resterais-je pas auprès de vous, madame ? demanda Madeleine.

– Pourquoi ? je vais vous le dire, mon enfant. Au moment où la bataille semblait gagnée, nous l'avons perdue.

– Ah !

– Le monsieur de Morlux, de Russie, celui qui voulait votre mort et qui, je l'espère, est mort lui-même, n'était pas le seul à avoir juré votre perte et celle de votre sœur. Il a laissé à Paris des

auxiliaires ; et ces auxiliaires ont profité de notre absence.

– Que dites-vous ?

– Antoinette et Milon ont disparu. Rocamboles est arrêté. Comprenez-vous ?

– Mon Dieu !

– Ce n'est pas *lui* qui m'inquiète, reprit Vanda. Les murs des prisons tombent sous son souffle, comme s'évanouit une bulle de savon sous les lèvres enflées d'un enfant ; mais c'est Milon, c'est *elle*...

– Oh ! vous la sauverez, n'est-ce pas ? fit Madeleine.

– Je la retrouverai, voulez-vous dire. Mais pour cela, il faut que vous vous laissiez guider...

– Je suis prête à vous obéir, dit Madeleine avec soumission.

– Écoutez-moi bien, poursuivit Vanda. Si l'on est venu arrêter le *maître* à la porte de cette maison, c'est que nos ennemis connaissent cette retraite. Vous n'y êtes donc plus-en sûreté. Suivez Noël, ayez foi en lui comme en moi,

comme au maître.

– Mais vous, madame ?

– Moi, dit Vanda avec un fier sourire, je vais lui prouver que je suis digne de *lui*.

Et elle ajouta, s'adressant à Noël :

– Tu me réponds de Madeleine sur ta vie.

– Oui, maîtresse.

– Il faut que je te revoie avant ce soir ; où te retrouverai-je ?

– Rue Serpente, si vous voulez...

– Non, je pourrais être suivie.

– Où donc, alors ?

Vanda parut réfléchir :

– À huit heures, ce soir, dit-elle enfin, derrière le théâtre Ventadour, rue Monsigny.

– J'y serai, répondit Noël.

Sur l'ordre de Vanda, Madeleine jeta un manteau sur ses épaules, laissa ses bagages villa Saïd et prit le bras de la femme russe. Noël les suivit et tous trois sortirent du petit hôtel...

L'arrestation de Rocambole avait fait quelque bruit. Le concierge de l'avenue, qui avait une grande considération pour les Russes en général et en particulier, salua Vanda avec respect.

– Allez me chercher une voiture, lui dit-elle. Je vais à l'ambassade russe.

– Oh ! dit le concierge avec un sourire intelligent, je pense bien que ça ne peut pas être grave : on ne va pas à la guillotine pour politique.

Vanda monta en voiture avec Noël et Madeleine. Mais près de l'Arc de triomphe elle les quitta. Et tandis que Noël ramenait la jeune fille dans Paris, Vanda monta dans l'omnibus qui traverse les Champs-Élysées et s'en va à Auteuil par l'avenue de Saint-Cloud. Vanda savait aussi bien que Rocambole – ce que n'avait jamais su Noël – où l'on avait laissé Antoinette et Agénor. Rocambole n'avait pu lui donner aucun détail ; tout ce qu'elle savait, c'est qu'Antoinette avait disparu. Néanmoins, Vanda courait à Auteuil. Elle y courait, parce qu'elle pensait bien qu'elle trouverait soit Agénor, soit M^{me} Raynaud, soit la belle Marton. Quand elle arriva, la grille était

grande ouverte, et le père Philippe accourut.

– Ah ! madame ! dit-il, vous savez... le malheur...

– Je sais tout.

– Ah !

– Où est M. Agénor de Morlux ?

– Il est parti.

– Quand ?

– Il y a une heure. Il est monté dans une voiture et il est allé à Paris.

Vanda n'en entendit pas davantage ; elle passa outre et se dirigea vers le pavillon. Sur le seuil, la mère Philippe pleurait silencieusement et la belle Marton se tordait les mains. Vanda posa la main sur l'épaule de cette dernière :

– Pourquoi te désoles-tu ? fit-elle.

Marton leva la tête.

– Ah ! dit-elle, vous venez trop tard.

– Non, dit Vanda. N'as-tu donc plus confiance en moi ?

Ces mots mirent du baume au cœur de Marton.

– Je sais bien que vous pouvez beaucoup, vous, dit-elle.

– Oui, répondit Vanda, quand on m'aide...

Marton se releva l'œil en feu...

– Parlez, ordonnez, je suis prête ! dit-elle.

– Il faut, dit froidement Vanda, qu'à nous deux nous retrouvions Antoinette et que nous la sauvions. Viens !...

Et sans entrer dans le pavillon, Vanda emmena la belle Marton avec elle.

IX

Transportons-nous maintenant rue de la Pépinière, à l'hôtel de Morlux, deux jours après les événements que nous venons de raconter. Il est sept heures du matin. Une voiture vient d'entrer dans la cour, suivie d'un fourgon de chemin de fer portant des bagages. Dans le fourgon, deux domestiques en livrée. Dans la voiture, deux hommes en costume de voyage. Les domestiques ne sont autres que Pierre le moujik et l'Italien Beruto, le valet de chambre de la comtesse Vasilika. Les deux voyageurs qui descendent de voiture sont, on le devine, M. le vicomte Karle de Morlux et son compagnon inséparable, Yvan Potenieff. Pendant la route — une route de huit jours —, le gentilhomme français et l'officier russe se sont liés intimement. Yvan a une confiance illimitée en M. de Morlux.

En revanche, M. de Morlux a promis à Yvan

qu'on retrouverait Madeleine.

– Mon cher Yvan, dit le vicomte en prenant le jeune Russe par la main, venez avec moi. Cette maison est à vous.

Et il conduisit Yvan au premier étage de l'hôtel et l'installa dans un somptueux appartement. Beruto était plein de soins touchants pour son nouveau maître. Tandis qu'on déchargeait les bagages il disait aux gens de l'hôtel :

– Mon pauvre maître est bien malade... mon pauvre maître est fou... il est amoureux d'une femme qui n'existe pas !...

Et les gens de l'hôtel regardaient Yvan avec compassion. Pierre le moujik ne peut plus jouer son rôle de muet, car Yvan sait fort bien qu'il a une langue ; mais il s'est fait un accent guttural qui ne ressemble plus du tout à la voix d'Yvan. D'ailleurs, Pierre ne parle que le russe¹ ! Or, tandis qu'Yvan s'installe dans son appartement, M. de Morlux, enfermé dans sa chambre, brise

¹ Mais il a parlé en français au comte Potenieff la première fois qu'il l'a rencontré.

d'une main fiévreuse le cachet de plusieurs lettres.

L'une est de Timoléon :

« Monsieur le vicomte,

« J'ai passé hier à votre hôtel. Le suisse m'a dit avoir reçu de vous une dépêche datée de Berlin. Donc, vous revenez. Ne perdez pas de temps, à votre retour. M^{lle} Guépin vous attend rue de Londres.

« Votre serviteur.

« Timoléon.

« *P.-S.* Je tiens Antoinette. Je m'en déferai au plus juste prix. »

– C'est Madeleine qu'il faudrait tenir, murmure M. de Morlux en passant une main fiévreuse sur son front. Et il ouvre une seconde lettre. Celle-là est ainsi conçue :

« Monsieur le vicomte,

« Je réponds à Paris, où vous devez arriver demain matin, à votre lettre datée de Berlin. Vous me demandez si la folie se guérit. La folie, oui ; la monomanie, non. Si le jeune officier russe dont vous me parlez déraisonnait complètement, s'il avait complètement perdu l'esprit, avec des douches nombreuses, vieux système, et un traitement dont je suis l'inventeur, nous en viendrions certainement à bout. Mais, s'il est simplement monomane, et si sa monomanie consiste à parler sans cesse d'une femme qui n'a jamais existé que dans son imagination, je ne puis vous répondre de rien, quelque intérêt que vous portiez à votre cher malade et à sa famille qui vous l'a confié à votre départ de Russie. Néanmoins, je ne puis rien affirmer, rien préciser, avant d'avoir vu le sujet. Je serai donc chez vous dès demain matin à huit heures, et, si besoin est, j'emmènerai ce jeune homme, sous un prétexte quelconque, dans ma maison de santé où tous les soins possibles lui seront donnés.

« O. Lambert,

« Médecin-aliéniste,

M. de Morlux, après avoir lu cette lettre, consulte sa montre. Il est près de huit heures.

– J’aurais pourtant bien voulu, murmure M. de Morlux, courir, auparavant chez M^{lle} Guépin. N’importe ! attendons le docteur.

La cloche de la porte d’entrée se fait entendre... Puis, après elle, le coup de sonnette du suisse qui avertit le valet de chambre de l’arrivée d’un visiteur. M. de Morlux se met à la fenêtre de son cabinet qui donne sur la cour. C’est le médecin aliéniste qui arrive. Le docteur est un homme entre deux âges, abritant de petits yeux gris derrière des lunettes bleues, et portant avec emphase la cravate blanche et l’habit noir des gens de sa profession. M. de Morlux va à sa rencontre.

– Mon cher docteur, lui dit-il en lui serrant la main, je ne vois qu’un moyen de vous permettre d’étudier à l’aise votre futur pensionnaire.

– Lequel ? lui demanda M. Lambert.

– Nous arrivons de voyage, lui et moi ; nous avons passé la nuit en chemin de fer. Nous mourons de faim. Malgré l'heure matinale, nous allons déjeuner. Vous l'entendrez causer.

– Parfait, dit le docteur.

– Ah ! je dois vous dire, ajouta M. de Morlux, que la famille Potenieff est immensément riche et qu'elle ne reculera devant aucun sacrifice pour obtenir la guérison de son cher Yvan.

– On fera tout ce qu'il est humainement possible de faire, répondit le docteur, alléché par la perspective d'une pension royalement payée et d'honoraires fabuleux.

Deux heures plus tard, M. de Morlux, Yvan son hôte, et le docteur, qui a été présenté au jeune Russe comme le notaire de la maison, sont à la fin d'un plantureux déjeuner. Les liqueurs de M^{me} Amphoux ont aidé le café à précipiter la digestion. Les cigares de La Havane les plus purs remplissent la salle à manger d'une fumée bleue. C'est l'heure des confidences. Yvan parle de

Madeleine. De quoi parlerait-il, en vérité ? Yvan, qui compte sur les largesses de sa chère cousine la comtesse Vasilika, ne parle de rien moins que d'acheter un palais pour y loger Madeleine. Ici le docteur prend au sérieux son rôle de notaire improvisé :

– Je possède une maison charmante à Passy, dit-il. Je voudrais la vendre. Vous plairait-il de la voir ?

Et il fait de sa maison un récit tel que Yvan, enthousiasmé, s'écrie :

– Si elle est telle que vous le dites, je l'achète.

– Allons la voir, répond le docteur.

M. de Morlux avait déjà donné ses ordres. Sa Victoria à deux chevaux est attelée dans la cour.

– Allez, dit-il à Yvan et revenez pour dîner.

Yvan et le faux notaire montent en voiture. Beruto, le serviteur fidèle, monte auprès du cocher, les deux battants de la porte cochère s'ouvrent et les deux trotteurs, à qui on a rendu la main, s'élancent dans la rue. La Victoria gagne le boulevard Malesherbes, elle descend vers la

Madeleine, longe la rue Royale, traverse la place de la Concorde et gagne les Champs-Élysées. C'est l'heure du Bois. Paris est ensoleillé comme Naples ou Portici. Les cavaliers se croisent, les voitures découvertes se suivent à la file. C'est le vendredi saint, c'est Longchamp ! La mode vient aux Champs-Élysées et descendra jusqu'au lac pour montrer ses toilettes de printemps. Le gandinisme et la bicherie se sont donné rendez-vous. Au faubourg Saint-Honoré, qui a ouvert ses portes à ses calèches élégantes, se mêle l'austère faubourg Saint-Germain avec ses carrosses surannés et ses vieux trotteurs mecklembourgeois. Le tout-Paris des romans est là. Yvan étourdi, grisé de lumière et de grand air, regarde et s'étonne... Qu'est-ce que la perspective Newski, auprès de tout cela ? Pétersbourg, la ville aux coupoles d'or, est une vassale auprès de Paris. Mais tout à coup Yvan jette un cri... Un cri de joie, un cri de folle ivresse...

– Madeleine ! dit-il, c'est Madeleine !...

Et il se dresse dans la Victoria, et tout son corps se penche en avant, tandis que ses bras se

tendent... Une Victoria à caisse bleue, à train
jonquille, vient de passer, rapide comme l'éclair,
auprès de celle où Yvan et le docteur étaient
assis. Dans cette Victoria, qu'emportent deux
admirables trotteurs irlandais, une femme, au
sourire rêveur, aux cheveux blonds, vêtue d'une
robe bleue, rendait, à droite et à gauche, les saluts
qu'on lui adressait. Et Yvan, saisi de vertige,
répéta :

– Madeleine ! c'est Madeleine !

Beruto, le valet fidèle, fronce alors le sourcil.
L'échafaudage habile de la vengeance de
Vasilika va-t-il donc s'écrouler tout à coup ?

X

L'Italien Beruto, le fidèle valet de chambre de la comtesse Vasilika, eut une nouvelle et véritable angoisse. Beruto n'avait jamais vu Madeleine, mais aussi bien que M. de Morlux, Beruto savait qu'elle existait. Or, tout à coup Yvan s'écria :

– Voilà Madeleine !

Ce fut l'affaire d'une minute, mais dans cette minute il y eut tout un drame. Voici comment. La Victoria dans laquelle était la jeune blonde était menée en demi-daumont par un jockey à veste rayée noir et blanc. Le jockey, voyant que le Russe étendait les bras et paraissait connaître sa maîtresse, arrêta brusquement son porteur et son cheval de main.

– Que faites-vous donc ? s'écria le docteur, sortant de son flegme de faux notaire.

Mais déjà Yvan avait sauté à terre et s'élançait vers la Victoria :

– Madeleine ! chère Madeleine !

La femme blonde, étonnée, fit un haut-le-corps et se recula. Yvan monta hardiment dans la Victoria. Mais le docteur avait suivi Yvan et le prenait par le bras.

– Vous êtes fou ! dit-il.

La jeune femme, effrayée, s'était pelotonnée au fond de sa voiture.

– Comment ! s'écria Yvan, vous ne me reconnaissez donc pas, chère Madeleine ?

Elle répondit :

– Je crois que cet homme est fou !

À cette voix, Yvan pâlit et se laissa entraîner par le docteur hors de la Victoria. Cette femme, ce n'était pas Madeleine !... Mais elle lui ressemblait... Elle lui ressemblait comme une sœur jumelle à une sœur jumelle, comme la goutte d'eau à une autre goutte d'eau. C'était étrange ! c'était surprenant ! L'étonnante légende des Ménechmes, cette légende dont la tradition,

le théâtre et le roman ont abusé, n'était donc pas une fable ? Et Yvan demeurait là, pâle, l'œil hagard, la bouche béante au milieu des voitures qui manquaient de l'écraser. La jeune femme salua le docteur qu'elle reconnut, lui sourit et fit un signe à son jockey. Un médecin aussi célèbre que l'aliéniste Lambert ne pouvait être inconnu à personne. Une demi-douzaine de jeunes gens, qui s'étaient arrêtés, les uns à cheval, les autres en tilbury ou en panier-chaise autour de la Victoria, sourirent comme avait souri la jeune femme, son premier mouvement d'effroi passé. Celle-ci cria au docteur, en dépassant la voiture dans laquelle il venait de faire remonter Yvan :

– Elle est mauvaise, mon bon ! On ne se promène pas avec ses clients, un jour de Longchamp, en pleins Champs-Élysées.

Ce fut un éclat de rire général. Yvan n'y comprit rien. Pour lui, étranger à l'argot parisien, le mot *clients* s'appliquait bien davantage à un notaire qu'à un médecin. Deux jeunes gens à cheval murmurèrent en passant :

– Ce docteur n'en fait jamais d'autres ! au lieu

de tenir ses fous enfermés, il les promène.

Yvan aurait pu les entendre ; mais il ne les entendit pas, absorbé qu'il était dans une stupéfiante rêverie :

– Étrange ressemblance ! disait-il.

Le cocher, sur un signe du docteur, avait rendu la main à ses chevaux, et la voiture continuait à monter les Champs-Élysées. Beruto se remettait peu à peu de son émotion. Quant au docteur, il se pencha vers l'ancien valet de chambre de la comtesse Vasilika et lui dit :

– Est-ce que cela lui arrive souvent ?

Beruto cligna de l'œil d'une façon qui voulait dire : « Il prend toutes les femmes pour Madeleine. »

– Ah ! bon, fit le docteur.

Puis il prit le bras d'Yvan et le serra un peu :

– Comment ! dit-il, cette demoiselle Madeleine que vous cherchez, ressemble à Clorinde ?

– Clorinde ? murmura Yvan d'un air hébété,

qu'est-ce que Clorinde ?

– Eh bien, c'est la femme que vous venez de prendre pour Madeleine.

– Ah !... et qu'est-ce que Clorinde ?

– Une déesse du demi-monde.

– Ah ! fit-il encore.

Puis il baissa la tête et ajouta :

– Excepté sa voix, qui n'est pas la même, c'est Madeleine trait pour trait.

Le docteur reprit :

– Du reste, vous pourrez lui rendre une visite quand bon vous semblera.

– Vraiment ? fit-il d'un air distrait.

Et il retomba dans son mutisme. La foule des voitures allait en s'épaississant à mesure qu'on approchait de la barrière de l'Étoile. Elles étaient rangées sur sept files, trois qui montaient, quatre qui descendaient. La file dans laquelle la voiture du Dr d'Yvan se trouvait était maintenant au pas. La file descendante continuait à trotter. Tout à coup Yvan jeta un autre cri :

– Madeleine ! c'est elle, cette fois !

Un fiacre de la file descendante venait de passer auprès de la Victoria de M. de Morlux. Dans ce fiacre était une jeune fille. Et cette jeune fille, cette fois Yvan ne se trompait pas, c'était Madeleine. Madeleine, arrivée le matin à Paris, Madeleine que Vanda venait de confier à Noël et que celui-ci conduisait rue Serpente. Et Madeleine avait vu Yvan, comme Yvan avait aperçu Madeleine. Seulement elle n'avait pas crié tant son émotion avait été forte. Mais elle avait serré le bras de Noël et elle était devenue si pâle que celui-ci avait cru qu'elle allait mourir. Le fiacre, entraîné par le mouvement de la file, avait continué à descendre l'avenue. La Victoria montait toujours au pas. Ni le docteur, ni Beruto n'avaient rien vu. Yvan seul avait aperçu la jeune fille et répétait :

– C'est elle ! c'est bien elle !

Et, de nouveau, il voulut s'élancer hors de la Victoria. Mais le docteur avait un poignet de fer et il le retint.

– C'est inutile, dit-il, vous ne la rattraperez

pas. Nous sommes obligés de suivre la file.

– Mais je veux la retrouver, cependant ! dit Yvan hors de lui.

– Rien ne sera plus facile tout à l’heure.

– Comment ? demanda-t-il vivement.

Le docteur avait échangé avec Beruto un nouveau regard. Cette fois, si le médecin aliéniste avait encore eu le moindre doute, ce doute se serait évanoui. Yvan, en deux minutes, avait cru deux fois voir Madeleine. Pour le docteur, Yvan était fou à lier.

– Oui, disait Yvan, comment la retrouver ?

– Rien n’est plus facile.

– Mais...

– J’ai pris le numéro du fiacre.

Et le docteur dit au hasard :

– C’est le numéro *deux mille neuf cent dix-sept*.

– Eh bien ?

– En revenant de visiter ma maison, nous irons

à l'administration des voitures.

– Oh ! parfait, dit Yvan qui crut comprendre.

Et il devint tout joyeux. Le cocher de M. de Morlux coupa habilement la file, laissa l'avenue et entra dans la rue de Chaillot. Vingt minutes après, le docteur et Yvan s'arrêtaient à la petite porte de la maison de santé, laquelle porte ouvrait sur une ruelle et se trouvait au bout du passage. En entrant par là, le docteur évitait de montrer tout d'abord à Yvan l'enseigne de sa maison. Yvan, tout absorbé qu'il était, suivit le docteur, qui lui fit traverser le jardin, poussa une porte au rez-de-chaussée et l'introduisit dans un petit salon, où il le pria d'attendre un moment.

– Je suis à vous dans deux minutes, lui dit-il.

– Faites, répondit Yvan, qui songeait toujours à sa chère Madeleine.

Beruto était demeuré dans le vestibule. Le docteur appela deux infirmiers. Ceux-ci accoururent :

– Vous allez me prendre ce gaillard que je viens de faire entrer là, dit-il en désignant la porte

du petit salon, et vous allez lui donner une douche.

Les infirmiers entrèrent et le docteur s'éloigna. Yvan, fort étonné de leur costume, leur dit :

– Que me voulez-vous ?

Ils se regardèrent en souriant. Puis l'un d'eux lui dit :

– Venez prendre une douche, monsieur.

Yvan jeta un cri et comprit enfin le costume qu'il avait sous les yeux. Il était dans une maison de fous... Les infirmiers se jetèrent sur lui et le terrassèrent.

Beruto, dans le vestibule, riait d'un rire de démon.

XI

M. de Morlux avait hâte que le Dr Lambert fût parti, emmenant avec lui son futur pensionnaire Yvan. Le vicomte avait bien autre chose à faire, vraiment ! À peine la victoria emportant le docteur et le jeune Russe eut-elle franchi le seuil de la cour, que M. de Morlux prit son chapeau, traversa le jardin et sortit de son hôtel par la petite porte qui donnait sur le boulevard Haussmann. Là, il se jeta dans une voiture de place et dit au cocher :

– Rue de Londres, et très vite !

M. de Morlux était pressé de revoir Timoléon, ou plutôt d'avoir de ses nouvelles ; car celui-ci, dans sa lettre disait :

« Vous demanderez à voir M^{lle} Guépin. »

M. de Morlux mit dix minutes à faire le trajet du boulevard Haussmann à la rue de Londres. Le

vicomte était attendu, car lorsqu'il eut demandé au concierge M^{lle} Guépin, on lui répondit qu'elle était chez elle et venait de rentrer. Ce fut elle-même qui vint ouvrir. M. de Morlux se trouva en présence d'une belle femme, à l'air effronté, et sur-le-champ il comprit qu'il avait affaire à des gens résolus.

– Mademoiselle, lui dit-il, je m'appelle le vicomte Karle de Morlux.

Elle s'inclina et répondit :

– Je sais pourquoi vous venez.

Et elle ouvrit la porte d'un petit salon meublé comme une chambre d'hôtel garni, dans lequel elle fit entrer le vicomte. Celui-ci s'assit sur l'éternel canapé de velours jaune d'Utrecht, et attendit que M^{lle} Guépin parlât.

Mais celle-ci se borna à consulter du regard la pendule à colonnes qui se trouvait sur le marbre de la cheminée, et à dire :

– Timoléon sera ici dans cinq minutes, monsieur. Mon père est allé le relever de sa faction.

– Vous pensez bien, monsieur, reprit-elle, que si l’oiseau est en cage, la cage n’est pas ici.

Elle eut un sourire cynique en prononçant ces mots, puis elle se mit à fredonner, allant et venant par la chambre, comme si M. de Morlux n’eût pas été là. Cinq minutes après, en effet, retentit un coup de sonnette. M. de Morlux entendit, aussitôt que la porte fut ouverte, résonner la voix bien connue de Timoléon. Néanmoins, il eut un geste d’étonnement en voyant entrer un homme qu’il crut voir pour la première fois, un gros bonhomme rougeaud, aux favoris d’un blond ardent, chauve, les yeux abrités par des lunettes bleues, le corps emprisonné dans ce fourreau gris que les Anglais appellent un *twine*¹, et portant à la main un de ces chapeaux fabuleux de fabrique insulaire, qui justifient si bien le nom de tuyaux de poêle.

– Aoh ! fit ce bizarre personnage, vous ne me reconnaissez pas, *my dear* !

– Il faut bien que je vous reconnaisse, puisque vous avez conservé votre voix, répondit

¹ *Sic.* En fait un *twin-set*.

M. de Morlux.

– Je n’ai conservé que cela, en effet, dit Timoléon.

En même temps, il prit le menton de M^{lle} Guépin, qui ne se montra nullement offensée.

– Petite, lui dit-il, tu n’as pas quelque leçon de piano à donner dans le quartier ?

– Compris, répondit-elle.

Elle se leva, prit son châle et son chapeau, et se retira, laissant Timoléon et M. de Morlux maîtres du logis. Alors Timoléon dit au vicomte :

– J’ai Antoinette sous la main.

– Vous me l’avez écrit...

– Et, cette fois, elle ne m’échappera pas.

– Rocambole est bien fort, murmura M. de Morlux.

– Ah ! vous y croyez enfin ?

– Si j’y crois ! dit le vicomte, qui songea en frissonnant aux événements de Russie.

– Je gage que vous vous êtes rencontrés là-

bas ?

– Oui, fit M. de Morlux d’un signe.

Un sourire vint aux lèvres de Timoléon.

– Je viens de vous faire cette question-là pour la forme, dit-il, car je sais à peu près tout. Vous êtes allé vous débarrasser de Madeleine, et Madeleine a été sauvée.

– Oh ! je la trouverai ! fit M. de Morlux avec un accent de rage.

– Moi aussi, dit Timoléon.

– Cependant Rocambole doit veiller sur elle comme un dragon.

Timoléon se prit à rire :

– Écoutez, monsieur le vicomte, dit-il, vous me raconterez vos aventures ensuite. Voici les miennes : j’ai laissé ma fille en Angleterre, ma fille était mon point vulnérable et nous n’eussions pas été battus une première fois, si elle n’eût été au pouvoir de Rocambole. Je suis donc revenu à Paris et je suis allé, devinez où ?

– Je ne sais..., dit M. de Morlux.

– Je suis allé me livrer à la police. J'étais accusé de vol commis chez vous, il y avait eu escalade, effraction, du moins ils le croient là-bas. C'était un cas de galère. Cependant on m'a laissé libre. Savez-vous pourquoi ?

– Vous avez démontré votre innocence ?

– Je n'ai pas même pris la peine de me disculper. Non, j'ai demandé ma liberté en échange de la liberté de Rocamboles, que j'ai promis de livrer.

M. de Morlux hocha la tête :

– On ne livre pas Rocamboles, dit-il.

– Vous croyez ?

– On ne prend pas Rocamboles, fit encore M. de Morlux avec l'accent de la conviction.

– C'est ce qui vous trompe.

Et comme le vicomte faisait un dernier geste d'incrédulité, Timoléon ajouta avec calme :

– Cependant Rocamboles est depuis une heure au secret, à la Conciergerie.

Ce fut un coup de tonnerre. M. de Morlux se

leva comme s'il eût été remis sur ses jambes par une décharge électrique, et il regarda Timoléon d'un air qui voulait dire : « Ne vous moquez-vous pas de moi ? »

– Mais non, dit Timoléon, répondant au regard. Je dis la vérité vraie. Rocamboles est arrêté.

– Il s'évadera.

– Non, dit Timoléon. Les précautions sont trop bien prises.

– On le renverra au bagne et il s'évadera du bagne.

– Vous vous trompez encore, monsieur le vicomte.

– En quoi ?

– Au bagne, la complicité de Rocamboles dans le meurtre du garde-chiourme qui avait tué le chien sera démontrée.

– Eh bien ?

– Et Rocamboles sera guillotiné.

Un frisson parcourut tout le corps de

M. de Morlux.

– Mais, reprit Timoléon, maintenant que nous savons que Rocambole n'est plus à craindre, causons...

– Soit, dit M. de Morlux, qui avait peine à se remettre de l'émotion que lui avait fait éprouver la nouvelle de l'arrestation de Rocambole.

– Il a ramené Madeleine, reprit Timoléon.

– Où est-elle ? s'écria le vicomte au fond duquel se ralluma comme un volcan cet amour bestial que lui avait inspiré la jeune fille.

– Nous l'aurons sous la main quand je voudrai.

– Tout de suite, alors !

– Oh ! non pas, dit Timoléon ; il faut causer d'abord.

– Causer de quoi ?

– Il faut nous entendre, je veux dire.

– Je comprends, vous voulez fixer un nouveau prix à vos services ?

– Naturellement.

– Parlez, j’attends...

– Voyez-vous, reprit Timoléon, il n’est rien de tel que de voyager pour s’agrandir les idées et l’appétit. Quand on a vu l’Angleterre, on s’aperçoit que la vie française est mesquine au possible.

– Après ?

– Ici, quinze à vingt mille livres sont une fortune ; là-bas, c’est la misère, et je veux vivre là-bas ; ce pays me plaît.

M. de Morlux fronça le sourcil.

– Quelles sont donc vos prétentions ? dit-il.

– Je voudrais vous vendre ces trois personnes qui ont depuis quelque temps troublé quelque peu votre sommeil.

– Ah !

– Rocamboles d’abord. À combien estimez-vous Rocamboles ?

– Je ne sais pas.

– Antoinette ensuite, et puis Madeleine. Rocamboles, nous n’avons plus à nous en occuper.

Les deux autres, c'est différent. On en fera ce que vous désirerez.

Et Timoléon eut un de ces sourires énigmatiques qui donnent la chair de poule.

– Après ? fit M. de Morlux.

– Que penseriez-vous d'un joli million ? dit froidement Timoléon.

M. de Morlux fit un haut-le-corps.

– Monsieur, dit Timoléon en se levant, je m'attendais à vous voir stupéfait, mais il faut vous attendre aussi à ce que je ne rabattrai rien de mes prétentions.

– Vous êtes fou !

– C'est à prendre ou à laisser.

– Vous êtes fou ! répéta M. de Morlux en frappant du pied.

– Je ne dis pas non. Seulement, je sais quelqu'un qui me donnera le million que je veux.

– Qui donc ?

– M. Agénor de Morlux, votre neveu, à qui je reconduirai Antoinette.

Le vicomte attacha un étrange regard sur Timoléon, et il y eut entre ces deux bandits une éloquente minute de silence. C'était le sort des deux orphelines qui était en jeu.

XII

Que devenait Antoinette ? Nous avons vu la jeune fille conduite dans le pavillon isolé au fond d'un jardin de la rue Bellefond, enfermée par M^{lle} Guépin, esclave docile des volontés de Timoléon ; puis s'effrayant en reconnaissant que la fenêtre était murée, les murs capitonnés, et appelant au secours. Nous avons vu enfin l'horrible Chivotte et le hideux Polyte faire irruption dans la chambre. Antoinette se crut perdue. Cette femme qu'elle avait devant elle avait voulu l'empoisonner à Saint-Lazare. Cet homme avait osé lui parler un langage ignoble. Aussi, à leur vue, Antoinette tomba-t-elle à genoux, murmurant :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi.

Les deux infâmes créatures répondirent par un ricanement.

– Hé ! hé ! ma petite, disait la Chivotte, nous

allons régler nos comptes de Saint-Lazare.

– Tu ne refuseras plus d’aimer ton Polyte, cette fois ? hurla le misérable avec l’accent d’une joie sauvage.

– Tu feras ce que bon te semblera de mademoiselle, dit alors la Chivotte, mais quand je lui aurai flanqué une tripotée.

Et elle s’avança sur elle les poings fermés.

– Ah ! dit-elle encore, tu es la sainte, toi, tu fais des miracles, tu sors de prison dans une bière et tu ressuscites.

« Et pendant ce temps, mon amour, on s’ameute contre Madeleine la Chivotte, sous prétexte qu’elle ne croit pas à tes miracles, et on manque de l’assommer dans une cour de Saint-Lazare... Je te vas mettre en miettes, *cette* fois !

Et elle leva les deux mains à la fois sur Antoinette. Antoinette, toujours à genoux, ne chercha point à parer le coup. Elle attendit, victime résignée, qu’il plût à ce monstre femelle de frapper. Mais comme les deux poings de la Chivotte allaient retomber sur la tête de la jeune

fille, Polyte prit l'horrible créature à bras-le-corps et la jeta à l'autre bout de la chambre.

– Touche pas à mademoiselle, dit-il, où je te casse les reins. J'aime mademoiselle, et j'en veux faire mon épouse.

La Chivotte tomba, se releva et se rua de nouveau sur Antoinette. Mais Polyte arriva encore à temps pour la défendre. Ce fut alors une lutte sauvage entre ces deux êtres abrutis et dégradés. Le même degré d'infamie rapproche les sexes ; la femme tombée dans le ruisseau, celle qui a passé la moitié de sa vie en prison, devient forte comme un homme, brutale comme lui. La Chivotte était de taille à résister à Polyte. Antoinette faisait des vœux ardents pour la Chivotte. Elle préférait être rouée de coups, sinon assassinée par celle-ci, que tomber au pouvoir de Polyte. La lutte fut opiniâtre, sauvage. Ils poussèrent des cris de bête fauve ; ils épuisèrent le vocabulaire honteux de l'argot des bagnes. Mais la porte était fermée, la fenêtre murée, les murs capitonnés, et il était difficile que leurs hurlements fussent entendus du dehors.

Cependant, tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas.

Les bêtes féroces qui cherchent à s'entre-dévorer dans la cage d'une ménagerie ne rentrent pas plus subitement dans l'ordre et l'obéissance en voyant apparaître le dompteur, sa terrible cravache à la main. Un homme venait de s'arrêter sur le seuil, et à la vue de cet homme, honteux et confus tous deux, la Chivotte et Polyte se séparèrent et reculèrent chacun de deux ou trois pas... Antoinette n'avait jamais vu Timoléon ; elle le prit pour un libérateur. Et, se précipitant sur lui les mains tendues et suppliantes :

– Sauvez-moi ! monsieur, au nom du ciel ! lui dit-elle.

Mais Timoléon, au lieu de lui répondre, regarda sévèrement les deux misérables et leur dit :

– Allez-vous m'expliquer, tas de canailles, ce qui vous arrive ?

La Chivotte répondit la première :

– Faut pas m'en vouloir, maître ; mais quand

j'ai vu cette chipie qui m'avait fait tant de mal à Saint-Lazare, j'ai perdu la tête et j'ai voulu l'aplatir comme une galette.

Timoléon regarda Polyte.

– Et toi ? dit-il.

– Moi, répondit Polyte, j'ai pas voulu.

– Ah !

– Et puis, je suis tombé amoureux de la demoiselle... et dame !

– Je vous défends, entendez-vous bien ? de faire du mal à cette jeune fille, dit Timoléon. Vous êtes ici pour la garder, pour l'empêcher de s'évader...

Antoinette comprit alors que Timoléon, au lieu d'être un libérateur, n'était qu'un geôlier. Timoléon fit un signe impérieux.

– Sortez ! dit-il, et souvenez-vous que, si vous transgressez mes ordres, je vous renvoie en prison, d'où vous n'êtes sortis qu'à ma prière et parce que j'avais besoin de vous.

Tous deux sortirent la tête basse. Alors

Timoléon ferma la porte et s'approcha d'Antoinette.

– Mademoiselle, dit-il, vous ne me connaissez pas ?

– Je vous vois pour la première fois, dit-elle toute tremblante ; mais, qui que vous soyez, monsieur, au nom du ciel ! expliquez-moi ce qui se passe et quel horrible mystère m'enveloppe.

– C'est bien simple, répondit Timoléon. Vous savez assez de votre histoire pour qu'on ne vous cache pas la vérité. C'est moi qui ai fait arrêter Milon.

– Ah ! fit-elle en regardant cet homme avec épouvante.

– Le colonel est mon esclave, sa fille une aventurière, et tout ce qu'ils ont fait était un coup monté d'avance.

– Mais que vous ai-je donc fait, monsieur ? s'écria Antoinette, dont l'indignation domina l'épouvante.

Le regard étincelant qu'elle attachait sur Timoléon mit celui-ci mal à l'aise.

– Vous ne m’avez rien fait à moi, dit-il, mais il y a des gens que vous gênez et qui paieront un bon prix pour votre pension ici.

Et il sortit, laissant Antoinette atterrée. Car Antoinette, après ces paroles, ne pouvait plus avoir de doutes ; elle était retombée au pouvoir de ceux qui l’avaient une première fois fait enfermer à Saint-Lazare. Plusieurs heures s’écoulèrent. En s’en allant, Timoléon avait fermé la porte, et Antoinette avait entendu le bruit des verrous qu’on tirait et de pênes qui couraient dans leurs serrures. Puis plus rien... Antoinette se remit à genoux et pria. La prière donne de l’espoir. Dieu envoie sa confiance à ceux qui l’invoquent. Et Antoinette espéra. Elle espéra qu’Agénor et Rocambole, qui certainement la cherchaient, finiraient par la retrouver et la sauveraient encore. La chambre où elle était n’avait aucune ouverture extérieure ; elle était toujours éclairée par le flambeau que, plusieurs heures auparavant, M^{lle} Guépin avait placé sur la cheminée. Mais la bougie était aux trois quarts consumée, et Antoinette voyait avec terreur arriver le moment où elle s’éteindrait et la

laisserait ainsi plongée dans les ténèbres. Mais comme la bougie atteignait la bobèche, la porte s'ouvrit de nouveau. Antoinette sentit son effroi changer de nature. La porte venait de livrer passage à Polyte et à la Chivotte ; mais ces deux misérables n'étaient plus les mêmes ; ils n'avaient plus ni geste de menace, ni paroles insolentes, ni regards chargés de haine. Ils roulaient, en baissant les yeux, une petite table chargée d'un modeste repas.

– Voilà votre déjeuner, dit la Chivotte.

Et tous deux se retirèrent sans ajouter un mot.

Sept jours s'écoulèrent ainsi. Sept longues et mortelles journées, pendant lesquelles Antoinette passa successivement par toutes les angoisses du désespoir et tous les frissonnements de l'espérance. Timoléon n'avait pas reparu. Tantôt Polyte, tantôt la Chivotte lui apportaient à manger et renouvelaient la bougie de la cheminée. Ni l'un ni l'autre ne lui adressait la parole, et Antoinette se gardait même de lever les yeux sur eux. La Chivotte arrêtait parfois à la dérobée sur elle un

œil chargé de haine. Polyte ne pouvait se défendre d'un regard d'ardente convoitise. Mais c'était tout. Antoinette pleurait quelquefois et priait toujours. Mais la douleur avait souvent raison de sa prière, et alors, songeant à son cher Agénor, à Madeleine, à Milon, à tous ceux qu'elle aimait, et que, peut-être, elle ne reverrait plus, sentant la folie la gagner dans cette tombe où elle était ensevelie toute vivante, elle se tordait les mains de désespoir et s'écriait :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! vais-je donc mourir ?

Une nuit – elle calculait que ce devait être la nuit, car il était toujours nuit pour elle dans ce sépulcre –, il lui sembla entendre un bruit singulier, étrange... Il lui sembla que derrière ces murs voûtés et sans échos, quelque chose grattait sans relâche, et elle prêta l'oreille, et son cœur se prit à battre violemment, et elle espéra la délivrance...

XIII

La veille du jour où, pour la première fois, Antoinette prêtait l'oreille à ce bruit singulier et plein d'espérance pour elle, comme tout ce qui est anormal et insolite dans la vie des prisonniers, une scène bizarre se passait au premier étage du pavillon. Ce pavillon, demeure isolée, avait eu des destinées diverses depuis quinze ou vingt ans. D'abord la maison, de laquelle dépendait le jardin au bout duquel il était situé, avait été un hôtel avant d'être une maison à locataires. À cette époque, le pavillon était une sorte d'habitation réservée au jardinier. Puis, l'hôtel devenu maison, un peintre s'en était épris et y avait installé ses pénates. Après le peintre, était venue une famille polonaise, réfugiée en France à la suite des événements politiques de 1832. Cette famille se composait du père, de la mère et d'une jeune fille de dix-neuf ou vingt ans, atteinte d'une maladie épouvantable, en dépit de sa rare beauté.

Ce mal, inconnu à la science, consistait en des convulsions affreuses pendant lesquelles la pauvre enfant poussait de véritables hurlements de bête féroce. C'était pour étouffer les clameurs, pour empêcher ces cris déchirants de parvenir au-dehors que la chambre d'en bas avait été capitonnée et qu'on en avait condamné la fenêtre. Les gens de police savent tout, Timoléon avait connaissance depuis longtemps de ce pavillon et de cette pièce qui serviraient merveilleusement ses plans de séquestration. Aussi avait-il loué le pavillon et acheté la discrétion et la fidélité des concierges, gens de pire espèce, qui eussent vendu leur âme pour dix écus. Comme Antoinette s'y était laissé conduire, huit jours auparavant, sans défiance, nul, dans la maison voisine, ne soupçonna la vérité. Or, à cette époque-là même, la rue de Bellefond et ses jardins apparurent, un matin, suspendus à mi-côte, ainsi qu'une ville mauresque ou méridionale. On venait de percer la rue La Fayette et de démolir le commencement de la rue Montholon. La butte, presque alors couverte de vieilles maisons, avait disparu, et la rue de Bellefond semblait être exhauscée dans les

airs. Le pavillon dont nous parlons apparaissait d'en bas comme une tour avancée au bord des remparts d'une forteresse, tandis que de l'autre côté, il était au niveau du jardin. Cette description topographique un peu longue était nécessaire pour expliquer les événements qui vont suivre. Or donc, la veille vers onze heures et demie du matin, Timoléon, qui n'avait point quitté son costume d'Anglais, entra dans le pavillon, son cache-nez sur le visage et le collet de son habit relevé. Il monta tout droit au premier étage, et entra dans une pièce où se trouvaient la Chivotte et Polyte. Ainsi qu'il le leur avait dit le premier jour de la captivité d'Antoinette, Timoléon avait obtenu la mise en liberté provisoire de ces deux misérables, bien qu'ils fussent sous l'inculpation de vol. Il avait donné pour raison, au chef de la Sûreté, que si on voulait qu'il livrât Rocamboles, il fallait qu'on lui en fournît les moyens. La police est obligée parfois d'avoir de ces tolérances ; mais tout en remettant les individus provisoirement en liberté, elle les surveille et sait bien qu'elle pourra les reprendre quand bon lui semblera. La vérité était que Timoléon avait

besoin de Polyte et de la Chivotte, non pour arrêter Rocambole, mais pour garder Antoinette. Quand il entra, tous deux étaient assis mornes et sombres comme des chiens de garde qui rongent leur chaîne inutilement et ne peuvent se ruer sur les passants pour les déchirer.

– Hé ! hé ! mes agneaux, dit Timoléon en entrant, nous commençons à la trouver *mauvaise*, n'est-ce pas ?

– Certainement, car vous ne tenez pas ce que vous avez promis.

– Ça viendra... ça viendra...

– Est-ce pour ce soir ? demanda la Chivotte avec une joie cruelle, car moi, voyez-vous, si je ne haïssais pas la petite à la mort, je serais restée en prison. Je suis brouillée avec le beau Joseph, et Paris m'insupporte.

– Est-ce pour ce soir ? demanda le beau Polyte, dont les yeux s'enflammèrent d'une terrible convoitise.

– Non, mais pour demain au plus tard, à moins que ça ne soit jamais.

Tous deux bondirent à ces derniers mots.

– Écoutez-moi donc, mes enfants, écoutez-moi, reprit Timoléon d'un ton paternel. La situation, que je vais vous expliquer, est simple comme bonjour, Antoinette vaut un million.

– Un million ! exclama Polyte.

– Un million ! répéta la Chivotte d'un air hébété.

– Oui, mes enfants.

– Je savais bien qu'elle valait cher, mais...

– Le bourgeois qui doit donner le million est arrivé ce matin.

– Vous l'avez vu ?

– Oui. Il se fait tirer l'oreille ; il trouve que c'est trop cher, et il demande jusqu'à demain pour réfléchir. Mais il y viendra... Vous verrez... et alors, dame on fera ce que vous voulez, mes agneaux.

Polyte ne dit rien, mais un frémissement de bête fauve parcourut tout son corps. La Chivotte dit :

– Je l’assommerai net en trois coups de sabot.

Timoléon ne sourcilla pas. Polyte se leva et dit :

– Bonsoir, patron.

– Où vas-tu ?

– Prendre l’air. J’ai la tête en feu et le sang qui me brûle. Je tuerais pour trente sous en ce moment, moi qui n’ai jamais donné un pauvre coup de couteau !

Et l’homme aux instincts féroces s’en alla. Il traversa le jardin d’un pas inégal. Quand il fut dans la rue, il s’arrêta un moment ; tout tournait autour de lui. Puis il se mit à courir, descendit au faubourg Poissonnière, et fut au boulevard en dix minutes. Mais il ne s’arrêta pas au boulevard, il monta la rue Poissonnière, puis il descendit la rue du Petit-Carreau, puis la rue Montorgueil et tourna brusquement dans celle qui porte aujourd’hui le nom de Marie-Stuart. Dans cette rue, avant qu’il allât en prison, Polyte habitait au sixième étage d’une maison assez mal famée, rendez-vous ordinaire de voleurs et de mauvais

sujets, un cabinet garni de six francs par mois. L'habitude peut-être, l'égarement de sa raison à coup sûr le conduisirent rue Marie-Stuart. À la porte de la maison il y avait un établissement de liquoriste. Polyte y entra et se fit servir de l'absinthe. Il en but un carafon. L'ivresse distendit ses nerfs ; et il monta en chancelant ses six étages. Il n'avait pas remarqué, tant il avait la tête perdue, que deux femmes abritées sous l'auvent d'une porte ne l'avaient pas perdu de vue un seul instant. Tandis qu'il sortait de chez le liquoriste et s'engouffrait dans l'allée noire de la maison, l'une de ces femmes disait à l'autre :

– Polyte était en prison ; il devait en avoir au moins pour trois ans. S'il était évadé, il ne reviendrait pas en plein jour dans son ancien quartier.

– C'est juste.

– Donc, on l'a remis en liberté... et si on l'y a mis c'est que Timoléon l'a demandé.

– Ceci est assez vraisemblable.

– Or, c'est, à n'en pas douter, Timoléon qui a

enlevé M^{lle} Antoinette.

– Sans doute.

– Alors Polyte sait où elle est.

– Tu es une fille intelligente, dit l'autre femme.

– Et si Polyte le sait, nous le saurons, ajouta la première.

– Eh bien ! montons...

Les deux femmes s'engouffrèrent à leur tour dans l'allée noire. Elles entendaient le pas lourd et inégal de Polyte, stupéfié par l'absinthe. L'ivrogne montait et grommelait entre ses dents :

– J'aime Antoinette... et je ne me paie pas des belles promesses du patron... il me la faut !

– L'infâme ! murmura l'une des deux femmes.

Et elles montèrent sans bruit. Polyte arriva enfin à la porte de la mansarde. La porte en était fermée et on lui en avait sans doute pris la clé en prison. Puis on avait oublié de la lui rendre quand il était sorti. Mais il était homme de ressource. Il tira son couteau de sa poche et essaya de faire

sauter la serrure. La serrure résista, il fit une fausse pesée et le couteau se cassa. Polyte le lança avec colère dans l'escalier. Puis, d'un coup d'épaule, il jeta la porte par terre et entra. Mais en ce moment, les deux femmes arrivaient sur le palier et entrèrent avec lui. Polyte recula d'un pas en reconnaissant la belle Marton. Quant à l'autre, il la voyait pour la première fois ; mais il comprit que ce n'était pas la pareille de Marton, car celle-ci lui dit :

– Madame, il ne faut pas qu'une femme comme vous touche à ce misérable. Je m'en chargerai bien toute seule.

– Si tu n'es pas la plus forte, je te viendrai en aide, répondit Vanda, car c'était elle.

Et Vanda se plaça sur le seuil pour couper toute retraite à Polyte. Polyte avait eu tort de casser son couteau et d'en jeter les deux tronçons.

XIV

Polyte était ivre ; mais il se dégrisa un moment à la vue de ces deux femmes qui arrivaient ainsi chez lui à l'improviste et dont l'attitude n'avait rien de fort rassurant.

– Qu'est-ce que tu veux, toi ? fit-il en regardant la belle Marton.

– Je veux te parler, répondit-elle.

Vanda, silencieuse, se tenait toujours sur le seuil. La maison dans laquelle Polyte se trouvait, comme plusieurs de ce quartier, n'avait pas de concierge. On y pénétrait comme on voulait, dans le jour par la porte ouverte, le soir en poussant un petit loquet connu de tous les locataires. Comme elle était fort mal habitée, les voisins ne se préoccupaient jamais de ce qui se passait chez le voisin. On y eût assassiné en plein jour que les cris de la victime n'eussent ému personne. Marton savait tout cela. Elle regarda de nouveau

Polyte et lui dit :

– Madame et moi nous voulons jaser un brin avec toi.

– Je ne connais pas madame.

– Ça ne fait rien, nous ferons connaissance.

– Ah ! ah ! fit-il avec un gros rire.

Marton poursuivit :

– Tu as donc cassé ton couteau ?

– Après cette chienne de porte que je ne pouvais pas ouvrir...

Et Polyte, qui d'abord avait eu peur, se rassura quelque peu en voyant que Marton parlait avec calme.

– Tu as cassé ton couteau et tu as bu un quart de litre d'absinthe, continua Marton.

– Eh bien ! qu'est-ce que ça te fait ? Es-tu ma femme ? et te dois-je compte de mes actions ?

– C'est dans ton intérêt que je te dis ça.

– Ah ! voyez-vous ? ricana Polyte.

– Oui, reprit Marton qui fit un pas vers Polyte,

c'est bon pour se défendre, un couteau.

– Quelquefois, murmura-t-il avec un rire stupide.

– Et l'absinthe vous éteint un homme si bien qu'il n'a plus la force de se tenir sur ses jambes.

– Tu crois ça ?

– J'en suis certaine.

– Ah çà ! mais dis donc, pourquoi me dis-tu tout cela, toi ? demanda Polyte.

Et comme la belle Marton avait fait un pas en avant, il fit un pas en arrière. Elle avança encore, et, comme la mansarde était étroite, il se trouva tout à coup adossé au mur.

– Mais qu'est-ce que tu veux donc, toi ? répéta-t-il d'une voix brutale.

– Je veux jaser d'abord.

– De quoi ?

– Je veux savoir pourquoi tu n'es plus en prison.

– J'ai *filé*, dit Polyte.

– Tu mens !

Il la regarda d'un air hébété.

– Comment que tu sais ça ? fit-il.

– C'est Timoléon qui t'a fait sortir.

Polyte ne nia pas.

– C'est une preuve, dit-il, qu'il est bien avec la rousse.

La belle Marton lui posa une main sur l'épaule :

– Comment va M^{lle} Antoinette ? dit-elle.

À ce nom, Polyte tressaillit et pâlit ; puis ses yeux s'injectèrent et son visage se contracta d'affreusement.

– Qu'est-ce que ça te fait ? dit-il.

– Je veux savoir.

– Elle va bien, et je l'aime ! murmura-t-il avec un accent féroce.

Mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Rapide et foudroyante comme l'éclair, la belle Marton s'était jetée sur lui, l'avait renversé et

foulé aux pieds... Ce fut l'histoire de dix secondes. Marton lui appuya un genou sur la poitrine et lui maintint les deux bras étendus sur le carreau.

– Oui, répéta-t-elle, tu as eu tort encore de boire, car, tu le vois, une femme vient à bout de toi.

Polyte essaya de se débattre, mais le genou de la belle Marton pesait sur lui, lourd comme une enclume. Il cria au secours.

– Tu peux crier, dit la belle Marton, on ne se dérangera pas pour si peu.

– Mais que veux-tu de moi, canaille ? hurlait Polyte.

– Je veux jaser..., répéta la belle Marton.

En même temps elle jeta un éloquent regard sur Vanda. Vanda, toujours immobile, toujours calme, comprit ce regard. Elle ouvrit le gros châle anglais qui dissimulait sa taille svelte et tira de son corsage le mignon stylet à manche de nacre avec lequel elle avait, en Russie, frappé M. de Morlux. Puis elle fit un pas en avant, et le

poignard passa de sa main dans la main de la belle Marton. Polyte vit briller la lame, et, de pâle qu'il était, il devint livide. Puis, comme il était lâche, il cessa de se débattre sous la pression victorieuse de Marton.

– Maintenant, lui dit celle-ci, tu me connais, tu sais que je tiens toujours ce que je promets. Si tu ne me dis pas où est M^{lle} Antoinette...

Ce nom fit rugir Polyte.

– Je l'aime ! répéta-t-il.

– Soit ; mais dis-moi où elle est ?...

Et le poignard levé s'abaissa.

– Non... non... je ne veux pas..., fit-il d'une voix étranglée...

La pointe du stylet toucha sa gorge. Polyte jeta un cri.

– Ne flânon pas ! reprit la belle Marton. Parle vite ou j'enfonce.

Et la pointe du stylet se rougit d'une goutte de sang. L'épouvante de la mort fut plus forte chez Polyte que la sauvage passion qui l'agitait tout à

l'heure.

– Grâce ! dit-il... Je veux bien...

– Parleras-tu ?

– Oui.

Le poignard s'éloigna de sa gorge.

– Où est-elle ? demanda Marton.

– Aux mains de Timoléon.

– Je le sais... mais où ?

– Rue de Bellefond.

– Quel numéro ?

– Vingt et un, répondit Polyte.

Marton et Vanda respirèrent ; cependant Vanda ne reprit point son poignard, et le genou de Marton continua à peser sur la poitrine de Polyte.

– Ça ne nous suffit pas, dit Marton.

Polyte suivait toujours le poignard d'un regard effaré.

– Est-ce Timoléon qui la garde ? demanda encore Marton.

– Oui, avec Madeleine...

– La Chivotte ? exclama Marton avec un accent de haine. Je m'en doutais...

– Laisse-moi, maintenant que tu sais la chose, dit Polyte, que le genou de Marton étouffait.

– Oh ! pas encore..., répondit-elle. Tu vas nous dire ce qui est arrivé.

– Je ne sais pas, moi, dit-il naïvement. Timoléon nous a fait venir la Chivotte et moi, et il nous a confié la petite.

– Et la Chivotte l'a maltraitée...

– Oh ! non... j'étais là...

En ce moment, Vanda intervint. Elle jeta son châle sur le grabat de Polyte, et déroula une écharpe de soie qu'elle avait autour de la taille. Cette écharpe était longue de plus de deux mètres.

– Il faut nous assurer de cet homme, dit-elle.

Et tandis que Marton, le poignard toujours levé, continuait à le tenir immobile sous son genou, Vanda, avec une dextérité de jongleur

indien, lui lia les mains et les pieds avec son écharpe, dont la solidité était à toute épreuve. Puis elle le bâillonna avec son mouchoir. Polyte n'avait pas osé se débattre ; il connaissait Marton et savait bien qu'elle était femme à le tuer s'il résistait.

– À présent, dit Vanda, tu vas rester ici avec lui.

– Moi, madame ? dit Marton.

– Oui, je serai de retour dans une heure ; je vais voir si cet homme ne nous a pas trompés.

Et Vanda laissa Marton debout auprès de Polyte étendu sur le sol. Marton n'avait pas rendu le poignard.

Vingt minutes après, une femme habillée en grisette, portant un petit bonnet à rubans, et ayant au bras un grand panier de blanchisseuse plein de linge, montait la rue de Bellefond, le nez au vent, comme une fillette qui cherche aventure. Comme elle arrivait près du numéro 21, elle vit un homme en sortir. Cet homme ne fit pas attention

à elle, mais elle le reconnut. C'était Timoléon. Timoléon s'en allait d'un pas raide et empesé qu'il s'était donné en se faisant une tournure d'Anglais. La fausse blanchisseuse ralentit le pas, puis entra dans la maison voisine et attendit, au milieu de l'allée, que Timoléon eût tourné le coin de la rue Rochechouart. Alors elle revint vers le numéro 21 sur la porte duquel il y avait plusieurs écriteaux de location. Un entre autres portait ces mots :

Cabinet à louer.

Son panier au bras, la fausse blanchisseuse entra chez la concierge et demanda d'un ton dégagé :

- Combien le cabinet ?
- Quatre-vingts francs, ma petite.
- C'est trop cher, bonsoir !...

Mais de la loge du concierge, la fausse blanchisseuse avait eu le temps de voir la cour, le jardin et d'entrevoir, au fond, le pavillon. Et en

s'en allant, elle s'était dit :

– Ce doit être là-bas...

Vanda était sur les traces d'Antoinette désormais, et Vanda allait vite en besogne.

XV

La fausse blanchisseuse, c'est-à-dire Vanda, avait refermé la porte de la loge avec un petit air impertinent.

– Insolente, va, murmura la concierge.

Vanda était déjà au milieu de l'allée, elle revint sur ses pas.

– Hé ! dites donc, *maman comme il faut*, lui fit-elle, est-ce qu'il est à feu, votre cabinet ?

– Oui, il y a un fourneau.

– Voyons-le, alors ?...

Et elle posa son panier dans un coin de la loge.

– Je ne peux pas sortir, dit la concierge. Mon mari vient de partir en course chez le propriétaire. Mais si vous voulez monter, c'est au bout de l'escalier... la porte au fond du corridor. La clé est dessus.

– Alors on pourrait emménager tout de suite ?

– Pardienne, si vous avez de quoi garnir...

Vanda s'élança dans l'escalier. Un escalier en coquille, aux marches usées avec une rampe en corde, mais fort clair, et prenant jour sur la rue à chaque repos. Vanda put donc, en montant, étudier la topographie de la maison. Évidemment ce n'était pas dans le corps de logis principal que Timoléon tenait Antoinette enfermée. La maison était habitée par du petit monde, et sur chaque porte il y avait un nom. Ici c'était Bruno, tailleur ; à côté, M^{lle} Octavie, brunisseuse ; un peu plus haut, Germain Leroux, fabricant de parapluies. Au quatrième étage, Vanda se croisa avec un jeune homme, qui la regarda et murmura en passant :

– Jolie blonde, ma foi !

Elle se tourna et lui dit :

– Vous trouvez, voisin ?

– Tiens ! fit le jeune homme enhardi, vous demeurez donc dans la maison ?

– J'y demeurerai peut-être si le logis me

convient.

Et elle continua à monter, fredonnant un couplet de vaudeville. Le jeune homme, qui n'était autre qu'un peintre en bâtiment, encouragé par la désinvolture assez libre de Vanda, au lieu de descendre, se mit à la suivre. En arrivant en haut de l'escalier, Vanda se retourna et le vit derrière elle.

– Tiens, vous avez de l'aplomb, vous, dit-elle.

– C'est mon métier qui le veut.

– Que faites-vous donc ?

– Je suis peintre, ma jolie demoiselle.

– Peintre d'histoire ? fit-elle en riant.

– Non, de façade.

– Je comprends que vous ayez besoin d'équilibre.

Et Vanda entra dans le corridor.

– Tiens, fit le peintre la suivant toujours, c'est le cabinet que vous allez voir ?

– Justement.

Et elle tourna la clé qui était sur la porte.

– Et vous, dit le peintre, qu'est-ce que vous faites, la belle enfant ?

– Je suis blanchisseuse.

– Comme ça tombe à pic ! dit-il ; je suis fâché avec la mienne. Je vais vous donner mon linge. En attendant, voici les arrhes du marché.

Et il prit Vanda par la taille et lui mit un baiser sur le cou. Vanda se dégagea en riant et dit :

– Voyons si la vue est belle...

En parlant ainsi, elle était entrée dans le cabinet, véritable mansarde avec une croisée en tabatière.

– Ça n'est pas grand, ricana le peintre.

– Mais la vue est bien, dit Vanda.

Et elle s'était dressée sur la pointe des pieds et regardait en dehors, par la croisée dont elle avait soulevé le châssis.

– Vous trouvez ? fit le peintre, qui se pencha câlinement sur elle pour voir à son tour.

Vanda ne se montrait pas farouche. Elle tenait

même à apprivoiser complètement sa nouvelle connaissance. La mansarde donnait sur le jardin. De la fenêtre, on découvrait la moitié de Paris, et, tout auprès, la nouvelle rue La Fayette. Vanda embrassa tout d'un coup d'œil, et vit que le pavillon était comme suspendu au-dessus des terrains en construction. Le peintre avait arrondi ses mains autour de la taille de la jeune femme.

– Tiens, dit-elle tout à coup, elle est gentille, la maisonnette !

– Où ça ? fit le peintre.

– Là-bas, au bout du jardin... C'est un vrai nid d'amoureux.

– Vous trouvez ?

– Louez-moi ça, dit Vanda en riant, et je vous épouse.

– Vous avez de jolies quenottes, mam'zelle, répondit-il en riant, mais on n'a pas de biscuit à mettre dessous.

– Je parie bien, continua Vanda, qu'il y a là-bas deux amoureux mignons et gentils comme des amours.

Le peintre se prit à rire :

– Vous vous trompez, dit-il ; c'est un vieil Anglais qui loge là.

– Seul ?

– Je ne sais pas. Il y a une femme laide qui a l'air d'une bonne. Elle est grêlée comme une écumoire.

– Bah !

– Et puis il vient tous les jours un espèce de voyou qui a toujours un canon de trop dans les jambes. Tout ça, c'est des amis du portier.

– Vraiment ? dit Vanda qui ne se récria point à un troisième baiser.

– Le portier, la portière, l'Anglais... tout ça ne vaut pas cher, ajouta le jeune homme... Le portier a fait deux ans à Poissy pour vol...

– Excusez ! dit Vanda. C'est égal, la vue me plaît. Je vais louer.

– Vrai ?

– Mais sans doute...

– Quel bonheur ! dit le peintre, nous serons

voisins...

– Où demeurez-vous ?

– Au-dessous la porte à gauche. Si vous voulez même, nous nous mettrons en ménage.

Et il eut soif d'un quatrième baiser. Mais, cette fois, Vanda lui glissa des doigts.

– En voilà assez pour aujourd'hui, dit-elle.

Et elle s'élança, légère et moqueuse, hors de la mansarde, et descendit l'escalier comme une flèche, sans pitié pour le jeune homme, qui essaya de la poursuivre. Elle entra dans la loge, prit son panier et se sauva en criant :

– C'est trop petit. Bonsoir, voisin.

Le peintre n'était pas encore au bout de l'escalier que Vanda était dans la rue. Au lieu de continuer son chemin vers la rue Rochechouart, elle redescendit dans le faubourg Poissonnière. Vanda savait tout ce qu'elle voulait savoir, grâce à la complaisance qu'elle avait mise à se laisser courtiser par le jeune peintre. L'Anglais habitait le pavillon. Or, l'Anglais, c'était Timoléon. Dans la femme grêlée, elle avait reconnu la Chivotte, et

dans l'homme toujours ivre, Polyte. Enfin, du moment où le portier avait été prisonnier à Poissy, il était tout simple d'admettre qu'il avait favorisé la séquestration. Il est vrai que le peintre n'avait soufflé mot d'Antoinette. Mais c'était tout simple. On avait dû amener la jeune fille de nuit, et personne ne l'avait vue entrer. Or, du moment où le portier était ou devait être le complice de Timoléon, ce n'était pas du côté de la maison qu'il fallait agir pour délivrer Antoinette, mais bien du côté du jardin. Vanda alla se promener dans la rue La Fayette, marchant sur la pointe du pied pour ne pas se crotter dans le gâchis des démolitions ; elle vint jusque sous les murs du jardin. En examinant tout avec attention, elle remarqua une espèce de grille dans la cour, juste au-dessous du pavillon. Cette grille paraissait être celle d'un soupirail. Il y avait donc probablement une cave sous le pavillon. Au-dessous du mur, à présent suspendu entre ciel et terre, était une palissade en vieilles planches. On avait écrit dessus à la craie :

Terrain à vendre.

Vanda s'approcha le plus près possible, et put se convaincre qu'il serait facile de passer au travers des planches disjointes. Le soupirail était assez grand pour laisser passer le corps d'un homme : malheureusement il était grillé. Après avoir examiné tout cela dans les plus minutieux détails, Vanda monta dans une voiture de place et retourna rue Marie-Stuart. Marton s'y trouvait toujours gardant Polyte. La besogne était aisée. Polyte, vaincu par l'ivresse, s'était endormi.

– Il est inutile de le réveiller, dit Vanda.

– Pourquoi ?

– Il n'y a rien à faire avant ce soir.

– Mais c'était bien vrai... Elle est où il a dit ? demanda la belle Marton avec anxiété.

– Oui, rassure-toi.

– Mon Dieu, s'ils allaient la tuer, fit Marton avec effroi, je crains tout de la Chivotte.

– Moi aussi, dit Vanda, mais nous ne lui laisserons pas le temps d'agir.

Et après avoir enjoint à Marton de veiller sur Polyte et de le tuer plutôt que de le laisser sortir, car si pareille chose arrivait, il irait donner l'alarme à Timoléon, Vanda s'en alla.

– Rue Serpente, dit-elle au cocher de fiacre.

Vanda allait rejoindre Noël. Elle trouva celui-ci attendant sur le seuil de la porte.

– J'ai besoin de toi, lui dit Vanda qui, avant d'entrer, regarda si elle n'avait pas été suivie.

Heureusement la rue Serpente est déserte à midi comme à minuit.

XVI

Noël avait conduit Madeleine rue Serpente, comme nous l'avons dit. La mère de Cocorico avait installé la jeune fille dans un petit logement qu'elle louait ordinairement tout meublé à des étudiants. Vanda y monta. La jeune fille lui sauta au cou en s'écriant :

– Ah ! madame, Yvan est à Paris. Je l'ai vu... j'en suis certaine...

Elle lui raconta sa rencontre aux Champs-Élysées avec la victoria qui montait l'avenue au pas ; son émotion, qui ne lui avait pas permis de jeter un cri... Et tout cela avec des larmes et des transports que Vanda calma d'un mot :

– Il faut songer à votre sœur, dit-elle.

Madeleine pâlit :

– Oh ! pardonnez-moi, madame, murmura-t-elle, j'ai été folle et méchante... Un moment j'ai

perdu la tête.

– Non, mon enfant, répondit Vanda, vous avez obéi à la voix de votre cœur. Yvan est à Paris, dites-vous ? c'est qu'il est venu vous y chercher, et quand deux personnes se cherchent, elles se trouvent bien vite. Mais auparavant, il faut retrouver Antoinette.

– Ah ! ma pauvre sœur, fit Madeleine avec angoisse.

– Je suis sur ses traces.

– Vrai ? fit-elle avec un cri de joie.

– Je ne puis vous en dire davantage, mais espérez...

– Oh ! j'ai foi en vous comme en *lui*, murmura Madeleine.

– *Lui*, dit Vanda, il saura bien se tirer d'affaire tout seul, vous verrez... Puis elle prit la main de Madeleine, et ajouta :

– Mais vous serez bien obéissante à mes volontés ? dit-elle.

– Oh ! madame, pouvez-vous en douter ?

– Vous ne sortirez pas d’ici ?

– Je vous le promets.

– Songez, ma chère enfant, dit encore Vanda, que vous courez les mêmes dangers que votre sœur et que, en mon absence, la moindre imprudence peut vous perdre.

– Je vous jure que je ne sortirai pas, dit Madeleine, mais nous retrouverons Yvan, n’est-ce pas ?

– Aussitôt après la délivrance d’Antoinette.

Et Vanda quitta Madeleine et redescendit dans la loge où Noël l’attendait.

– J’ai besoin de toi, lui répéta-t-elle.

– Quand ?

– Ce soir à onze heures et demie.

– En quel endroit ?

– À l’angle du Faubourg-Montmartre et de la rue La Fayette prolongée.

– J’y serai, répondit Noël, qui maintenant obéissait à Vanda comme il avait obéi à Rocambole.

– Tu te déguiseras en maçon.

– Fort bien.

– Et tu porteras sur ta tête une auge dans laquelle tu mettras un marteau, une pioche et une lime.

Noël fit un signe d’assentiment.

– Ensuite, ajouta Vanda, tu viendrais armé d’un bon poignard que cela n’en serait que mieux.

Noël se prit à sourire et répondit :

– J’en ai toujours un sur moi.

Vanda s’en alla. Noël ne quitta pas la rue Serpente jusqu’au soir. Puis, un peu avant onze heures, il partait, une blouse couverte de plâtre sur le dos, les pieds nus dans ses souliers et coiffé d’une mauvaise casquette. Par le temps de constructions et de démolitions qui règne, le costume de maçon est certainement celui qui attire le moins l’attention. Il traversa le Palais-Royal, passa devant les boutiques étincelantes de lumières, frotta son plâtre à quelques habits noirs, répondit brusquement aux passants qui se

fâchaient, et quelques minutes après il était au rendez-vous. Vanda s'y trouvait déjà. Seulement elle avait repris un de ces costumes masculins qui, à Toulon, avaient ébahi le naïf Milon. Couverte d'une blouse, coiffée comme Noël d'une casquette déformée, elle tenait dans ses poches ses mains dont la finesse et la blancheur auraient pu la trahir. Elle prit sans affectation le bras de Noël et l'entraîna. On eût dit un vrai maçon et son manœuvre. Dans les moments pressés, on travaille, la nuit, dans le bâtiment. Les architectes trouvent que le temps a une valeur trop grande pour qu'il soit permis de sacrifier douze heures sur vingt-quatre. La rue La Fayette, où toutes les maisons étaient en construction, était donc, à onze heures du soir, animée comme en plein jour. Seulement toute la lumière était projetée sur le côté droit. Le côté gauche, où devait être plus tard le square Montholon, était dans l'obscurité la plus profonde. Seul le côté droit flamboyait comme un incendie en quatre ou cinq endroits. Le foyer le plus étincelant se trouvait dans une vaste maison dont on achevait la toiture. En bas les ouvriers avaient allumé un

grand feu. Les passants s'arrêtaient, et, à la clarté de ce feu, contemplaient ébahis une machine à vapeur qui montait des pierres de plusieurs milliers de kilogrammes. Or, cette maison sur laquelle se concentrait l'attention générale était précisément située en face de ce vaste terrain à vendre qui s'étendait sous les jardins suspendus de la rue de Bellefond. La lumière ayant toujours l'ombre épaisse pour repoussoir, il s'ensuivait que le terrain à vendre était plongé dans une obscurité qu'un ciel opaque et sans étoile rendait plus épaisse encore. Noël, son auge sur la tête, et Vanda passèrent au milieu des travailleurs, simplement et comme s'ils eussent fait partie de l'équipe de nuit. Puis ils gagnèrent le côté gauche de la rue et atteignirent la palissade, dont Noël, qui était robuste, arracha une planche. Vanda se glissa la première par cette ouverture dans le terrain. Noël déchargea son auge et la passa de travers. Puis il suivit à son tour le même chemin. Personne n'avait fait attention à eux, bien qu'ils eussent commis le délit d'effraction. Tous les regards étaient concentrés sur le treuil que faisait mouvoir la machine à vapeur et qui montait

lentement dans les airs.

– Voilà une nuit faite exprès pour nous, murmura Vanda.

Noël ne savait où Vanda le conduisait ; mais il l'eût suivie jusqu'au bout du monde. Vanda se dirigea vers le mur, et vint se placer verticalement au-dessous du pavillon, c'est-à-dire de ce soupirail de cave qu'elle avait remarqué. Il était bien à une dizaine de pieds du sol. Sur l'ordre de Vanda, Noël s'appuya contre le mur et prit un solide point d'appui sur ses deux pieds. Il avait posé son auge à terre. Vanda y prit dedans la lime et le marteau ; puis, leste comme un chat, elle sauta sur les épaules de Noël, se dressa comme eût pu le faire un clown, et atteignit avec ses mains les barreaux du soupirail. Avant de les attaquer, Vanda chercha à pénétrer du regard le trou noir qu'ils défendaient. Mais l'obscurité était profonde. Elle prit son marteau, le fit passer au travers des barreaux et le lâcha. Puis elle prêta l'oreille. Elle entendit un bruit mat aussitôt après. Le marteau était tombé sur une surface humide et sourde, qui annonçait évidemment le sol d'une

cave. Ce trou n'était donc pas l'orifice d'un abîme. Alors Vanda s'arma de la lime et se mit à entamer l'un des barreaux. Les barreaux étaient épais, mais la lime était bonne. Noël, immobile, supportait sur ses deux épaules les pieds de Vanda. La lime faisait sa besogne sans bruit. Au bout d'une demi-heure, un des barreaux, celui du milieu, fut scié par le bas. Vanda donna un coup sec et le fit dévier. Le mur était vieux ; le ciment qui maintenait les barreaux dans la pierre était parti. Vanda tira à elle et le barreau coupé se détacha. Alors il y eut entre les deux autres barreaux une ouverture trop petite pour laisser passer un homme de la taille de Noël ; mais Vanda, qui était mince, jugea qu'elle passerait, elle. Et se cramponnant aux deux barreaux, elle lâcha les épaules de Noël et se hissa sur l'étroit entablement du soupirail à la force de ses poignets. Puis elle pénétra la tête dans le trou noir. Elle n'entendit aucun bruit. Elle aspira l'air qui en sortait. Cet air était humide et avait une odeur de moisi.

– Si c'est la cave du pavillon, pensa Vanda, on n'y vient pas souvent, et les futailles doivent y

être vides.

Puis elle se retourna et dit tout bas à Noël qui se dressa sur la pointe des pieds pour mieux entendre :

– Attends-moi ici.

– Oui, madame.

Vanda se tordit et s'allongea alors avec la souplesse d'un reptile, et passa, en se meurtrissant un peu, à travers les deux barreaux.

– Allons chercher mon marteau, murmura-t-elle, et à la grâce de Dieu !

En même temps, elle s'élança en avant, les jambes pliées, de façon à retomber sur ses pieds, ne sachant pas si elle n'allait pas faire quelque effroyable chute dans les ténèbres. Elle tomba d'une dizaine de pieds de haut. Mais elle tomba sur ses pieds, et ses pieds rencontrèrent un sol mou et pour ainsi dire élastique. Elle était sur du sable. Dans la poche de son pantalon se trouvaient une boîte d'allumettes et un rat-de-cave. Vanda, remise de la secousse qu'elle avait éprouvée en tombant, chercha la boîte

d'allumettes et se procura de la lumière. Son marteau était à ses pieds. Alors, l'ayant ramassé, elle regarda autour d'elle pour se rendre compte du lieu où elle était.

XVII

Vanda reconnut alors qu'elle se trouvait dans une sorte de caveau de sept ou huit pieds de large. À première vue, on n'y voyait d'autre issue que le soupirail par lequel elle venait d'entrer. Cependant, à force de regarder, elle aperçut dans un coin une portion de mur qui paraissait plus noire. Vanda reconnut que ce n'était plus le mur, mais bien une porte, et que cette porte, qui paraissait être en chêne d'une forte épaisseur, était garnie de grands verrous et d'une grosse serrure. Vanda avait bien une lime. Mais combien de temps lui faudrait-il pour entamer les gonds et les scier ! D'un autre côté, si elle voulait appeler Noël, il fallait qu'elle fît sauter un second barreau du soupirail afin qu'il pût entrer. Elle y songea un moment ; mais deux difficultés matérielles l'arrêtèrent, dont la première lui parut tout à fait insurmontable. Le soupirail était à huit ou dix pieds au-dessus de sa tête. Il n'y avait dans le

caveau ni une futaille, ni une planche, ni rien qui pût l'aider à y atteindre. La seconde difficulté, en admettant que cette première eût pu être vaincue, était presque aussi grande. Comment, du dehors, Noël atteindrait-il lui aussi le soupirail ? Quand elle eut pesé tout cela, Vanda résolut d'attaquer la porte. Elle avait un marteau, elle avait une lime. Avec le marteau, elle pouvait essayer de briser la serrure. Avec la lime, elle pouvait couper les gonds. Mais la besogne du marteau est bruyante ; celle de la lime est sourde. Les geôliers d'Antoinette entendraient les coups de marteau ; ils n'entendraient peut-être pas les grincements de la lime. Vanda se mit bravement à l'ouvrage.

Son rat-de-cave était assez long pour durer environ deux heures. Cependant, quand la lime eut tracé une rainure dans l'un des gonds, et qu'elle s'y trouva pour ainsi dire emboîtée, Vanda souffla le rat-de-cave et se mit à travailler dans les ténèbres, par prudence d'abord, par économie ensuite ; car il pouvait se faire que cette porte ne fût pas la seule dont elle eût à franchir le seuil avant d'arriver jusqu'à Antoinette. Il lui fallut plus de deux heures pour

scier le premier gond. Quand celui-ci fut détaché, elle ralluma le rat-de-cave et introduisit le manche de son marteau entre la porte et la pierre, puis elle donna une secousse. La porte céda, s'inclina un peu en arrière, et par ce mouvement fit sortir de la gâche le pêne de la serrure qui n'était fermé qu'à un tour. Le pêne dégagé, plus n'était besoin de scier l'autre gond, la porte tourna et s'ouvrit. Alors Vanda se trouva au seuil d'un escalier, un véritable escalier de cave, étroit, humide, tournant et fait de marches usées et glissantes. Elle avait remis son marteau et sa lime dans la poche de son pantalon d'où elle avait tiré un revolver, objet plus utile, comme on le pense, pour cette expédition de découverte qu'elle entreprenait. Le rat-de-cave à la main gauche, le revolver au poing droit, elle monta. L'escalier avait un repos. Vanda vit une sorte d'encadrement et reconnut une porte murée, mais murée grossièrement avec une simple bâtisse de planches de sapin sur lesquelles on avait passé un lit de chaux et de plâtre. L'humidité avait fait tomber le plâtre. Les planches étaient disjointes çà et là. À un endroit on y pouvait passer le doigt.

Vanda y colla son œil d'abord et ne vit rien. Elle avait espéré qu'un rayon de lumière filtrerait au travers. Elle passa ensuite son doigt. Le doigt rencontra quelque chose de mou comme une draperie clouée sur un mur. Elle ne poussa pas plus loin ses investigations de ce côté. L'escalier montait encore. Vanda le suivit et atteignit la dernière marche. Là, non plus une porte murée, mais une trappe. La trappe était fermée. Cependant la Russe allait peut-être essayer de la soulever avec ses épaules lorsqu'elle entendit du bruit. Ce bruit était un pas d'homme, un pas qui allait et venait au-dessus de la tête de Vanda. Une seconde fois elle éteignit son rat-de-cave, et, plongée dans une obscurité profonde, elle écouta. Or, le pas que Vanda avait entendu était celui de Timoléon. Timoléon venait de rentrer. Il était deux heures du matin. La Chivotte attendait patiemment et ne s'était point couchée. Elle regarda son maître d'un œil interrogateur. Timoléon paraissait radieux.

– Maître, dit-elle, vous avez l'air content ?

– Mais oui, fit Timoléon.

– Vous donnera-t-on l’argent ?

– On me l’a donné.

Les yeux de la Chivotte étincelèrent d’une joie féroce.

– Alors, dit-elle, la petite est à moi ?

– À toi et à Polyte.

– Ah ! mais non, dit la Chivotte ; à moi seule !

– Pourquoi ?

– Polyte l’aime...

– Eh bien !

– Il ne voudra pas que je l’assomme.

– Tu as peut-être raison, murmura Timoléon.

– Polyte gênerait tout.

– C’est possible.

– Et puisque vous avez l’argent...

Timoléon frappa d’un air satisfait sur la poche de côté de son paletot.

– Là, dit-il.

C’était le prix de la vie d’Antoinette, que

M. de Morlux s'était décidé à lui payer. La Chivotte s'élança vers la porte.

– Prends garde ! dit Timoléon en l'arrêtant.

– À quoi ?

– Si tu fais du bruit, on finira par t'entendre, malgré le capiton.

– Je l'étranglerai... ça ira plus vite. Puis, quand elle sera morte, ajouta le monstre, je la piétinerai pour achever de me venger.

– Et qu'en feras-tu après ?

– Dame !... ça vous regarde... et non pas moi...

– Heureusement qu'il y a une cave ici, murmura Timoléon.

Puis, le misérable donna une tape amicale sur la joue de l'horrible Chivotte, et lui dit :

– Allons ! va... mignonne... et fais ça gentiment... sans tapage.

La Chivotte s'élança dans l'escalier, ses sabots à la main. Elle arriva à la porte de cette chambre dans laquelle Antoinette était prisonnière depuis sept jours. La jeune fille avait été réveillée au

milieu de la nuit par un bruit singulier. Bruit singulier... Quelque chose qui grattait une porte ou un mur. Était-ce un rat perçant le plafond ? Était-ce un compagnon de captivité qui cherchait la liberté ? Était-ce un libérateur ? Antoinette se posa successivement ces trois questions et eut de violents battements de cœur. Au bout de deux heures, le bruit cessa. Alors Antoinette sentit s'évanouir l'espoir qu'elle avait eu un moment. Pendant sa captivité à Saint-Lazare, alors que Vanda et elle couchaient dans la même pistole, la Russe lui avait souvent raconté la surprenante évasion méditée et accomplie par Rocamboles au bagne de Toulon. Quand elle avait entendu ce bruit qu'elle ne pouvait définir, Antoinette s'était dit :

– Peut-être Rocamboles est-il de retour à Paris ? Peut-être vient-il me délivrer ?

Mais lorsque le bruit eut cessé, la jeune fille retomba dans son morne désespoir. Tout à coup un autre bruit se fit. Cette fois, c'était celui de la porte qui s'ouvrit et livra passage à un flot de clarté. La Chivotte entra. Elle avait son caban

d'une main, un flambeau de l'autre. Elle posa le flambeau sur la cheminée, ferma la porte, puis marcha vers le lit. Antoinette fut effrayée de l'expression de férocité répandue sur tout le visage de l'horrible Chivotte. Elle se leva en jetant un cri et se réfugia demi-nue dans la ruelle.

– Ah ! ma petite, ricana la Chivotte, cette fois nous allons régler nos comptes, et le maître ni Polyte ne te défendront... C'est ta vie qu'il me faut !

Elle franchit le lit d'un bond et saisit Antoinette à la gorge.

– Le maître le veut ! dit-elle.

Et ses doigts noueux s'arrondirent comme un étau autour du cou blanc d'Antoinette. Antoinette jeta un nouveau cri.

– Tu peux crier, dit la Chivotte, tu ne crieras pas longtemps.

Et elle serra plus fort... Antoinette se débattit, s'arracha un moment à cette horrible étreinte, appela au secours... Mais les doigts de la Chivotte la reprirent et s'enfoncèrent dans la chair comme

les griffes d'une bête féroce. Tout à coup, et comme Antoinette ne pouvait plus se débattre ni crier, il se fit un grand bruit... Le mur s'effondra et s'entrouvrit... C'était Vanda qui, d'un vigoureux coup d'épaule, avait jeté bas le bâti en planches qui en tombant arracha le capiton qui le couvrait. Et au seuil de cette brèche Vanda apparut comme un ange libérateur. En même temps un éclair se fit, suivi d'une détonation... Et la Chivotte, frappée d'une balle en pleine poitrine, tomba et se tordit en blasphémant sur le parquet !

XVIII

Pendant que Vanda délivrait Antoinette, que devenait Rocambole ? Rocambole était au secret. Conduit à la Conciergerie d'abord, il n'y était demeuré que deux heures. On l'avait, le jour même, transféré à Mazas¹. Cela tenait à ce que, ainsi que le lui avait annoncé le chef du greffe, il ne serait interrogé que le surlendemain, c'est-à-dire le mardi. Rocambole avait donc passé quarante-huit heures dans une cellule de Mazas. Le système cellulaire est peut-être le plus terrible de tous les systèmes pénitenciers. Toujours seul, le prisonnier a bientôt perdu sa force morale et son énergie physique. Lorsqu'il arrive à l'instruction, il est à moitié vaincu par avance. Mais Rocambole était de trempe à supporter les plus grandes épreuves. L'homme qui était demeuré dix ans au bagne sans laisser échapper

¹ Première « prison modèle » avec cellules, inaugurée en 1850.

son secret, sans vouloir s'évader, alors que son évasion était facile et habilement préparée par ceux qui, comme Noël, lui étaient dévoués jusqu'à la mort, un tel homme, disons-nous, pouvait-il se laisser abattre par quarante-huit heures de secret ? Pourtant, celui qui eût pénétré à l'improviste dans sa cellule, eût été frappé de sa pâleur et de son abattement. La nuit du dimanche au lundi avait été mauvaise ; Rocambole n'avait pas dormi. Un de ces orages qui annoncent le retour du printemps, et qui éclatent avec une violence inouïe, avait inondé Paris, de minuit à six heures du matin. Les éclairs multipliés, le bruit du tonnerre, étaient parvenus jusqu'au prisonnier. Il avait eu mal aux nerfs ; il avait même pleuré... Cependant Rocambole ne craignait ni le bain ni l'échafaud. Que lui importait une dernière expiation, à lui que le repentir avait touché ? Pourquoi donc pleurait-il ? pourquoi s'était-il agenouillé pendant ce terrible orage, demandant à Dieu d'apaiser l'orage bien autrement violent qui grondait au fond de son cœur ? Et à la fin de sa prière, Rocambole avait murmuré :

— Mon Dieu ! je ne me suis soustrait au long châtiment que les hommes m'infligeaient que parce que j'entrevois la possibilité de réparer en partie mes crimes par un peu de bien. Faites-moi la grâce de mener mon œuvre à bout, de sauver les deux orphelines, de voir une dernière fois la femme que j'aimais comme une sœur, et je retournerai au bagne et j'y attendrai l'heure de votre justice suprême. Mais d'ici là, permettez-moi de mentir une dernière fois à la justice humaine et de lui échapper, si faire se peut, car les deux jeunes filles ont encore besoin de moi.

À huit heures du matin, Rocambole n'avait pas encore fermé l'œil, lorsqu'on lui apporta la ration des prisonniers. L'administration pénitentiaire française a cela d'admirable qu'elle sait concilier les devoirs les plus rigoureux avec une certaine tolérance et de certains égards pour quiconque n'est encore que prévenu. Le directeur de Mazas, frappé de la bonne mine et des hautes façons de Rocambole, persistant à se dire victime d'une erreur et à prétendre qu'il était bien le major russe Avatar, avait donné des ordres pour qu'il fût traité fort convenablement. Il avait fait

venir sa nourriture de la pistole, on avait mis quelques livres à sa disposition. Parmi ces livres il en était un, une histoire de Louis le Grand, publiée en Hollande en 1723, et qui portait l'estampille de la bibliothèque de l'Arsenal. Comment ce volume était-il entré à Mazas ? D'une façon bien simple et que nous allons dire.

Mazas a souvent été habité par des journalistes et des gens de lettres. La politique et les délits de presse ont souvent envoyé de tels hôtes à la prison cellulaire¹. L'un d'eux, M. X..., condamné à quatre mois d'emprisonnement, fut arrêté au moment où il travaillait à un ouvrage d'histoire important. Il demanda et obtint la permission de faire prendre aux diverses bibliothèques les ouvrages dont il avait besoin pour ses travaux. Récemment libéré, M. X..., en partant, avait renvoyé les livres au directeur. Le directeur n'avait pas encore restitué les volumes en question au bibliothécaire de l'Arsenal, et c'était ainsi que le premier volume de l'*Histoire de Louis XIV* avait été prêté à Rocamboles. On lui

¹ Authentique : entre autres Vallès et Victor Noir.

avait également permis d'écrire. Rocambole avait passé sa journée du dimanche à écrire des lettres en langue russe et à feuilleter l'*Histoire de Louis XIV*. Ces lettres adressées à des personnages de Saint-Pétersbourg et de Moscou n'avaient d'autre but que de laisser croire que dans ces deux villes tout le monde connaissait le major Avatar ; tout en lisant il avait tracé en marge d'une page quelques mots d'une écriture menue et serrée, qu'on n'aurait pu lire couramment qu'à la loupe. Puis il avait détrem pé dans de l'eau un peu de mie de pain et en avait fait de la colle. Avec cette colle, il avait réuni les deux feuillets. Qu'est-ce que Rocambole avait écrit ? Une seule personne aurait pu le lire. Cette personne c'était Vanda. Mais comment ce livre parviendrait-il jamais à Vanda ?

Voilà ce que se fût vainement demandé tout autre que Rocambole... Mais Rocambole s'était dit :

– Depuis que je suis arrêté, Vanda doit certainement avoir placé en sentinelle quelque part dans les couloirs du Palais de justice, soit

Noël, soit la belle Marton.

« Entre la voiture cellulaire et le cabinet du juge d'instruction, il y a un bout de chemin à faire à pied en passant au milieu de la foule qui encombre le palais. Il y a donc gros à parier que je verrai quelqu'un des trois, le reste est facile.

En effet, le dimanche soir quand on lui avait apporté son souper, le major Avatar avait rendu les livres en disant :

– Monsieur le directeur serait vraiment bien bon de me procurer le second.

Le guichetier emporta le volume et revint peu après.

– Monsieur le directeur, répondit-il, vous prie d'attendre à demain, le second volume est à la bibliothèque. On rendra le premier volume et on fera demander le second.

Rocamboles fit un signe de tête approbateur. C'était tout ce qu'il voulait. Ce qui ne l'avait pas empêché de passer une mauvaise nuit et de pleurer, lui, l'homme fort par excellence. Rocamboles avait au fond du cœur une blessure

inguérissable, une plaie mystérieuse que le grand air de la liberté serait impuissante à cicatriser. À huit heures, donc le lundi, le guichetier vint lui annoncer qu'on allait le conduire à l'instruction. Rocambole s'habilla. Il fit sa toilette avec un soin minutieux, une toilette du matin, la toilette d'un gentleman qui sort de bonne heure. Sur sa demande, on était allé à son petit hôtel, et on lui avait rapporté des vêtements. Par la même occasion, on avait saisi tous ses papiers. Rocambole monta dans la voiture cellulaire avec un garde municipal. Ce dernier n'était pas habitué à voir des prisonniers ayant aussi grand air que Rocambole. Il ne put se défendre de certaines marques de respect à son endroit. D'ailleurs, Rocambole avait su se donner une tournure véritablement militaire, et il persistait à se dire le major Avatar. Le trajet de Mazas au Palais de justice est assez long. Il n'est pas défendu aux prisonniers de causer avec les municipaux. Ceux-ci ne détestent pas un bout de conversation. Rocambole parla de la Crimée. Le municipal avait fait le siège de Sébastopol. Le faux major Avatar donna sur Sébastopol des détails d'une

rigoureuse exactitude. Le municipal en fut frappé. Le major lui dit :

– Le gouvernement russe me persécute parce que j'ai des opinions libérales.

Le municipal lâcha quelques phrases sympathiques à la malheureuse Pologne. Ce municipal, dont la moustache était grisonnante, prenait du tabac. À chaque instant il ouvrait une tabatière en écorce avec un cordon de peau au couvercle. Rocambole lui demanda une prise. Le municipal fut flatté et offrit sa tabatière avec empressement. Quand on arriva dans la cour de la Sainte-Chapelle, le municipal aurait juré qu'il avait vu Rocambole sous les murs de Sébastopol.

– Vous n'attendrez pas longtemps aujourd'hui, dit-il en aidant Rocambole à descendre.

– On attend donc quelquefois ? demanda ce dernier avec une naïveté parfaite.

– Il y a des jours... Tenez, avant-hier, nous sommes restés, un petit jeune homme et moi, dans l'antichambre du juge d'instruction, plus de deux heures.

– Est-ce vous qui êtes de service tous les jours ?

– Non, mon commandant, dit le municipal ; un jour non, l'autre seulement.

– Ce qui fait que si je reviens après-demain, ce sera avec vous ?

– Oui, mon commandant.

Le municipal y tenait. Plus que jamais, il prenait Rocambole pour un véritable officier russe. Ce qui ne l'empêcha pas de lui mettre la ficelle. Comme ils traversaient la cour de la Sainte-Chapelle et se dirigeaient vers l'escalier du parquet, un petit jeune homme blond, mince, vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'une casquette à visière de cuir, descendait le même escalier. Rocambole tressaillit et reconnut Vanda. Vanda fit un faux pas et roula trois ou quatre marches, de façon à venir se heurter à Rocambole.

– Imbécile ! murmura le faux major.

– Regarde donc où tu marches, morveux, dit le municipal.

Rocambole ajouta en russe :

– *Histoire de Louis XIV*, premier volume,
bibliothèque de l’Arsenal.

Puis il continua son chemin et dit en riant :

– La langue maternelle vous revient toujours
quand on est en colère.

Vanda avait disparu.

XIX

Le municipal avait eu raison. Le rôle de l'instruction n'était pas chargé ce jour-là, ou plutôt, il n'y avait que Rocambole à interroger. Si Timoléon avait dit vrai, si le major n'était autre que cet audacieux bandit appelé Rocambole, qui s'était évadé de Toulon avec un sang-froid et une habileté extraordinaires, un tel inculpé méritait bien de n'être pas interrogé à la hâte. Rocambole fut donc conduit sur-le-champ dans le cabinet du juge d'instruction. Il se trouva alors en présence d'un homme jeune encore, bien qu'un peu chauve, au regard clair, au front intelligent, sévère d'aspect sans dureté, et qui lui dit avec une courtoisie parfaite :

– Je vais vous interroger, monsieur.

Rocambole s'inclina. Il avait aperçu sur le bureau du juge d'instruction une liasse de papiers. Ces papiers étaient les siens. C'étaient

pour la plupart des lettres venant de Russie, à l'adresse du major Avatar. Il y avait, en outre, les états de service de l'officier russe et un brevet de major signé Nicolas.

– Monsieur, lui dit le juge d'instruction, d'après les papiers saisis chez vous, d'après les documents recueillis, d'après le témoignage d'un homme des plus honorables, le marquis de B..., qui vous a présenté dans le monde parisien, vous êtes bien réellement le major Avatar.

Rocamboles ne sourcilla pas. Aucun muscle de son visage ne tressaillit, aucun geste de joie ne lui échappa. Rocamboles connaissait les juges d'instruction de longue main, et il savait fort bien qu'ils commencent par tendre un piège à l'homme qu'ils interrogent.

– Monsieur le juge d'instruction, répondit-il, rien n'est moins facile à prouver que la vérité ; et si vous étiez bien convaincu de mon identité, vous eussiez rendu déjà une ordonnance de non-lieu.

– En effet, dit le juge, si tout paraît démontrer que vous êtes le major Avatar, il s'élève pourtant

une charge contre vous.

– Laquelle ?

– On vous accuse d'être le nommé Joseph Fipart, dit Rocambole.

– Est-ce tout ?

Et Rocambole ne se départit point de son calme. Le juge compulsa un dossier.

– Si cela était, vous auriez été condamné aux travaux forcés à perpétuité par les tribunaux espagnols, et jeté au bagne de Cadix, d'où vous vous seriez évadé.

– Après ? dit Rocambole avec calme.

– Revenu en France, vous auriez été condamné à vingt ans de travaux forcés...

– Par quelle cour ? demanda le faux major.

– Par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône.

– Monsieur, dit Rocambole, je m'étais promis d'abord de ne pas répondre ; mais j'ai réfléchi, et je m'expliquerai.

– Je vous écoute, dit le juge.

– Si j’ai été réellement condamné, si, comme vous paraissez le croire, je suis un forçat évadé, rien n’est plus facile que de me confronter avec les personnes qui forcément doivent m’avoir connu.

Le juge ne répondit pas, mais il sonna et un huissier entra. Le juge lui fit un signe. Rocambole baissait la tête. Une porte s’ouvrit dans le fond du cabinet ; Rocambole ne leva pas les yeux. Pendant un homme était entré. Cet homme avait les menottes. C’était Milon. Le juge regarda ce dernier. Évidemment, si les rapports de Timoléon étaient vrais, Milon, à qui on avait tenu secrète l’arrestation de Rocambole, Milon, qu’une étroite amitié unissait à celui-ci, ne pourrait se défendre d’une certaine émotion. Mais Milon ne sourcilla pas. Il regarda le major Avatar avec une curiosité naïve.

– Monsieur le major Avatar ? dit le juge.

Rocambole leva la tête et aperçut Milon. Il eut le même regard indifférent.

– Connaissez-vous cet homme ? demanda le juge.

– Non, dit Rocambole.

Le juge s’adressa à Milon.

– Et vous ? dit-il.

Milon, la brute bienfaisante, Milon l’honnête homme idiot, fut sublime alors :

– Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, mais je n’ai pas de mémoire. J’ai tort de vous dire que je ne connais pas monsieur.

– Ah ! fit le juge qui laissa de plus belle peser son regard investigateur sur Rocambole, où l’avez-vous vu ?

– Au baigne de Toulon.

Le major Avatar n’eut pas même un tressaillement.

– C’était à la fin de la guerre de Crimée. On avait fait la paix. Un jour, des officiers russes vinrent visiter le Mourillon... j’y étais... et je me souviens très bien y avoir vu monsieur...

Rocambole, impassible, répondit :

– C’est fort possible. J’ai visité le baigne à cette époque.

– Retirez-vous, dit le juge à Milon.

Et il sonna de nouveau. L’huissier vint chercher Milon. Celui-ci sortit sans regarder Rocambole. Le juge eut beau faire, il lui fut impossible de surprendre entre ces deux hommes le moindre signe d’intelligence.

– Monsieur, dit-il à Rocambole, je vous avoue que ma conviction est ébranlée.

Rocambole eut un sourire.

– Je le regrette, monsieur, dit-il.

Ces mots arrachèrent au magistrat un geste de surprise.

– Monsieur, reprit Rocambole, on ne meurt pas au bagne ; je vois même qu’on s’en évade, témoin cet homme avec qui vous venez de me confronter. Si la justice française pouvait être convaincue que le major Avatar n’est qu’un misérable forçat du nom de Rocambole, elle rendrait un grand service au major Avatar.

– Je ne comprends pas, dit le juge.

Rocambole continua :

– Pour qu'un homme de ma qualité ait été arrêté comme un forçat évadé, il faut bien que ses ennemis soient puissants.

– Monsieur, dit sévèrement le magistrat, la justice n'est l'ennemie de personne.

– Veuillez me pardonner, reprit Rocambole. Je me suis mal exprimé. Je vais traduire plus nettement ma pensée. Je suis une victime de la politique absolutiste de la Russie. Ce que la Russie veut, ce n'est pas m'envoyer au bagne sous le nom de Rocambole : ce qu'elle veut, c'est que je me réclame de l'ambassade moscovite.

– Dans quel but ? demanda le juge.

– L'ambassade me fera alors ses conditions.

– Comment ?

– Elle me couvrira de sa protection, garantira mon identité, et, en échange, elle me donnera une mission à Pétersbourg.

– Après ? fit le juge.

– À Pétersbourg, je serai arrêté et envoyé en Sibérie. On peut revenir de Toulon et de Cayenne, on ne revient jamais de Sibérie.

Rocamboles avait dit tout cela avec un calme parfait. Le juge d'instruction fronçait imperceptiblement les sourcils. Jamais il n'avait eu affaire à si forte partie.

– Monsieur, lui dit-il, j'avais compté pour reconnaître Rocamboles sur son ancien compagnon de chaîne : l'épreuve a été presque décisive en faveur du major Avatar. Cependant, avant de rendre une ordonnance de non-lieu et la levée d'écrou, il faut que j'interroge votre femme. Entrez là.

Il appela l'huissier, et celui-ci fit passer Rocamboles dans une petite pièce sans autre issue que le cabinet même de l'instruction. Rocamboles se dit :

– C'est un piège qu'on me tend. Vanda n'est pas arrêtée, puisque je viens de la rencontrer.

Et il se laissa enfermer de bonne grâce. Le juge sonna de nouveau et dit :

– Qu'on amène l'homme qui a été arrêté cette nuit à la Villette.

Cet homme fut introduit.

Il marchait comme un homme ivre, il était pâle comme un condamné qui va à l'échafaud. Deux grosses larmes roulaient sur ses joues. C'était Jean le Boucher. Un agent de Timoléon l'avait grisé la veille au soir, dans un cabaret de la Villette, puis il l'avait fait arrêter. Jean n'avait pas nié son identité. Le vin a ses franchises fatales.

– Vous vous nommez Jean ? dit le juge.

– Oui, monsieur.

– Vous vous êtes évadé du bagne ?

– Oui, monsieur.

– Vous y remplissiez les fonctions de bourreau ?

Jean se jeta à genoux.

– Monsieur, dit-il, par pitié... au nom du bon Dieu... faites-moi condamner à mort si vous voulez... mais ne me forcez pas à reprendre mes anciennes fonctions...

Jean eut un accès de désespoir et se tordit les mains en restant à genoux. Le juge fit un signe. Alors l'huissier ouvrit la porte de la petite

chambre où Rocambole était comme en cellule, et l'en fit sortir. Jean aperçut Rocambole et jeta un cri.

– Le maître ! dit-il.

Puis il se traîna vers lui, ajoutant d'une voix entrecoupée de sanglots :

– N'est-ce pas, maître ? vous qui pouvez tout, que vous me sauverez une fois encore ?

– Imbécile ! répondit Rocambole, tu viens de nous livrer !... Et il dit en souriant au juge :

– Monsieur, je ne nie plus, je suis bien réellement Rocambole !

XX

Les derniers mots de Rocambole avaient amené sur les lèvres du juge d'instruction un sourire de satisfaction. Jean le Boucher, ivre encore une minute auparavant, était tombé à genoux, complètement dégrisé. Il venait de trahir l'homme à qui il devait la liberté.

Aussi son désespoir fut immense. Mais le juge n'était pas d'humeur à entendre les lamentations. Il donna l'ordre qu'on l'emmenât. Puis, quand il fut seul avec Rocambole, il lui dit :

– Voulez-vous signer l'aveu que vous venez de me faire ?

Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

– Monsieur, répondit-il, vous pensez bien, n'est-ce pas, que le témoignage de ce pauvre diable, tout en m'accablant, ne m'aurait cependant fait perdre la tête à ce point, si je

n'avais de puissants motifs pour ne pas cacher plus longtemps mon identité.

– Quels sont ces motifs ? demanda froidement le juge.

– Monsieur, reprit Rocambole, je fais partie d'une vaste association. Tous ceux qui la composent m'obéissent. Je puis tenir la police en échec. Si je ne le fais pas, c'est que je veux vendre fort cher ma non-intervention.

– Je ne vous comprends pas, dit le juge d'un ton sec.

Rocambole continua, souriant toujours.

– À première vue, que suis-je à vos yeux ?

« Un criminel de la pire espèce, un forçat évadé que vous allez faire réintégrer au bagne, à moins qu'il n'ait commis de nouveaux crimes et qu'il ne soit nécessaire de le renvoyer devant une cour d'assises.

– Après ? dit le juge.

– En y regardant de plus près, poursuivit Rocambole, je suis autre chose que tout cela.

– Je vous écoute.

– Je suis un homme que le repentir a touché, qui voulait mourir au baigne et qui n'en est sorti que pour expier ses crimes.

– Singulière expiation ! fit le juge.

Rocamboleva sur lui ce regard qui possédait un don de fascination inouïe.

– Que voulez-vous, monsieur, dit-il, j'ai mis dans ma tête que vous m'écouteriez jusqu'au bout.

– Parlez, fit le juge.

– Cela se faisait autrefois, reprit Rocambolev ; cela ne se fait plus aujourd'hui. M. de Sartine, lieutenant de police sous Louis XV, faisait venir un grand criminel et lui disait : Veux-tu servir la police ?

– Vous avez raison, interrompit dédaigneusement le juge d'instruction, cela ne se fait pas aujourd'hui. La police ne se compose que d'honnêtes gens.

– Attendez, monsieur, attendez..., poursuivit Rocambolev. Si je venais vous dire : À l'exemple

de Vidocq, immortalisé par Balzac sous le nom de Vautrin, je viens vous demander le poste de chef de la Sûreté, vous me ririez au nez, et vous auriez raison. Le chef de la Sûreté est, de nos jours, un magistrat respecté et dont une vie de probité rigoureuse a anobli les fonctions : mais ce n'est pas ce que je veux.

– Que voulez-vous donc ? demanda le juge d'instruction qui, depuis un moment, en regardant cet homme élégant et calme, se posait la question de savoir si c'était bien réellement Rocamboles.

– Ce que je veux, le voici, répondit-il. Il y a à Paris deux jeunes filles persécutées dont on a assassiné la mère et volé la fortune. Je veux leur rendre la fortune volée et venger leur mère. Après, je rentrerai au bagne.

Le juge sourit.

– Monsieur, dit-il, vous pouvez me faire des révélations. La justice est assez puissante pour punir de grands coupables, rendre une fortune volée et prendre deux orphelins sous sa protection.

– Elle ne le pourrait pas dans cette circonstance, répliqua simplement Rocambole.

– Pourquoi ?

– Parce que l'une des deux jeunes filles aime le neveu de l'assassin. En faisant justice complète, elle ruinerait toutes les espérances de la jeune fille.

– Monsieur, dit le juge, personne en France n'a le droit de se substituer à l'action souveraine des pouvoirs établis.

Et il sonna. Le garde municipal entra.

– Emmenez cet homme, dit le juge.

– Un mot encore, monsieur ? demanda Rocambole.

– Voyons.

– Si je vous demandais huit jours de liberté, m'engageant à rentrer ensuite en prison et à subir mon sort de condamné, me refuseriez-vous ?

– Oui.

– Vous trouverez tout naturel alors que je refuse de signer mes déclarations ?

– Comme vous voudrez, répondit le magistrat.

Rocamboles'en alla.

– Maintenant, murmura-t-il, en regagnant, sous la conduite du garde municipal, la voiture cellulaire, j'ai mis ma conscience en repos. On a besoin de moi, je n'ai pas le temps de pourrir à Mazas, et encore moins de retourner au bagne... Tant pis ! je m'évaderai !

Le garde municipal persistait à appeler Rocamboles « mon commandant ».

– Eh bien ! dit-il, est-ce fini ?

– Pas encore, répondit Rocamboles.

– On ne veut donc pas vous lâcher ?

– On me lâchera mercredi, pour sûr.

– Ah ! fit le garde municipal, nous ferons encore un bout de chemin ensemble.

– Est-ce que vous serez de service ?

– Oui.

– Alors, tant mieux !

Et Rocamboles prit un air dégagé et insouciant,

ajoutant comme se parlant à lui-même :

– La Russie ne me pardonne pas mes idées libérales.

Le municipal opina d'un signe de tête et sortit sa tabatière.

– Donnez-moi une prise de tabac, lui dit Rocambole.

Le municipal tendit sa boîte et dit, pendant que Rocambole y plongeait les doigts :

– Ça n'a pas été long aujourd'hui ; mais mercredi ce sera une autre affaire.

– Pourquoi ?

– Le mercredi est un jour où l'instruction a un rôle très chargé.

– On attendra si besoin est, dit Rocambole.

La voiture cellulaire roulait pendant ce temps-là vers Mazas, et bientôt Rocambole fut réintégré dans sa cellule. Peu après, le guichetier arriva. Il apportait au prisonnier le second volume de l'histoire de Louis XIV.

– Ma foi ! monsieur, lui dit-il, il faut que vous

ayez plu au directeur.

– Pourquoi donc ?

– Je vas vous dire. Tandis que vous alliez à l’instruction, il m’a envoyé rapporter à la bibliothèque le livre que vous aviez lu. J’ai demandé le second volume, comme il m’avait recommandé.

– Eh bien ?

– On m’a dit, il est en lecture, vous l’aurez demain. Et on m’a montré un jeune homme blond qui le lisait.

À ces mots Rocambole tressaillit. Le guichetier continua :

– Je suis venu rendre réponse au directeur. Il m’a dit :

« – Il faut y retourner et attendre que ce livre soit disponible. Le major Avatar est un homme pour lequel je veux avoir des égards.

– Et vous y êtes retourné ? demanda Rocambole.

– Certainement. Le petit blond avait fini. On

lui avait même donné le premier volume.

Rocamboles se prit à sourire :

– Vous remercieriez pour moi le directeur, dit-il.

Et il s'empara du volume. Quand le guichetier fut parti, Rocamboles s'empressa d'ouvrir le volume. Le volume avait deux pages collées. Il les humecta avec ses lèvres, souffla dessus et les pages se séparèrent. En marge, on avait écrit au crayon dans une langue inconnue de tous, excepté peut-être de Vanda et de Rocamboles. C'était la réponse à ce que Rocamboles avait écrit. Il avait dit, lui :

« Retrouver Antoinette à tout prix. Aller à l'Arsenal demander le premier volume des *Méditations* de Lamartine et me tenir au courant. Je ferai demander ce volume. »

Vanda avait répondu – car Vanda n'était autre que le petit blond dont avait parlé le guichetier :

« Le hasard est pour nous. Je garde le second volume pour répondre. Peut-être va-t-on venir le chercher, *Méditations* inutiles. Antoinette sauvée.

La Chivotte morte. Timoléon en fuite. Agénor parti chez son père, pas encore revenu. »

Rocamboles, après avoir lu, se dit en respirant à son aise :

– J’ai le temps de préparer mon évasion.

Puis, le soir, il demanda à écrire au juge d’instruction, et voici ce qu’il écrivit :

« Monsieur,

« Je renonce à me substituer à l’action de la justice, et je consens à retourner au bagne ; mais vous ne refuserez pas d’entendre les révélations importantes que j’ai à vous faire.

« Rocamboles. »

En écrivant cette lettre à huit heures du soir, Rocamboles avait fait cette réflexion qu’elle arriverait trop tard au parquet pour qu’on le fît revenir à l’instruction avant le surlendemain.

Or, c’était le surlendemain qu’il avait choisi pour le jour de son évasion.

XXI

Rocamboles avait calculé juste. On le laissa toute la journée du lendemain dans sa cellule sans qu'il eût de nouvelles du juge d'instruction. Pendant la nuit, cette tristesse mortelle qui l'avait gagné depuis son entrée en prison augmenta et le tint les yeux ouverts. À quoi songeait-il ? À son évasion ? Non. Rocamboles avait arrêté son plan. Une seule chose pouvait le faire avorter, et depuis quelque temps le hasard le servait trop fidèlement pour qu'il eût cette crainte. Rocamboles avait un autre souci, une autre douleur, pour dire le mot. Il se tourna et se retourna sur son lit sans pouvoir dormir. Un nom, que les murs de sa cellule convertis en échos n'auraient pu répéter, tant il le prononça à voix basse, erra souvent sur ses lèvres. Quand le jour vint – ce jour blafard et sinistre auquel sont éternellement condamnés les prisonniers –, Rocamboles avait la fièvre : un rire dédaigneux et sarcastique agitait convulsivement

ses lèvres et il posait une main fiévreuse sur son front sillonné de rides imperceptibles. Cet homme revenu au bien, ce bandit converti, eut même un rire féroce, à un certain moment, et, se parlant à lui-même :

– Je ne sais pas, murmura-t-il, si je n'étais pas plus heureux quand j'étais criminel. Après la justice des hommes, est-ce donc celle de Dieu qui commence pour moi ?

Et, nous le répétons, Rocamboles accablé, Rocamboles, en proie à une torture mystérieuse, ne se préoccupait guère de son évasion. À huit heures, on vint le chercher. Et ce qu'il avait prévu arrivait : le juge d'instruction, friand de révélations, se hâtait de le faire venir. La voiture cellulaire était dans la cour. Le bon garde municipal, l'homme à la tabatière, salua Rocamboles, l'appelant « mon commandant » de plus belle. Pour tous les employés de Mazas, car l'instruction garde scrupuleusement ses secrets, Rocamboles était le major Avatar, un homme qui avait trempé dans quelque conspiration politique. Le bon municipal se serait jeté dans le feu pour

lui ; il aurait tout fait – sauf une chose pourtant, le laisser évader. Le soldat est incorruptible et Rocambole le savait si bien qu'il n'avait pas même eu la pensée de le sonder adroitement. Pendant le trajet, Rocambole parla de Sébastopol et du fameux général Totleben. Le municipal, ravi, l'écoutait. On arriva. Un homme se promenait dans la cour de la Sainte-Chapelle, regardant tout d'un air étonné et curieux, au moment où Rocambole sortit de la voiture cellulaire. Cet homme avait une belle barbe blonde, un teint mat, de grands favoris et des yeux bleus. Son col raide et haut, sa cravate longue attachée par une épingle en diamants, son habit bleu, son gilet blanc, son pantalon gris clair, une lorgnette de course qu'il portait en bandoulière, enfin un guide Joanne sortant à demi de sa poche disaient suffisamment que c'était un de ces Anglais voyageurs qui promènent leur curiosité ennuyée d'un bout du monde à l'autre. Il s'extasiait sur les rosaces et les clochetons de la Sainte-Chapelle, et marchait à reculons, de telle façon qu'il vint se heurter au municipal. Celui-ci avait pris Rocambole par le bras et se dirigeait

avec lui vers l'escalier du parquet.

– Aoh ! fit l'Anglais, *exquousez-moa*.

Puis, avisant Rocambole, il laissa échapper un geste de surprise.

– Major Avatar ! dit-il.

– Moi-même, mylord.

– *Vos* ici !... Oh ! très cher ami !... fit l'Anglais.

Et sans prendre garde au municipal il se jeta dans les bras de Rocambole. Celui-ci avait reconnu son fidèle Noël, qui lui dit en feignant de l'embrasser :

– Je suis déjà venu hier.

– Va me chercher une voiture et attends-moi dans la cour de la préfecture de police, lui dit rapidement Rocambole.

Tout cela fut si rapide, si prompt, si imprévu, que le garde municipal n'eut pas le temps de s'interposer.

– Au revoir, mylord, dit Rocambole.

En même temps, il eut pour le municipal un

regard suppliant. Ce regard voulait dire : « Au nom du ciel, faites que cet homme qui est un grand personnage et à l'estime duquel je tiens ne s'aperçoive pas que je suis prisonnier. »

Le municipal comprit.

– Au revoir ! dit Rocambole.

Et il salua l'Anglais qui ne paraissait pas l'avoir vu sortir de la voiture cellulaire.

Il est une heure pour le prévenu où la justice humaine semble se départir un moment de sa rigoureuse surveillance. C'est l'heure où il va à l'instruction. Entre les murs épais de la prison et les barreaux de fer de la voiture cellulaire et le cabinet du juge d'instruction, il y a tout un petit voyage à faire dans les corridors sombres du Palais de justice, sous l'unique surveillance d'un gardien municipal. Les évasions au Palais de justice sont rares, mais elles ne sont pas sans exemple. Il y a eu des condamnés d'une force herculéenne qui ont brisé leurs menottes, il en est qui ont donné un coup de couteau au soldat qui

les conduisait. Mais le prévenu qui ne connaît pas ce labyrinthe qu'on appelle le Palais de justice essaierait en vain de se sauver. Au bout de cent pas, il serait repris. Le cabinet du juge d'instruction n'a rien qui rappelle les vieilles coutumes judiciaires et les sombres décors d'autrefois. C'est une pièce meublée avec un goût sévère, ressemblant à tous les cabinets du monde. Le juge est assis à une table ; le greffier à une autre. Avant le cabinet se trouve une antichambre dans laquelle le prévenu attend son tour, sous la garde du municipal. Quelquefois il y a dix personnes dans cette pièce. Dix personnes qui, à tour de rôle, seront interrogées. Quand Rocambole arriva, il vit deux hommes en blouse et une femme gardés par deux municipaux.

– Nous en avons pour une heure, lui dit celui qui le conduisait.

Et il tira sa tabatière. Rocambole allongea la main qui lui restait libre, car l'autre était entravée par la ficelle, et le municipal lui offrit une prise avec empressement. Rocambole l'aspira lentement et se prit à rêver. Un homme sortit du

cabinet du juge d'instruction et l'un des municipaux se leva et lui remit les menottes.

– À vous autres, dit-il, en désignant les deux hommes et la femme, sans doute inculpés dans la même affaire.

Le municipal qui avait amené les deux hommes et la femme à l'instruction les fit entrer, referma la porte et vint se rasseoir auprès de celui qui était chargé de Rocambole. Mais son visage se rasséra, lorsque le premier eut dit à l'autre :

– Ils en ont au moins pour une heure. Donne-moi une prise, camarade.

Le municipal tendit sa tabatière. Puis il l'offrit à Rocambole. Mais Rocambole refusa. Rocambole rêvait. Il s'écoula une demi-heure. Le municipal tenait toujours par un bout la ficelle qui serrait la main gauche de Rocambole. L'autre municipal, qui avait aspiré une longue prise, dit tout à coup :

– C'est drôle ! mais j'ai envie de dormir.

– Es-tu de garde cette nuit ?

– Oui.

– Alors ça se comprend... mais si tu veux fermer les yeux un brin, j'ai les deux miens bien ouverts.

Et il prit une nouvelle prise. Le premier municipal ne se fit pas renouveler l'invitation, il s'adossa contre le mur, croisa ses jambes et ferma les yeux. Cinq minutes après, il dormait. Rocambole continuait à se montrer préoccupé. Cependant, de temps à autre, il regardait à la dérobée son gardien. Celui-ci luttait contre le sommeil, mais ses yeux clignotaient. Rocambole sentit que la ficelle se détendait, le municipal avait laissé retomber son bras. Enfin, il ferma les yeux à son tour. Rocambole attendit quelques minutes encore. Puis il tira doucement sur la ficelle, et la main du municipal s'ouvrit et la laissa échapper. Rocambole était libre ! Alors il se leva sans bruit, boutonna militairement sa redingote, tira de sa poche de côté une rosette multicolore qu'il mit effrontément à sa boutonnière, et se dirigea vers la porte d'un pas égal et mesuré. Les municipaux dormaient. Il ouvrit la porte et sortit. Le couloir était plein de monde : il y avait des municipaux, des prévenus,

des avocats, des juges ; tout cela allant et venant. Rocambole avisa un municipal et alla vers lui.

– Pourriez-vous m’indiquer la première chambre de la cour ?

– Suivez le corridor, répondit le soldat, qui prit Rocambole pour un officier. Vous monterez un étage, puis vous descendrez...

– Ah ! bon, j’y suis, répondit Rocambole.

Et il s’éloigna sans affectation. Les uns le prirent pour un témoin, les autres pour un plaideur, d’autres pour un simple curieux. Il connaissait à fond son Palais de justice, et passant du nouveau bâtiment dans l’ancien, il gagna la salle des Pas-Perdus, monta au-dessus de la cour d’assises, trouva un petit escalier, redescendit et se trouva au bout de dix minutes au seuil d’une porte qui donnait sur la cour de la préfecture de police. Un fiacre l’attendait à cette porte. Dans ce fiacre était le faux Anglais, c’est-à-dire Noël.

– Mais comment avez-vous fait ? demanda-t-il stupéfait.

– J’ai endormi les municipaux.

– Avec quoi ?

– Avec une pilule brune, réduite en poussière, que j'ai laissé tomber dans la tabatière de l'un d'eux.

« Mais je te conterai cela plus tard. En attendant, allons déjeuner. Je meurs de faim.

Le faux Anglais cria au cocher :

– Chez Maire ! boulevard Saint-Denis, au coin de celui de Strasbourg.

XXII

Il est un restaurant, à Paris, cher aux comédiens, aux gens de lettres, aux artistes en général. Ne vous fiez pas à l'enseigne. C'est celle d'un marchand de vins. Mais si vous voulez boire des crus authentiques et de grands vins de Bourgogne et de Bordeaux, allez-y. Cela s'appelle le restaurant *Maire*, successeur *Chalais*¹. La police a l'œil sur les restaurants à la mode. Elle surveille les cafés élégants où le *grec* et le filou coudoient l'homme irréprochable de mœurs et de tenue. Elle ne songera jamais à aller chez Maire. Maire est la maison hospitalière où vient le comédien.

Ouvrez les livres de recensement pénitentiaire, ils vous répondront : On n'a jamais vu un comédien au bagne ! Il résulte de ceci que cette

¹ 14, rue Saint-Denis. Cet établissement, ouvert en 1860, était effectivement réputé pour sa cave de bourgognes.

profession jadis excommuniée est la plus honnête de toutes. Nous avons besoin de dire tout cela, pour expliquer pourquoi Noël dit Cocorico avait crié au cocher :

– Chez Maire, boulevard Saint-Denis !

Chalais, le successeur de Maire, a une clientèle ; mais il ne refuse jamais une table au client de hasard qui vient chez lui. Le faux Anglais avait un air respectable. Rocamboles paraissait un parfait gentleman. Pourquoi leur eût-on refusé à déjeuner ? Ils s'installèrent dans un petit cabinet au fond de l'établissement. La fenêtre de ce cabinet donnait sur le boulevard de Strasbourg.

– Ici, dit Rocamboles, nous serons tranquilles. J'ai l'air d'un grand premier rôle de province et toi du régisseur de *Covent Garden* qui vient à Paris engager une *prima dona*. Causons...

– Maître, dit Noël, avant de vous rien dire, je veux savoir...

– Quoi donc ?

– Comment vous êtes sorti.

– Mais c'est bien simple, répondit Rocambole.

– Simple ?

– Je te l'ai dit ; j'ai endormi les deux gendarmes, je me trompe, les municipaux...

– Comment cela ?

– Je te l'ai dit encore : en glissant dans la tabatière de l'un d'eux une petite poudre qui est un narcotique des plus puissants.

– Ah !

– Et qui endort en quelques minutes. Après, la chose était toute simple. On a eu des égards pour moi ; on m'a laissé ma garde-robe à Mazas. Comme tu le vois, ma mise est irréprochable. Je suis un parfait gentleman. Les municipaux endormis, j'ai quitté l'antichambre du juge d'instruction comme si de rien n'était, et me voilà ! À présent, dis-moi où nous en sommes.

– Antoinette est retrouvée.

– Bon !

– Mais il y a trois jours que nous n'avons vu M. Agénor.

– Ah !

Et Rocambole baissa tout à coup la voix.

– Et... Madeleine ? dit-il.

Noël n'était pas très clairvoyant. Cependant il lui sembla que Rocambole pâlisait légèrement en prononçant ce nom. Noël reprit :

– En revanche, M. Yvan Potenieff est ici.

Rocambole fronça le sourcil.

– Il est venu à Paris pour retrouver M^{lle} Madeleine, mais il n'a pas eu de chance.

– Que s'est-il passé ?

– Figurez-vous, maître, continua Noël, que le jour de votre arrestation *Madame* m'a confié la demoiselle pour la conduire chez ma mère. Pendant ce temps-là, elle courait à Auteuil pour avoir des nouvelles. La demoiselle et moi nous descendions les Champs-Élysées, lorsque tout à coup je la vois pâlir, et elle manque de se trouver mal. Notre voiture en avait croisé une autre dans laquelle se trouvait M. Yvan Potenieff.

– Après ? dit Rocambole.

– Moi, continua Noël, j’ai cru un moment que la demoiselle s’était trompée. Mais non... c’était bien M. Yvan Potenieff, paraît-il.

– Comment le sais-tu ?

– *Madame*, ayant délivré mam’zelle Antoinette, s’est occupée de M. Yvan.

– Ah ! et qu’a-t-elle fait ?

– Elle sait tout ou à peu près.

– Voyons ?

– Il faut vous dire d’abord que M. Yvan devait épouser sa cousine, M^{lle} la comtesse Vasilika Wasserrenoff.

– Je sais cela.

– Mais ce que vous ne savez pas, c’est que la comtesse a donné à M. Yvan un valet de chambre.

– Bon !

– Que ce valet de chambre et M. de Morlux...

– Comment, M. de Morlux !

– Oui... Il n’est pas mort...

Rocamboles fit un soubresaut sur son siège :

– En es-tu bien sûr ? dit-il.

– Il est de retour à Paris depuis le jour de votre arrestation. Je l'ai vu.

– Tout est à recommencer ! murmura Rocamboles avec accablement. Puis il murmura, comme se parlant à lui-même :

– Et cependant je suis las... et je voudrais retourner au bain. Là, c'est le repos... et l'oubli.

Noël n'entendit pas ces paroles et continua :

– Je vous disais donc que le valet de chambre de la comtesse et M. de Morlux avaient amené M. Yvan Potenieff à Paris.

– Après.

– Et qu'ils l'y avaient fait passer pour fou. Comment ? *Madame* ne le sait pas encore. Tout ce que je puis vous dire, c'est que M. Yvan Potenieff est chez le médecin aliéniste M. Lambert, à Auteuil, et qu'on lui administre une quantité prodigieuse de douches.

– Et la comtesse Vasilika ?

– La comtesse est à Paris.

– Sais-tu où ?

– Elle est descendue dans une maison que vous connaissez bien, *maître*.

Rocambolesse tressaillit.

– Chez qui donc ? demanda-t-il.

– Chez la comtesse Artoff, rue de la Pépinière.

– Baccarat ! murmura Rocambolesse.

– Oui, maître, dit Noël, qui ne put réprimer un léger frisson en prononçant le nom de l'implacable ennemie de Rocambolesse.

Celui-ci était tombé dans une sorte de stupeur pleine de rêverie. Il garda longtemps le silence, oubliant de manger. Enfin, il se leva.

– Va me chercher une voiture, dit-il.

Noël paya la carte et sortit.

– Baccarat ! murmurait Rocambolesse avec un accent étrange, vais-je donc la retrouver sur mon chemin ?

Le fiacre était à la porte. Rocambolesse y monta.

Puis il baissa les stores rouges.

– Où allons-nous, maître ? demanda Noël.

– Nous allons à cette mansarde que tu m’as louée, et de la fenêtre de laquelle on voit jouer dans le jardin de l’hôtel d’Asmolles l’enfant de cet ange que j’ai si longtemps appelé ma sœur, murmura Rocambole.

– Maître, dit Noël, vous êtes triste à la mort.

– C’est vrai...

– Vous avez donc peur d’être repris ?

– Non, dit Rocambole.

Puis il parut sortir de sa torpeur.

– As-tu ton *nécessaire* ? dit-il.

– Toujours, répondit Noël.

Et il tira de sa poche un petit étui de fer-blanc, ce meuble indispensable de tout forçat qui rêve une évasion. Il y avait dedans une paire de moustaches blondes et une perruque de même couleur, une lime, un rasoir et des ciseaux. Rocambole prit le rasoir et fit le sacrifice de ses moustaches brunes. Noël lui coupa les cheveux

ras. La perruque blonde et les moustaches blondes remplacèrent les moustaches et les cheveux bruns.

– Maintenant, dit le maître, changeons de costume.

Noël se déshabilla en un clin d’œil. Les stores baissés permettaient de convertir ainsi le fiacre en cabinet de toilette. En un clin d’œil aussi, Rocamboles eut revêtu le pantalon gris et l’habit bleu à boutons de métal. Noël s’écria :

– Maintenant, vous avez l’air plus anglais que moi.

Durant cette métamorphose, le fiacre avait fait du chemin, et il était arrivé rue de Surène. Puis il s’était arrêté à la porte d’une grande maison à locataires, dont les derrières donnaient sur les jardins d’un hôtel de la rue de la Ville-l’Évêque. Cet hôtel appartenait à M. le vicomte Fabien d’Asmolles, le mari de M^{lle} Blanche de Chamery.

Rocamboles descendit de voiture et dit à Noël :

– Va-t’en !

– Maître, dit Noël, quand vous reverrai-je ?

– Je ne sais pas...

– Mais...

– Tu lui diras que je suis libre.

– Et vous... ne la verrez-vous pas ?

– Je ne sais pas, répéta Rocambole.

Et il entra dans la maison, en murmurant ce nom qui trouvait un écho sinistre dans ses souvenirs : BACCARAT !

FIN DU TOME TROISIÈME

Cet ouvrage est le 909^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.